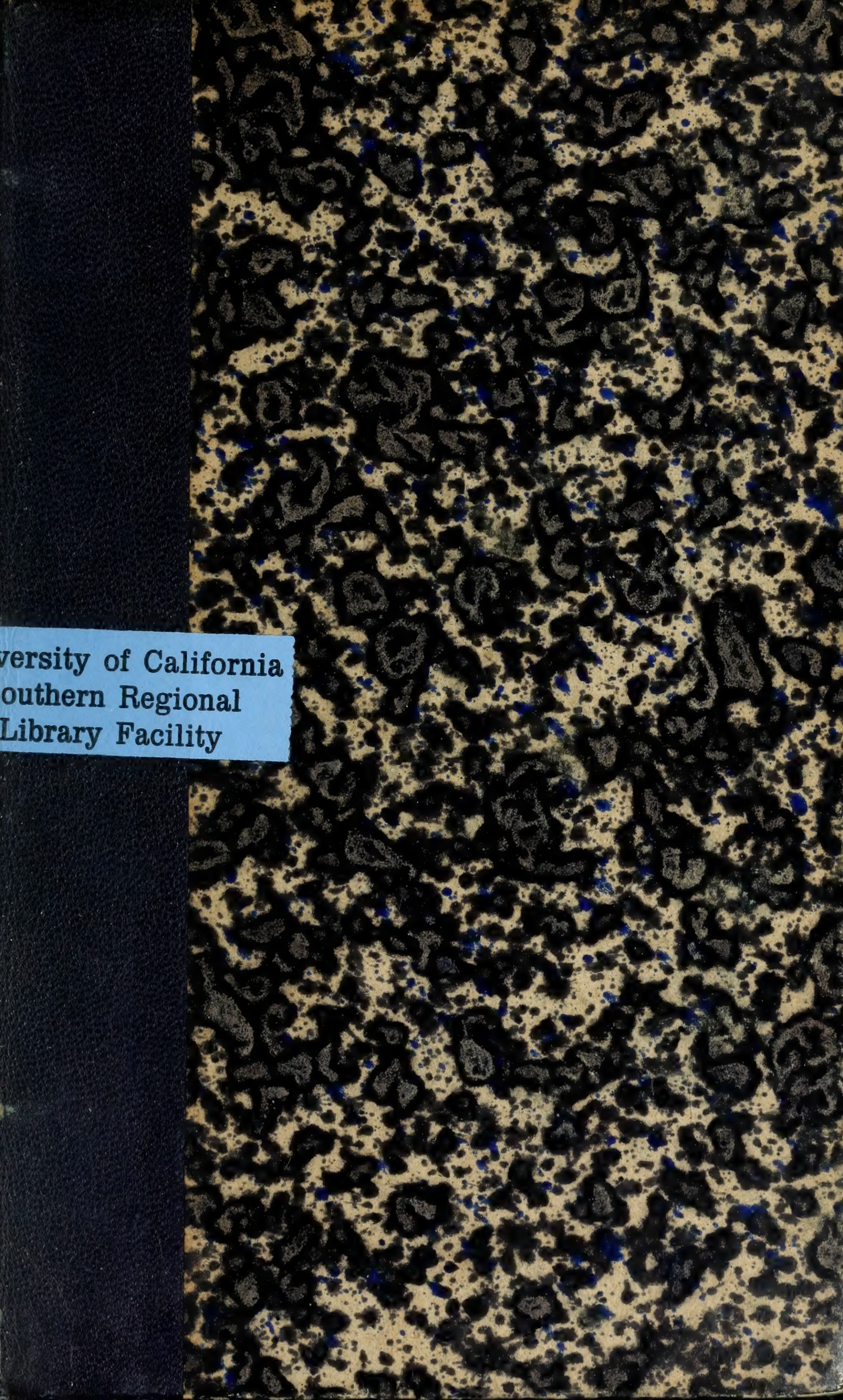
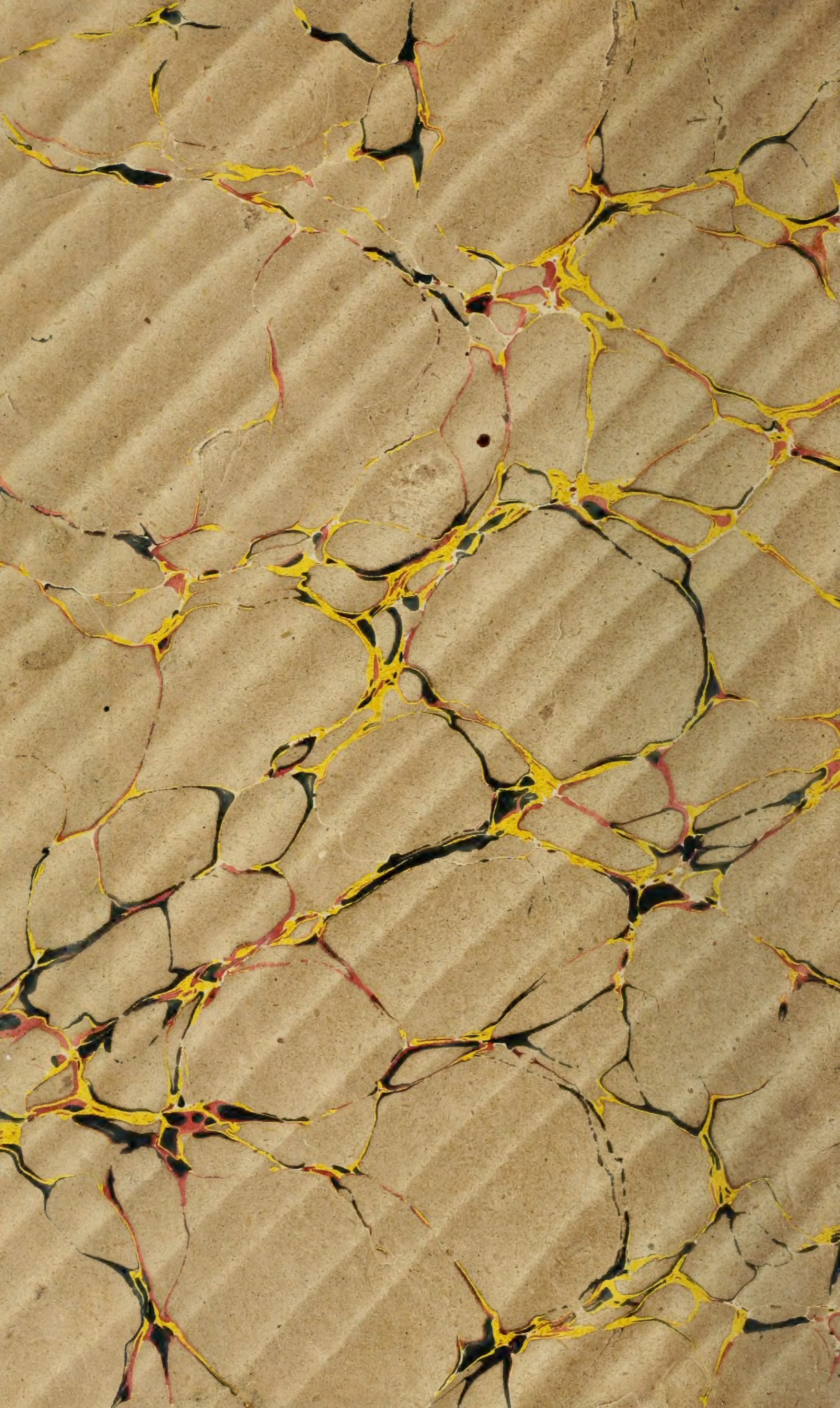


versity of California
outhern Regional
Library Facility





HISTOIRE

DU LUXE

PARIS. -- IMPRIMERIE A. LAHURE
Rue de Fleuru, 9

HISTOIRE

DU LUXE

PRIVÉ ET PUBLIC

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS

PAR

H. BAUDRILLART

Membre de l'Institut

TOME PREMIER

Théorie du Luxe. Le Luxe primitif.
Le Luxe dans l'Orient antique et moderne.
Le Luxe en Grèce.

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1880

PRÉFACE

En 1866 je faisais au Collége de France un cours sur l'histoire des faits et des doctrines économiques. Je pris pour sujet la question du luxe. Des raisons diverses me déterminaient dans ce choix. D'abord cette question était, comme on dit, à l'ordre du jour. Le développement du luxe l'avait posée devant l'opinion. Le théâtre en montrait les abus unis à ceux de l'agiotage. Les livres et les brochures se multipliaient pour ou contre le luxe privé. Le luxe public soulevait les mêmes discussions. Les sciences qui s'occupent des questions sociales ne pouvaient s'abstraire d'un si grand intérêt. Un motif plus théorique me guidait aussi. La plupart de ces solutions me paraissaient peu satisfaisantes : la question était souvent mal posée; on aboutissait presque toujours à des satires ou à des apologies également excessives ; ceux-ci ne voulant pas tenir compte de l'élément de luxe que toute civilisation renferme, ceux-là sacrifiant la morale à

certaines formes brillantes de la richesse et au plaisir. Trouver le nœud de ces contradictions, les concilier dans une vue scientifique supérieure, au profit de tous les grands principes, était fait pour tenter un professeur, qui avait de longue date pris comme objet de son enseignement l'union de la morale et de l'économie politique.

En une année de cours j'avais réussi à dire à peu près ce que je voulais là-dessus, c'est-à-dire l'essentiel. J'avais pu juger avec une sévérité trop justifiée le mauvais luxe sans lui offrir en holocauste la richesse, la civilisation, le juste développement des facultés humaines.

Mais il m'avait fallu négliger une quantité de développements historiques, qu'un enseignement comme celui dont j'étais chargé n'aurait pu donner sans perdre son caractère.

Ces développements historiques m'attiraient singulièrement. Décidément mon sujet m'avait conquis plus que je ne croyais moi-même. J'y revenais en dehors de toute préoccupation d'enseignement. Je me mis à en faire désormais l'objet de recherches suivies, qui se rattachaient aux mêmes principes, mais qui avaient leur importance et leur intérêt à part. Avec un cadre ainsi agrandi, ce n'était plus à un auditoire, mais à un public de lecteurs, que je pouvais songer à m'adresser. Voilà comment ce qui fut la matière d'un cours pendant une année seulement a pu devenir un livre qui n'a cessé de m'occuper pendant douze ans. Le livre ne devait

d'abord lui-même avoir qu'un volume, puis deux ; il en a quatre, et je ne suis pas sûr de ne pas éprouver le regret, que ne partageront ni l'éditeur ni le public, de n'en avoir pas fait davantage.

La vérité est qu'une histoire du luxe n'existe pas, et que j'ai tenté de combler une lacune dont mes recherches n'avaient fait que me convaincre davantage. De cette histoire on ne rencontre que des fragments sans lien entre eux, le plus souvent même sans relation marquée avec la société dont le luxe reflète l'état moral, économique, politique. Nulle distinction presque du luxe privé et du luxe public. Même dans ces fragments, en dépit de recherches fort érudites, l'ordre chronologique est rarement suivi ; le classement, tout matériel, de divers usages, confond les époques ; c'est une nomenclature en un mot, plutôt qu'une histoire.

Un criterium quelque peu exact manque en outre presque toujours à ces fragments pour qualifier ces degrés ou ces genres de luxe comme il convient, et il est de fait qu'un état avancé des sciences morales et politiques pouvait seul fournir ce criterium. Aussi y trouve-t-on flétris avec une indignation exagérée, et souvent peu sérieuse, certains usages innocents, inévitables dans un état social développé. D'autres auteurs, au contraire, beaucoup plus coulants, font d'usages difficiles à justifier moralement, ou contraires à la production bien entendue, à la répartition équitable de la richesse et à son emploi judicieux, l'objet de jugements beaucoup

trop indulgents, sinon même de glorifications très-dangereuses.

Une théorie plus large et plus sûre, une méthode historique plus exacte et plus rigoureuse, étaient nécessaires pour écrire une telle histoire. Par cette théorie plus forte on pouvait sortir des appréciations vagues et contradictoires; par cette méthode plus savante, le luxe trouvait sa place dans l'histoire de la civilisation, dont il forme un chapitre important.

C'est un spectacle plein d'instruction de voir les excès de ce genre se développer dans tous les temps, sous l'empire des croyances les plus diverses, et cette idole fastueuse et corrompue du luxe de mauvais aloi, séduire, entraîner successivement toutes les nations, sans distinction de races, sans acception de régimes, aussi haut que remontent nos souvenirs, et en quelque sorte sans interruption!

L'Asie y cède la première avec ses royautés despotiques et ses satrapes amollis. Athènes y arrive à son tour avec sa démocratie si brillante, Rome républicaine y vient avec sa fière aristocratie conquérante, puis la Rome impériale. Elle produit en haut des monstres de luxe, et elle veut que tous, dans ces villes où subsiste une démocratie asservie, mais sujette à s'agiter, aient une large part du luxe public, qu'elle crée pour ainsi dire à la taille du peuple-roi.

Le moyen âge sacerdotal et féodal y est venu à son tour, puis les vieilles monarchies militaires et les riches

républiques marchandes, la noblesse déchue de son influence et des prérogatives d'une aristocratie sérieuse, et enfin la démocratie moderne. Il peut y avoir et il y a des degrés comme des aspects divers du luxe dans ces différentes sociétés, mais nulle organisation n'échappe au même péril.

La Morale et l'Histoire marchent ici vers un même but. La Morale dit d'aimer les vrais biens, de sacrifier les faux; elle place la science, la vertu, la patrie, au-dessus de l'égoïsme vaniteux, cupide, sensuel; elle commande de fuir le mauvais luxe, de se défier même du bon, de celui qui a des côtés utiles et qui s'associe au beau par les arts; tant la pente est glissante, tant l'amour immodéré des jouissances même permises peut devenir dangereux! Ce que la Morale enseigne, l'Histoire l'établit avec une sûreté infaillible par des expériences répétées.

Le lecteur pourra suivre dans ce livre la marche parallèle du luxe avec les différents états de civilisation.

On envisage le luxe, étudié d'abord comme un instinct primitif et dans sa théorie, avant d'aborder cette civilisation elle-même. On en cherche la présence, on en reconnaît déjà les abus dans la vie sauvage. On en suit la trace dans les essais d'ornement de l'âge de la pierre. L'Orient est montré comme la patrie du grand luxe public, d'abord sous la forme de monuments et de temples, puis du luxe privé, qui y déploie ses inventions et y produit des révolutions par ses excès, nés de circonstances sociales qu'on fait connaître. Chacun de ces vastes em-

pires est étudié à part. Les religions, avec leurs symboles et leurs arts, tiennent une place étendue dans ce tableau, à côté des usages et des vices des particuliers. La Grèce est le vrai berceau du monde moderne, sous ce rapport comme sous tant d'autres. Elle nous fait assister à l'accroissement de son luxe, qui renferme en bien et en mal tous les germes destinés à se développer ailleurs.

Le luxe romain est traité dans le second volume, présenté dans toute sa suite, étudié de près dans ses relations avec les transformations morales et politiques de la société.

L'auteur de ce livre serait ingrat s'il ne se hâtait d'ajouter que les beaux travaux auxquels l'antiquité a donné lieu tout récemment ont singulièrement facilité sa tâche. C'est l'avantage de notre temps qu'un écrivain, qui ne se pique pas d'être un archéologue, ait pu profiter des résultats si considérables, et à tant d'égards si nouveaux, des travaux archéologiques pour l'Orient, la Grèce et Rome.

Nous serions heureux si les hommes savants, qui ont fait ou répandu chez nous ces admirables découvertes, une des gloires de notre siècle, trouvaient que nous n'avons pas été un disciple trop inintelligent, un interprète trop infidèle de leurs leçons par l'usage que nous avons fait des résultats qu'ils ont rendus en quelque sorte publics et livrés au domaine commun.

Autant en dirons-nous du Moyen âge et de la Re-

naissance, objet du troisième volume, et des temps modernes, qui forment le dernier, jusqu'à la limite la plus extrême, c'est-à-dire jusqu'à nos jours.

Combien, ici de même, de recherches heureuses ont été faites depuis un certain nombre d'années!

On a mieux étudié l'économie publique, les divers emplois du travail et du capital dans le passé, les dépenses en bâtiments, en constructions exagérées.

Que de savantes monographies consacrées aussi à l'ameublement, au costume, à la parure!

Ces fouilles dans les inventaires et dans les comptes, ces études sur les mœurs et sur les arts, offraient une base solide à ce travail plus étendu par son ensemble, mais plus sobre de détails spéciaux et techniques.

Fallait-il dans un tel ouvrage ne mettre que la France pour le moyen âge et les temps modernes, ou y faire entrer tous les peuples? Voici à quel terme nous nous sommes arrêté. Nous avons considéré la France comme un centre principal où le luxe aboutit, quand ce n'est pas d'elle qu'il part. Donner un égal développement à toutes les nations, c'eût été impossible à moins de connaissances infinies, et encore est-il douteux qu'en multipliant les volumes, on eût échappé au reproche de monotonie, car beaucoup d'usages se répètent, et ces divers groupes, dont on eût suivi le luxe sous toutes ses formes, obéissent à une même loi de civilisation. Comment, d'un autre côté, ne pas parler de ces nations, quelquefois même d'une manière étendue? N'eût-ce pas

été mutiler un tel sujet? Se figure-t-on une histoire du luxe, dans laquelle il serait à peine question de l'Italie? J'ai donc fait aux autres pays une part proportionnelle à leur importance eu égard au luxe. Je les ai montrés tantôt donnant le ton à la France, tantôt en recevant l'impulsion. Chaque groupe se trouve ainsi caractérisé avec un développement qui suffira du moins pour assigner à chacun ses caractères distinctifs.

Qu'ajouterait l'auteur de cet ouvrage à ces brèves explications? Fils des temps nouveaux, il n'en répudie pas l'esprit; il aime la civilisation qui en est sortie, malgré ses imperfections et ses souffrances, lesquelles en attestent non les excès, comme on le dit, mais l'insuffisance; il ne doute pas quelle ne se perfectionne, comme elle s'est perfectionnée déjà. Il combat ceux qui, sous le nom de luxe, font aux arts une guerre d'iconoclastes, et ne parlent du développement de la richesse, sous toutes les formes qu'elle revêt, que pour le déplorer. Toutes les fois qu'il voit, au cours de cette histoire, naître un progrès nouveau, il l'accueille avec sympathie. Mais il ne faut pas que le moyen fasse oublier le but de la destinée humaine, qui n'est pas la jouissance raffinée, fût-elle même honnête et délicate. Les jouissances qui viennent des arts sont nobles, elles ne sont pas tout. Les biens matériels ont leur valeur, on peut le dire sans s'agenouiller devant eux ; tâchons, par de vigoureux efforts, par une éducation plus morale et plus forte, d'échapper à ce qu'ils ont de corrupteur et d'amollis-

sant. L'histoire ne confirme pas l'opinion qui croit que le monde est allé devenant sans cesse plus extravagant et plus immodéré dans son luxe; elle atteste même le contraire à beaucoup d'égards. Le danger moral n'est pas moindre pourtant, si on se rend l'esclave de mille raffinements, si l'on y met son âme! Ce danger nous menace-t-il? Il vaudrait mieux peut-être demander quelle société il ne menace pas. On demande les remèdes. Nous les examinerons, en éliminant ces lois somptuaires, qui ont paru si longtemps le dernier mot de la sagesse des législateurs pour lutter contre ce genre d'abus. Adressez-vous à la liberté et aux mœurs! La morale et l'histoire nous crient également : on combat le luxe abusif comme tous les vices qui jettent l'homme dans les excès et qui énervent les âmes, non par des expédients et des palliatifs, mais en s'appuyant sur un idéal supérieur.

Un mot encore : une histoire du luxe ne saurait se confondre ni avec celle des arts, ni avec celle des inventions. Les arts tiendront une place importante dans ces études, mais seulement par le côté décoratif; les inventions industrielles y seront souvent rappelées, mais seulement parce qu'elles ajoutent aux élégances et aux raffinements de la vie. Il était important d'en faire la remarque pour qu'on ne demandât pas à l'auteur ce qu'il n'avait pas à donner en écrivant ce chapitre général de l'histoire des mœurs et de la civilisation.

Henri Baudrillart.

HISTOIRE DU LUXE

PRIVÉ ET PUBLIC

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS

LIVRE I

THÉORIE DU LUXE

LE LUXE DANS SES RAPPORTS AVEC LA MORALE, L'ÉCONOMIE SOCIALE, LA POLITIQUE.

CHAPITRE I

L'INSTINCT DU LUXE

I

DEUX ÉCOLES DE MORALISTES EN LUTTE SUR LA QUESTION DU LUXE.

La question du luxe a mis aux prises deux écoles de morale également extrêmes qui, sous des noms divers, semblent s'être disputé de tout temps l'humanité. L'une est la morale rigoriste : elle voit d'un œil sévère et inquiet les développements de l'industrie; elle flétrit

du nom de *décadence* ce que la masse humaine qualifie du nom de *progrès*. L'autre traite le vice avec indulgence, quelquefois avec faveur ; elle ne craint pas de faire reposer la prospérité sociale sur l'extension illimitée des désirs et des fantaisies. L'une de ces écoles dit à l'humanité : « Tu péris, si tu marches ! » L'autre la menace de languir et de s'éteindre si elle reconnaît qu'une limite quelconque puisse être assignée au mouvement qui l'entraîne. Toutes deux lui enjoignent de faire son choix entre la *morale* et la *civilisation*.

On pourrait répondre qu'un pareil dilemme est un outrage, un défi porté à l'harmonie des lois du monde, qui n'admettent pas de contradictions aussi radicales.

Mais le problème existe, et il s'impose à l'examen.

J'ajoute qu'il est susceptible de recevoir une solution dans l'état où se trouvent les études qui s'occupent de l'homme et de la société.

Le dix-huitième siècle nous a donné l'exemple de l'analyse dans cette question. Il ne l'a pas fait pourtant d'une manière suffisamment impartiale et désintéressée, et il a laissé des lacunes dans ses recherches. Il a tranché plutôt que résolu les difficultés qui paraissent s'élever entre la civilisation et la morale.

C'est à la pureté de la morale que Rousseau prétend sacrifier le luxe et la civilisation dans des paradoxes qui ont fait école.

La *Fable des Abeilles*, du philosophe anglais Mandeville, qui tient vingt pages, et que l'auteur commente en trois volumes, est, au même siècle, une sorte d'apologie philosophique du luxe.

Tant que la ruche s'abandonne à d'aimables vices, tout va bien en somme ; le jour où elle se laisse convertir par les sermons des moralistes, tout est perdu. On n'avait jamais dit tant de bien de la prodigalité. Mandeville canonise les sept péchés capitaux.

Avec moins de façon, Voltaire, dans le *Mondain* et dans la *Défense du Mondain*, renvoie la morale au paradis terrestre, proclame le luxe délicieux, du moins pour les riches et pour les grands États. Il est loisible au pauvre d'amasser, aux petits États d'être simples et de s'ennuyer. Voltaire historien parlera comme Voltaire poëte.

Un écrivain financier, Mélon, favorable au luxe jusqu'à l'excès, donne son approbation à cet élégant badinage, qui devient ainsi le manifeste d'une école.

La question veut être abordée directement, traitée pour elle-même. Je me placerai sur le terrain même de chacune de ces écoles, seul moyen de sortir de perpétuels malentendus. C'est au nom de la morale elle-même que je donnerai tort aux rigoristes. C'est au nom de la civilisation que je combattrai ses apôtres intempérants.

II

LE LUXE COMME PENCHANT PRIMITIF.

La première question à se poser c'est de savoir s'il n'y a pas un penchant au luxe et quelle en est la nature.

Ce penchant existe. On le trouve dans l'enfance et la jeunesse de l'homme. Il prend alors une forme très

commune, pour ne citer que celle-là, l'amour de la parure. Nous acquérons tous les jours, en fouillant le sol, qui nous découvre des objets destinés à l'ornement aux époques les plus reculées, la preuve que l'enfance et la jeunesse de l'humanité ont connu également le pouvoir de cet instinct. L'âge de la pierre a eu son luxe! Mais quelle est la nature de ce penchant? Est-il simple? n'est-il pas plutôt le résultat de mobiles différents les uns des autres?

Le premier principe du luxe se trouve, on est forcé de l'avouer, dans l'orgueil, ou dans cette nuance particulière de l'orgueil, qu'on nomme l'amour-propre ou la vanité. L'homme, même isolé, n'y échappe pas. Narcisse s'éprend de sa propre image. Mais ce penchant se développe dans l'état social. L'homme veut donner de lui-même une idée avantageuse; il veut paraître, et même paraître plus que les autres, jaloux qu'on le distingue par tous les moyens, l'esprit, la naissance, la gloire, la puissance, la richesse.

J'ajoute par la richesse particulièrement : « Faire fortune, dit La Bruyère, est une si belle phrase, et qui dit une si bonne chose, qu'elle est d'un usage universel. On la connaît dans toutes les langues; elle plaît aux étrangers et aux barbares; elle règne à la cour et à la ville; elle a percé les cloîtres et franchi les murs des abbayes de l'un et de l'autre sexe; il n'y a point de lieux sacrés où elle n'ait pénétré, point de désert ni de solitude où elle soit inconnue[1]. »

[1] La Bruyère, *Des biens de fortune.*

La richesse est de toutes les supériorités la plus universellement appréciée, la plus visible, la moins aisée à contester. Nulle autre ne se traduit d'une manière aussi éclatante par certains signes, lesquels ne sont autres que le luxe même.

Le luxe est son emblème, et comme son enseigne aux yeux de la foule.

Riche, on voudra paraître ce qu'on est, et même un peu au delà; pauvre, on voudra paraître ce qu'on n'est pas, c'est-à-dire riche, du moins dans une certaine mesure; cela n'est pas impossible, car si la richesse ne s'emprunte pas, les signes de la richesse s'empruntent et peuvent être imités.

Telle est la nature de ces vanités inquiètes, ardentes à la poursuite de ce bien imaginaire, l'*opinion*.

Peu à peu elles créeront des nuances très-subtiles auxquelles elles attachent un prix infini : elles voudront les objets en raison de ce qu'ils sont rares, difficiles à atteindre : on verra même cette vanité détruire pour détruire, anéantir des valeurs immenses comme pour se mettre au-dessus de ces pertes, dont l'idée seule frappe la foule de stupeur.

Ainsi naît le faste, ou le *luxe d'ostentation*.

La seconde source du luxe, ce sont les recherches sensuelles.

Les théologiens lui ont donné un nom; ce n'est plus l'*orgueil*, c'est la *concupiscence*[1].

L'homme n'est pas seulement un être vaniteux, enflé

[1] « Omne quod in mundo est concupiscentia est oculorum, concupiscentia carnis, et superbia vitæ. » (S. Jean.)

du désir de briller, il aime à multiplier comme à rendre plus vives ses sensations agréables. A cette fin il fait servir l'intelligence.

Or, jusqu'à quel point peuvent être variées, rendues exquises les sensations, qui pourra le dire? quel est le dernier terme des industries qui s'y consacrent? ont-elles même un terme?

Certes la matière est finie par sa nature, et la sensation est bornée comme elle. Mais l'homme se fait l'illusion qu'elle ne l'est pas. Il lui semble que jamais une jouissance ne lui a procuré tout ce qu'elle peut donner, et quand il en a épuisé une, il se hâte de courir après une autre. Les raffinements se raffinent, et ils en appellent de nouveaux. Combien ici encore de satisfactions factices qui n'ont de réalité que dans l'imagination! quel prix attaché à des nuances qui ne se découvrent qu'aux experts! De même que l'amour-propre établit des supériorités sur des riens, mais sur des riens qui sont tout, il y a des recherches et des délicatesses fondées sur des différences à peine plus sensibles pour le vulgaire. La cherté ajoute à ces jouissances, en joignant au charme de l'objet agréable par lui-même la saveur piquante de la difficulté vaincue.

Orgueil, sensualité, tout est-il là?

J'ai fait allusion à une troisième source de luxe: l'*instinct de l'ornement*. Il ne se confond pas avec l'ostentation, même quand il y confine, ni avec la sensualité, même quand il y sert.

L'homme est porté naturellement à orner tout ce qui l'environne ou le touche, sa demeure, le temple de ses

dieux, ses édifices publics, et d'abord ses ustensiles, ses habits, sa personne. Dans le dernier cas l'*instinct de l'ornement* s'appelle le *goût de la parure*, goût plus personnel. Mais l'homme aime à orner pour orner. De là naît le luxe des *arts décoratifs*.

Noble luxe, mais sujet aussi à bien des écarts. La fantaisie règne trop souvent en souveraine dans cette partie du luxe. Elle s'attache à des nuances que le goût n'avoue pas toujours, et donne parfois à ses créations des prix insensés. L'instinct de l'ornement s'est prêté à des abus immoraux et ruineux, bien des fois signalés dans le cours de l'histoire.

Pourtant qui oserait le dénigrer ? qui se résignerait à bannir une partie notable de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, tant d'arts délicats et charmants, et le groupe varié, sans cesse accru, des arts dits *industriels* et des arts *somptuaires ?*

Comment nommer la dernière origine à laquelle je rapporte le penchant au luxe ? Dirai-je l'amour du changement ou l'inquiétude du mieux ?

L'homme est ondoyant et divers. Il répugne à la stabilité absolue. En soi ce penchant est plutôt un bien, puisqu'il tire l'homme de l'abrutissement. Pourtant il avoisine le mal de très-près. Changer pour changer en est l'écueil habituel. C'est une des maladies les plus fréquentes de la nature humaine, une de celles que les moralistes ont le mieux connues, et décrites avec le plus de verve et de bonheur. Combien de fois l'inquiétude du mieux n'est-elle pas uniquement le beau nom dont nous décorons cette mobilité perpétuelle !

On se lasse même du bien. Comment ne pas se dégoûter du médiocre, de l'imparfait? On le quitte pour courir après d'autres objets imparfaits également, mais qui ont le mérite d'être nouveaux, ou de le paraître.

Voilà la *mode*. Voilà ses révolutions, ses bizarreries, ses inconstances perpétuelles qui la condamnent à se singulariser pour fuir la monotonie, ses exigences ruineuses et ses conséquences funestes.

La mode est bizarre, contradictoire en ses jugements. La Bruyère le remarque à propos des modes ridicules de son temps : « L'on blâme une mode qui, divisant la taille des hommes en deux parties égales, en prend une tout entière pour le buste, et laisse l'autre pour le reste du corps : l'on condamne celle qui fait de la tête des femmes la base d'un édifice à plusieurs étages, dont l'ordre et la structure changent selon leur caprice, qui éloigne les cheveux du visage, bien qu'ils ne croissent que pour l'accompagner, qui les relève et les hérisse à la façon des Bacchantes, et semble avoir pourvu à ce que les femmes changent leur physionomie douce et modeste en une autre qui soit fière et audacieuse. On se récrie enfin contre une telle ou une telle mode, qui cependant, *toute bizarre qu'elle est, pare et embellit pendant qu'elle dure*, et dont l'on tire tout l'avantage qu'on en peut espérer, qui est de plaire. *Il me paraît qu'on devrait seulement admirer l'inconstance et la légèreté des hommes, qui attachent successivement les agréments et la bienséance à des choses tout opposées*, qui emploient pour le comique et pour la mascarade ce qui leur a servi de parure grave et d'ornements les plus

sérieux, et que si peu de temps en fasse la différence[1]. »

Cette inconstance bizarre joue dans l'histoire du luxe et des mœurs un très-grand rôle. N'est-ce pas aussi à la vanité futile qu'elle se rapporte? Ce ne sont pas, dit un autre écrivain du dix-septième siècle, Fleury, les gens les plus sages qui inventent les modes nouvelles, ce sont les femmes et les jeunes gens, aidés par des marchands et des ouvriers qui n'ont d'autre vue que leur intérêt. » On se demandera s'il n'y faut voir que bagatelles sans conséquences très-sérieuses. « La dépense que causent les ornements superflus et les changements des modes est très-grande pour la plupart des gens de condition médiocre, et c'est une des causes qui rend les mariages difficiles. » — La mode est même accusée de contribuer à la perte du respect. — « C'est une source continuelle de querelles entre les vieilles gens et les jeunes, et le respect pour les temps passés en est fort diminué. Les jeunes gens, en qui l'imagination domine, voyant les portraits de leurs grands-pères avec des habillements dont tout le ridicule paraît, parce que les yeux n'y sont plus accoutumés, ont peine à se figurer qu'ils fussent bien sages et que leurs maximes soient bonnes à suivre. » — La mode enfin n'a-t-elle pas l'inconvénient de rendre les esprits frivoles? — « Ceux qui se piquent d'élégance sont obligés de se faire de leurs habits une occupation considérable et une étude qui ne sert pas assurément à leur élever l'esprit, ni à les rendre capa-

[1] La Bruyère, *Caractères*, ch. XIII.

bles de grandes choses. » Une science qui a pour but l'étude des lois de la richesse porte contre les excès de la mode un jugement aussi peu favorable : « La mode a le privilége d'user les choses avant qu'elles aient perdu leur utilité, souvent même avant qu'elles aient perdu leur fraîcheur ; elle multiplie les consommations, et condamne ce qui est encore excellent, commode et joli, à n'être plus bon à rien. *Ainsi la rapide succession des modes appauvrit un État de ce qu'elle consomme et de ce qu'elle ne consomme pas*[1]. »

Est-ce à dire que l'inquiétude du mieux, fondée sur des raisons moins frivoles, ne soit pour rien dans cette mobilité ?

Non, il y a, grâce au ciel, des changements qui sont des améliorations, et telle nouveauté se vante à bon droit d'être une découverte.

Les créations, dans le monde de l'utile et de l'agréable, s'accroissent et se surpassent les unes les autres.

C'est ce qui explique que tel objet, d'abord qualifié de luxe pour sa rareté, perd ce titre, dont les uns lui faisaient un honneur et les autres un crime, pour tomber dans le domaine commun.

Assurément aussi à cette inquiétude changeante il se rattache des erreurs et des écarts. Mais ici encore, qui donc voudrait retrancher ce fécond et puissant mobile, source intarissable de tous nos progrès ?

Voilà quelles sont à nos yeux, en bien, en mal, les sources du luxe ou plutôt du penchant au luxe. Il était

[1] J.-B. Say, *Traité d'économ. polit.*, liv. III, ch. IV.

nécessaire de les distinguer. Les faits extérieurs les montrent tantôt séparés, tantôt se combinant sans se confondre, tantôt se distinguant jusqu'à l'opposition et à la lutte.

Ainsi pour le luxe des tables. Le plus souvent l'ostentation et la sensualité y sont mélangées. Ainsi encore pour le luxe des objets d'art. On obéit, en décorant sa demeure de ces objets, au goût de l'ornement. Pourtant, combien peu n'y mêlent pas le désir de paraître !

Dans une même recherche, vous trouverez le raffinement sensuel et le plaisir du changement.

Mais entre ces mobiles aboutissant au luxe, combien de fois aussi on rencontre un désaccord, poussé jusqu'au sacrifice d'une des passions qui ne peuvent trouver également leur satisfaction ! Le monde est rempli de ces oppositions entre le luxe d'ostentation et le luxe de sensualité. Les uns préfèrent les plaisirs sensuels aux satisfactions de l'orgueil. Ils mettront leur luxe dans des jouissances à la fois ruineuses et honteuses. C'est un luxe aussi que ces dépenses de l'intempérance, que ces sommes consacrées aux liqueurs fortes dans certaines classes. Les autres sacrifient les réalités aux apparences. La vanité a ses martyrs. Tel meurt de faim devant un service de table qui constitue pour sa situation un luxe absurde. Telle femme aime à se parer et néglige de se vêtir. Les sauvages manquent d'habits qui les préservent du froid et de l'excès de la chaleur ; mais ils ont la tête ornée d'une plume, et quelque verroterie leur pend au nez ou aux oreilles.

Demandons-nous maintenant si rien de bon ne se rencontre dans le désir de paraître et dans le goût des raffinements.

Assurément je n'en ai pas flatté le portrait : j'en ferai voir les immenses dangers. Même réduits à la mesure la plus raisonnable, ce ne sont pas là des principes qui soient irréprochables, et tels qu'ils pourraient convenir à une nature angélique. Mais c'est de l'humanité *telle qu'elle est* qu'il s'agit, et non de la nature humaine telle qu'elle pourrait être.

On sait assez de quel sort Pascal menace quiconque se plaît à « faire l'ange. »

Non, tout n'est pas à reprendre et à regretter, même dans le désir de paraître.

Il est l'auxiliaire de la décence et de la dignité.

Supposez-le renfermé dans des bornes raisonnables, il répond à un souci très-légitime, celui de garder sa place et de tenir son rang. Ce souci n'importe pas seulement à l'individu, mais à la société qu'on ne peut concevoir sans hiérarchie. La crainte de déchoir est un mobile utile, une garantie de stabilité : elle empêche infiniment plus d'actes imprudents et coupables qu'elle n'en fait commettre. On a raison de se moquer de la vanité bourgeoise : pourtant, n'y a-t-il rien de légitime dans le sentiment de ces parvenus du travail et de l'épargne qui jouissent sans morgue, mais non sans quelque honnête fierté, de ce qui est comme la preuve visible d'une vie d'efforts couronnée de succès ? L'orgueil, à ce degré et sous cette forme, ressemble de bien près au témoignage de la bonne conscience.

Montesquieu va plus loin que nous. Il fait l'éloge, au point de vue de l'utile, de la vanité, qu'il estime presque autant, pour ses effets, qu'il méprise l'orgueil solitaire et stérile. « Il n'y a, dit-il, qu'à se représenter d'un côté les biens sans nombre qui résultent de la vanité ; de là le luxe, l'industrie, les arts, les modes, la politesse, le goût ; et, d'un autre côté, les vices infinis qui naissent de l'orgueil de certaines nations : la paresse, la pauvreté, l'abandon de tout, la destruction des nations que le hasard a fait tomber entre leurs mains, et la leur même. La paresse est l'effet de l'orgueil, le travail est une suite de la vanité ; l'orgueil d'un Espagnol le portera à ne pas travailler ; la vanité d'un Français le portera à savoir mieux travailler que les autres [1]. »

Qu'ils sont creux ces déclamateurs, ou du moins qu'ils sont durs pour l'humanité ces faux sages qu'on voit maudire, sous le nom de luxe, les inventions agréables qui ont tant augmenté la quantité du bonheur sur la terre ! Comment ne pas les bénir ces inventions, quand on songe au nombre d'heures doucement écoulées que notre espèce leur a dues? Combien la sociabilité en a été développée, combien le charme du foyer domestique accru pour le plus grand bien de la morale elle-même !

Condamnez le luxe qui veut briller et jouir à tout prix, il est l'ennemi du bien-être; mais le désir de posséder ces jouissances qui n'ont rien de blâmable en elles-mêmes, faites-lui grâce, il peut, dans de justes bornes, favoriser le développement d'un bien-être solide et faire

[1] *Esprit des lois*, liv. XIX, ch. IX.

naître les plus beaux efforts. Nous étions en présence de principes suspects. Voici que naissent l'empire sur soi, la prévoyance, une énergie pleine d'intelligence. Heureuse transformation qui rappelle ces eaux, mêlées de fange à leur origine, mais qui s'épurent dans leur cours.

La haine contre le luxe abusif qui dévore tout, honneur et pures jouissances, ne fera que se fortifier dans ces idées, comme dans les idées plus mâles et plus hautes qui naissent du devoir et de la vertu.

III

EFFETS QUI DÉCOULENT DES DISTINCTIONS ÉTABLIES.

Ces distinctions semblent déjà dicter à l'historien du luxe privé et public ses devoirs et la mesure de ses jugements. Impitoyable pour un luxe qui est le fléau des familles et la perte des États, il aimera passionnément la civilisation et l'humanité, et tout ce qui sert à les honorer. Il louera le luxe des arts. Il montrera les excès coupables de la vanité, les effets funestes des abus sensuels. Il ne jettera pas pourtant le blâme sur tout ce qui s'appelle pompes et magnificences. Il cherchera le fond sous la forme. Rencontre-t-il, par exemple, les pompes souvent censurées des funérailles, il discernera, parmi des accessoires qui semblent la comédie de la douleur, l'intention élevée et touchante d'honorer ceux qui ne sont plus, l'hommage éclatant rendu à des morts illustres. L'histoire des aristocraties montre que trop de terrain a été parfois enlevé à l'agriculture par les jardins et les

parcs; que l'historien signale ces abus : qu'il n'aille pas, sans mesure, blâmer ces belles promenades, ces plantations superbes ou agréables, un des charmes honnêtes de la richesse, un des ornements d'une prospérité opulente! Combien d'écrivains du dernier siècle en ont fait l'objet de vives sorties contre l'aristocratie anglaise! Ils auraient voulu remplacer par des légumes les arbres séculaires. N'est-il pas plus équitable de louer dans ces parcs le mélange de l'utilité et d'un luxe honnête? C'est l'avis de plus d'un économiste : « Le nombre des parcs est énorme en Angleterre, depuis ceux qui embrassent plusieurs milliers d'hectares jusqu'à ceux qui n'en comprennent que quelques-uns. Les plus grands, les plus anciens, ceux qui méritent seuls légalement le nom de *parcs*, sont indiqués sur toutes les cartes. Dans ces enceintes closes, même les plus modestes, on entretient du gibier de toute espèce; on nourrit des animaux au pâturage. De sa fenêtre ou de son perron, l'heureux propriétaire a sous les yeux une scène pastorale; il peut, quand il lui plaît, galoper dans ses allées ou se donner le plaisir de la chasse à quelque pas de son manoir. C'est là qu'il aime à vivre avec sa famille, loin des agitations vulgaires, imitant l'existence du grand seigneur, comme le fermier imite à son tour celle du gentilhomme[1]. » — De même l'historien du luxe flétrira, ou plutôt il lui suffira de montrer les scandales et les ruines qu'a produits le goût exagéré de la parure; mais il ne fermera pas les yeux à ce que le même goût a pu avoir de bons

[1] L. de Lavergne, *Essai sur l'économie rurale de l'Angleterre*, ch. IV.

effets sur le développement social. Il sait que l'instinct de la parure tient au désir de plaire, qui est aussi un élément de la sociabilité, et qui contribue à donner plus de délicatesse aux relations entre les deux sexes. Sous certaines formes ce goût peut s'allier à un sentiment moral. Combien on peut le voir, chez les femmes même pauvres, dans nos campagnes! Autrefois surtout elles ne se séparaient pas de leur anneau de mariage ou de quelque bijou. Comme les familles s'attachaient à ces objets d'un luxe relatif, qu'elles se transmettaient de génération en génération! Dans plus d'une de nos provinces, ces mêmes paysannes apportaient à leur mari une de ces armoires dont le bois reluisait, dont les ferrures étaient brillantes, trésor où la famille plaçait tout ce qu'elle possédait. Le même sentiment se serait-il attaché à un objet laid et déplaisant? L'historien rencontre d'autres sortes d'un luxe qu'on peut qualifier de moral dans le peuple : tel est le goût des fleurs, aujourd'hui si répandu jusque dans la mansarde. Ah! quel rigoriste pourrait s'en plaindre? Enfin, ne convient-il pas de distinguer cette partie du luxe solide, durable, étroitement uni à l'utile, de cette autre qui prend un caractère futile et éphémère? Loin ce luxe d'ostentation, qui ne procure qu'une satisfaction creuse! mais le luxe commode, que l'historien voit se développer avec la civilisation, aura-t-il à ses yeux le même caractère? L'historien économiste ne sait-il pas que ce dernier est moins cher, et, par conséquent, consomme moins, tandis que le luxe d'ostentation ne connaît point de bornes; il s'accroît chez un particulier sans autre motif, sinon qu'il s'accroît chez un autre;

il peut aller ainsi progressivement à l'infini. « L'orgueil, dit Franklin, est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin, mais qui est infiniment plus insatiable. »

Enfin l'histoire du luxe pourra-t-elle méconnaître les mêmes distinctions fécondes pour ce genre de luxe public qui répond à des besoins élevés ? Le luxe public peut appeler à son secours toutes les somptuosités, il peut même en abuser, et aboutir aux plus grands excès à l'aide des moyens illimités dont il dispose ; mais, s'il est bien entendu, il n'est qu'un moyen pour faire entrer de grandes et fortifiantes images dans l'esprit des hommes. On a justement critiqué les fêtes dépourvues de tout objet élevé et utile, ou multipliées sans mesure. « Ce sont, disait un de leurs censeurs au dernier siècle, les cabaretiers sans doute qui ont inventé ce prodigieux nombre de fêtes ; la religion des paysans et des artisans consiste à s'enivrer le jour du saint qu'ils ne connaissent que par ce culte : c'est dans ces jours d'oisiveté et de débauche que se commettent tous les crimes : ce sont les fêtes qui remplissent les prisons, et qui font vivre les archers, les greffiers, les lieutenants criminels et les bourreaux ; voilà parmi nous la seule excuse des fêtes[1]. » A cela J.-J. Rousseau, bien qu'ennemi des divertissements du théâtre, n'hésitait pas à répondre : « Tant pis si le peuple n'a de temps que pour gagner son pain, il lui en faut encore pour le manger avec joie, autrement il ne le gagnera pas longtemps. Le Dieu juste et bienfaisant qui veut qu'il

[1] Article Fêtes, *Dictionnaire philosophique*.

s'occupe, veut aussi qu'il se délasse ; la nature lui impose l'exercice et le repos, le plaisir et la peine. Le dégoût du travail accable plus les malheureux que le travail lui-même. Donnez-lui des fêtes, offrez-lui des amusements qui lui fassent aimer son état et l'empêchent d'en envier un plus doux. Des jours ainsi perdus feront mieux valoir les autres [1].

Les solennités publiques s'appuient sur des motifs d'un ordre moral. Ici encore l'historien ne peut juger sainement qu'en tenant compte des distinctions qu'exige la nature du sujet. Combien elles ont été souvent multipliées sans profit, stériles dans leurs effets, ruineuses par leurs abus, ces cérémonies publiques de tout genre qu'a connues le passé ! Mais, quand elles sont ce qu'elles doivent être, comment l'historien en méconnaîtrait-il la signification souvent profonde ? Il ne l'ignore pas : c'est la patrie qui convie à ces fêtes destinées à rappeler le souvenir des grands événements et des grands hommes ; c'est l'autorité publique apparaissant revêtue de majestueux emblèmes ; c'est la religion parant ses temples et appelant les populations à ses cérémonies. Nulle religion sans culte, pas de culte qui n'ait ses pompes. La religion ne saurait avoir, si spiritualiste qu'elle soit, le caractère abstrait d'une philosophie. En même temps qu'elle s'adresse à l'esprit et qu'elle parle au cœur, elle cherche le chemin de l'imagination et des sens. Il y a donc un luxe religieux, luxe légitime aussi, à sa place et dans sa mesure. Certaines Églises ont pu, par

[1] *Lettre à d'Alembert.*

réaction contre les excès de pompes trop mondaines, aboutir à laisser nues les murailles de leurs temples, réduire tout à une sèche simplicité. Elles commencent à sentir ce qu'il y a eu d'excessif là aussi, à revenir sur cette exclusion des moyens les plus efficaces pour toucher une des parties les plus sensibles de l'humanité : « Il n'est âme si revêche qui ne se sente touchée de quelque révérence, à considérer cette vastité sombre de nos églises, la diversité d'ornements et ordre de nos cérémonies, et ouyr le son dévotieux de nos orgues, et l'harmonie si posée et religieuse de nos voix. Ceux mêmes qui y entrent avec mespris, sentent quelque frisson dans le cœur et quelque horreur qui met en deffiance de leur opinion[1]. »

« L'homme juste, dit Platon, en s'approchant des autels, en communiquant avec les dieux par les prières, les offrandes et toute la pompe du culte religieux, fait une action noble, sainte, utile à son bonheur et conforme en tout à sa nature[2]. »

O vous que ce luxe religieux offense, laissez-nous vous citer Diderot, qui n'était pas tendre pour le catholicisme, mais qui avait l'imagination d'un artiste, et, qu'aucune haine n'a pu empêcher d'écrire ces lignes aussi judicieuses que pleines de verve. « Les absurdes rigoristes en religion ne connaissent pas l'effet des cérémonies extérieures sur le peuple. Ils n'ont jamais vu notre adoration de la Croix le vendredi saint, l'enthousiasme de la multitude à la procession de la Fête-Dieu, enthousiasme qui me gagne moi-même quel-

[1] Montaigne, *Essais*, liv. II, ch. xii.

[2] *Les Lois*, liv. IV.

quefois. Je n'ai jamais vu cette longue file de prêtres en habits sacerdotaux, ces jeunes acolytes vêtus de robes blanches, ceints de leurs larges ceintures bleues, et jetant des fleurs devant le Saint Sacrement, cette foule qui les précède et qui les suit dans un silence religieux, tant d'hommes le front prosterné contre terre; je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique, entonné par les prêtres et répondu affectueusement par une infinité de voix d'hommes, de femmes, de jeunes filles et d'enfants, sans que mes entrailles s'en soient émues, en aient tressailli, et que les larmes m'en soient venues aux yeux[1]. »

Enfin comment l'historien du luxe oublierait-il que le luxe public se manifeste sous d'autres aspects très-dignes d'éloge? — Tantôt il invite la masse à jouir de certains agréments et avantages matériels, comme sont les jardins publics, les fontaines, etc., ou des distractions du théâtre. Tantôt il ouvre les trésors du beau aux multitudes sevrées de la possession des œuvres de la statuaire et de la peinture. Il a pour l'art des musées, comme il a des bibliothèques pour les sciences et les lettres, et des expositions pour l'industrie. Sous toutes les formes enfin ce luxe collectif, dont tous font les frais par l'impôt, s'il est bien dirigé, profite à tous. Il exerce une influence heureuse sur la richesse publique; il élève le niveau et féconde le génie de l'industrie. Ce luxe n'a-t-il pas un autre mérite éminent, celui d'ôter au faste ce qu'il a chez les simples particuliers

[1] *Essai sur la Peinture.*

d'égoïste et de solitaire? Oui, louons-le de mettre à la portée de la foule des biens dont le riche jouit seul, ou ne fait jouir momentanément qu'un petit nombre de personnes. Les abus et les folies du luxe public, à certaines époques, ne sauraient nous en voiler l'intention et le but. Cette intention première doit être prise en considération par l'historien, comme par le moraliste et le législateur, s'ils veulent être autre chose que de fanatiques déclamateurs.

Ainsi l'analyse nous a mis en possession de vérités qu'on demande vainement à des idées préconçues. Puissent-elles efficacement contribuer à nous garantir de ces excès et de ces confusions qui, lorsqu'on apprécie la société présente, égarent le jugement sur ses conditions et sur son état, et qui, transportées dans l'histoire, n'ont abouti qu'à de déplorables erreurs ! Il faut à l'historien du luxe, soit qu'il en suive les progrès en les rattachant à l'état de l'esprit humain et de la société, soit qu'il en recherche l'influence sur les mœurs, des principes qui lui permettent de distinguer le bien du mal. L'étude de l'instinct du luxe peut y aider. Elle donne une base prise dans la nature humaine aux observations historiques. Nous y trouverons un point de départ pour apprécier l'histoire des systèmes les plus célèbres sur le luxe. Nous verrons ce que valent les prétentions de l'école rigoriste, et quelle est la portée de ses principes sur le retranchement des besoins. Ensuite nous examinerons les doctrines de relâchement moral mises en avant par les apologistes du luxe, qui à tort ont cru la civilisation intéressée au succès de leurs doctrines.

CHAPITRE II

LE LUXE ET L'ÉCOLE RIGORISTE

L'insistance que nous mettons à combattre l'école rigoriste dans la question du luxe nous impose le devoir de distinguer le rigorisme et la sévérité en morale. Une morale qui ne serait pas sévère dans ses prescriptions ne mériterait pas ce nom. Qui ne sait que la sévérité exerce en morale un certain attrait sur les hommes qui veulent un idéal fort et élevé ? Mais la morale qu'on appelle rigoriste dépasse de beaucoup ces bornes. Elle est essentiellement *préventive;* elle procède par des interdictions qui resserrent pour ainsi dire indéfiniment le champ de l'action. La morale la plus sévèrement *répressive* le laisse ouvert, en y introduisant toutes les règles qui doivent soutenir l'homme dans une lutte inévitable. La morale rigoriste convient à des solitaires, elle peut s'appliquer à des communautés restreintes, vouées à la vie contemplative : appliquée à la masse des hommes, elle serait une abdication de leur nature libre et responsable.

Quels mots ambitieux j'entends retentir : le retran-

chement des besoins! Cette théorie exerce aujourd'hui peu d'action sur la masse des hommes, mais quel bruit en font ses partisans! Ils la défendent au nom des intérêts, compris d'une certaine manière, soit de la religion, soit de la philosophie.

Est-il donc vrai que l'école rigoriste soit, religieusement ou philosophiquement, en quelque sorte la représentation de la morale elle-même? S'il en était réellement ainsi, il faudrait bien en passer par les dures conséquences qu'elle nous impose. En effet, si on peut se priver d'arts et de richesses, quelle société peut se passer de morale? L'homme sans la loi morale périt, comme le monde physique périrait sans la loi de l'attraction. Comment ne pas se réjouir, si l'on voit se résoudre dans une harmonie essentielle, au prix même de luttes et de troubles subsistants, ce conflit qu'on se plaît à montrer comme fondamental?

Combattre la théorie du retranchement des besoins, hâtons-nous de le dire, ce n'est pas nier qu'il y ait une supériorité morale à savoir se passer de ces superfluités qui flattent les sens. — Certes il sera toujours bien de répéter avec Horace :

Vivitur parvo bene, cui paternum
Splendet in mensa tenui salinum,
Nec leves somnos timor aut cupido
Sordidus aufert [1].

On ne saurait trop donner raison à La Bruyère : « Un homme fort riche peut manger des entremets, faire

[1] Horace, *Odes*, II, 16.

peindre ses lambris et ses alcôves, jouir d'un palais à la campagne et d'un autre à la ville, avoir un grand équipage, mettre un duc dans sa famille, et faire de son fils un grand seigneur : cela est juste et de son ressort. Mais il appartient peut-être à d'autres de vivre contents [1]. »

Borner ses désirs est une obligation impérieuse ; autrement prenez garde de tomber dans la fantaisie déréglée. Où donc est le tort de la morale rigoriste ? C'est de ne pas se contenter de cette modération des désirs. Elle veut faire du retranchement des besoins, réduits à un nécessaire à peine suffisant, une règle obligatoire pour tous ; elle prétend convertir ces jouissances, qui ne sont un mal que par l'abus ou par un âpre attachement, en autant de crimes ; elle montre dans ceux qui s'y livrent des types de dépravation ; elle ne voit pas enfin qu'en condamnant l'espèce humaine au nécessaire, on la frappe d'une inertie fatale. Voilà le tort de l'école rigoriste. Elle oublie en outre que, pour qu'il y ait des gens qui se privent de certains biens, il faut que ces biens existent. Or, existeraient-ils si la masse des hommes n'obéissait aux ressorts que le rigorisme incrimine ? Cette vertu exceptionnelle qui s'isole de l'action et du mouvement, à quoi, je vous prie, doit-elle son relief sinon au contraste de la richesse ?

Avant d'examiner en elle-même la théorie du retranchement des besoins, je dois procéder ici encore historiquement. Cette théorie a une origine et une date. Elle appartient donc à l'histoire même de la question du luxe.

[1] La Bruyère, *Caractères*, Des biens de fortune.

I

L'ÉCOLE RIGORISTE DEVANT L'HISTOIRE.

L'antiquité philosophique a été dure, impitoyable au luxe, aux raffinements, et elle a eu pour cela ses raisons. Le luxe antique est le plus souvent un mauvais luxe. Il est impur dans ses sources, qui sont surtout l'exploitation d'une masse d'esclaves, la conquête, l'exaction poussée aux dernières limites. Il est immoral dans les formes qu'il prend, et ses abus parfois monstrueux détruisaient tous les ressorts d'une organisation sociale, fondée sur une certaine vertu civile et sur l'énergie guerrière.

La condamnation du luxe à tous les degrés résulte aussi du caractère même de la morale philosophique dans l'antiquité. Cette morale mène à simplifier l'existence. Elle se résume dans les deux mots, *sustine*, *abstine*. L'idéal qu'elle propose à l'humanité, ce n'est pas l'activité, c'est le repos. Il est vrai que certaines écoles philosophiques font exception, recommandent l'activité, admettent l'industrie, la richesse ; tels sont en particulier les péripatéticiens, qui, par suite, admettent aussi le luxe à un certain degré. Mais telle n'est pas la tendance des écoles de morale les plus en renom. Elles prêchent l'ataraxie, l'apathie. L'épicuréisme, non pas celui des disciples dégénérés, mais celui des maîtres, l'épicuréisme d'Épicure lui-même, est très-loin de faire exception. Ses préceptes n'ont qu'un but : assurer à

l'homme un tranquille bonheur. Fuyez la mollesse qui nuit à la santé, l'intempérance qui empêche l'esprit de jouir de lui-même; privez-vous pour jouir, jeûnez pour manger ensuite avec plus de goût, combattez avant tout la satiété, abstenez-vous de tout ce qui embarrasse la vie et peut devenir un sujet d'inquiétude dans la possession et de regrets si on s'en voit privé, tel est le résumé de ces préceptes, dont l'austérité se confondrait avec la vertu, s'ils n'avaient pour principe et pour dernier mot l'égoïsme. Morale dont on a pu dire avec raison : « C'est une morale de couvent, de couvent sans religion [1]. » Parlant des œuvres de ce même Épicure, qu'il propose aux chrétiens comme modèle de sobriété, c'est un saint Jérôme qui dira « qu'elles sont toutes remplies d'herbes, de fruits et d'abstinences [2]. »

Que sera-ce d'autres écoles dont l'influence ne s'est pas effacée, l'école platonicienne et l'école stoïcienne? Le platonisme n'est que l'exaltation de l'esprit jusqu'au mépris du corps, et la *République* de Platon n'est qu'une application de ces théories métaphysiques et morales. C'est une société idéale, formée de quelques milliers d'individus, qui n'admet qu'une partie des arts, peu d'industrie, presque point de commerce, et que gouvernent les quatre grandes vertus platoniciennes : la tempérance, le courage, la prudence, la justice. Cette société, commise à la garde d'un gouvernement de philosophes, exclut deux causes de luxe et d'inégalités habituelles : la propriété et la femme. Elle abolit l'une et

[1] M. Martha, *le Poëme de Lucrèce*, ch. VI.
[2] Saint Jérôme. Cont. Jovin, lib. II, 8.

transforme l'autre. Ne pouvant, en effet, supprimer la femme, Platon prend, on l'a dit, un parti héroïque, il en fait un homme !

Mais quelle école s'est prononcée avec plus d'énergie contre le luxe que l'école stoïcienne? — car je ne m'arrête pas aux cyniques. Ces prétendus sages poussèrent le mépris des raffinements jusqu'à prendre comme enseignes la misère et la malpropreté. Ils opposèrent le faste des haillons au luxe des vêtements. C'était un travestissement de l'orgueil plus offensant pour la raison que le luxe même. Le stoïcisme au contraire honore l'espèce humaine par sa dignité comme par sa vigueur. Les malédictions du stoïcisme romain contre le luxe sont devenues proverbiales, grâce surtout au plus célèbre de ses écrivains, Sénèque. *Parlons-en tout à notre aise.*

Comment ne pas distinguer les censures que ce philosophe, si souvent cité, adresse spécialement au luxe romain, et celles qui ont pour objet le luxe en général? Celles-là sont trop souvent fondées. Celles-ci ont leur origine dans ces théories morales qui condamnent l'homme à ne pas marcher pour lui épargner des chutes. Est-ce à dire qu'il faille voir dans Sénèque un pur déclamateur ? Je ne nie pas l'abus qu'il fait de la rhétorique, mais on oublie trop le soin qu'il prend de se distinguer des cyniques. Il proteste contre les affectations qui accusent le désir de se faire remarquer. Il admet bien des compromis, judicieux en fin de compte, qui permettent de vivre dans le monde sans blesser les convenances établies et pourtant sans sacrifier la pureté de la morale. Approuvons ce célèbre censeur du luxe, quand,

inspiré par un juste sentiment de la vérité morale et des nécessités pratiques, il veut que le riche use de ses biens dans un sentiment qui n'est pas seulement la modération, mais une sorte d'indifférence supérieure : — « Il y a de la grandeur, écrit-il, à se servir de vases de terre comme de vaisselle d'argent ; il n'y en a pas moins à se servir de vaisselle d'argent comme de vases de terre. C'est la marque d'une âme faible de ne pouvoir supporter ses richesses[1]. » Je n'ai garde d'accuser d'hypocrisie l'auteur de ces conseils. L'histoire, la biographie étudiée de plus près s'y oppose. Elle le montre sobre, tempérant au sein de l'opulence, fidèle à quelques-unes des pratiques d'austérité dont sa jeunesse, enthousiaste de perfectionnement moral, avait pris l'habitude à l'école de ses maîtres pythagoriciens et stoïciens. Il se refuse la pompe des équipages dans des voyages accomplis avec le plus simple appareil. Il vit au milieu du luxe sans attachement servile, sans corruption. Il prouve enfin par sa mort courageuse, résignée et fière, ce qu'il y avait de force réelle dans cette âme, rendue par une épreuve suprême à ses véritables instincts. On vit bien à quel point elle était, malgré de condamnables faiblesses devant son redoutable élève, convertie, si j'ose le dire, dans son fond, à sa propre philosophie. La vraie doctrine de Sénèque reste celle de l'école rigoriste, c'est la doctrine du retranchement des besoins. La preuve en est dans ses regrets pour une existence primitive, assez mal définie d'ailleurs, qui n'est peut-être

[1] Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 5.

pas la vie nomade et sauvage, mais qui est moins encore la vie civilisée. C'est un état sans vice, sans vertu, sans arts, presque sans instruments, sans usage de la chair des animaux, sans industrie, où la simplicité « conforme à la nature » a pour expression l'eau bue dans le creux de la main. Il semble que le vase façonné avec l'argile soit déjà une concession à ce génie inventif et perfectible de l'humanité, que Sénèque célèbre d'ailleurs non sans magnificence dans ses *Questions naturelles*, mais qu'il ne célèbre qu'en le déplorant.

Jusqu'où d'ailleurs ne sont pas allées, *en théorie*, ces singulières exagérations ! Il condamne jusqu'à l'architecture. « Pour moi, écrit-il, je pense que la philosophie n'a pas plus imaginé ces échafaudages de maisons s'élevant les unes sur les autres, et de villes pesant les unes sur les autres, qu'elle n'a inventé ces viviers où l'on enferme des poissons pour que la gourmandise ne coure pas le risque des tempêtes, et pour qu'au milieu des plus grandes fureurs de la mer, le luxe ait ses ports assurés, où il engraisse des poissons de toute espèce. Quoi ! ce serait la philosophie qui aurait enseigné aux hommes l'usage des dés, *des serrures !* Et qu'eût-ce été sinon donner l'éveil à l'avarice ? Ce serait la philosophie qui aurait suspendu ces toits menaçants sous lesquels il y a tant de danger à habiter, *comme s'il ne suffisait pas de s'abriter au hasard*, de trouver, sans art et sans difficulté, *quelque asile naturel pour se réfugier !* » — Ainsi voilà qui est décidé, point d'architecture ; les maisons sont mises sur le même pied que les viviers où l'on engraisse, au prix des moyens que l'on sait,

des poissons destinés aux gourmets. — « Croyez-moi, cet âge heureux n'avait pas d'architectes. C'est avec le luxe seul que sont nés l'art d'équarrir les poutres et de diriger la scie à volonté pour diviser plus régulièrement le bois. » Comment ! est-ce qu'entre coucher sous les branchages et dormir sous des lambris dorés il n'y a pas quelque moyen terme ? Écoutez notre rigide stoïcien : « On ne construisait pas encore ces immenses salles pour des festins, et on ne voyait pas des files de chariots voiturer des pins et des sapins, et faire trembler les rues sous leur poids pour suspendre à ces édifices des lambris chargés d'or. Deux fourches placées à distance supportaient alors les habitations, et une couverture de branches et de feuilles d'arbres superposées suffisait à l'écoulement des eaux, quelque abondantes que fussent les pluies. On vivait sans crainte sous ces rustiques toits. Le chaume couvrait les hommes libres ; sous le marbre et l'or habite la servitude. » L'ameublement, l'alimentation, le vêtement, sont traités d'après les mêmes principes. « Le sage, ajoute Sénèque, c'est celui qui a montré à lui-même et aux autres comment nous pouvons nous loger sans le secours du marbrier et du forgeron ; nous vêtir sans le commerce des Sères ; satisfaire enfin à tous nos besoins, en nous contentant de ce que la terre a placé à sa surface. Si le genre humain voulait écouter cette voix, il reconnaîtrait que les cuisiniers sont aussi inutiles que les soldats. Le nécessaire est bien facile à se procurer.... La nature a pourvu à toutes nos nécessités. » Pensée complétement fausse ! La nature n'a pourvu à aucune de nos nécessités, et bien moins au nord qu'au

midi. Encore faut-il un degré d'industrie qui ne laisse pas de supposer un assez grand travail pour se procurer les moyens de défense et de satisfaction que Sénèque veut bien admettre ! « Le froid est insupportable au corps quand on est tout nu. Eh bien ! la dépouille des bêtes fauves et des autres animaux n'est-elle pas plus que suffisante pour vous garantir du froid? La plupart des peuples ne se couvrent-ils pas d'écorces d'arbres? Est-il si difficile de se faire des vêtements avec des plumes d'oiseaux? » Se figure-t-on des centaines de millions d'Européens couverts de plumes? Et notre moraliste, toujours soutenant que la nature nous fournit d'elle-même ce qu'elle demande, abris, vêtements, remèdes, aliments, met sur le même pied les savants ou les mécaniciens et les gens occupés à élaborer les parfums, les professeurs de poses gracieuses, de chants voluptueux et efféminés. Blâmez, ô sage, l'usage de vos concitoyens corrompus de faire monter par des tuyaux cachés le parfum du safran à une hauteur prodigieuse, blâmez ces habits transparents qui ne garantissent pas de l'air et qui « ne sont d'aucun secours pour la pudeur ; » mais pourquoi ce ton grondeur à propos des calorifères, de ces « tuyaux enchâssés dans la muraille pour faire circuler la chaleur et distribuer de haut en bas une température égale ? » Pourquoi prendre un air morose à propos de « ces caractères abrégés, à l'aide desquels la main recueille un discours quelque rapidement qu'on le prononce, et égale la promptitude de la parole? » Cette *sténographie* est-elle donc un artifice corrupteur? J'applaudis à ce qui suit sur la supériorité de la sagesse qui, laissant à des

sciences moins relevées que la philosophie, les armes, les fortifications et la guerre, « prêche la paix et appelle le genre humain à la concorde. » Cela n'est pas mal pour un Romain. J'approuve aussi ce qu'ajoute Sénèque sur la grandeur solide préférée aux apparences, sur la suprématie universelle qu'exerce la philosophie, qui domine les applications inférieures de l'esprit, quelle qu'en soit l'utilité, sur le caractère cosmopolite que présentent la morale et la raison. Tout cela est digne, avouez-le, d'un esprit plein d'élévation et d'étendue[1].

Lisez les pages pleines de verve sur le luxe culinaire et les maladies qui naissent de ce genre de raffinements, décrits avec des détails d'une crudité parfois repoussante[2]. Il y a là un rapprochement vraiment profond entre les raffinements corrompus de la langue et du style et ceux de la sensualité et du luxe[3]. On ne fera que répéter après Sénèque ce qu'il écrit contre l'abus des mosaïques, des vases précieux, des perles, des divers ornements[4]. On peut aussi, sans être rigoriste, approuver la peinture qu'il fait d'une âme, mal affermie encore dans la sagesse, entraînée par la séduction d'un luxe éblouissant[5]. Quel agréable tableau, et comme il est vrai, de la manie des bibliothèques somptueuses, de ces livres de choix qu'on ne lit guère, renfermés dans de précieuses armoires qu'on n'ouvre pas[6]! Qui de même trouverait à

[1] J'extrais ces citations de la curieuse lettre 90, à Lucilius.
[2] *Lettres à Lucilius*, 95.
[3] *Id.*, 114.
[4] *De Benef.*, liv. VII, ch. IX.
[5] *De Tranquill. animæ*, ch. I,
[6] *Id.*, ch. IX.

redire à la description qu'il fait de la vie d'un voluptueux, et de cet excès des bains, devenu une cause d'affaiblissement pour l'âme comme pour le corps[1]? Il fallait enfin un œil aussi exercé pour voir ainsi à fond l'abîme de désirs que le luxe insatiable ne fait que creuser davantage dans l'âme humaine[2]. Mais quelle diatribe hors de toute mesure contre l'invention des miroirs! Que de talent, mais en pure perte! Le génie descriptif qui s'épuise à nous montrer la composition des miroirs et les effets de lumière le dispute à l'austérité sentencieuse. Quelle peinture de la vanité, depuis le jour où elle s'est complu à voir les traits du visage reproduits par l'eau des fontaines et le poli du métal, jusqu'à ces miroirs superbement ornés et à ces verres qui grandissent et multiplient les objets, inventions dont la débauche faisait un si monstrueux usage[3] !

Voilà le thème qu'adoptent à l'envi les écrivains en tous les genres. Il est visible que Salluste et Tacite subissent l'influence de ces idées. Quant aux poëtes, tantôt ils tracent l'image indécise de cette félicité à peu de frais sous les traits de l'âge d'or, tantôt ils s'arment de la satire contre les vices de Rome corrompue. Je ne m'arrêterai qu'à Juvénal.

Juvénal s'élevant contre le luxe, n'est-ce pas encore Sénèque écrivant en vers? Quelle énergie et quel feu, quel art savant et quelle violence préméditée, parfois factice, en tout cas patiente, puisque le satirique avait

[1] *De brevit. vit.*, ch. VII.
[2] *Consolat. ad Helviam.*, ch. X et XI.
[3] *Quest. naturelles*, ch. V, jusqu'au ch. XVIII.

attendu, pour l'exprimer, que les mauvais empereurs fussent morts !

Comment ne pas lui savoir gré, toutefois, d'avoir tracé un tel portrait d'une noblesse dégénérée ? Cet amollissement, cette corruption, ce lâche égoïsme, ressortent par le contraste même avec l'étalage des bustes de cire qui décorent orgueilleusement les portiques des patriciens. Comment ne pas applaudir quand le poëte moraliste flétrit la passion effrénée de cette noblesse avilie par les jeux de hasard, quand il lui oppose les mérites des classes qui commencent à s'élever[1] ? Il y a là des leçons à l'adresse d'une fastueuse corruption dans tous les temps. il y a là des portraits qui n'ont pas de date, si romains qu'ils puissent paraître. Ainsi dans la célèbre satire du turbot : « Ce ventre qui vient, c'est Montanus : son abdomen l'a mis en retard ; Crispinus le suit, tout suant, et, dès le matin, plus farci de parfums qu'il n'en faut pour embaumer deux morts ; après lui un scélérat plus complet encore, Pompéius, qui, d'un mot glissé dans l'oreille du maître, a fait couper la gorge à tant de gens ; puis Fuscus, dont les vautours de Dacie devaient un jour dévorer les entrailles. C'était dans sa villa de marbre que ce général avait fait ses études militaires[2]. » Certes, il est dans son droit, le poëte citoyen, quand il nous montre ces patriciens dégradés tombant, par satiété des raffinements, de la vie élégante dans les plaisirs grossiers de la populace, à laquelle ils se mêlent jusque dans les plus ignobles bouges. Voyez-les, endettés par

[1] Sat. VII.
[2] Sat. IV. Traduction E. Despois.

leur prodigalité, cherchant à réparer les suites d'une ostentation insensée et d'une gourmandise sans bornes par la mendicité des places et de l'argent. Pour eux, nul métier n'est trop bas, nulle délation trop infâme. Ils ne craignent pas de prostituer les plus grands noms sous les yeux de Rome, qui le souffre et qui applaudit, sur le théâtre ou dans le cirque!

Mais Juvénal est aussi l'écho fidèle de l'école rigoriste. Sa verve s'égare sur des délits imaginaires. Elle ne pardonne pas aux plus honnêtes des affranchis de s'être enrichis par une participation active aux plus utiles entreprises des travaux publics, à celles mêmes qui font aujourd'hui l'honneur, la fortune de nos ingénieurs. Ce n'est plus le luxe qu'il poursuit : c'est l'industrie, c'est la richesse, c'est l'activité humaine appliquée à l'exploitation de la matière, c'est la plus légitime extension des besoins.

Sans prolonger plus avant une telle liste, il faut mentionner au moins un esprit, grand malgré ses lacunes et ses préjugés, Pline l'Ancien. Plusieurs des livres de son ouvrage sur l'histoire naturelle, d'ailleurs si remplis de détails curieux sur les usages raffinés et les objets précieux, ne sont qu'une longue malédiction contre le luxe. Pline regarde l'usage des métaux précieux comme un grand malheur, comme l'origine même de presque tous les crimes, et l'invention de la monnaie lui paraît un forfait véritable.

Il semblerait que les siècles qui ont suivi l'antiquité aient dû modifier assez promptement des idées aussi absolues. Dès les derniers siècles du moyen âge, une

heureuse révolution s'est opérée. L'industrie déjà, le commerce surtout, sont des puissances avec lesquelles on compte. Sans doute, on rencontre encore dans le luxe de tristes abus : à l'origine, apparaissent le servage et le monopole; mais combien souvent déjà il a sa source dans le travail et sa justification dans un noble usage!

Il n'importe : la théorie change peu. On peut dire, d'une manière générale, que les idées classiques sur le luxe restent la monnaie courante du temps. Les lois somptuaires en portent la trace. Elles combattent plus d'une fois des abus réels, mais elles s'attaquent aussi à des usages que les progrès de la richesse faisaient prévaloir. Les légistes semblent avoir à cœur de parler comme Caton dans ses discours contre les femmes romaines. Les innovations tendant à l'agrément, souvent même à l'utilité, sont taxées d'immoralité par les chroniqueurs du quatorzième et du quinzième siècle. Les cheminées sont traitées comme un luxe coupable. L'emploi du chêne dans les constructions inspire de même à un vieil auteur cette exclamation mélancolique : « Autrefois, nos maisons étaient de saule, mais nos hommes étaient de chêne ; aujourd'hui, nos maisons sont de chêne, mais nos hommes ne sont pas seulement de saule; quelques-uns sont tout à fait de paille, ce qui est un triste changement. » Les fourchettes, remplaçant l'usage naturel des doigts, semblent une corruption. La femme d'un doge ose se servir d'une fourchette d'or. Un vieux chroniqueur, Dandolo, raconte le fait avec horreur. Il ajoute que cette malheureuse, « en punition

du ciel, exhalait, bien avant sa mort, une odeur de cadavre. » Les matelas succèdent aux paillasses : cela fait scandale. Les lits, garnis de couvertures de soie, ont des ciels ou de petits baldaquins d'où tombent des rideaux de toile : les rigoristes s'écrient que la morale est perdue. A l'éclairage par des torches commencent à se substituer des chandelles de suif ou de cire, placées sur des chandeliers de cuivre ou de fer ; nouveau sujet d'indignation. Un vieil écrivain, italien aussi, né à Plaisance, Jean Musso, décrit ces changements et s'en inquiète. Il ajoute, comme si c'était le dernier trait d'une sensualité effrénée : « Enfin, on fait de grandes provisions de confitures. » Il semble qu'après ce comble de corruption, le monde n'ait plus qu'à finir.

Passons rapidement. Qu'il suffise de marquer la suite de la tradition rigoriste. Elle se prolonge au milieu des splendeurs de la civilisation. Au seizième siècle, sous les Valois, tantôt on entend retentir les maximes stoïciennes, poussées jusqu'à l'apologie de la vie primitive, tantôt on voit s'étaler les pieuses exagérations de l'ascétisme. Il y a du stoïcisme dans les maximes du vertueux Lhospital, si noblement en lutte contre les scandales luxueux de la Cour. Montaigne écrit sur le luxe des pages fines et sensées ; mais sa sévérité sur ce point, déjà portée bien loin, est exagérée sans mesure par son disciple Charron. Aux yeux de ce dernier moraliste, se vêtir serait déjà une sorte de luxe, attendu que le « vestir n'est point originel, ny naturel, ny nécessaire à l'homme : mais artificiel, inventé et usurpé par luy seul au monde. » Le vieil auteur voit dans ce caractère

artificiel comme un premier défaut d'où découlent tous les vices de la mode et toute espèce de corruption. « Or, à la suite qu'il est artificiel (c'est la coutume des choses artificielles de varier, multiplier sans fin et sans mesure; la simplicité est amye de la nature), il s'est estendu et multiplié en tant d'inventions (car à quoy servent la plupart des occupations et trafiques du monde, sinon à la couverture et parure du corps?) de dissolutions et de corruptions, tellement que ce n'a plus esté une excuse et un couvert de défaut et nécessités, mais un nid de vices : *vexillum superbiæ, nidus luxuriæ*[1]. »

Le même écrivain traite de *prétendues raisons* la pudeur et la nécessité de se garantir contre le froid, habituellement alléguées ! Voici comment il s'exprime sur ce second point : « Quant au froid et aux autres nécessités particulières et locales, nous sçavons que sous même air, même ciel, on va nud et habillé, et nous avons bien la plus délicate partie de nous toute découverte; donc, un gueux interrogé, comme il pouvait aller ainsi nud en hyver, respondit que nous portons bien la face nue; que *luy estoit toute face*[2]. »

Pourtant, le vieux moraliste ne conclut pas à la nudité, il ne soutient pas que *l'homme est toute face*. Au risque de se démentir un peu, il reconnaît un nécessaire physique et consent à ce qu'on s'habille. « *Le vray et légitime usage est de se couvrir contre le froid, le vent et autres rigueurs de l'air*. Pour ce, ne doivent-ils être tirés à autre fin, et par ainsi non excessifs, ny somp-

[1] *De la Sagesse*, liv. III, ch. XI.
[2] *Id.*, liv. I, ch. VIII.

tueux, ny aussi vilains et déchirés : *Nec affectatæ sordes, nec exquisitæ munditiæ*[1]. »

La Réforme protestante s'est montrée souvent rigoriste dans le même sens. Qui le fut plus que Calvin à Genève? Au dix-septième siècle, Port-Royal, au sein du catholicisme, représente la tradition rigoriste avec un relief saisissant. On s'incline devant cette grandeur étroite et dure, qui se fait admirer comme ce qui est sincère et fort; on songe qu'une grande charité tempère souvent cette austérité, adoucie en outre par le culte des lettres : mais comment ne pas signaler l'excès? Le plus admirable écrivain de cette école, Pascal, touche à la question du luxe dans ses *Provinciales*. Il reproche à ses adversaires leur morale trop coulante sur ce chapitre comme sur tous les autres. Il discute lui-même sur le sens du mot *superflu*. Mais n'oppose-t-il pas une exagération à une autre? Pour les docteurs de la morale facile, rien ne semble pouvoir être superflu. Pour le rigide janséniste, le superflu réprouvé commence dès qu'on ne vit pas en ascète. Un peu plus tard Fénelon dirige contre le luxe de vives attaques, qui prennent sous sa plume un caractère systématique dans cette cité idéale de Salente, censure en action du luxe. Il en laisse à peine subsister quelques marques dans le vêtements des classes les plus élevées, comme signe de la hiérarchie. Il faut voir là une réminiscence de Platon, et l'un des traits de la politique chimérique de Fénelon. Le *Télémaque*, la *Direction de la conscience d'un roi*, le

[1] *De la Sagesse*, liv. III, ch. XL.

Traité de l'Éducation des filles, sont remplis de jugements sévères contre le luxe et les raffinements. La chaire chrétienne, tout en s'élevant contre les abus du luxe, se garde en général d'un rigorisme intempérant. « Je sais, dira un Massillon, dont le langage ne fait que se conformer ici à la tradition,et ne diffère pas de celui que tiennent un Bossuet et un Bourdaloue, je sais que les bornes du nécessaire ne sont pas les mêmes pour tous les états; qu'elles augmentent à proportion du rang et de la naissance; que, même dans les siècles apostoliques, on voyait dans l'assemblée des fidèles des hommes revêtus d'une robe de distinction et portant au doigt un anneau d'or, tandis que les autres, d'une condition plus obscure, se contentaient de simples vêtements pour couvrir leur nudité; qu'ainsi la religion ne confond pas les états, et que si elle défend à ceux qui habitent les palais des rois la mollesse des mœurs et le faste indécent des vêtements, elle ne leur ordonne pas aussi la pauvreté et la simplicité de ceux qui vivent au fond des champs, et de la plus obscure populace; je le sais[1]. » Le siècle de la Régence et de Louis XV devait verser du côté opposé au rigorisme dans la théorie comme dans la pratique. Pourtant le dix-huitième siècle a repris à sa façon la même tradition rigoriste avec quelques-uns de ses philosophes. Ils poussent jusqu'à la chimère la protestation contre le relâchement des mœurs et les raffinements des arts. C'est J. J. Rousseau qui exalte la vie sauvage; c'est Mably qui vante Sparte, et propose aux peuples mo-

[1] Dans un sermon, où d'ailleurs le luxe est traité fort sévèrement, sur l'*Aumône*.

dernes un idéal hostile aux principes des arts et de l'industrie : nous y reviendrons.

II

L'ÉCOLE RIGORISTE DE NOTRE TEMPS.

Elle n'a pas disparu même au dix-neuvième siècle, cette tradition du rigorisme, qui eût dû rencontrer un obstacle dans une connaissance exacte des conditions morales et des lois économiques de la société. Notre siècle a vu d'éminents écrivains gémir sur les progrès de l'industrie, sur le développement de la richesse et du bien-être. Poëtes et philosophes ont déployé à l'envi ce genre de spiritualisme, excellent comme protestation contre le honteux asservissement de la chair à l'esprit, mais extrême quand il s'attaque à ce qui constitue une partie nécessaire de la vie civilisée. Ils ont parlé avec un dédain hautain, presque avec injure, des inventions modernes, comme la mécanique et les chemins de fer, traité l'utile comme un parvenu de bas étage. Nous pourrions citer des poëtes contemporains qui ont vraiment ici dépassé toute mesure. On n'a fait dans cette voie que commenter, à vrai dire, un philosophe célèbre. M. de Bonald, à de justes, à d'éloquents avertissements mêle des jugements où l'on voit tout ce que la doctrine rigoriste garde encore d'empire sur certains esprits [1]. L'auteur de la *Législation primitive* regrette le temps « où,

[1] Voir particulièrement dans les *Mélanges littéraires* de M. de Bonald, t. I, le morceau intitulé : « De la Richesse ».

dit-il, les premières nations s'inquiétaient assez peu de savoir si elles avaient toutes les manufactures nécessaires à leurs besoins, ou plutôt à leur luxe. » Pourtant M. de Bonald aurait pu voir que ce temps était, depuis des siècles, déjà passé pour la France. Parler ainsi, c'était faire le procès à Colbert, à Henri IV, qui introduisait l'industrie de la soie avec la culture du mûrier; remontons à Louis XI, qui déjà l'avait encouragée, etc. Et comment imputer au seul luxe ces grandes industries dont s'alarmait M. de Bonald? Est-ce qu'on n'y trouve pas pour la part principale la fabrication de choses usuelles comme la laine, le coton, le fer? D'ailleurs la plupart des objets de mode et d'art dépendent de la petite fabrication ou de la main-d'œuvre isolée, auxquelles ce censeur de l'industrie moderne s'est bien moins attaqué. M. de Bonald n'est pas le seul qui rêve un peuple d'agriculteurs, comme si l'agriculture, dans les temps modernes, pouvait être prospère sans les encouragements et les débouchés que lui offre une riche industrie. A-t-on raison enfin de considérer comme des nouveautés le luxe excessif des villes et le paupérisme? Combien d'écrivains avaient, avant les progrès modernes de l'industrie, signalé le luxe de la capitale! Ils ne manquent pas ces prédicateurs véhéments qui, aux quatorzième et quinzième siècles, attaquent des abus trop souvent réels. A la fin du seizième, un des confesseurs de Henri IV, René Benoist, tonne contre les coiffures, les toilettes et les soieries des hommes de son temps. Avouez-le, nous autres hommes, nous sommes devenus plus simples, et René Benoist n'aurait guère à redire contre nos chapeaux

et nos habits. Remontons plus haut. Dès le huitième siècle, le moine Abbon raconte le siége de Paris par les Normands. Il attribue la colère de Dieu à quoi? au luxe désordonné des Parisiennes[1]. Au sujet du paupérisme, qu'il fait naître du luxe, citons encore M. de Bonald : « Lorsqu'il n'y avait dans nos sociétés d'Europe ni commerce ni argent, la bienfaisance songeait à donner au pauvre la *poule au pot*. Aujourd'hui que les nations regorgent d'argent, qu'elles couvrent la mer de leurs bâtiments et les marchés de leurs denrées, la philanthropie, obligée de vivre d'industrie, le met à la *soupe économique*. » Soupe économique, cela sonne mal. Mais la poule au pot a-t-elle jamais été autre chose qu'une belle phrase? La misère du passé, fille d'un faste excessif bien plus que la misère d'aujourd'hui, fut pire que la nôtre. Quelles villes mal entretenues, remplies de mendiants organisés en corps d'état, et décimées sans cesse par les maladies les plus horribles! La soupe économique, distribuée par la bienfaisance publique, n'a pas eu, malgré d'élégantes railleries, tous les fâcheux résultats des distributions trop régulières qui se faisaient aux portes des anciennes communautés. Puis, encore une fois, qu'est-ce que les besoins factices et le luxe avaient à voir dans tout cela? Pour combien, du moins, entraient-ils dans cette révolution industrielle, où la demande des produits était surtout représentée par cette aisance laborieuse qui paye ce qu'elle

[1] Propter vitium triplexque piaculum
Quippe supercilium, Veneris quoque fœda venustas,
Ac vestis pretiosæ elatio, te tibi tollunt.

consomme par ce qu'elle produit, et qui consomme surtout de l'utile[1]?

Ainsi l'école rigoriste est restée conforme à ses antiques tendances. Je vais plus loin. Elle ne les a jamais énoncées avec plus d'insistance que dans certains manifestes d'un mysticisme prétentieux. Qui n'a lu ces apologies où sont exaltés de préférence des saints qui poussèrent jusqu'à des limites inouïes le manque de tout soin corporel? Qui n'a lu en termes peu déguisés l'éloge de la *saleté*? La propreté a été peu s'en faut flétrie comme l'expression d'une complaisance coupable pour la chair. Le dix-huitième siècle inscrivait dans ses catéchismes de morale la propreté parmi les *vertus*. — C'était sans

[1] M. de Bonald va jusqu'à écrire ces lignes, que nous citons textuellement, lignes dont nous approuvons le sentiment moral, et qui sont fort justes s'il s'agit de flétrir les abus du luxe, mais excessives, et remplies d'étranges aberrations économiques :

« Conseiller à une nation de chercher les richesses *que procurent les arts*, les manufactures, le commerce, c'est, en d'autres termes, l'exhorter à renoncer à tout esprit public, même à tous sentiments publics d'élévation, de générosité, de désintéressement, et c'est vouloir la corriger de ce noble mépris des richesses qui a toujours caractérisé les grands hommes et les grands peuples, pour la jeter dans une activité inquiète dont l'argent est le seul mobile et l'unique but, et qui tourmente la vie bien plus qu'elle ne sert à en jouir; c'est lui ôter sa première et sa plus précieuse richesse, et son moyen le plus puissant de force et de durée. A cet égard, on s'est quelquefois trompé. On a pris des peuples indifférents aux richesses pour des peuples indolents, et l'on a oublié qu'il y a, dans une nation, plus d'esprit public à mesure qu'il y a moins d'intérêt personnel. » Fort bien. Mais le véhément censeur de la société moderne rencontre une objection gênante, l'Angleterre, l'industrieuse, la mercantile Angleterre, dont il n'est guère possible de contester l'énergique esprit public. L'auteur est réduit pourtant à le contester ou à l'atténuer en ne voyant dans la politique libérale des Anglais que défiance pour le gouvernement et jalousie pour les autres peuples.

doute un mot bien solennel, et l'habitude de se laver ne mérite pas un tel titre. Mais le mot de vice n'est pas trop sévère pour désigner une saleté dégradante et repoussante. Laissons là ces paradoxes qui traitent la propreté comme un raffinement blâmable. N'imitons pas les folies de sectes étrangères à toute religion qui ont parfois, au milieu du même dégoût public, professé ce genre de cynisme. Un écrivain, Jean de Schweinichen, raconte qu'en 1571 il s'était formé, parmi les gentilshommes de Silésie, une association appelée « Société des impurs ». Les membres faisaient vœu de ne pas se laver, de ne point prier et de se conduire salement partout où ils allaient. Cette société professait du moins la brutalité complète, elle pratiquait des habitudes immondes, elle ne leur cherchait pas de pieux prétextes.

La doctrine rigoriste a sa place dans les écoles socialistes qui ont joué un si grand rôle au dix-neuvième siècle, bien qu'en général elles soient loin de s'en inspirer. Presque toutes prêchent la jouissance. Le plus célèbre socialiste contemporain semble faire seul exception. Personne plus que P. J. Proudhon ne s'est montré impitoyable pour le luxe. Plus exclusif que le christianisme et que le stoïcisme même, il ne se borne pas à combattre les passions de la chair ; il prend, pour parler des femmes surtout, ce ton dur et farouche dont la tradition semblait perdue depuis la prédication des moines au moyen âge. Il voit dans la femme la source du luxe et de la corruption. « Bien loin d'applaudir à ce que l'on appelle aujourd'hui l'émancipation des femmes, j'inclinerais bien plutôt, dit-il, s'il le fallait, à en venir à cette

extrémité, à mettre les femmes en reclusion[1]. » Il va plus loin encore. Cet implacable logicien réduit tout à une sorte d'égalité niveleuse, tenant compte, il est vrai, de la *quantité*, mais non de la *qualité* du travail. Le génie est moins à ses yeux une supériorité qu'une maladie, il ne donne de titre à aucune rémunération. Phidias reçoit le même salaire que le dernier des manœuvres[2]. L'art! Proudhon n'en parle qu'avec défiance et antipathie. L'idéal moral de l'auteur du livre : *la Justice et la Révolution* est ce qu'on peut concevoir de plus triste. Une sorte d'algèbre sociale y accable tout élan, y éteint toute originalité. Et pourtant cet homme singulier, ce puissant écrivain avait ses qualités d'artiste, sa poésie à lui. Mais il n'en a rien gardé dans ses arrangements sociaux. On y trouve un air de comptoir qui dessèche et qui glace. Les arts, du moment qu'ils s'éloignent d'un certain réalisme peut-être moral tel qu'il le définit, mais assurément vulgaire, sont corrupteurs[3]. Il va jusqu'à former des vœux d'iconoclaste. Est-ce violence, emportement de logicien enivré, d'écrivain qui ne se possède plus? N'est-ce qu'une de ces menaces calculées pour l'effet, qui font partie de la rhétorique d'un polémiste habitué à se servir avec une habileté provocante des gros mots, des imprécations effrayantes? Il ira, dans un accès réel ou feint de fureur, jusqu'à demander que des toiles portant des noms chers à l'école fran-

[1] *Systèmes des contradictions économiques*, ch. XII.

[2] P.-J. Proudhon, *passim*, mais notamment : *Qu'est-ce que la propriété?* ch. III, §§ 5, 6 et 7.

[3] Voir le *Principe de l'Art* et un des livres de l'ouvrage : *Justice et Révolution*, consacré aux questions d'art et de littérature.

çaise soient « effacées, lavées, vendues comme filasse[1]. » Et quels sont les peintres obéissant à d'immorales fantaisies qui provoquent ces colères? C'est un Horace Vernet, dont les inspirations n'ont rien qui puisse alarmer les consciences les plus scrupuleuses; c'est M. Ingres, dont le pinceau est si chaste. Triste et trop fréquente conclusion de l'école rigoriste : on l'a vue toujours aboutir à la destruction fanatique des objets d'art. Les rigoristes de la religion, à l'époque de la Réforme protestante et dans les premiers siècles de l'Église, ont été animés de cette haine destructive. On croit inoffensifs ces anathèmes, purement théoriques semble-t-il. Illusion trop dissipée! Ils tomberont sur des imaginations grossières, sur des âmes violentes. Viennent les jours où la société semble près de se dissoudre, ces anathèmes prendront corps, ils deviendront d'affreuses réalités. Qu'ils arrivent ces moments où l'interrègne de la civilisation est rempli par un retour aux instincts de la vie sauvage, alors on verra

[1] Voici les paroles de Proudhon : « Moi aussi j'ai pensé alors que la *Madone* de M. Ingres était à invoquer. Parbleu! C'est le seul éloge que j'en ai entendu faire. Mais je dis aujourd'hui qu'une pareille œuvre est tout ce que l'on peut imaginer de plus absurde... Ces lubriques mysticités sont tout simplement dignes du feu. » En parlant de M. Horace Vernet : « Otez-moi cette peinture : pour le vulgaire qui l'admire, elle est d'un détestable exemple; pour les honnêtes gens qui savent à quels sentiments elle répond, elle est un sujet de remords. L'auteur a été payé, je suppose : je demande que cette toile soit enlevée, ratissée, dégraissée, puis vendue comme filasse au chiffonnier. » Est-ce assez d'injures et de menaces? Tout cela s'adresse à des individus. Voici qui est plus général : « Si le public comprenait l'injure qui lui est faite, il *mettrait le feu* à l'Exposition. Les artistes le traiteraient de Vandale : *il les enverrait à Cayenne.* » Quels progrès depuis Platon! Le grand philosophe grec reconduisait hors du territoire de sa république les poetes couronnés de fleurs. M. Proudhon envoie les artistes... à *Cayenne!*

ce qu'il nous a été imposé de voir à nous témoins impuissants de ces tragédies honteuses, le feu mis aux édifices, les objets d'art brisés ou brûlés. Nous avons pu méditer, en présence des ruines de nos monuments, la vraie portée de ces élégants paradoxes académiques sur les lettres, les sciences et les arts, que couronnait et applaudissait le dix-huitième siècle dans J. J. Rousseau, qui ne se doutait guère de leurs conséquences. Un Proudhon les reprenait avec un accent de menace..... Le malheureux grand publiciste soupçonnait-il l'effet que devait avoir sa parole?

Nous avons invoqué l'histoire : interrogeons maintenant la théorie, l'observation des faits de l'ordre social.

CHAPITRE III

LA THÉORIE DU RETRANCHEMENT DES BESOINS

I

LE PEU DE DÉVELOPPEMENT DES BESOINS SIGNE DE L'INFÉRIORITÉ DES ESPÈCES, DES RACES, DES ÉTATS DE CIVILISATION. — LES BESOINS MATÉRIELS EN RAPPORT AVEC LE DÉVELOPPEMENT MORAL.

En jetant un coup d'œil sur les êtres organisés, le premier fait qui frappe, c'est que la multiplicité des besoins est le signe de la supériorité des espèces. Faudra-t-il accuser la loi du monde d'immoralité? Je ne suis pas de ceux qui nient la sagesse qui y préside; j'ose l'approuver d'avoir fait que l'homme eût plus de besoins que les animaux les plus compliqués et les plus intelligents des autres espèces. Eux-mêmes ne se classent-ils pas en importance selon la quantité et l'intensité des besoins de leur nature? Vous reculez ainsi depuis le cheval ou l'éléphant jusqu'aux zoophytes, en traversant toute l'échelle intermédiaire. Mystère profond! Le besoin qui semble par lui-même une infériorité, une servitude pénible, est un signe et devient une cause de supériorité.

Le besoin ne suffit pas sans doute à opérer un tel miracle. Si cette supériorité l'accompagne, c'est qu'il existe des *facultés* qui y correspondent, et auxquelles les besoins donnent l'éveil.

Là est l'explication de ce fait au premier abord si surprenant. Voilà comment les êtres qui paraissent le plus dépendre des choses, sont ceux-là mêmes qui arrivent à prendre sur la nature le plus d'empire. Si ces êtres étaient seulement sensibles, ils seraient soumis à une véritable torture : ils subiraient sans espoir et sans terme le supplice des désirs inassouvis. Mais ils sont actifs et doués d'une intelligence qui, mise en mouvement par la crainte de souffrir et le désir des satisfactions, cherche au dehors tout ce qui peut répondre aux exigences de leur nature.

Voilà un fait souverain, capital, puisqu'il tient à l'ordre universel ; il serait bon de le consulter avant de s'écrier que les besoins sont une honte, un fléau, un mal qu'il faut supprimer par le fer et le feu.

Le spectacle de l'humanité ne dément pas ce premier aperçu.

Ce que je viens de dire des espèces, on doit l'appliquer aux races.

Races sans besoins, races sans idées.

Nous disons besoins : nous ne disons pas appétits brutaux ; nous faisons cet honneur à la théorie des besoins de l'homme d'y faire figurer, à côté et au-dessus des besoins matériels que nous ne voulons pas supprimer, des besoins d'ordre supérieur.

Tout se tient, tout s'enchaîne dans l'être humain et

dans la civilisation. On parle de l'état de nature. Qu'est-ce que cet état? A le prendre à la lettre, ce serait l'état d'inertie, d'enveloppement des facultés, le sommeil de l'âme et des sens. Mais ce n'est pas là la vraie nature de l'homme : au contraire, elle obéit à sa loi en agissant, en se raidissant contre l'obstacle. Or, comment s'exerce d'abord cette activité? Les nécessités physiques sont les premières qui se révèlent avec un caractère urgent. Y subvenir sera donc son premier mobile énergique. Mais que d'idées l'homme acquiert dans ce travail, que d'observations et de réflexions s'y développent, combien de connaissances s'y accumulent! Industrie et science naissent ensemble. A chaque appel du besoin correspond un nouvel effort. Les besoins deviennent plus variés, les industries deviendront plus nombreuses. Les moyens marchent à la suite des désirs, sous la condition d'efforts répétés et toujours plus habiles. Bien qu'il ne s'agisse guère que du vivre, du couvert, du vêtement, combien d'ingénieuses découvertes! Les relations sociales sans ce stimulant ne seraient pas nées. L'idée du juste s'éveille, le sentiment de la bienveillance, celui de l'humanité, apparaît au milieu des mœurs les plus rudes et même des luttes les plus atroces. Le superflu se montre déjà comme un raffinement, matériel souvent, non pas toujours pourtant : l'art n'est-il pas un superflu, comme nos sentiments les plus exquis? Le corps et l'âme se raffinent ensemble. Des goûts épurés, des sentiments perfectionnés ne se sont jamais rencontrés avec une vie matérielle grossière à l'excès.

On ne s'aperçoit pas qu'avec ce beau zèle de morale on

aboutit à supprimer le travail. Car il tient à ce superflu que nous venons de voir s'ébaucher pour ainsi dire. Un raffinement paraît, mais à quel prix? A la condition qu'un travail nouveau naisse à son tour. On ne déchire plus avec les mains et les ongles les chairs saignantes; on ne se contente plus de porter des peaux de bêtes; on cuit, on prépare, on assaisonne les aliments, on tient à leur donner un goût agréable; on carde, on file, on tisse, on découpe avec un certain art la laine; on passe souvent, quoique cet ordre ne soit pas invariable[1], du nécessaire à l'utile, de l'utilité première à la commodité, de la commodité à l'agrément; le goût, les yeux, les différents sens ont acquis des exigences; le sentiment des convenances, des proportions, s'impose à tout ce qui sort de mains plus expérimentées de jour en jour. On nous dit que ce sont des besoins qui se satisfont : nous répondons que tout cela c'est du travail qui naît. Élément de moralité qu'il est inconcevable qu'on oublie! En modifiant les choses, c'est sa propre éducation que l'homme est en train de faire. Il ne les transformera jamais autant, malgré l'apparence, qu'il ne s'est transformé lui-même en y appliquant ses efforts libres et réfléchis. Le travail a fait un nouveau monde. Osons dire plus : il a fait un nouvel homme. Allons plus loin encore : il a fait l'homme. Travailler, c'est se posséder. Travailler, c'est prévoir. Travailler, c'est connaître le rapport des moyens aux fins. Est-ce tout? Non : c'est aussi s'engager aux autres hommes, et demander qu'ils

[1] Nous établirons même qu'une bonne partie du superflu est antérieure au développement du nécessaire.

s'engagent de la même façon. C'est l'école du respect mutuel. C'est la société vraie qui commence. Elle ira s'étendant peu à peu aux limites mêmes du monde, par la communication des idées, par les échanges de services et de produits de tout genre!

Qu'apportez-vous donc, ô rigoristes, à la place de ce mobile puissant, *le besoin*, de ce principe moralisateur, *le travail?* Mettons de côté encore une fois certaines natures d'exception portées vers la vie contemplative où elles placent la perfection; voyons la masse humaine : que lui offrent ces prétendus sages ? son ennemi le plus redoutable, le plus destructif, la force d'inertie. N'est-ce pas là le comble de l'illusion, la tentation la plus dangereuse à laquelle l'humanité fut jamais soumise, à savoir le mal pris pour le bien, la paresse devenue vertu, l'immobilité divinisée, c'est-à-dire le stupide mysticisme de l'Orient ?... Oui, au fond de la théorie du retranchement il y a tantôt la haine, tantôt le mépris systématique du travail et même du mouvement. Les représentants les plus conséquents de cette théorie, ceux qui l'ont prise à la lettre et mise en pratique, ont poussé le délire jusqu'à s'infliger l'immobilité physique, jusqu'à faire en ce genre de véritables tours de force : témoins les faquirs de l'Inde. Le travail, ces représentants héroïques du retranchement absolu se le sont imposé, il est vrai, quelquefois sous les formes les plus dures, mais sous l'absurde condition qu'il fût sans utilité. Que voulaient-ils donc ? tantôt épuiser les forces du corps, dompter la chair, tantôt montrer la vanité des efforts humains ; et c'est ainsi que certains anachorètes de la Thébaïde s'im-

posaient à eux-mêmes, et à ceux qui venaient se réunir à eux, d'aller à des distances énormes, sous les rayons d'un ardent soleil, chercher avec des cruches de l'eau dans le Nil, et pourquoi ? pour arroser un bâton planté dans le sable du désert, et qui ne pouvait reverdir. Sanglante épigramme contre l'activité humaine, symbole désespérant du néant de ses résultats! Laissons là ces rêveurs rétrogrades et revenons aux réalités.

Résumons du moins les points principaux mis hors de contestation. Il reste établi que les besoins offrent un rapport avec la supériorité des espèces, et que les conditions du développement humain obéissent à la même loi; que, si la prédominance des besoins matériels présente les dangers les plus graves, l'anéantissement de ces besoins est pis que cela, car ce sont nos facultés frappées de mort; enfin, qu'entre le développement des besoins matériels et le raffinement des besoins moraux, il y aussi des affinités.... Certes nous sommes loin de croire que le monde ne présente que des harmonies, mais il est loin de n'offrir que contradictions; le monde est une harmonie qui s'établit par la lutte, mais il est une harmonie.

II

LE NÉCESSAIRE EST INSUFFISANT COMME STIMULANT DU TRAVAIL.

On insiste et l'on dit : c'est le travail moralisateur que vous invoquez, c'est la sociabilité humaine, c'est un légitime bien-être. Eh bien! le nécessaire y suffit. —

Voilà l'argument le plus spécieux des ennemis du superflu. Otons-leur ce sujet de triomphe.

L'expérience a répondu : elle montre où en sont les sociétés pourvues seulement de ce nécessaire indispensable, comme les habitants des régions tropicales. Heureux peuples, ils n'ont, comme on l'a dit, qu'à cueillir le pain sur l'arbre ; quelques feuilles de palmier suffisent pour les couvrir : le résultat... c'est qu'ils ne travaillent point. Le cultivateur mexicain, tel que l'a décrit M. de Humboldt, voilà l'homme du retranchement des besoins, le représentant fidèle du strict nécessaire. Habitué à obtenir, au moyen de deux jours de travail, de quoi subvenir pour la semaine aux nécessités de son existence et de celle de sa famille, il se repose les cinq autres jours. Merveilleux effet de la satisfaction facile d'un besoin grossier : cet homme passe cinq jours dans une quiétude somnolente ! Arranger sa hutte, augmenter, orner son mobilier, il n'y songe pas : il ne pense pas même à prévoir la mauvaise recolte. Qu'une seule vienne à manquer, il éprouvera, au sein de la plus fertile contrée du monde, toutes les horreurs de la famine[1].

Mais nous faut-il donc aller chercher si loin nos preuves!

Nous n'avons que trop d'exemples, chez nous, de l'insuffisance du nécessaire pour exciter toujours l'énergie productive. N'avons-nous pas nos classes pauvres ou plutôt misérables, et qui n'ont pas, comme les tribus sauvages, la ressource de la banane? N'a-t-il pas suffi de distributions de soupe et de vivres, données avec la

[1] Humboldt, *Nouvelle Espagne*, t. IV, ch. IX; t. II, ch. V.

régularité des productions naturelles, pour créer des légions de pauvres, en Angleterre, en France, et partout?.. Combien de fois on en a eu la preuve! La certitude de recevoir la pitance la plus misérable jetée en pâture à la faim agit avec une efficacité déplorable pour favoriser la paresse. C'est là même un des principaux arguments sur lesquels Malthus s'est appuyé pour demander dans son pays la révision de la fameuse loi des pauvres. Il montrait qu'elle contribuait à faire des pauvres et, qui pis est, à les faire pulluler par l'imprévoyance que donne le besoin satisfait ou se croyant assuré de l'être.

Règle générale : pour le progrès, il ne suffit pas qu'un besoin *existe*, il faut de plus qu'il soit *senti*. C'est à cette condition qu'il peut devenir un principe d'activité. Quelle meilleure preuve en donner que ce qui s'est passé chez nous pour les logements insalubres? Des économistes, animés par un sentiment d'humanité, ont mis à signaler ce fait lamentable une énergie trop justifiée par l'étendue du mal. Quelle chaleur d'âme, quelle insistance y déployèrent un docteur Villermé, un Adolphe Blanqui ! Était-ce donc que les ouvriers de Rouen, dans leurs greniers, ceux de Lille, dans leurs caves, etc., se plaignissent beaucoup? Non : l'*accoutumance* leur avait rendu ce genre de mal très-tolérable. Elle ne fait pas qu'on ne souffre point physiquement et qu'on ne meure point, mais elle fait qu'on supporte les conditions où l'on vit comme un mal nécessaire. Tout plutôt que le changement! Lorsque l'heure de la réforme eut sonné et qu'il fallut évacuer les logements insalubres, les principales résistances vinrent de qui?... des ouvriers eux-mêmes!

La théorie du nécessaire suffisant est surtout insoutenable dans nos climats, dans ces régions, où le nécessaire n'est obtenu qu'à force de travail, où la nature même des choses fait que nécessaire et superflu se mêlent, s'enchaînent, s'appellent d'une façon inévitable et indissoluble[1]. Combien il entre de superflu dans ce qu'exprime le mot *confortable*, de ce superflu, il est vrai, dont on pourra dire : *Le superflu, chose très-nécessaire*. Toute notre vie est factice. Il nous faut une chaleur factice, des lumières factices, une joie factice, puisque le ciel nous la refuse. Se figure-t-on un habitant de Londres attendant sa gaieté de la température ? De là, la plupart de nos réunions, de nos fêtes, de nos spectacles, et le genre de luxe tout particulier qui s'y déploie. Cet enchevêtrement du nécessaire et du superflu constitue une des causes d'activité les plus puissantes. Et ne voyez-vous pas que la plupart de ces choses se consomment vite, qu'il faut qu elles soient sans cesse renouvelées, ce qui

[1] « Il y a, dit Montesquieu, dans l'Europe, une espèce de balancement entre les nations du Midi et celles du Nord. Les premières ont toutes sortes de commodités pour la vie et peu de besoins ; les secondes ont beaucoup de besoins et peu de commodités pour la vie. Aux unes la nature a donné beaucoup, et elles ne lui demandent que peu ; aux autres la nature donne peu, et elles lui demandent beaucoup. L'équilibre se maintient par la paresse qu'elle a donnée aux nations du Midi, et par l'industrie et l'activité qu'elle a données à celles du Nord. Ces dernières sont obligées de travailler beaucoup, sans quoi elles manqueraient de tout et deviendraient barbares. » Montesquieu ajoute que les peuples du Nord ont besoin de la liberté, qui leur procure plus de moyens de satisfaire tous les besoins que la nature leur a donnés, tandis que, selon lui, les peuples du Midi pouvant aisément se passer de richesses, peuvent encore mieux se passer de liberté. On peut contester ce qu'il y a d'excessif dans cette dernière conclusion sans révoquer en doute ce qu'il y a de vrai dans l'idée générale. — (*Esprit des lois*, liv. XXI, ch. III.)

met en jeu une masse énorme de travail et de capital? Voilà l'effet de besoins multiples et impérieux. Il n'est pas vrai de dire que la plupart soient de convention, dépendent d'une opinion vaine et capricieuse. Il ne l'est pas davantage d'affirmer qu'ils constituent un sybaritisme immoral par eux-mêmes. La masse humaine ne se compose pas de riches voluptueux : n'est-ce pas elle pourtant qui consomme la plus grande partie de ce superflu agréable, dont on se passerait à la rigueur, mais qui ne pourrait disparaître sans que l'homme se trouvât réduit presque à une vie d'anachorète ? Le peuple y tient comme le riche, et, chez nous, entre mille autres preuves, qui ne sait que le manque de sucre et de café a été, dans la petite bourgeoisie, une des causes, non des moins vives, de mécontentement contre le premier Empire?

Renoncez donc à cette thèse qui croule de toutes parts du nécessaire suffisant pour produire une puissante industrie, même une agriculture féconde et variée... Le budget du superflu ! Il ne serait pas impossible de l'établir, jusqu'à un certain point, par des chiffres qui seraient concluants. On verrait bien alors combien est immense sa puissance productive. Il suffirait d'évaluer les impôts qui portent sur nos consommations. Pour peu qu'on y joignît un énoncé plus ou moins approximatif des valeurs auxquelles donnent lieu la plupart des manufactures, ne serait-il pas évident que cette richesse s'évalue par milliards ? Mais ici encore l'écueil d'une statistique véridique et complète serait dans le mélange pour ainsi dire indiscernable du superflu et du nécessaire. Faites-donc dans le prix d'un meuble la part exacte

de l'ornementation, de la forme; faites-la aussi dans les étoffes de soie, de coton, de laine! Dites ce que vaut le dessin, ce que vaut la couleur. Essayez d'établir la part de l'utile et de ce qui n'est qu'agrément, dans des consommations comme celles du vin, du sucre, du lait même, qui se mêle à une quantité de friandises. La théorie du retranchement n'est donc pas plus heureuse sous cette forme plus modérée que sous les autres. Qu'elle ne vienne plus affirmer que le nécessaire strict ou presque strict suffirait à tirer l'homme de son atonie, à créer une civilisation véritablement développée. Thèse inadmissible pour les régions auxquelles la nature a souri: thèse complétement fausse pour nos pays. Le choix libre ne nous est pas laissé : nous sommes condamnés à rester à demi sauvages ou à devenir à peu près ce que nous sommes.

Quant à essayer même de démontrer que par ces exclusions, vous laisserez sans emploi le génie de l'invention, que les bras eux-mêmes resteront sans occupation, en vérité, j'aurais honte d'insister. Mais je réponds à des livres, à des sermons, à des harangues qui sont d'hier, et qui ont leurs enthousiastes approbateurs. Que faites-vous des plus vives facultés de la France, vous qui parlez, dites-vous, au nom du pays, que faites-vous de cette France qu'on a pu nommer une artiste? Ces milliers d'artisans qui travaillent les métaux, les étoffes, l'ivoire, le bois, les gemmes, toutes les matières précieuses avec un art, un goût infini, à quel emploi les destinez-vous? Il ne faut pas trop d'ouvriers de luxe!... N'en faut-il pas, et même beaucoup, dans nos pays civilisés? Dans cette grande œuvre de coopération et d'association universelle,

qui naît de la division du travail, ne faut-il pas aussi des diversités? Certaines races paraissent plutôt faites pour la production grossière, commode, à bon marché; d'autres sont destinées à faire une part plus large à ces produits dans lesquels la main-d'œuvre joue un rôle plus grand que la fabrication mécanique. A elles ces produits où l'esprit a mis sa marque, et d'où se dégage un charme particulier, un charme fin, apprécié par tous les peuples impuissants à l'égaler. Otez à cette race française ces *inutilités*, ôtez-lui la soie, qu'on remplacerait par le coton, ôtez-lui les statues, les tableaux, les marbres, les bronzes, les velours, les bijoux, ces milliers d'objets de toute nature, tissés, tramés, brodés, ourdis par des doigts « de fées », vous lui ôtez son travail, son revenu, sa puissance, son instruction, la meilleure partie d'elle-même.

Que dire de cette école qui a toujours l'agriculture à la bouche? Est-ce qu'une partie de la culture n'a pas pour but la teinture des étoffes? N'est-ce pas l'industrie luxueuse des villes qui encourage même la culture du blé en mettant un prix rénumérateur à ce produit indispensable? La navigation n'y est-elle pas intéressée, ainsi que tous les autres moyens de transport?

Nous prions le lecteur converti à ces idées de nous pardonner notre insistance; ce n'est pas à lui qu'elle s'adresse; pourquoi faut-il aujourd'hui tout démontrer? Nous désirons qu'il reste au moins établi qu'il y a une solidarité du nécessaire et du superflu, une mise en action commune de toutes les facultés qui s'ébranlent à la fois ou sont frappées de paralysie. Ce sont là des vérités d'expérience. On les voit toutes jaillir ensemble dès qu'on presse l'examen de

cette théorie ; elles montrent que l'homme est un, que la civilisation est une, qu'on ne la mutile pas impunément, et que, lorsqu'on la mutile, on détruit même ce qu'on a prétendu conserver !

III

ARGUMENTS TIRÉS DES PEUPLADES BARBARES OU SAUVAGES, DES EXCÈS DE LA CIVILISATION, DE LA CORRUPTION DES VILLES.

Une école sociale, assez accréditée en ce moment, vante certaines peuplades livrées à une sorte de communisme agricole. Les disciples de cette école ont décrit récemment certaines populations de Crimée, heureuses et ignorantes. Ils ont loué les paysans en communauté de Ning-Po-fou, encore plus ignorants, et non moins heureux. Il y a aussi, disent-ils, dans l'histoire, des moments où l'homme se montre sous un aspect plus simple et plus pauvre, sans être destitué de toute bonté morale, plus pur, plus innocent en somme que dans nos sociétés plus raffinées.

Ceux qui décrivent sous des traits, je le crains, un peu flattés, ces populations satisfaites d'une existence rétrécie, la seule dont elles aient l'idée, auraient-ils la prétention de nous les faire prendre comme des modèles, et leur sort comme étant vraiment la situation désirable d'une créature faite pour la lutte, et, pour tout dire, perfectible ? Ce serait bien naïf. On aura beau vanter le bonheur de ces sociétés, il y a des bonheurs que l'humanité, à un certain point de développement, ne peut plus envier. Un peuple avancé, si éprouvé qu'il soit, ne peut se mettre

à désirer de vivre comme les peuples enfants, non plus qu'un homme d'un esprit cultivé, eût-il connu toutes les anxiétés de la recherche, ne peut de gaieté de cœur envier l'espèce de simplicité bienheureuse des personnes ignorantes. C'est de l'orgueil, dit-on. Peut-être. Mais, ôtez cet orgueil-là, tout s'arrête.

On est devenu moins affirmatif sur le bonheur et l'innocence des sauvages. Les voyageurs ont fait justice de ces types d'innocence naïve et d'indépendance fière qui n'existaient que dans les rêves d'une imagination blasée. Les barbares prendront-ils la place qu'il a fallu retirer aux sauvages dans notre admiration? Cela serait difficile. On a dit que Tacite avait fait la leçon à Rome, en retraçant les mœurs des Germains. Si tel a été son dessein, je crains qu'il n'ait bien mal réussi. Il les montre haïssant le travail, aimant à la passion, le vin, le jeu, l'argent, le plaisir. On a donné un corps à la théorie du retranchement dans un État modèle en alléguant l'exemple de Sparte. Justice est faite de l'admiration excessive que l'on portait à cet idéal, pris cette fois dans l'histoire, mais avec autant d'oubli des conditions de la société moderne que d'ignorance souvent de la vie antique. Qui ne le juge cet État spartiate, organisé sur le principe de la négation de tout luxe et de toute industrie, comme de la vraie famille et de la propriété individuelle? Qui n'y découvre une corruption dissolvante, la révolte sourde des instincts qu'on avait voulu comprimer, et qui ont fini par miner cette œuvre factice? Ce couvent guerrier, malgré ses féroces vertus militaires, a fini dans le vice et dans la dépravation, de même que d'autres

cités célèbres ont fini dans le faste et dans les délices.

On accuse la civilisation d'immoralité. Quand donc cessera-t-on de faire abus d'un procédé de raisonnement trop souvent usité en ces matières? Quand cessera-t-on de montrer certains mauvais côtés fort apparents, qui tantôt ne dépendent pas de la cause qu'on leur attribue, et qui tantôt n'en dépendent que comme un inconvénient attaché à un bien beaucoup plus grand? C'est de cette façon que l'on a critiqué la propriété, l'héritage, la famille. Ainsi en use-t-on à l'égard de la civilisation. On a censuré ses vices, qui sont plutôt au fond ceux de la barbarie persistante que les siens propres : on n'a pas voulu voir les vertus qu'elle développe. Où en serait sans elle la responsabilité libre, cette supériorité par excellence, source de toutes les autres? Que devient cette précieuse faculté dans les limbes de l'état sauvage ou dans le déploiement arnarchique de la vie barbare? On se demande de même où en seraient la sociabilité, la bienfaisance, où en serait la justice? C'en serait fait aussi de cet héroïsme réfléchi, d'autant plus élevé et méritoire que l'homme sent qu'il a plus à perdre en mourant. La civilisation, dit-on encore par allusion surtout à la part de luxe et de raffinement qui s'y développe, la civilisation *affaiblit*. Sans doute l'écueil est à craindre. Pourtant les nations les plus véritablement civilisées ont prouvé cent fois qu'elles pouvaient se montrer énergiques, capables de constance et de suite dans la volonté, soit dans les arts de la guerre, soit dans les arts de la paix : car la paix chez les modernes est une paix laborieuse; elle suppose une volonté ferme et agissante, des

efforts perpétuels, une énergie modeste autant qu'infatigable qui se déploie partout, aux champs, dans l'atelier, sur mer et sur terre, et aussi dans le laboratoire et dans le cabinet du savant. Une telle quantité de travail, immense, on peut le dire, malgré la part trop grande qu'il faut faire à la paresse, elle est conciliable avec un énervement général?

« L'amélioration des mœurs, écrit un de nos publicistes contemporains, ajoute aux pouvoirs de l'industrie; les progrès de l'industrie amènent ceux de la morale. Il n'est pas vrai qu'en acquérant plus de bien-être nous devenions moins sensibles à la considération. Je ne veux pas admettre que les habitants de Paris aient moins d'honneur aujourd'hui qu'ils n'en avaient au temps de la Ligue ou à des époques plus reculées et plus barbares. Je ne saurais imaginer qu'en pavant et éclairant leurs rues, en purifiant et ornant leurs demeures, en se procurant de meilleurs habits et de meilleurs aliments, en se tirant par le travail de l'ordure et de la misère, ils aient dû perdre de leur dignité[1]. »

Mais voici le grand mot lâché : les vices, les misères, les « excès de la civilisation », les malheurs d'une civilisation trop avancée ! N'y a-t-il pas une énorme confusion dans ces locutions devenues usuelles ? Je n'hésite pas à répondre : Il n'y a pas, il ne peut y avoir à parler avec rigueur, d'*excès* de civilisation. Vous qui usez de ces termes, vous faites allusion à des abus qui prouveraient plutôt que la civilisation est trop incomplète ou trop peu

[1] Ch. Dunoyer, *Liberté du travail*, t. I, Introduction.

avancée, car la civilisation doit s'entendre aussi apparemment des lumières et de la culture morale. De quel droit la réduisez-vous au progrès matériel? Pourquoi l'identifiez-vous avec quelques excessifs raffinements sensuels? Ces excès sont précisément le fait de certains nations orientales : à votre compte elles seraient les nations les plus civilisées qui soient au monde. C'est confondre la civilisation avec une barbarie raffinée. Ne craignez donc pas d'être *trop civilisés*, c'est-à-dire trop cultivés intellectuellement et moralement. Cette crainte est encore plus chimérique qu'elle n'est présomptueuse. C'est ainsi que vous nous effrayez de cet excès de production dont une certaine école nous a plus d'une fois menacés, et qui serait l'effet de besoins multipliés et de ressorts trop tendus. Non, il n'y a pas non plus, il ne peut pas y avoir d'excès *général* de ce genre, et l'humanité n'est pas à la veille de nager dans cette universelle abondance[1]. On a dit, répété avec le même aveuglement en parlant spécialement de notre pays, sans savoir qu'on obéissait aux inspirations de cette même école, toujours inquiète des développements du travail et de l'industrie : « La France produit trop ». Et qu'est-ce donc vraiment, répondrons-nous encore, qu'est-ce qu'elle produit trop, cette France bienheureuse? Est-ce donc l'ensemble des choses utiles ou agréables à la vie, quand il y a tant de pauvres?.. Et ne sait-on pas d'ailleurs à quelle faible quantité se réduirait pour chacun la somme des biens si on la partageait également entre tous? Que l'on

[1] Sur cette idée si chimérique, je renvoie aux premiers chapitres, aussi concluants que spirituels, de F. Bastiat : *Sophismes économiques*.

désigne donc cet objet produit surabondamment. Est-ce la laine, quand il y des gens qui ont froid ; est-ce le blé, quand il y a des gens qui manquent de pain ? Cessons de tenir un langage pusillanime et contradictoire. Travaillons, produisons, civilisons-nous sans remords.

C'est le moment de répondre à une accusation plus spéciale qui se rattache directement à la question du luxe. Je veux parler des griefs articulés par les défenseurs attitrés du retranchement du besoin contre les villes, surtout contre les grandes villes. Un d'entre eux que j'ai déjà cité [1] croit avoir condamné d'un mot nos grandes villes en les appelant « *des capitales d'industrie et de révolution.* » Ce n'est pas aux seules villes occupées par la grande industrie que cette accusation s'est adressée. Elle a retenti contre toutes les villes en général depuis l'antiquité. Elle est, en un mot, une tradition constante et ininterrompue chez les partisans de la théorie qu'on examine en ce moment.

En quoi se résume ce réquisitoire qui se répète avec uniformité depuis bien des siècles? Les villes sont des foyers de luxe et de corruption ! C'est là que les besoins sont surexcités par mille stimulants, que s'entassent toutes les délices qui n'attendent pas le désir, mais le provoquent. Là naît la contagieuse émulation des vanités et de tous les vices ; les arts frivoles s'établissent au préjudice des arts utiles ; et ce superflu, qui sert seulement à quelques-uns, prime, étouffe les arts nécessaires, qui sont profitables à tous. La principale industrie du pauvre

[1] M. de Bonald.

dans les villes, quelle est-elle? Se vendre au riche. On y est à chaque instant frappé par le contraste révoltant du faste excessif et de l'extrême misère, par le spectacle des haillons et de la nudité qui y côtoient tout l'appareil de l'opulence. Là, de splendides demeures; ici, pas même un foyer. Là, le vice élégant et joyeux; ici, le vice brutal, le crime voulant à la fois se venger et jouir de cette richesse qui l'écrase. Partout la tentation; des boutiques par milliers, remplies de tout ce que le pauvre n'a pas, étalant l'or, les bijoux, les toilettes. De là, la haine, l'envie, entrant dans l'âme du pauvre, la dévorant en secret, pour faire de temps à autre explosion dans des séditions, où celui qui n'a rien réclame sa part de jouissances et veut l'obtenir sans travail. N'est-ce pas là ce que l'on a vu dans tous les pays, dans tous les temps et aujourd'hui même?

Je n'ai en rien affaibli l'affligeant tableau que Jean-Jacques Rousseau et d'autres écrivains se sont appliqués à retracer des villes, et je conviens qu'il a sa part de vérité. Seulement ce n'est qu'un fragment de la vérité, et combien il laisse dans l'ombre de faits aussi importants, sinon davantage, qui changent toute la face du problème. Certes je suis bien loin d'approuver la politique qui pousse les hommes par des mesures factices, par des primes, faites uniquement pour favoriser l'industrie et le luxe des villes, vers des agglomérations excessives. Même en dehors de ces mesures, il n'est que trop vrai que les attraits naturels agissent ici avec une force exagérée. Pour moi, j'engagerais fort les populations rurales à réfléchir avant de prendre le che-

min de ces cités où tout est péril. Mais suffit-il d'établir que l'excitation des besoins dans les villes et la plus grande facilité d'y satisfaire, font courir à la moralité humaine de retoutables dangers? Ne faut-il pas se demander avant tout si la moralité humaine aurait gagné à ce qu'il n'existât pas de villes? Eh bien! nous osons dire que la position de la question en ces termes suffit à en changer la solution. On croit avoir tout fait en établissant une statistique des délits et des crimes que la vie agglomérée contribue à susciter ; tâchons donc d'établir aussi la statistique des vertus qu'elle développe !

Pourquoi faut-il que ces vertus ne s'inscrivent pas sur des registres? Le plus souvent elles aiment à prendre l'ombre et le mystère pour complices. Comment ne pas remarquer aussi qu'elles survivent à leurs meilleures œuvres, à peu près, si l'on peut emprunter ici une métaphore à l'économie politique, comme le capital préexiste et survit au revenu qui en sort ? Il est particulièrement impossible d'évaluer la charité, qui n'est pas dans le don tout entière, et qui s'adresse d'ailleurs aux âmes plus souvent qu'aux corps. Maintenant que nous pouvons observer de plus près et comparer sur pièces la vie des villes et celle des campagnes, nous savons que celle-ci a aussi ses vices, ses crimes, moins souvent dévoilés, inspirés par une cupidité plus éveillée, plus âpre et plus sauvage. Pourtant il n'y a là aucun luxe pour l'exciter, les besoins sont peu nombreux. Ne sont-ils pas peut-être par cela même plus violents, plus sourds encore à la voix de la conscience? Les sentiments délicats, affectueux, les sympathies et les devoirs de la famille, ne sont

pas, on ne peut plus se faire d'illusion là-dessus, des fruits qui mûrissent de préférence dans ces cabanes qu'on s'est complu à opposer sans relâche aux élégantes et riches habitations des villes. Le beau n'y est guère goûté, le vrai y est peu recherché pour lui-même. Où la patrie est-elle le mieux comprise dans l'idée générale qu'elle représente ? Où les croyances sont-elles moins mêlées de superstitions absurdes ou féroces ? On avoue que la science, non plus que l'industrie, ne peut se passer des villes qui rapprochent les esprits, les forces productives, et qui fécondent tout ce qu'elles ont rapproché. Que l'on avoue donc aussi que, tout compte fait, la moralité humaine, sans les villes, aurait produit bien moins d'œuvres dignes d'estime, bien moins de vertus éclatantes !

Non, la théorie du retranchement des besoins ne justifie pas la prétention qu'elle s'arroge à la supériorité morale; elle empêche le développement moral lui-même ; elle ne s'autorise que d'exemples insuffisants ou faux lorsqu'elle allègue des populations à l'état d'enfance, traversant une période transitoire, peu enviable pour l'homme plus développé, ou lorsqu'elle met en avant l'état sauvage, l'état barbare, qui ne méritent pas les éloges qu'elle en fait ; en attaquant la civilisation et les villes, elle ne montre que le mal, mais le bien, le bien qui l'emporte de beaucoup, elle n'avait pas le droit de le passer sous silence.

IV

ON CONFOND LE LUXE AVEC D'AUTRES ABUS.

Si peu disposé qu'on soit à atténuer la responsabilité du luxe abusif devant l'histoire, comment serait-on dispensé d'établir des distinctions nécessaires qui montrent qu'on lui impute parfois ce qui appartient à d'autres abus? C'est ce que n'ont pas manqué de faire les théoriciens qui accusent le luxe presque seul de la dissolution des sociétés. Expliquer uniformément par le luxe la décadence des nations est presque un lieu commun consacré. Il y a là exagération et erreur.

Le luxe n'est pas l'équivalent de la corruption. « On peut se livrer sans luxe, a-t-on dit justement, à tous les désordres et à tous les crimes qu'on prétend que le luxe amène[1]. » De même, une société comporte un luxe assez développé, sans qu'il y ait lieu de conclure nécessairement à sa dépravation. Enfin, il faudrait voir si le luxe condamnable n'est pas un simple signe de la corruption générale, s'il n'est pas un effet plutôt qu'une cause, l'effet, par exemple, comme dans l'Orient et à Rome, des inégalités excessives. Il paraît plus simple de mettre tous les maux sur le compte du luxe; mais plus les études historiques acquièrent d'exactitude et de précision, plus on se convainc que c'est là une philosophie de l'histoire extrêmement insuffisante.

[1] La Mothe, *Réflexions critiques.*

Le jugement historique de la même école n'est guère d'ailleurs moins inexact quant au luxe considéré dans son développement à travers les âges. A l'en croire, le luxe et les superfluités iraient en accusant sans cesse davantage leurs abus. Il s'en faut que le spectacle de l'histoire confirme cette vue superficielle. Sans doute, de monstrueux abus se révèlent dans les sociétés en décadence ou à certaines époques passagères. Mais le mauvais luxe n'attend pas pour se déclarer une civilisation avancée. Plus on y regarde de près, plus on sera frappé, soit par l'excès de son développement absolu, soit par l'énormité de ses proportions relatives au reste de la richesse, dans les sociétés qui présentent un état de civilisation encore imparfait. Ainsi, cela se constate pour les sociétés barbares, pour les féodalités orientales et occidentales, pour le despotisme des princes des époques grossièrement civilisées. Le luxe des époques où fleurit la vraie civilisation change de nature; il vise plus à rendre l'existence douce et facile; il est plus sain et de meilleur goût, et ne recherche plus guère un faste souvent gênant; il ne néglige point l'économie et semble souvent un retour vers le naturel trop oublié. Le superflu devient plus sensé; une masse d'hommes plus grande est par cela même appelée à en jouir, et le luxe tend plutôt dès lors à se modérer en se généralisant. Telle est la loi dominante; on peut la proclamer tout en restant frappé des abus des consommations vicieuses dans toutes les classes. Il n'y a pas de réfutation plus directe de la théorie pessimiste des rigoristes, qui soutiennent que le développement des besoins va de plus en plus vers le luxe,

et le luxe lui-même vers les abus monstrueux, en vertu d'une loi de décadence continue. Doctrine désolante que professait Horace, dans des vers souvent cités, sur nos âges pires que ceux qui les ont précédés, et auxquels succéderont d'autres âges pires encore ! Doctrine à laquelle depuis lors tant d'historiens ont servi d'écho ! Sans tomber dans un excès d'optimisme, c'est un véritable service que rend l'histoire, quand, sans parti pris, elle vient faire entendre des leçons moins décourageantes. On ne risque pas d'enivrer l'humanité, quand on lui montre que chacune de ses conquêtes lui coûte des efforts, et qu'il lui faut encore beaucoup de force morale pour jouir de ces conquêtes sans tomber dans des abus qui constituent pour elle autant de périls redoutables.

V

CONCLUSIONS SUR L'IMPUISSANCE ET LES DANGERS DE LA THÉORIE DU RETRANCHEMENT DES BESOINS.

Pour en finir avec la théorie du retranchement comme idéal, il n'y a plus qu'à lui opposer son impuissance et ses dangers. Cela achève de la réfuter sur le terrain même de la morale où elle se place avec la prétention d'en exclure ses contradicteurs.

Cette impuissance résulte du caractère même de son entreprise. Quelle école de moralistes aurait pu empêcher le genre humain d'entrer dans la carrière des développements ? En vain on essaierait de démontrer que le gland qui contient le chêne en germe ne doit pas

se développer, parce que, devenu arbre, il sera battu des vents, exposé, en raison même de la hauteur à laquelle il doit atteindre, à être renversé par la foudre et par la tempête; le gland se développe à ses risques et périls, parce que c'est sa loi. Quelle raison de penser davantage qu'on réussira mieux à arrêter les germes de la civilisation, qui n'est que le développement de la destinée humaine? Prétendra-t-on fixer d'une manière qui ne soit pas arbitraire un point d'arrêt quelconque? Mais n'est-ce pas complétement impossible, dans l'ordre intellectuel et philosophique, dans l'ordre purement scientifique, dans l'ordre industriel et dans la sphère des découvertes, des inventions, des jouissances? Après la rame, la voile; après la voile, la vapeur. Au travail à la main succède le travail mécanique, de même qu'à une préparation grossière a succédé pour toutes les choses nécessaires à la vie une préparation plus savante et plus raffinée.

Qu'on ne nous dise plus qu'il y a un point où le raffinement prend un caractère de sensualité. J'ai répondu que la morale condamne en ce genre les excès et l'asservissement à ce qui flatte les sens. Toute jouissance, pourtant, doit-elle être interdite par la conscience et flétrie par l'opinion, parce qu'elle s'adresse au palais, à l'ouïe, à l'odorat? Ne peut-on, par exemple, par stoïcisme ou dévotion, s'interdire les boissons raffraîchies? Mais il est difficile de soutenir que boire frais soit une sensualité qui aurait dû être condamnée comme immorale. Et pourtant cette habitude a été signalée, dans l'antiquité et dans les temps modernes, comme un raffinement blâmable.

Et ici encore, puisque je choisis cet exemple, je signalerai le défaut de logique de beaucoup de ces censeurs qui n'ont commencé à s'émouvoir que lorsqu'on a employé les moyens de réfrigération par la neige, et ensuite par la glace. On a, pour ainsi dire, de tout temps connu des façons de rafraîchir l'eau et le vin en déposant les bouteilles enveloppées dans un lieu frais. On en usait ainsi en France jusqu'au seizième siècle. Le crime passait inaperçu, ou peu s'en faut. Mais quand le moyen de rafraîchissement fut introduit dans le liquide, au lieu d'être extérieur, le crime apparut tout entier aux yeux de ceux qui admettaient que l'on fît usage des caves fraîches. Nous en avons la preuve fournie par l'histoire. Le médecin Champier accompagnait François Ier à l'entrevue que ce prince eut près de Nice, avec Paul III et Charles-Quint. Pendant que durèrent les conférences, Champier vit les Italiens et les Espagnols envoyer chercher de la neige dans les montagnes voisines pour rafraîchir leur boisson. Cela parut à Champier un vrai sybaritisme. Henri III introduisit à sa cour cet usage et celui de la glace. C'était un raffinement : mais qui ne souhaiterait que ce prince n'eût pas eu d'autre péché à se reprocher? Ce n'en est pas moins un des griefs imputés à ce roi dans un ouvrage satirique du temps, l'*île des Hermaphrodites*. Parmi les statuts que l'auteur suppose établis dans cette île imaginaire, habitée par les efféminés, il rapporte celui-ci : *En été, on aura toujours de réserve, en lieux propres pour cet effet, de grands quartiers de glace et des monts de neige pour mêler parmi le breuvage.* » — « On apporta de la neige et de la glace sur des as-

siettes, ajoute le même auteur en décrivant un des repas du roi de France. L'Hermaphrodite prenait tantôt de l'une et tantôt de l'autre, selon qu'il lui en prenait fantaisie, pour les mettre dans son vin, afin de le rendre plus froid. » On trouve de même dans les *Contes de Gaulard*, imprimés en 1620 : « Il alla un jour d'été déjeuner chez un voluptueux qui lui fit mettre de la glace en son vin. » Au contraire, cette coutume s'étant répandue quelques années après, Boileau, qui n'était pas un voluptueux, parlait ainsi dans sa satire du repas ridicule (1667) :

> ... Pour comble de disgrâce,
> Par le chaud qu'il faisait nous n'avions point de glace.
> Point de glace, bon Dieu ! dans le cœur de l'été,
> Au mois de juin !

L'impuissance des représentants de la théorie du retranchement à arrêter tout raffinement n'est pas le seul argument à faire valoir contre elle. Elle présente des inconvénients positifs. Ces rigueurs intempestives discréditent la morale. On s'habitue à ne voir dans les plus justes représentations des moralistes que des mots. On prend en dégoût une vertu montée toujours à une hauteur inaccessible. On se laisse aller à une première infraction peut-être innocente à des interdictions outrées, puis on finit par violer des prescriptions plus sérieuses, parce qu'on ne distingue pas ; on a fait justice des faux scrupules, bientôt on se débarrasse des véritables. C'est un grand mal d'accoutumer les hommes à penser d'une façon et à agir d'une autre, et le rigorisme exa-

géré dans la théorie n'est trop souvent que la préface de l'excessif relâchement dans la conduite.

VI

FAUSSE ALLÉGATION QU'ON MANQUE DE RÈGLES MORALES ET ÉCONOMIQUES POUR EMPÊCHER LES ABUS.

Nous avons critiqué et réfuté. On nous attaque à notre tour, en condamnant la théorie du développement des besoins à aller se confondre par une pente logique avec le règne des désirs sans frein, des fantaisies illimitées. L'accusation est spécieuse et a été répétée souvent de nos jours. La pente est glissante, qui le nie? Mais est-elle fatale, et quel usage ne serait pas condamné en prétextant la facilité de l'abus?.. Je répète que la morale ne consiste pas à supprimer la lutte; elle a fait son office quand elle a marqué clairement le but à atteindre et les moyens par lesquels la volonté peut y tendre efficacement. J'ose affirmer que sur ce point la morale est en progrès depuis l'antiquité, et qu'elle trouve le plus utile auxiliaire dans la science même à laquelle on conteste le plus ce rôle modérateur, je veux parler de cette science qui a pour objet spécial le travail et la richesse. Sur la foi de ce mot, *la richesse*, on a prétendu que l'économie politique poussait au développement sans frein de ces besoins qui sont les excitants de la production : elle y pousserait, quel qu'en soit d'ailleurs le caractère, frivole ou sérieux, corrompu ou sain, moral ou non.

Rien n'est moins fondé que ce reproche. Si la morale a ses règles, si la conscience éclairée sent, en fait de jouissances, où commence le mal, la science économique a ses règles aussi d'une réelle précision. Toutes concluent contre l'abus, avec ce caractère éminemment remarquable que les *consommations*, pour parler son langage, sont funestes au point de vue économique en raison de leur immoralité même. Elles deviennent alors non seulement improductives, mais *destructives ;* elles anéantissent des forces de l'humanité, détournées de leurs voies les plus fécondes. On verra mieux encore par la suite que ces démonstrations ont reçu des maîtres de l'économie politique une évidence mathématique. Il suffit de parcourir les ouvrages qui font autorité en cette matière : on aperçoit du premier coup d'œil que cette science n'a négligé aucune occasion de signaler, au point de vue de la richesse et du bien-être, le péril des goûts dépravés, des abus de l'ostentation et du faste, des excès de raffinements sensuels, des habitudes de dépenses imprévoyantes, enfin de tout superflu déraisonnable.

Écoutons, dès à présent, un des fondateurs de l'économie politique traitant de la consommation, s'exprimer sur le compte de la prodigalité : « Les prodigues ont grand tort de se glorifier de leurs dissipations. Elles ne sont pas moins indignes de la noblesse de notre nature que les lésineries de l'avare. Il n'y a aucun mérite à consommer tout ce qu'on peut et à se passer des choses quand on ne les a plus. C'est ce que font les bêtes, et encore les plus intelligentes sont-elles plus avisées. Ce qui doit caractériser les procédés de toute créature douée de

prévoyance et de raison, c'est, dans chaque circonstance, de ne faire aucune consommation sans un but raisonnable ; tel est le conseil que donne l'économie [1]. »

Quant à la limite suffisamment exacte et précise à laquelle commence l'excès ou l'écart des raffinements et du superflu, il me semble qu'elle est aussi fort convenablement indiquée dans les lignes suivantes : « Il est une limite au delà de laquelle le besoin nouveau qu'on observe ou celui qu'on ressent avec plus de vivacité n'est plus un signe de progrès, mais une marque de décadence. Tels sont les besoins immoraux et déraisonnables. Or, il ne faut pas uniquement considérer comme immoraux les besoins qui ne peuvent être satisfaits qu'au mépris des lois morales, mais aussi ceux qui font préférer les superfluités matérielles aux exigences de l'âme, ou ceux qui ne font acheter la jouissance de quelques-uns qu'au prix de la détresse du grand nombre. Les besoins déraisonnables ne sont pas seulement ceux qui entraînent à des dépenses au delà du revenu, mais ceux qui sacrifient le nécessaire au superflu [2]. »

Elle existe pourtant, cette école de moralistes relâchés et systématiques, qui érigent la prodigalité en théorie et le désordre moral en moyen de production. Ces apologistes des passions et des fantaisies outrent le luxe dont ils se font une sorte d'idole. Ils défendent, disent-ils, la civilisation. Nous montrerons qu'ils la perdent. Réfuta-

[1] J.-B Say, *Traité d'écon. politique*, liv. III, ch. v.

On peut renvoyer aussi à presque tous les ouvrages de Bastiat, et notamment à son ingénieux opuscule : *Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas.*

[2] *Principes d'écon. polit.*, par M. G. Roscher, traduits et annotés par Wolowski, t. II, liv. IV, ch. II.

tion opportune. Cette école a des complices dans bien des tendances de notre temps. Elle fait valoir des arguments spécieux. Enfin elle est influente, et l'histoire, même contemporaine, ne prouverait que trop au besoin qu'elle est loin d'avoir perdu tout crédit.

CHAPITRE IV

LES APOLOGISTES DU LUXE

I

SENS ABSOLU ET SENS RELATIF DU TERME DE LUXE

Nous avons examiné la doctrine du rigorisme absolu, et de cette étude nous avons conclu que, loin de servir les intérêts de la morale, elle rétrécirait extrêmement la sphère des devoirs et des vertus si elle avait quelque chance d'être adoptée. Nous allons faire subir une épreuve analogue aux systèmes trop relâchés qui se font les apologistes du luxe à outrance. Nous les suivrons sur leur propre terrain. Ces systèmes croient pouvoir se justifier par les intérêts supérieurs de la civilisation. C'est au nom de la civilisation elle-même que nous prétendons les combattre. Dans la civilisation nous comprendrons l'individu, l'homme pris pour sa valeur propre, qu'il tient de sa nature et de l'éducation, et qu'il a charge d'accroître, sans pouvoir être sacrifié, comme dans l'antiquité, à l'omnipotence de

l'État; nous mettrons aussi sous ce mot la famille; nous y ferons entrer nécessairement la propriété acquise au prix du travail et de l'épargne, l'élément de la richesse. Joignons-y l'art, qui offre avec le luxe des rapports et aussi des différences non moins évidentes. Il s'agit de rechercher quelle influence le luxe abusif exerce sur les conditions de la civilisation ainsi comprise.

On nous demandera d'abord ce que nous entendons par le luxe abusif.

Il peut être, selon nous, absolu ou relatif.

Absolu : tout luxe condamné par la morale, la convenance et le goût, est *absolument* mauvais.

C'est en s'arrêtant à ce côté essentiellement blâmable que plusieurs écrivains ont flétri le luxe en général. C'est ainsi qu'un écrivain moderne le définit un peu trop longuement peut-être, mais fort sensément, si on ne prend le luxe que par ses mauvais côtés, « ce qui crée des besoins mensongers, exagère les besoins vrais, les détourne de leur but, établit une concurrence de prodigalité entre les citoyens, offre aux sens des satisfactions d'amour-propre qui enflent le cœur, mais ne le nourrissent pas, et présente aux autres le tableau d'un bonheur auquel ils ne pourront atteindre[1]. » Un écrivain allemand, Schœffer, définit, à peu près de même et trop longuement aussi, cette sorte de luxe qu'il appelle « la

[1] M. de Kératry. — M. Nadault de Buffon, avocat général, auteur du livre intitulé : *Notre ennemi le luxe*, cite ce passage des *Inductions philosophiques* dans son discours de rentrée sur le luxe (1867). Lui-même définit le luxe abusif : « le mauvais usage du superflu. »

caricature du progrès économique, un état où la jouissance cesse de fortifier et d'ennoblir l'homme, où elle est purement extérieure, et où quelquefois même elle se refuse par vanité le nécessaire le plus indispensable, et se rend esclave de l'immoralité la plus raffinée[1]. »

Il y a une autre manière d'abuser du luxe : elle se manifeste quand il y a disproportion entre la dépense et le revenu. Même si l'objet de la dépense n'a rien d'immoral, même si cette dépense ne paraît point frapper par son excès, elle peut, en sacrifiant le nécessaire au superflu, devenir essentiellement blâmable. C'est alors le mauvais luxe *relatif*. — « Entre gens menant un train de vie pareil, disait déjà Juvénal, il y a des différences à considérer. Ce qui est excès pour Rutilus semble convenable pour Ventidius. Il faut connaître sa mesure et ne se point oublier, qu'il s'agisse de choses grandes ou petites, fût-ce d'un poisson à acheter. Ne va pas te mettre en tête d'acheter un surmulet quand ta bourse ne te permet qu'un goujon. » Franklin n'aurait pas mieux dit.

On contestera peut-être la légitimité du mot luxe appliqué à certaines consommations qui, dit-on, n'ont rien de luxueux. — Rien, en effet, n'y ressemble moins que le tabac et les liqueurs alcooliques si l'on joint à l'idée de luxe celle d'une certaine élégance. Mais ce terme s'applique aussi à la prodigalité, et dans le langage vulgaire comme pour la science, c'est un luxe que de dépenser trop. On applique même parfois ce mot à la perte

[1] Voy. Roscher, *Principes d'écon. polit.*

de temps comme à la perte d'argent. Telle personne très-occupée dira, en parlant d'un répit qu'elle ne peut s'accorder, d'un congé qu'elle refuse de prendre : « C'est un *luxe* que je ne puis me donner. » N'est-ce pas la reconnaissance implicite de cette vérité que le temps est aussi un bien qu'on peut épargner ou prodiguer?

Il est donc impossible de ne pas faire figurer au chapitre du luxe abusif les consommations intempérantes. Pour être un luxe populaire il n'en est pas moins détestable, et il est souvent exorbitant. Le chiffre de ces dépenses superflues et malsaines donne un énorme total. On est à ce point de vue tristement frappé de certains résultats de la statistique. Par exemple, tel statisticien allemand établit qu'en Prusse la consommation annuelle de l'eau-de-vie suffit à épuiser un bassin long d'un mille prussien (environ 7 kilomètres et demi), large de plus de 33 mètres et profond de 10 mètres. En Angleterre, où les impôts absorbent par année 54 millions de livres sterling, lit-on dans un rapport de la Société de tempérance (1859), les sommes dépensées en boissons spiritueuses s'élèveraient à 74 millions de livres sterling, soit 1 milliard 700 millions de francs, dont la plus grande partie (il faut déduire les emplois utiles) est consommée par l'intempérance.

On a reproché avec raison à certains économistes de trop confondre le luxe avec la prodigalité. Ils ont eu raison, assurément, de voir dans toute prodigalité un luxe abusif; mais tout luxe n'est pas nécessairement prodigue. Nous n'admettons même pas entièrement la manière dont J.-B. Say définit le luxe qu'il ap-

pelle : « l'usage des choses rares et coûteuses. » Un objet peut n'être ni coûteux ni rare, et être un luxe, s'il participe de la nature du superflu, tel un miroir, un vase, un éventail, etc., même à bon marché. Toutes ces nuances veulent être observées. Nous définissons néanmoins le luxe plutôt par le superflu que par la rareté qui ne fait qu'y ajouter, tout superflu immoral ou ruineux rentrant dans la catégorie du luxe abusif.

Il importait d'achever de fixer la valeur des mots. Nous pouvons maintenant, sans courir le risque d'équivoque, mettre le luxe abusif en regard de la civilisation, de ses conditions essentielles et de ses principaux éléments, que nous venons d'indiquer.

II

COMMENT LE LUXE ABUSIF, RELATIVEMENT A L'INDIVIDU, EST SIGNE ET CAUSE D'AFFAIBLISSEMENT MORAL.

Écoutez ceux qui ont réfléchi sur la nature même du penchant au luxe porté jusqu'au dérèglement; tous y ont vu une des formes les plus sensibles de l'égoïsme, de la préoccupation exclusive du jouir et du paraître. Tous aussi ont reconnu, par une vue plus profonde, que cette passion a son origine dans ce sentiment de *vide*, qui vient de notre nature, c'est-à-dire avant tout, de la grande disproportion qui existe entre nos désirs et les satisfactions qu'ils reçoivent. Mais ce vide, cause de tant de maux, a aussi sa source pour un grand nombre d'âmes dans l'indifférence morale qui les rend insen-

sibles au vrai, au bien, à tout ce que les hommes nomment justice, charité, beauté morale. L'âme, dans cet état, s'agite, cherche ailleurs son bien : elle vit d'emprunts, elle demande au dehors, selon les paroles de Bossuet, qui sonde cette plaie en grand moraliste, « tout ce qui brille, tout ce qui rit aux yeux, tout ce qui paraît grand et magnifique, devenu l'objet de ses désirs et de ses curiosités[1]. » — « Ainsi, cet homme croit s'agrandir avec son équipage qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domestique qu'il étend, etc. Nous aimons autour de nous tout ce qu'il y a de plus rare : notre vanité se repaît dans cette fausse abondance, et, par là, nous tombons insensiblement dans les piéges de l'avarice. » C'est de même qu'ailleurs le grand orateur s'écrie : « Cœur humain, abîme infini, qui, dans tes profondes retraites caches tant de pensées différentes qui échappent souvent à tes propres yeux, si tu veux savoir ce que tu adores et à qui tu présentes de l'encens, regarde seulement où vont tes désirs; car c'est là l'encens que Dieu veut, c'est le seul parfum qui lui plaît. Où vont-ils donc ces désirs? De quel côté prennent-ils leur cours? Où se tourne leur mouvement? Tu le sais; je n'ose le dire; mais, de quelque côté qu'ils se portent, sache que c'est là ta divinité. » Ainsi la profonde morale du christianisme voit dans cette adoration, qui au fond a l'homme pour objet, le principe de toute idolâtrie. Cette *divinité*, vers laquelle ici se tournent tant de regards, c'est le paraître, c'est l'idolâtrie du *moi* sous une des formes nombreuses qu'elle peut revêtir.

[1] Bossuet, Sermon pour la profession de foi de Mme de la Vallière.

L'influence du luxe sur l'individu peut se voir à l'avance dans une telle origine. Elle crée la cupidité, elle pose chez les nations qui entrent dans cette voie la *question d'argent*, avec le désir de faire rapidement fortune, et par tous les moyens. Le même mobile qui faisait chez les anciens les grands spoliateurs crée chez nous les vulgaires fripons.

Franklin a dit ingénieusement « qu'un sac vide ne saurait se tenir debout. » Tous ne sont pas en mesure de recourir à l'insolence des grands seigneurs endettés ni de congédier leurs créanciers avec la désinvolture de don Juan. L'impertinence, quoi qu'en paraissent croire encore aujourd'hui nos faux gentilshommes, ne tient pas lieu de la dignité.

On a voulu voir dans cette passion la source de généreux efforts. Je prie les moralistes faciles, ceux qui se leurrent de ce sophisme que la société n'avance, ne se développe que par l'action du vice, transformé en agent de travail et de civilisation, de méditer ces lignes dictées par la science unie au bon sens : « En excitant les hommes à dépenser, dit-on, on les excite à produire : il faut bien qu'ils gagnent pour soutenir leurs dépenses. — Pour raisonner ainsi, il faut supposer qu'il dépend des hommes de produire comme de consommer, et qu'il est aussi facile d'augmenter ses revenus que de les manger. Mais quand cela serait, quand il serait vrai de plus que le besoin de la dépense donnât l'amour du travail (ce qui n'est guère conforme à l'expérience), on ne pourrait encore augmenter la production qu'au moyen d'une augmentation de capitaux, qui sont un des élé-

ments nécessaires de la production; or, les capitaux ne peuvent s'accroître que par l'épargne; et quelle épargne peut-on attendre de ceux qui ne sont excités que par l'envie de jouir[1]? »

Il serait trop singulier qu'une passion de ce genre eût d'autres effets que la mollesse dans l'effort et l'emportement dans la dépense. Si l'effort n'est pas languissant, il sera désordonné et fébrile, il se déploiera en dehors de toutes les voies de succès lentes et régulières d'un travail habituel et soutenu. On a donc eu raison de faire un axiome de cette proposition : le luxe amollit. On n'a pas eu moins de droit d'ajouter : le luxe corrompt. Il détruit la virile énergie des âmes par des goûts de jouissance et d'orgueilleuses frivolités : il tue l'esprit de sacrifice sans lequel nulle société ne subsiste, il ôte à la fois l'impulsion vive au bien et la résistance au mal. On vit pour les plaisirs. Plus de chose publique. Historiens et moralistes sont unanimes à montrer la dissolution amenée par le culte des aises et des raffinements, et par l'abaissement des caractères qui en est l'effet. Les premiers livres qu'on nous a remis entre les mains nous ont nourris de ces maximes où notre enfance ne voyait guère que de belles déclamations. Ces lieux communs comme tant d'autres devaient s'éclairer plus tard pour nous à la triste lumière de l'expérience. A la vue de tant de bassesses, causées par la passion de jouir et de paraître, nous avons reconnu que ces phrases étaient des vérités, le résumé d'une expérience antérieure à la

[1] J.-B. Say, *Traité d'éc n. polit.*, liv. IV

nôtre. Les écrivains classiques avaient raison. Cette indifférence à la chose publique, ce sacrifice lâche et constant des intérêts généraux à un *moi* devenu le centre de toutes les pensées, de tous les actes, compromettraient encore plus l'existence de nos sociétés démocratiques, où chacun doit payer de sa personne, que les mêmes vices n'ont compromis les vieilles sociétés à esclaves de l'antiquité.

Ainsi, par le luxe abusif, toutes les forces morales de l'individu se trouveront atteintes. Elles le sont quand ce ce luxe a un objet en lui-même blâmable, elles le sont aussi, quand, s'attachant à des choses qui n'ont rien d'illicite, il se tourne en goût immodéré : car le mal, nous l'avons fait entendre, n'est pas dans les choses, il est dans l'homme. Voilà pourquoi l'état avancé des arts et des consommations n'est pas ce qui nous semble effrayant : rien ne force ceux qui possèdent ces avantages à en dépendre. — Mais on nous fait trembler si on nous montre que les hommes sont prêts à tout donner, à se donner eux-mêmes pour en jouir. Répétons-le : la richesse qu'on accuse n'est pas coupable ; une nation peut se sauver, quoiqu'elle ait beaucoup de richesses, et même en s'en aidant. En revanche, avec une faible richesse, elle peut se perdre. L'honneur ou la honte n'en revient qu'aux individus : ce sont eux qui, selon la direction morale à laquelle ils obéissent, font des mêmes choses un emploi qui relève la société ou qui l'abaisse, qui la conserve ou qui la détruit.

On comprend dès lors la justesse de ce mot célèbre : *Quid leges sine moribus?* Les réformes légales ne peu-

vent être efficaces quand le cœur est gâté. C'est donc à l'individu qu'il faut s'adresser. Il faut augmenter en lui le sentiment de la responsabilité, il faut combattre ce qui affaiblit sa vigueur morale. Le travail et la richesse elle-même devront y gagner. On a dit fort justement des biens terrestres en général : « Si jamais les hommes parvenaient à se contenter des biens matériels, il est à croire qu'ils perdraient peu à peu l'art de les produire, et qu'ils finiraient par en jouir sans discernement et sans progrès[1] ».

III

INFLUENCE DU LUXE ABUSIF SUR LA FAMILLE.

La famille, dans nos sociétés civilisées, se résume dans un mot modeste : le ménage. Ce mot, ennobli par l'idée morale qu'il représente, exprime ce qu'il y a de profond et d'intime dans le lien créé par la famille moderne entre l'homme et la femme, en même temps qu'il réveille une idée d'ordre et d'économie. La famille exige du sérieux, même dans ses joies. Elle s'accommode peu d'une vie qui semble n'être qu'une fête banale. Les enfants ne peuvent s'habituer à voir un père dans cet homme de plaisir, une mère dans cette femme frivole, occupés et comme affolés de bagatelles. On connaît les misères morales des intérieurs gênés, endettés. Ils se donnent à eux-mêmes la plus triste comédie.

[1] A. de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique.*

Quels calculs misérables, quelles ruses, quels mensonges, quelles humiliations devant les fournisseurs qui pressent, devant les usuriers qui menacent, devant les domestiques qui volent! Nous avons vu le père de famille se jeter dans le jeu, l'agiotage, dans les affaires honteuses. Nous avons eu sous les yeux les dangers que la vie luxueuse crée pour la femme, peut-être encore plus soumise à la tyrannie des habitudes, plus violemment attachée aux recherches de parure, plus exposée à souffrir des comparaisons que fait naître perpétuellement ce qu'on nomme le monde, plus esclave des compétitions effrénées de la vanité, enfin plus sujette à l'ennui du désœuvrement.

Le théâtre a peint ces drames du luxe. Des femmes que ne protégent en aucune sorte les sentiments religieux en sont en général les héroïnes. Mais ces frivoles excès n'ont-ils pas pénétré souvent dans un monde plus religieux en apparence? Notre siècle est témoin de ce mélange de pratiques religieuses et de luxe frivole qui appela de tout temps la critique des mondains et la sévérité des vrais chrétiens : car le spectacle n'est pas nouveau. Les églises mêmes, à Byzance, voyaient s'étaler de magnifiques toilettes. Des femmes élégantes y venaient parées de superbes étoffes, les cheveux arrangés avec art, couvertes d'ornements d'or et de perles. Était-ce le théâtre, était-ce l'église? Saint Jean Chrysostome le leur demande. Il croyait trouver aux honnêtes femmes de son temps avec les courtisanes certaines ressemblances, il les dénonçait sans ménagement. « Ce luxe théâtral, leur disait-il, n'est fait que pour les comédiennes et

les danseuses ; il ne convient pas à une femme honnête.... Ne vous piquez donc pas d'imiter les courtisanes, qui, en se parant, cherchent à prendre beaucoup d'hommes dans leurs filets !.... Une femme sage qui, par un excès de parure, fait soupçonner qu'elle ne l'est pas, ne recueille aucun fruit de sa sagesse, parce que les soupçons qu'elle a fait naître causent la perte de bien des hommes. — Mais suis-je responsable, direz-vous, si les autres prennent de moi de mauvais soupçons ? — Oui, vous en êtes responsable, puisque vous donnez lieu à ces soupçons par le luxe de vos habits, par vos regards et par vos mouvements..... Que si saint Paul rejette ce qui n'est souvent qu'une marque d'opulence : l'or, les perles, les vêtements magnifiques, combien plus ne rejetait-il pas ces tons de voix si langoureux, ces regards si voluptueux ! Oui, vous êtes responsables d'employer tant d'artifice et d'étude, avec un dessein si criminel, dans la chaussure, dans la ceinture, dans tout l'habillement !... Supportez-moi, je vous prie, et si je vous parle si hardiment, ne croyez pas que c'est pour vous mortifier et vous piquer[1].... » Le degré de vérité que conservent ces peintures, l'opportunité que gardent ces conseils, il ne nous appartient pas de le dire.

Il est beau de parler civilisation, progrès, richesse : il ne faudrait pas oublier la famille ! On traite de lieux communs de convention les critiques si souvent adressées aux mariages d'argent. Il est de bon ton d'ou-

[1] S. Jean Chrysostome. Extrait de l'homélie huitième, sur la première épître à Timothée.

vrir à peine l'oreille aux vieux griefs contre le célibat, si fréquemment déterminé par la crainte de se priver d'une partie de son superflu, et de se créer des charges qui exigeraient un surcroît d'efforts. Le célibat qui provient du luxe tient pourtant dans notre société une place beaucoup plus grande que le célibat causé par la misère. On se plaignait amèrement au dernier siècle de la diminution de la population par le célibat religieux. Ce célibat avait pris trop d'étendue ainsi que les communautés. Mais, outre les raisons religieuses et sociales que fait valoir le sacerdoce catholique pour rester célibataire, le célibat religieux me paraît beaucoup moins inquiétant que le célibat produit par le luxe. Le premier reconnaît des freins. Il trouve un emploi des sentiments affectueux dans la religion elle-même et dans les œuvres de charité. Le célibat de l'homme du monde aboutit presque toujours à un égoïsme qui reste rarement inoffensif. Pour qu'il en fût autrement, il faudrait qu'il pratiquât des vertus rares et difficiles : il faudrait qu'il fût chaste, tempérant, laborieux, charitable et dévoué : il faudrait enfin qu'il trouvât en lui-même ces sources vives du cœur que l'isolement tarit.

Le célibat dans les classes aisées, grave péril, l'histoire nous le montrera, la société nous le fait assez voir. Il empêche le développement de cette partie de la population qui naît avec des traditions et avec un capital. Le plus souvent, il ne se passe du mariage qu'en faveur du concubinage qui dégrade la femme et lui ôte ses garanties, et qui sacrifie les enfants, si tant est qu'il leur permette de naître. Que serait-ce donc d'une société où le concu-

binage deviendrait lui-même un état relativement moral, et où le plus souvent il laisserait la place libre au libertinage?... Le nombre des célibataires augmente nécessairement le nombre des courtisanes. Il est cause qu'une masse énorme de filles du peuple qui seraient devenues d'honnêtes mères de famille se dépravent. L'appât du luxe est le grand moyen de séduction. Le luxe, l'amour de la parure, source permanente même de la débauche de bas étage. C'est lui qui alimente le libertinage vénal et patenté. Oh ! que la toilette et la misère y forment un triste assemblage !

Après cela, optimistes, continuez à parler du luxe comme d'un vice aimable qui fait naître le bien général des maux particuliers !

IV

EFFETS DU LUXE ABUSIF SUR LA PROPRIÉTÉ ET SUR LA RICHESSE.

Plus que jamais de nos jours la propriété oisive et dissipatrice paraît une anomalie choquante. On ne comprend pas aujourd'hui des droits sans devoirs. Aussi le luxe décrédite moralement la propriété qui se dissipe en frivolités et en mauvaises œuvres. En outre, le luxe dissipateur attaque l'épargne des pauvres et empêche la transformation du travailleur en petit ou moyen capitaliste.

Beaucoup de gens dits « éclairés » répètent sur le luxe et sur ses effets de véritables énormités. Tout est bien, pourvu que la dépense se fasse, qu'elle commande

le travail, qu'elle fasse « aller le commerce », pourvu enfin que *l'argent circule.* Combien de gens soutiennent la dépense à tout prix, poussent au développement presque indéfini du superflu! — Ils mettent en avant, au fond, cette merveilleuse thèse que la richesse s'augmente par la dépense, c'est-à-dire par ce qui la diminue. Ainsi la destruction, si chère à la prodigalité et à un certain genre de luxe, la destruction même a du bon : disons davantage, elle est bonne! Un de ces étranges théoriciens est allé jusqu'à supposer Paris détruit par un incendie. (C'était, disons-le, bien avant les incendies de la Commune.) Il s'interroge sérieusement sur les conséquences. Comme moraliste, il veut bien s'affliger : comme économiste il se réjouit. L'auteur de ces sophismes était pourtant d'ailleurs un homme de bon sens et de mérite. Mais M. de Saint-Chamans ne peut s'empêcher de trouver l'affaire excellente pour le travail et le capital. Voilà donc l'économie politique menacée, avec ces terribles théoriciens, de devenir la science non plus de la production, mais de la destruction. Où en sommes-nous?

Des observations plus exactes ont suffi pour faire tomber cet échafaudage. Pour être utile à la société il a fallu redevenir raisonnable et honnête homme. Les économistes ont distingué les consommations productives et les consommations improductives. Ils ont appuyé cette distinction sur des raisonnements judicieux et des exemples frappants : ainsi a été ruinée par la base la théorie de la prodigalité, de la destruction systématique et de la circulation à tout prix. Ils ont cité entre autres preuves

les fêtes données par un particulier et par l'autorité publique. Un bal, un feu d'artifice, sont des consommations improductives. Cela ne veut pas dire qu'elles sont nécessairement à blâmer: l'homme a besoin de distractions. Les consommations improductives peuvent même avoir un sens, un but très-élevé, par exemple dans certaines manifestations du luxe public. Malheureusement lorsqu'on fait l'histoire des consommations improductives, on reconnaît qu'un très-grand nombre n'échappe pas au reproche d'immoralité. En tout cas, qu'elles soient moralement utiles ou funestes, il ne faut pas laisser dire qu'elles créent *ipso facto* de la richesse. Elles déplacent des valeurs et elles en détruisent. C'est le cas de ces fêtes où les habillements, les pièces d'artifice, les comestibles ont servi à un usage essentiellement passager. Au contraire, que le capital fertilise un champ, crée ou améliore une usine, voyez les différences. L'économie politique reconnaît que là aussi il y a une circulation d'argent, des profits pour les entrepreneurs, des salaires pour les ouvriers : mais elle s'applique à montrer qu'il y a quelque chose de plus, c'est-à-dire la création d'une richesse qui donnera lieu à une reproduction annuelle d'objets utiles, à une reproduction de profits, de salaires venant sans cesse s'y alimenter. C'est la même vérité qu'un économiste populaire développe d'une manière piquante dans un excellent opuscule : *Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas*. Il s'y applique particulièrement à distinguer dans la destruction des objets utiles les premiers avantages, que l'*on voit*, des inconvénients sérieux qu'*on ne voit pas* au premier abord.

Dans son ingénieuse anecdote de la vitre cassée, on *voit* que l'argent circule, et le vitrier très-joyeux est encouragé d'autant : *on ne voit pas* qu'il y a destruction d'une valeur : le même argent aurait pu procurer à son possesseur l'achat d'un autre objet; cet achat aurait encouragé une autre industrie, un autre commerce; en définitive, le même homme aurait eu deux valeurs au lieu d'une : la communauté, au lieu d'être appauvrie, n'en aurait été que plus riche. Ainsi parle la droite raison : ainsi est portée la condamnation des folles dépenses : ainsi se trouve mise une digue à cette prodigalité publique qui prétend multiplier les travaux sans besoin réel. C'est vainement que cette prodigalité s'imagine favoriser le travail et la richesse. Elle ne réussit qu'à détourner vers des voies stériles les forces productives et les capitaux, qui se portaient spontanément vers des emplois plus utiles et plus féconds au commun avantage de leurs possesseurs et de la masse.

Et comment ne pas voir que les objets de luxe ne peuvent être produits en quantité illimitée, qu'il faut éviter de rompre tout équilibre entre ces objets et les autres genres de produits plus utiles? Supposez une quantité exagérée du capital engagée dans la production des objets de luxe, le travail s'en trouvera atteint d'autant dans les industries de nécessité ou d'utilité première. Ainsi l'agriculture en souffrira. Le capital sera détourné des productions d'une nature plus commune et plus nécessaire à la masse.

Combien d'autres vérités les apologistes du luxe outré foulent aux pieds! Ils oublient que les travaux dépendant

de besoins permanents, généraux, renouvelés sans cesse, offrent seuls par là même une assiette sûre, des ressources régulières. Les industries de luxe sont plus exposées aux crises. Survienne une cause de trouble dans la société, le moindre ébranlement dans le crédit, moins encore, un caprice de la mode, il n'en faudra pas plus pour bouleverser profondément ce monde de la fantaisie. On verra jeter sur le pavé une multitude d'ouvriers qui ne sont pas les plus faciles à replacer dans d'autres emplois. Que faire alors de cette masse souvent efféminée par une vie sédentaire, et incapable de tout autre travail? Enfin le pauvre, atteint comme producteur, ne l'est-il pas aussi comme consommateur? Ces magnifiques et délicats produits ne sont pas faits pour son usage. Il ne se nourrit pas de mets si raffinés. Il ne se couvre pas d'étoffes si précieuses. Il ne se meuble pas avec tout ce que la matière et l'art offrent de rare et de cher. Ce n'est pas pour lui qu'existent toutes ces consommations dispendieuses, tous ces plaisirs recherchés et hors de prix. Le pauvre gagne donc à ce que ce même luxe qui lui profite, s'il n'est pas excessif, garde une certaine mesure. Un riche fastueux emploie en bijoux de prix, en repas somptueux, en hôtels magnifiques, en chiens, en chevaux, en maîtresses, des valeurs qui, placées productivement, auraient acheté des vêtements chauds, des mets nourrissants, des meubles commodes, à une foule de gens laborieux, condamnés par lui à demeurer oisifs et misérables.

Un peuple perd à échanger trop les denrées nécessaires contre celles de luxe, en exportant les premières.

On l'a fait observer avec vérité pour l'Angleterre : le système suivi par rapport à l'Irlande, lorsqu'en présence d'une masse de prolétaires affamés on exportait les denrées nécessaires à la vie pour les échanger contre des vins fins, etc., ressemblait à la conduite d'une mère qui vendrait le pain de ses enfants pour se procurer des friandises et des colifichets. A cette façon d'agir impitoyable et impolitique, nous opposerons cet axiome : « Les besoins de la nation doivent servir de règle au commerce, et les besoins les plus pressants du grand nombre sont les premiers dont il faille s'occuper. »

Mettons enfin en regard de ces divagations deux vérités : 1° N'est acceptable moralement que ce genre de luxe qui tend à élever le niveau de la masse, au lieu de contribuer à abaisser les âmes et les caractères. — 2° N'est acceptable économiquement que ce luxe relatif et permis qui suscite réellement le travail et qui tend à créer plus de capital qu'il n'en détruit.

V

LES RÉVOLUTIONS.

Lorsque le capital reçoit un emploi vicieux, le mal en sort naturellement pour les pauvres. Le bien résulte inévitablement pour eux d'un meilleur emploi du même capital par les riches. Mais il existe entre le pauvre et le riche des relations plus personnelles, plus particulièrement marquées à l'empreinte de la liberté, de la réflexion, de la moralité. Telle est d'abord la charité :

elle revêt bien des formes et ne doit pas être confondue avec l'aumône jetée aveuglément. L'âme, le choix, ne sauraient en être absents sans que souffre ce principe lui-même, et sans que les bons effets n'en soient compromis. Or, le mauvais luxe par ses dépenses folles diminue ce fonds de l'aumône. On a pu voir qu'il ne tarit pas moins, par les habitudes égoïstes qu'il entretient, la source même de la charité dans les cœurs. Mais l'aumône n'est pas tout. A tort on a semblé longtemps réduire à cette charité qui donne le devoir du riche. Il est soumis en réalité à d'autres obligations. Le travail est le grand lien entre la richesse et la masse nécessiteuse. Le riche devra donc se préoccuper de ne pas enlever le travail au pauvre, il le lui donnera sous des formes qui lui soient profitables. C'est ce que le luxe abusif a toujours méconnu. Il a produit dans la société antique des excès qui retombaient en misère sur la population rurale et sur la classe des artisans libres. Il a eu pour conséquence, entre autres maux, dans l'ancien régime, l'absence habituelle de leurs foyers des nobles propriétaires fonciers. Le propriétaire du sol se désintéressa de la terre : le riche se désintéressa du pauvre. Les liens naturels entre une aristocratie protectrice et le peuple furent rompus. Nulle influence morale. Les relations furent froides, il y eut des froissements pénibles, enfin les sources du travail et du salaire furent fréquemment taries par l'habitude de dépenser son revenu près des cours, qui donnaient le ton, dans les villes, où un luxe frivole en profitait seul. La justice, l'équité, l'humanité, la bienveillance mutuelle, la sécurité de la propriété, reçurent

par là des blessures profondes. Tous ces principes sacrés, toutes ces conditions du bien public portèrent la peine pour bien longtemps d'un faste vaniteux.

Le mauvais luxe a pour effet d'exaspérer une guerre vieille comme le monde, mais que le bon emploi de la richesse et de la pauvreté pourrait adoucir du moins. Faire vivre le riche et le pauvre sur le pied de paix a paru de tout temps l'objet le plus désirable que puissent se proposer les mœurs et les lois. C'est aujourd'hui un problème difficile et impérieux, qui s'impose aux méditations du savant et de l'homme d'État. Le sage emploi du capital lui-même ne désarme pas toujours l'envie. Il est habituel que le pauvre se plaigne de la richesse qui rémunère son travail et qui crée mille besoins dont il profite. En vain on crie à l'envie que le luxe ne fait pas le bonheur, que de tristes réalités se cachent souvent sous de menteuses apparences :

Non enim gazæ, neque consularis
Summovet lictor miseros tumultus
Mentis, et curas laqueata circum
Tecta volantes [1].

En vain on répète à l'usage des envieux ces vers de Lucrèce sur l'impuissance de tout ce faux éclat pour conjurer les souffrances et les maladies :

Nec calidæ citius decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis ostroque rubenti
Jactaris, quam si plebeia in veste cubandum est [2].

[1] Horat., lib. I, ode 16.
[2] Lucret., I, II, vers 39 et seq.

L'envie n'a pas désarmé devant ces vérités de tous les temps. Évitons du moins de lui donner des prétextes légitimes.

L'*ère des révolutions*, cette ère ouverte depuis bientôt un siècle, rend plus sensibles ces vérités éternelles.

Que se passe-t-il le plus souvent au moment où ce grondement sourd des révolutions qui approchent commence à se faire entendre et tient le monde en émoi ? En haut le luxe règne. A la richesse accrue sous l'influence de la paix sociale et de la sécurité publique s'ajoute un mouvement factice de valeurs. Rien n'est dans la mesure. Ce n'est plus la vie avec ses mouvements réglés, c'est la fièvre. Cette fièvre est partout, dans la spéculation, dans le plaisir, dans les modes, dans la recherche de tout ce qui brille. Les classes moyennes prennent modèle sur la vie luxueuse des hautes classes. La masse fait ce qu'elle peut pour l'imiter. La misère même veut avoir son luxe. Elle ne se contente pas des spectacles et de tous les plaisirs que la ville offre à la masse : elle se jette sur les boissons excitantes. Partout on sent fermenter le levain des grands changements, le dégoût de sa situation, l'ennui du travail, le désir ardent de la jouissance. L'égalité absolue a ses apôtres : la propriété est dénoncée comme une usurpation : des idées généreuses, des plans de réforme parfois sincères, mais chimériques, des flatteries intéressées adressées à la classe pauvre, viennent en aide à ce travail de l'envie. Il se fait une alliance de tous les mécontentements. La guerre des classes n'attend plus qu'un prétexte pour éclater. Ce prétexte ne manquera pas. Une

circonstance quelconque le fera naître. Alors les institutions établies s'écroulent. Cela, semble-t-on croire, est la révolution même. On se trompe, ce n'est que la surface, le devant de la scène. Qu'on attende seulement un peu de temps, quelques mois, quelques semaines, et l'on pourra voir se réaliser la vieille et terrible sentence de l'Écriture : « *Dives et pauper obviaverunt sibi*, le pauvre et le riche se sont rencontrés. » Ils s'étaient rencontrés dans le mépris et dans la haine, ils se heurtent dans la lutte à main armée.

Quel pays, quel temps viens-je de peindre? Ces vérités ont-elles une date? Les attribuera-t-on à la France ou à toute autre nation? Cette scène se passe-t-elle à une date récente? Se rapporte-t-elle aux derniers temps qui ont précédé la révolution de 1848 et aux journées sanglantes qui l'ont suivie? S'agit-il de ces années de fausse sécurité et d'éclat trompeur qui, sous Louis XVI à Versailles et à Paris, précèdent la Révolution de 1789 et les luttes sociales qui vinrent après?... Toutes ces époques diffèrent, mais tous ces traits leur sont communs.

Ainsi échouent encore ici ces théories relâchées. Nous les avons vues aboutir à la corruption : elles aboutissent à la guerre sociale. C'est toujours par le sang que se terminent les appels aux appétits désordonnés.

VI

LE LUXE ET L'ART.

Les panégyristes du luxe ne confondent pas seulement la richesse avec le luxe. Ils confondent le luxe et l'art.

Les rapports du luxe et de l'art ne peuvent être méconnus, le moindre regard suffit pour en montrer l'importance. En un sens il est parfaitement vrai d'affirmer que le luxe nourrit l'art. Il aime à s'en parer, il achète chèrement ses produits. Il est juste aussi de remarquer que l'art rend avec usure à la richesse ce qu'il en reçoit. On ne saurait blâmer ce noble luxe qui tire sa gloire et comme sa substance même des beaux-arts. Tantôt il les rémunère sous leurs formes les plus élevées : tantôt il en provoque l'essor ; ils ajoutent à l'utile une foule d'heureux accessoires par leurs applications variées aux besoins de la vie. Mais ici s'arrête le juste hommage rendu au génie civilisateur du luxe. Nous nous refusons absolument à suivre ceux qui se font les défenseurs même des excès ; à tort ils leur attribuent des mérites particuliers ; à tort ils jugent avec indulgence des tendances funestes. Contre ces tendances on ne saurait trop énergiquement réagir.

On a opposé non sans raison le faste au beau et au commode. « A ne consulter, dit J.-J. Rousseau, que l'impression la plus naturelle, il semblerait que pour dédaigner l'éclat et le luxe on a moins besoin de modération que de goût. La symétrie et la régularité plaisent à tous

les yeux. L'image du bien-être et de la félicité touche le cœur humain qui en est avide : mais un vain appareil qui ne se rapporte ni à l'ordre ni au bonheur, et n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale peut-il exciter dans l'esprit du spectateur? L'idée du goût? Le goût ne paraît-il pas cent fois mieux dans les choses simples que dans celles qui sont offusquées de richesses? — L'idée de la commodité? Y a-t-il rien de plus incommode que le faste? — L'idée de la grandeur? C'est le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande aussitôt : Pourquoi ce palais n'est-il pas plus grand? pourquoi celui qui a cinquante domestiques n'en a-t-il pas cent? Cette belle vaisselle d'argent, pourquoi n'est-elle pas d'or? Cet homme qui dore son carrosse, pourquoi ne dore-t-il pas ses lambris? Si ses lambris sont dorés, pourquoi sont toit ne l'est-il pas? Celui qui voulut bâtir une haute tour faisait bien de la vouloir porter jusqu'au ciel; autrement il eût eu beau l'élever, le point où il se fût arrêté n'eût servi qu'à donner de plus loin la preuve de son impuissance. O homme petit et vain! montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta misère....»

A la vérité, l'art et le luxe dérivent de principes non-seulement distincts, mais complétement contraires. L'art poursuit soit la réalisation de l'idée du beau, soit la reproduction de certaines formes; le luxe d'un autre côté n'a qu'un but : paraître. L'objet de l'art est essentiellement désintéressé; celui que le luxe au contraire se propose est égoïste. Qu'est-ce aux yeux du luxe que ce beau lui-même, objet de la poursuite passionnée du

véritable artiste épris de la perfection? Rien de plus qu'un élément de ce qui brille. Le luxe paie l'art comme il paie la matière; il achète les chefs-d'œuvre comme il prodigue l'or pour les bijoux et les étoffes. Le luxe veut être le maître, car il a l'argent. Ce droit de commander qu'il s'arroge, il ne l'a pourtant pas en réalité. Non que je conteste le libre usage de la propriété, laquelle peut à volonté se communiquer ou se refuser. Mais si l'on considère lequel du luxe ou de l'art est le supérieur, lequel l'inférieur, le luxe n'a pas le droit de demander à l'art d'abdiquer son indépendance naturelle, de s'abaisser pour lui complaire.

Pourtant, consultez l'histoire : elle vous dira que ce droit le luxe l'a toujours pris sans scrupule. Alors il n'est plus un bienfaiteur, il est un maître. Cela n'a pas eu trop d'inconvénients, quand le luxe a eu le bon esprit de laisser l'art libre. Ce maître, animé d'un généreux orgueil, ce connaisseur éclairé, alors se nommera Médicis, et encore, nous le verrons, que de réserves à faire. Mais combien de moments moins glorieux où le même maître opulent, vaniteux, ne se nommera plus que Turcaret! Qu'attendre de ces ignorants et fastueux protecteurs? Qui souffrira le plus de leur patronage, la morale ou le goût ?

Cette dégradation de l'art par le mauvais luxe peut prendre telle ou telle des formes suivantes ou les revêtir à la fois : préférence accordée à la matière sur la forme, — abaissement de l'inspiration envisagée relativement aux sujets comme à l'exécution, — corruption des procédés que l'art emploie et oubli de toutes les condi-

tions de la perfection, au profit de l'improvisation facile qui obéit à la fantaisie individuelle et aux engouements de la mode.

On ne fera qu'indiquer ici le premier de ces écueils, la préférence accordée à la matière. Cette corruption grossière équivaut à l'abdication de l'art lui-même. A certaines époques, cette cause d'abaissement a exercé de véritables ravages. C'est alors qu'on a vu se réaliser dans les proportions les plus étendues ce mot célèbre : « Ne pouvant faire Vénus belle, il l'a faite riche. » L'art a pour devise ce vers du poëte : *Materiam superabat opus*. Le luxe exige les métaux précieux et les pierreries. En vain l'art voudrait employer la pierre, le marbre, le bronze, n'a-t-il pas entendu que c'est l'or qu'on lui demande? La matière par sa valeur parle un langage compris de tous, comme il l'est trop souvent d'une façon exclusive par celui qui paye : cet homme ignore sans doute qu'à Rome, dans les bons temps de l'art, la façon ajoutait à un vase d'or jusqu'à quinze ou dix-huit fois sa valeur. Que l'artiste donc se fasse artisan ; qu'il s'efface derrière le luxe. Aux bonnes époques, le luxe est moins brutal, je l'avoue : mais toujours sa nature s'ést retrouvée, et toujours aussi il a fallu que l'art en tînt compte.

Lorsque la richesse est concentrée en peu de mains, lorsqu'il y a une véritable aristocratie, fût-elle formée de marchands, comme à Venise, à Florence et dans d'autres États, l'art dans ces conditions peut encore fleurir : les sacrifices qu'on demande parfois à son indépendance seront à quelques égards compensés du côté

de la sécurité qu'une protection opulente lui assure.

Mais avoir à satisfaire une foule, fût-ce de riches, c'est joindre à la dépendance une médiocrité inévitable. Cette foule ne voudra que des sujets et une exécution à sa portée. Elle charge l'art de flatter ses instincts vulgaires ou médiocres. Dès lors n'attendons ni grandeur ni perfection.

On voudra plaire, rien de plus. En peinture ce sera la prédominance des tableaux dits de genre sur des inspirations plus élevées. Faisant allusion aux peintres de son temps, Aristote disait qu'il fallait se contenter de passer devant ceux qui peignent seulement les hommes comme ils les voient, fuir les tableaux d'un Pauson qui les peignait plus laids que nature, mais s'arrêter devant un Polygnote qui peignait la beauté : il eût pu ajouter la beauté morale, l'héroïsme, le dévouement, la pensée : car tel était le mérite de ce grand artiste qui avait gardé toute la fierté de son art et toute la liberté de son inspiration. Il ne dédaignait pas de plaire aux contemporains et n'adorait pas une beauté abstraite : ses tableaux brillaient de tout l'éclat du coloris produit avec quatre couleurs, le rouge, le jaune, le bleu, le blanc ; il savait rendre en perfection la beauté des femmes, leurs coiffures, leurs parures aux nuances variées, leurs étoffes qu'il aimait à semer de fleurs et d'oiseaux ; mais nul, on l'a dit, n'excellait davantage à saisir, à faire comprendre le caractère moral des personnages dans des scènes qui retraçaient les grandeurs et les calamités de la guerre, et il arrachait l'admiration même des philosophes.

Voilà ce que le mauvais luxe n'obtiendra jamais. Il ne fera naître ni un Polygnote ni un Phidias animé du même genre d'inspiration. Comment nier qu'il ne porte par là une mortelle atteinte à ce grand caractère public, national, civilisateur des beaux-arts, considérés comme un des instruments les plus puissants de l'éducation des peuples?

Je n'ai parlé que de médiocrité, je n'ai point encore parlé de corruption. Sous cette influence voluptueuse et frivole, on a toujours vu l'art s'efféminer. Il cherche les molles langueurs. La rêverie y ressemble à un allanguissement sensuel. La beauté même physique manque : ce n'est plus la beauté, c'est tantôt la grâce maniérée, tantôt la chair exubérante. La même cause peut produire aussi un effet tout opposé. L'art devient violent, exagéré, pour plaire à un goût à la fois inexpérimenté et blasé, à une sensibilité dépravée par l'habitude des émotions grossières. Signalons aussi la surcharge des ornements, très-sensible dans l'architecture, dans la sculpture, dans les arts qui servent à l'ameublement. Ajoutons dans la peinture, l'abus de la couleur. On voit le dessein perdre sa pureté, sa fermeté, c'est-à-dire l'art perdre son élément le plus essentiel. Sans entrer dans la vieille querelle de la couleur et du dessin, n'est-il pas de la dernière évidence que, si tous deux sont nécessaires, la nature, comme l'art, dessine avant de peindre? Des lignes nettes, des formes arrêtées, constituent le fond sur lequel se jouent la couleur et la vie, et le corps humain peut ici donner les meilleures leçons aux artisses. Le dessin y prime la couleur. Si la nature n'a pas

toujours été dans ses œuvres aussi sobre de coloris, la couleur qu'elle emploie, si l'on peut dire ainsi, ne tombe pas dans les effets heurtés et les tons excessifs. Les époques de faste tendent uniformément à renverser toutes ces lois.

On a cru servir ainsi les industries de luxe : on se trompait. Ces industries sont intéressées à la perfection des modèles. On ne les a jamais vues plus florissantes que sous l'influence de quelque artiste supérieur. Elles fleurissent surtout lorsqu'un souffle plus large et plus pur vivifie tout le domaine du beau. A ces époques privilégiées, le beau et le commode concordent presque toujours merveilleusement. Ce sont véritablement les siècles de l'art. Plus tard, une imitation maladroite, fruit du défaut de toute inspiration propre et d'une archéologie déplacée, apprendra comment cette alliance se rompt, et c'est presque toujours au goût du faste qu'il faudra imputer cette décadence.

Chose merveilleuse et vraiment morale, que cet accord de la recherche patiente de la perfection dans l'art, avec l'utilité et la convenance des applications auxquelles n'avait pas songé l'artiste ! Cette recherche de la perfection, qui est l'âme des arts, suppose une foi absolument incompatible avec le désir hâtif de s'enrichir, devenu la préoccupation dominante de tous les artistes aux époques de luxe. Artistes, soyez riches si vous pouvez, mais pensez à l'œuvre, non au prix ! Un Rubens, un Van Dyck, ont eu un train de vie de grands seigneurs : mais ils songeaient à l'œuvre, avant tout. D'autres artistes célèbres, dans les temps anciens,

réfutent le lieu commun exagéré que l'artiste doit nécessairement être pauvre. La misère risque d'éteindre le talent et n'est qu'une autre dépendance. Pourtant combien la simplicité, l'austérité même, vont mieux au génie !

On l'a dit naguère, en parlant de Michel-Ange[1] : « Ombrageux et farouche parce qu'il était timide, il fut accusé de misanthropie, et sa frugalité, la simplicité de sa vie, son habitude de n'avoir jamais personne à sa table, le firent taxer d'avarice. Avare ! il ne le fut jamais que pour lui-même, afin d'être généreux pour les autres. Quand il disait à Condovi : « Ascanio, quoique riche, j'ai toujours vécu comme un « pauvre », son jeune ami aurait pu lui répondre : « Vous avez toujours vécu pauvrement, parce que vous « avez toujours donné richement. » Eh ! que n'a-t-il pas donné, ce grand homme ! Il a donné ce dont il devait être le plus jaloux, son temps, ses ouvrages, ses dessins, ses idées, son génie même ! »

Peut-être faut-il, en effet, qu'il y ait des riches et des pauvres dans le monde des arts comme dans la société, pourvu que ces pauvres ne le soient pas à l'excès. Ce sont deux conditions qui permettent au talent de se déployer, l'une en le rendant indépendant, l'autre en le contraignant à produire. Mais dans les deux cas, ce n'est pas le lucre qui doit être l'inspiration et l'objet des efforts : il suffit qu'il en soit la récompense.

Qu'on est loin souvent de cet idéal ! Les artistes, en contact perpétuel avec la richesse et le luxe, s'habituent

[1] Discours de M. Charles Blanc, au 4e centenaire de Michel-Ange.

à les regarder comme les premières des puissances. Ils en contractent le goût. Ils aspirent à l'enrichissement par des succès faciles.

Ajouterons-nous enfin que la même influence pénètre dans d'autres formes de la pensée, qui lui paraissent au premier abord le plus étrangères? C'est ainsi que la même action corruptrice se fait ressentir à certaines époques jusque dans l'art d'écrire. Le goût fastueux s'introduit dans le style par l'effet de ces habitudes contagieuses de luxe extérieur, devenu comme un air qu'on est habitué à respirer. C'est alors que naît le goût des faux brillants. Le style se parsème de paillettes : les procédés des arts plastiques sont transportés dans la composition littéraire ; on n'écrit plus, on sculpte, on cisèle, on peint. Les idées sont comptées pour peu, elles se perdent au milieu de luxuriants détails : les images multipliées frappent les yeux et l'esprit jusqu'à l'éblouissement. Le dessin, c'est-à-dire la netteté du plan et la pureté des lignes, est ici encore de plus en plus sacrifié. Les raffinés professent pour ceux qui restent attachés à ces antiques règles un mépris non moins ouvert que ne l'est celui des sensualistes raffinés pour les censeurs surannés qui osent rappeler les vérités élémentaires de la morale. L'imagination du public, à la fois exaltée et affadie, dégoûtée du simple, ne reconnaît plus le beau que dans cette fastueuse prodigalité et dans ces recherches qui font ressembler le goût littéraire au sens d'où il tire son nom. On veut savourer comme des jouissances matérielles les beautés intellectuelles. Un raffinement maladif mêle tous les genres, comme il confond tous

les arts : car chaque art ne se suffit plus, même dans son excès; il emprunte aux autres ses procédés; la statuaire se rapproche de la peinture, et on voit la musique elle-même vouloir peindre avec des sons.

Comment nier que la religion elle-même n'ait subi parfois cette influence du faste? Nous avons reconnu que la religion a sa part de luxe légitime. Elle parle par le culte à l'imagination et aux sens comme à l'esprit, à tout l'homme en un mot ; elle peut donc emprunter l'éclat des pompes et des cérémonies, mais à la condition que de telles représentations symboliques ne seront qu'un moyen de plus d'agir sur l'âme humaine. Sous ce voile magnifique, mais transparent, il faut que l'on continue à sentir ce qui en fait la vie. L'art religieux — car nous sommes par là encore ramenés à l'art sous une de ses formes les plus grandes et les plus populaires — peut aider à l'enseignement religieux. Mais la pensée divine périt écrasée sous le faste. L'invasion du culte par un luxe sans bornes a porté le plus cruel préjudice à la religion, par exemple au seizième siècle, elle a servi de prétexte à des réactions terribles. Ce sont ces réactions qui ont mis plus tard encore le marteau aux mains de nouveaux iconoclastes; ce sont elles qui ont détruit par une barbarie sans nom des chefs-d'œuvre frappés pêle-mêle avec des objets précieux par la matière.

Concluons que, de quelque côté qu'on l'envisage, on voit tomber la prétention qu'élèvent les juges complaisants d'un luxe peu moral, et sous tous les rapports abusif. Non, ils ne représentent pas la cause de la civilisation. On a pu juger de ce qu'un tel luxe fait de l'in-

dividu, de la famille, de la richesse, des rapports des riches et des pauvres, enfin de l'art. Les doctrines relâchées seraient mortelles à cette belle cause, de même que les doctrines étroites d'un rigorisme qui veut s'imposer comme la règle souveraine du jugement et de la conduite ne font que compromettre les véritables intérêts moraux de l'humanité, inséparables d'une civilisation développée. Y a-t-il un point juste entre ces deux excès? Nous le croyons, et nous avons essayé de le montrer. Ce point est-il facile à atteindre dans la pratique? Il nous suffira de dire qu'il n'est pas du moins impossible de s'en rapprocher, ou, si l'on veut, de s'en éloigner beaucoup moins qu'on ne l'a fait. Éviter tout mauvais luxe, tant qu'il y aura des richesses et une liberté humaine, c'est sans doute une chimère. Mais on peut éviter de retomber à beaucoup près dans d'aussi fréquentes et redoutables aberrations. C'est notre force et notre espoir, en nous consacrant à ce sujet si grave et si délicat, de penser que, si l'expérience et la réflexion ne sauraient amener sur la terre le règne absolu du bien, ils peuvent mettre l'opinion en possession plus pleine de quelques vérités désormais acquises, et la rendre beaucoup plus vigilante et plus efficace dans ses censures. Otons ses forces à l'erreur, nous aurons ôté ses prétextes au mal.

CHAPITRE V

LE LUXE ET LES FORMES DE GOUVERNEMENT

La plupart des écrivains politiques ont consacré aux rapports de l'État avec le luxe privé et le luxe public des considérations plus ou moins étendues. En outre, il a fallu que les législateurs donnassent une solution à ces questions délicates. Pendant un long passé, l'État a exercé sur la vie privée un empire à peu près illimité. Le législateur, maître de l'éducation comme de la religion, de la propriété elle-même et de l'industrie, n'éprouve alors aucun scrupule à régler comme il l'entend le luxe des particuliers. Le vêtement, la table, le train de la vie tout entier, ne sont pas hors de sa compétence. C'est seulement affaire de plus ou de moins, et Solon ne fait qu'user modérément d'un droit que Lycurgue pousse jusqu'à l'anéantissement de la liberté individuelle. Plus tard la sphère des droits personnels s'étend là comme ailleurs; mais il s'en faut que toute prétention réglementaire ait disparu. La loi prétend encore fixer un *maximum* à certaines consommations. Plus le principe monarchique

s'affermit et plus prévalent les souvenirs du droit romain, plus cette intervention devient fréquente. C'est le temps des lois somptuaires. Toute question de ce genre n'a pas disparu avec la grande émancipation de 1789. On ne fait plus aujourd'hui, il est vrai, de lois somptuaires, mais on continue à s'enquérir si, dans la taxation de certains produits et de certaines branches d'industrie et de commerce, l'État aura égard au caractère moral ou non, nécessaire ou non de la consommation. Les moins modérés veulent des impôts *contre* le luxe, les plus modérés acceptent, réclament parfois des taxes *sur* le luxe.

Même divergence de point de vue quant au luxe public. Ici l'État ne saurait être mis tout à fait hors de cause ; mais la différence est grande entre les écoles qui lui attribuent un rôle de première importance, et certains économistes qui réduisent ce rôle presque à rien. C'était entièrement affaire d'État chez les anciens. Tout en regardant l'autorité comme souveraine en pareille matière, ils abandonnaient une partie considérable du luxe public aux riches particuliers, qui s'en faisaient un moyen d'influence. Les proportions du luxe public se sont beaucoup restreintes. Nous ne le chargeons plus au même degré de nous amuser, nous ne lui attribuons plus la même importance comme instrument d'éducation populaire. Aujourd'hui il s'agit seulement de quelques fêtes, et surtout de l'intervention du gouvernement sous forme de direction et de subvention dans le domaine des beaux-arts. La part de protection de l'État, et les formes qu'elle doit prendre ici, n'ont pas cessé d'être livrées à de nouvelles controverses, auxquelles le budget

donne chaque année un intérêt qui n'est pas exclusivement philosophique.

Voilà la partie générale de ce qu'on peut nommer la politique du luxe. Elle est liée aussi à des questions plus spéciales : je veux parler des formes de gouvernement, lesquelles, non moins évidemment, influent sur le degré de développement et sur les formes variées du luxe soit privé, soit public.

Monarchie, aristocratie et démocratie, telle est ici la classification la plus usitée, et peut-être encore la plus acceptable. Au reste, ces formes ne se présentent pas toujours à l'état pur, et il faut tenir compte de la manière assez variée dont elles peuvent se combiner. Évitons la confusion trop fréquente entre l'ordre civil et l'ordre politique, le gouvernement et la société. Qui ne sait, par exemple, qu'en fait une société, aristocratique ou démocratique par son organisation intérieure, a pu être très-monarchiquement gouvernée ? Enfin ayons présentes les différences de l'État antique et de l'État moderne, mises singulièrement en oubli par des écrivains qui ont par là contribué à répandre bien des idées fausses dont la société ressent encore les fâcheux effets.

I

LE LUXE ET LA MONARCHIE.

Le nom de Montesquieu reviendra plus d'une fois dans cette étude, et il n'y a pas lieu de le regretter ; il est de ceux qui illustrent une discussion et qui ont le plus de

chance de la féconder en excitant la pensée, même lorsqu'ils provoquent les objections. L'auteur de *l'Esprit des lois* traite à plusieurs reprises la question des rapports du luxe avec les institutions politiques. C'est une des parties de son livre les plus sujettes à contestation : on y rencontre des énigmes, des idées qui surprennent par un air de paradoxe, de vraies erreurs, où son temps a bien aussi une part de responsabilité. Son tort ou son mérite est d'y avoir mis son empreinte, qui donne à tout un relief saisissant. Disciple de l'antiquité, il ne discerne pas toujours les conditions de la vie moderne. Pour lui, la propriété est une pure convention née de la loi et, du moins au début, une sorte d'usurpation. La richesse des uns est prise sur la part des autres. Cette idée était celle de la plupart des jurisconsultes comme des théologiens. « Selon la loi de la nature, disait Bourdaloue, dans son sermon sur *l'Aumône*, tous les biens devaient être communs : comme tous les hommes sont également hommes, l'un, par lui-même et de son fonds, n'a pas de droits mieux établis que ceux de l'autre ni plus étendus; ainsi il paraissait naturel que Dieu.... leur abandonnât les biens de la terre pour en recueillir les fruits, chacun selon ses nécessités présentes. » — « Quand le riche fait l'aumône, reprend le même orateur, conséquent avec l'idée qu'il vient d'énoncer, qu'il ne se flatte pas en cela de libéralité; car cette aumône, c'est une sorte de *dette* dont il s'acquitte, c'est la *légitime du pauvre*, qu'il ne peut refuser *sans injustice*. » Tel est, avec une conformité de vues qui frappera tous les esprits attentifs, le fonds d'idées qu'a développées Montesquieu pour en tirer toute

sa théorie des rapports du luxe avec les formes du gouvernement. « Pour que les richesses *restent* également partagées, écrit-il, il faut que la loi ne donne à chacun que le nécessaire physique. Si l'on a au delà, les uns dépenseront, les autres acquerront, et l'inégalité s'établira. Supposant le nécessaire physique égal à une somme donnée, le luxe de ceux qui n'auront que le nécessaire sera égal à zéro ; celui qui aura le double aura un luxe égal à un ; celui qui aura le double de bien de ce dernier aura un luxe égal à trois ; quand on aura encore le double, on aura un luxe égal à sept ; de sorte que, le bien du particulier qui suit étant toujours supposé double de celui du précédent, le luxe croîtra du double plus une unité, dans cette progression, 0, 1, 3, 7, 15, 31, 63, 127. » Telle est la théorie de Montesquieu. Elle résout la notion du luxe dans la notion de l'inégalité elle-même. Le luxe, c'est « tout ce qui excède le nécessaire physique égal chez tous. » D'où il conclut que, « les richesses particulières n'ayant augmenté que parce qu'elles ont ôté à une partie des citoyens le nécessaire physique, il faut qu'il leur soit *restitué*. » Restitué! Oui, cette phrase, qu'on pourrait croire de Jean-Jacques Rousseau, est bien de *l'Esprit des lois*! Or les gouvernements sont seuls en état de faire cette restitution, ou plutôt d'obliger les riches à la faire, dans une mesure que Montesquieu considère comme variable, et par des procédés différents eux-mêmes selon la nature des institutions.

La monarchie voulant le luxe, le riche restitue en dépensant beaucoup : moyen commode qui pourra ne

pas paraître suffisant aux pauvres, s'il est vrai que la propriété soit une usurpation ! Des logiciens moins emportés qu'un Proudhon seront tentés eux-mêmes de le trouver peu satisfaisant au point de vue du juste, car enfin c'est une méthode singulière pour réparer une injustice que de n'avoir d'autre pénitence à faire que d'en jouir.

L'aristocratie, qui exige la *modération*, admettra les lois somptuaires que la monarchie réprouve. Elle ne permettra pas à l'inégalité d'aller trop loin ; elle fera restituer aux riches par des dons et des distributions publiques.

La démocratie voudra des lois somptuaires au nom de l'égalité ; elle emploiera même un instrument plus efficace pour y ramener. Cet instrument d'une précision rigoureuse est mesuré par Montesquieu sur les calculs de progression que je viens d'indiquer à propos de l'inégalité. Or quel est-il ? On ne doit pas hésiter à lui donner son vrai nom, c'est *l'impôt progressif*, mis en œuvre par certaines législations antiques. Montesquieu, qui les cite avec approbation, trouve d'autant moins d'objections à y faire que sa propre façon de raisonner aurait pu se passer en ce cas de l'autorité d'exemples historiques : la logique seule l'y conduisait.

Dans l'état où des observations plus complètes ont amené les sciences sociales, combien il y aurait, pour l'économiste et pour le politique, de remarques à faire sur ces assertions ! En politique, Montesquieu représente, au dix-huitième siècle, la raison et le savoir, au milieu d'écrivains qui procèdent par l'imagination et l'abstraction. Ce grand nom n'abrite pas moins ici des idées ou

trop vagues ou fausses. Si dépenser beaucoup signifie la commande abondante de travail faite par les riches, ce moyen-là n'a rien d'exclusivement monarchique. C'est le lien même de la société; c'est la condition à laquelle vit la masse des hommes. En comparaison, les distributions de vivres, les taxes sur les riches, ne sont rien. Entend-on par dépenser beaucoup dépenser n'importe comment, et fait-on l'éloge de la prodigalité? Montesquieu contredirait alors d'excellents passages où il la condamne.

Le tort de l'illustre écrivain est trop souvent, dans cet examen de la question du luxe, de subordonner des vérités essentielles à de prétendues convenances politiques, soit pour poser des règles, soit pour motiver des exceptions.

Ainsi il veut exceptionnellement dans la monarchie elle-même des lois somptuaires, quand les achats de luxe à l'étranger épuisent le numéraire et la richesse du pays, opinion qui s'inspire de préjugés économiques et que la politique justifie peu.

Subordonner la question du régime des dots à celle du luxe dans ses rapports avec les institutions, n'est-ce pas de même risquer de prendre la question par un seul côté, qui n'est pas, tant s'en faut, le plus décisif? Montesquieu veut que les dots soient considérables dans les monarchies, pour que les maris se trouvent mis au niveau du luxe établi, médiocres dans les républiques, où le luxe ne doit pas régner. Il juge de même la communauté des biens entre le mari et la femme très-convenable dans le gouvernement monarchique, où elle intéresse les femmes aux affaires et au soin de la maison,

peu convenable dans les républiques, où « les femmes ont plus de vertu. » Que d'arbitraire dans ces prétendues convenances ou nécessités, qu'on pourrait tout aussi bien retourner en sens inverse, en soutenant que la communauté des biens entre le mari et la femme s'impose davantage dans les républiques, comme plus conforme à l'esprit d'égalité! Que dire enfin de la vertu des femmes sous les républiques, par opposition aux autres gouvernements? est-ce là un de ces axiomes qu'il faille accepter les yeux fermés? Quelles singulières républicaines que les héroïnes de Boccace!

C'est sur l'histoire que Montesquieu prétend marcher constamment appuyé; c'est l'histoire qui lui fournit tant de vues profondes, et, ce que son œuvre a de plus admirable, c'est d'être un immortel monument élevé à la méthode historique. Eh bien, les règles qu'il pose sur le luxe en rapport avec les institutions sont plus souven démenties que justifiées par les faits.

La monarchie, dit-il, ne fera pas de lois somptuaires : soit, mais toute son histoire en est remplie.

L'aristocratie, dit-il encore, sera modérée quant au luxe : or, rien de plus immodéré que l'histoire du luxe dans les aristocraties.

Les républiques, ajoute-t-il enfin, seront vertueuses et n'auront pas de luxe : eh! qui sait mieux que Montesquieu que la république romaine a passé les trois quarts de son existence à ne pas être vertueuse et à abuser du luxe?

Et pourquoi cet échafaudage si ingénieusement laborieux? Pour aboutir à reconnaître qu'en fait le luxe s'est

montré souvent pernicieux sous la monarchie jusqu'à en ébranler le principe et l'existence même.

C'est au sujet de la Chine qu'il le démontre en fort beaux termes. N'y a-t-il donc qu'en Chine que pareille chose se soit vue? N'est-ce qu'en Chine que des dynasties, qui avaient commencé par les mâles vertus des conquérants, ont fini par une série de successeurs amollis par le faste et les délices? L'auteur de *l'Esprit des lois* n'a d'yeux ici que pour la Chine. Il fait à peine avec d'autres pays plus voisins de nous quelque rapprochement indirect; c'est bien sur les vingt-deux dynasties chinoises qu'il épuise sa sévérité. Aussi les lois somptuaires seront-elles excellentes en Chine pour ce motif et pour d'autres fort contestables; mais si elles sont bonnes à Pékin, pouquoi ne le seraient-elles pas à Paris? Ou plutôt seront-elles efficaces quelque part? Nous dira-t-il qu'il n'en faut pas en France, où la monarchie repose sur l'*honneur* et sur la nécessité de beaucoup dépenser? Je ne sais pas bien ce que la cupidité des nobles contemporains de Law et du régent avait de commun avec l'honneur, mais j'avoue que, quant à la nécessité de beaucoup dépenser, tous, princes et riches, s'en acquittèrent à merveille.

Ces remarques n'impliquent à aucun degré l'idée de rabaisser un monument autour duquel l'ignorante indifférence de la foule peut faire le vide, sans en lasser les amis des pensées fortes en philosophie politique et en histoire. Montesquieu n'est pas le seul homme de génie qui se soit montré habile à voir clair où les autres ne découvrent rien, sans savoir toujours discerner ce que

d'autres plus médiocres aperçoivent clairement avec des yeux ordinaires.

C'est ce qui nous encourage à dire quelques mots des rapports du luxe avec la monarchie.

Il faut mettre à part le despotisme pur. Ce pouvoir d'un autocrate qui s'exerce sans nulle limite en droit ni en fait ne peut même être confondu avec la monarchie absolue, telle que l'ont connue les modernes, et notamment la France. Ce dernier gouvernement, quels qu'en aient été les abus, n'existe guère sans rencontrer quelques barrières légales ou du moins morales.

A plus forte raison, ces deux formes ou, si l'on veut, ces deux nuances tranchées se distinguent de la monarchie tempérée, représentative ou constitutionnelle. Celle-ci semble offrir avec les précédentes non plus seulement une différence de degré, mais de nature. Elle admet le droit populaire à sa base et dans son exercice même. Elle se meut dans le cercle régulier, infranchissable, des constitutions et des lois.

Quels seront les caractères du luxe despotique?

Avant tout, celui d'une fantaisie désordonnée, telle qu'on peut l'attendre de rêves illimités au sein d'une puissance assez grande pour tout oser : toute-puissance apparente, sans force devant la nature des choses. De là cette fureur qui prend mille formes. Cette disproportion entre les entreprises d'une ambition sans bornes et les limites qu'elle rencontre dans le monde extérieur et dans notre nature même fait comprendre le caractère inquiet du luxe despotique. De là, ses tentatives démesurées, ses œuvres colossales, ses caprices malsains.

Alimentées à la source amère de l'ennui, exaltées par la satiété même, ses folies se ressentent de cette origine. On a peint souvent des despotes livrés au luxe ; c'est le despotisme dans le luxe que nous essayons de montrer. Nous laisserons plus tard faire sa tâche à l'histoire, qui préfère les portraits aux types. Elle étale devant nous une collection de monstres, comme si ces criminelles fantaisies n'étaient que des singularités. Faut-il persister à voir une simple exception dans Caligula, qui assaisonne de caprices sanguinaires son amour pour les spectacles, et qui, manquant un jour de criminels à jeter dans l'arène, y précipite quelques-uns des spectateurs ? Mais quoi ! Claude, plus débonnaire, force lui aussi à combattre des employés des jeux, sous le frivole prétexte d'une machine qui avait manqué son effet. Un Néron fait subir le même traitement à des chevaliers et à des sénateurs. On cite d'autres fantaisies analogues d'un Domitien, d'un Commode, d'un Galerius, et de tant d'autres. On a paru croire aussi que l'exception est dans la corruption romaine, qui semble calomnier le despotisme lui-même. La preuve du contraire est partout. L'histoire de l'empereur Cheou-sin, onze cents ans avant l'ère chrétienne, vaut celle d'Héliogabale. La femme de cet empereur fit élever à la débauche un temple fastueux. Elle y passait des jours et des nuits, mêlant des raffinements de luxe sans nom à des voluptés infâmes et à d'atroces supplices. Sous une autre dynastie, l'empereur Yeou-wang et sa digne épouse Pao-sse marchent dans cette même voie jusqu'à ce que le soulèvement de leurs sujets et l'invasion des Tartares aient

mis un terme à leurs excès et à leur vie. Quel empereur romain entrerait en parallèle avec le terrible réformateur Hoang-ti? Après avoir noyé les abus dans le sang, il s'entoure lui-même d'une pompe inouïe, possède dix mille chevaux dans ses écuries, dix mille femmes dans son harem. Il termine cette vie fastueuse par de plus fastueuses funérailles. On immola sur son tombeau plusieurs milliers d'hommes dont la graisse servit à entretenir des milliers de torches funéraires. Qu'il y ait ou non exagération dans de tels récits, le fond subsiste : voilà le despotisme dans sa grossièreté fastueuse : les accessoires, les décors seuls varient.

Tacite dit d'un de ces despotes qu'il a peints avec le plus d'énergie un mot admirable : *Ut erat incredibilium cupitor;* il voulait l'*incroyable!* Ce mot s'applique au luxe despotique lui-même, à ce luxe qui construit des colosses, sauf ensuite à les trouver trop petits, qui invente de monstrueux plaisirs dont il se fatigue, qui se crée au besoin d'inutiles obstacles pour les renverser, et qui incessamment change sans autre objet que le changement. Il veut l'incroyable! C'est là sa devise et le principe de ses folies, de sa nature insatiable, toujours en quête de nouveaux rêves.

On a plutôt diminué qu'exagéré la part du luxe et de la cupidité dans les crimes du despotisme. La raison d'État a souvent caché d'inavouables convoitises. On allègue la sécurité du prince, et ce qui se trouve au fond de ce prétexte ce sont ces désirs infinis, c'est la volonté de subvenir à d'excessives prodigalités. Mais ces violences qui se terminent à une élite, ces violences amnistiées

par l'opinion populaire, trop souvent disposée à voir des vengeurs dans les despotes qui faisaient participer la masse, sous forme de plaisirs publics, au fruit de leurs rapines, ces violences ne sont pas tout. Un tel tableau se complète par l'oppression de la masse elle-même. Elle devait être condamnée à porter le fardeau du faste constructeur sous la forme non-seulement d'impôts à payer, mais de corvées effroyables. Ici on cesse de compter les victimes ; nul abus plus odieux n'a été fait de la force humaine, et l'on en suit la trace à partir des Pyramides. Au reste, un mot suffira pour donner une idée de ce que le despotisme a su en tirer de prodiges : la mécanique moderne se reconnaît vaincue devant telle de ces œuvres ; elle ne se chargerait pas toujours de faire avec des machines ce qu'elle ne peut même s'expliquer qu'on ait fait avec des hommes !

Je ne fais qu'indiquer les effets connus du gouvernement despotique sur le luxe. On croit qu'il l'étouffe par la crainte ; en réalité, il le développe. Non-seulement il détourne de ce côté les âmes dégoûtées des affaires publiques, mais il en fait une sorte de calcul de prévoyance par la préférence donnée aux objets précieux et rares. On préfère les matières d'or et d'argent, les pierreries à la terre, qu'on surtaxe et qu'on pille. Ce n'est pas le despote seul qui possède ces parures magnifiques, ces *trésors* remplis de richesses de tout genre, comme on le voit encore en Orient. Tous les riches suivent cet exemple non pas seulement par goût, mais à titre de réserve. Une telle habitude ne peut qu'entretenir les habitudes de paresse et de vice. C'est la suite d'une richesse toute faite,

qu'on ne reproduit et ne renouvelle pas, qui n'exige aucun effort pour se perpétuer, ni de la part de ses possesseurs, ni de la masse privée de travail et des éléments du bien-être. Il est curieux que la prodigalité sorte du même défaut de sécurité qui engendre ces accumulations qu'on prendrait pour de l'avarice, et rien pourtant n'est plus vrai. Il est naturel après tout qu'on dissipe en jouissances rapides des richesses menacées et compromettantes. Se laisser ruiner par les passions d'autrui, quand on peut avec le même or satisfaire les siennes, serait duperie. On se précipite dès lors dans la ruine volontaire au sein des voluptés, comme il arrivait, au temps du despotisme impérial à Rome, qu'on se dérobât aux tortures par une mort de son choix. Ce n'est là ni un tableau de fantaisie, ni une simple page d'histoire ancienne ; on trouve à vérifier ces observations dans ces provinces orientales aujourd'hui si désolées. Rien ne frappait plus un voyageur français en Moldavie et en Valachie il y a environ quarante ans[1]. C'est un jeune boyard qui décrit à notre spirituel compatriote les maux de son pays : il les attribue aux mêmes causes que nous venons d'indiquer : c'est le luxe qu'il accuse, et c'est le despotisme qu'il en rend responsable. Si dans les emplois publics on pillait du petit au grand, c'était la faute de ce désir de paraître, devenu la passion dominante. Et pourquoi était-on si pressé de jouir ? « C'est que tout était précaire et qu'on ne savait faire autre chose que de se livrer au jeu, au luxe ou au libertinage, seules jouissances qu'un régime à la fois si

[1] M. Saint Marc Girardin, *Souvenirs de voyage*.

peu sûr et si oppressif permette et autorise. » C'est là encore ce qui fait comprendre ce faste incohérent, ces armées de domestiques, ces vêtements magnifiques, ces riches équipages, avec l'absence des aisances les plus habituelles en Europe. On a des bijoux, des objets précieux de tout genre, et ce qui serait ailleurs le nécessaire fait défaut. « C'est le luxe turc qu'on a pris, faute de mieux, et sous l'influence des mêmes causes qui ont produit le luxe turc. »

J'ai distingué le despotisme et la monarchie absolue, l'un qui apparaît surtout sous les traits du despotisme oriental et païen, l'autre qui présente une forme de gouvernement moins brutale.

Théoriquement, je n'ai ni le mérite, ni le tort de cette distinction.

On la rencontre d'abord dans Bossuet.

L'auteur de la *Politique tirée de l'Écriture sainte* parle du despotisme avec une horreur dont témoignent les maximes suivantes devenues, dans son livre, autant de têtes de chapitres : « Tous les hommes sont frères. — Nul homme n'est étranger à un autre homme. — Chaque homme doit avoir soin des autres hommes. — L'intérêt même nous unit. — Il faut joindre les lois au gouvernement pour le mettre dans sa perfection. — La loi est sacrée et inviolable. — Le prince n'est pas né pour lui-même, mais pour le public. — Le prince inutile au bien du peuple est puni aussi bien que le méchant qui le tyrannise. — Le gouvernement doit être doux, etc. » — Bossuet commente encore ces paroles de David sur le roi qui « jugera le peuple avec équité, et fera justice au pauvre. » Il paraphrase ce

sublime anathème d'Isaïe contre les despotes : « Malheur aux pasteurs d'Israël qui se paissent eux-mêmes. Les troupeaux ne doivent-ils pas être nourris par les pasteurs? Vous mangiez le lait de nos brebis, et vous vous couvriez de leurs laines... Vous n'avez pas fortifié ce qui était faible, ni guéri ce qui était malade, ni remis ce qui était rompu, ni cherché ce qui était égaré, ni ramené ce qui était perdu ; vous vous contentiez de leur parler rudement et impérieusement... Et voici ce que dit le Seigneur : « Je rechercherai mes brebis de la main de leurs pasteurs, et je les chasserai, afin qu'ils ne paissent plus mon troupeau et ne se paissent plus eux-mêmes, et je délivrerai mon troupeau de leur bouche, et ils ne le dévoreront plus. » Et pourtant Bossuet écrit : « L'autorité royale est absolue. » Il l'entoure pour la contenir du cortége des vertus chrétiennes, il la menace de la colère divine, il trace enfin un idéal de royauté, qui serait admirable, si des freins tout moraux suffisaient à refréner les passions humaines.

La même distinction — dont on va voir l'application quant au luxe — se retrouve dans Montesquieu. « Point de monarque, écrit-il, point de noblesse; point de noblesse, point de monarque, mais un despote. » Une hiérarchie héréditaire entoure, soutient, et, dans une certaine mesure, contient la monarchie absolue, tandis que le despotisme n'est qu'une société d'égaux sous un maître. Voilà ce que Montesquieu marque admirablement.

La distinction n'est donc pas vaine, et elle est loin d'être sans conséquence pour le sujet qui nous occupe.

Il serait peu équitable, par exemple, d'assimiler les

excès de luxe de la monarchie française, même au temps où elle se rapprochait le plus de la monarchie absolue, à ce luxe effréné du despotisme oriental et romain.

Il est vrai qu'on s'est plu à atténuer et ce luxe romain lui-même et ces excès chez les empereurs, en montrant chez nous un luxe qui atteindrait à des proportions supérieures encore.

Nous ne saurions souscrire à ces conclusions, déjà indiquées dans la célèbre *Histoire romaine* de M. Mommsen. Elles ont été développées par un érudit, M. Friedlænder, dans un tableau des mœurs romaines depuis Auguste jusqu'à la fin des Antonins. Je crains que l'auteur allemand n'ait trop confondu l'étendue du luxe avec ses excès.

Les anciens possédaient moins de richesse et moins d'objets de luxe, mais ils en abusèrent, nous persistons à le croire, bien davantage.

Il n'importe guère qu'on allègue la magnificence coûteuse de tels repas ou de telles fêtes donnés à des jours exceptionnels, dans nos palais ou nos hôtels de ville.

Ces dépenses et toutes celles de luxe sont loin de prendre autant qu'à Rome sur l'ensemble des revenus particuliers et publics. Elles n'ont pas le caractère extravagant qu'on reproche souvent à bon droit au luxe romain et en particulier à celui des empereurs. On ne prétend taire ici aucune des profusions scandaleuses de nos rois; mais une invincible justice s'oppose à ce que l'on compare le plus magnifique et le plus fastueux, comme le plus absolu d'entre eux, à ces empereurs qui firent

asseoir sur le trône de l'univers un luxe pervers et insensé.

On cite de même des bravades de prodigalité imputables à notre noblesse. Soit : tout ce qu'on soutient ici, c'est que cette sorte de luxe qui jette un défi à la nature, dépense pour dépenser, détruit pour détruire, tient sensiblement moins de place dans nos sociétés, et joue un bien moindre rôle dans les monarchies modernes.

Qu'on nous permette seulement d'expliquer notre pensée à l'aide de quelques rapprochements. Les temps modernes ont vu de capricieuses maîtresses de rois se livrer à toutes les fantaisies dispendieuses. Elles ont pu se montrer aussi jalouses d'étaler des perles qu'une Cléopâtre; mais en est-il une seule qui aurait eu l'audace, si elle en avait eu l'idée, de dissoudre et d'avaler ces perles précieuses par un jeu insensé? Vous cherchez en vain dans le luxe des tables quoi que ce soit d'analogue à ces ridicules plats d'oiseaux parleurs et chanteurs, dont l'unique mérite était de coûter des sommes folles. Si le luxe de la monarchie absolue a pu sacrifier des hommes pour arriver à ses fins, il ne s'est pas complu dans l'idée abominable, si fréquente chez ces âmes profondément perverties, que c'était là une nouvelle saveur ajoutée au plaisir que l'on goûtait. C'est là une distinction qu'on ne saurait effacer sans nier ce progrès relatif qui diminue le mal, même quand ce mal reste effrayant, ce qui est le cas de la monarchie absolue.

Nous n'avons garde ici d'entrer dans les détails; il suffit que ce soit presque un lieu commun que de rappeler

les abus fastueux qui forment une partie considérable de son histoire. On a décrit ses fêtes excessives, ses profusions sans limites, ses palais où un luxe ruineux était en quelque sorte imposé aux courtisans. Sa domesticité formait tout un monde, une organisation hiérarchique, et dans ces maisons royales la dépense semblait croître avec l'inutilité de l'emploi. Des milliers de fonctions parasites et la seule vie quotidienne engloutissaient des sommes supérieures à celles qui défrayaient d'importants services. Il ne suffirait pas aujourd'hui, alors que tant de moyens de connaître à fond ces abus s'offrent à nous, de les rappeler en termes généraux. On ne peut non plus les couvrir du voile d'une sorte de complicité, comme Voltaire le fait quelquefois au sujet de Louis XIV, à cause de l'éclat qui s'y est mêlé. Sans contester à une grande monarchie, dans les conditions historiques où elle s'était constituée, une part légitime de représentation et de splendeur; sans crier trop tôt à l'abus, on a le droit de pénétrer jusque dans les détails de ce luxe de cour, véritablement sans limites et sans réserve, parce qu'il était sans contrôle. La partie de ses comptes qui subsiste aide à supposer celle qui a disparu. On peut en tirer cette conclusion que les gaspillages du luxe parasite tiennent encore plus de place qu'on n'était disposé à le croire dans les embarras financiers de l'ancienne monarchie.

Ce serait une question même à ce propos de savoir si les femmes, considérées comme objet de luxe royal, n'y ont pas coûté plus cher, ne sont pas entrées dans la ruine générale pour un chiffre plus fort, que sous le régime despotique. Nous n'hésitons guère à l'affirmer

pour notre compte. La monarchie absolue a ouvert ici une source de luxe et de prodigalités qui peut passer pour une de ses inventions les plus originales. « Dans les États despotiques, dit Montesquieu, les femmes n'introduisent pas le luxe, mais elles sont elles-mêmes un objet de luxe. »

Ainsi elles n'introduisent pas le luxe : c'est déjà bien quelque chose. En effet, elles « sont extrêmement esclaves. » De plus, « comme, dans ces États, les princes se jouent de la nature humaine, » ils ont plusieurs femmes, et mille considérations les obligent de les renfermer. Donc on ne les prend pas pour modèles. La débauche, voilà le luxe du despotisme, et il ne laisse pas de coûter assez cher, surtout par les effets indirects. La polygamie, avec ses marchés où les femmes sont vendues comme des troupeaux, et avec son entretien coûteux, est à vrai dire la lèpre de ce régime. Sans vouloir l'accepter en échange de nos abus modernes en ce genre, on peut soutenir que le règne des favorites a coûté plus cher que les harems les plus dispendieux.

Le grand écrivain que je viens de citer dit à ce sujet : « Les femmes ont peu de retenue dans les monarchies, parce que, la distinction des rangs les appelant à la cour, elles y vont prendre cet esprit de liberté qui est à peu près le seul que l'on y tolère. Chacun se sert de leurs agrémens et de leurs passions pour avancer sa fortune, et comme leur faiblesse ne leur permet pas l'orgueil, mais la vanité, le luxe y règne toujours avec elles. »

On a pu mesurer cette influence sur les modes, où

elles ont porté la magnificence, et la mobilité, plus coûteuse encore, et sur les mœurs elles-mêmes, qui s'en ressentent de tant de manières.

Cette action générale exercée par les femmes sur le luxe est due en partie à l'influence qui constitue le fléau plus moderne, que je viens de désigner sous son vrai nom : le règne des favorites. Qu'on ne dise pas que les despotes ont parfois élevé au plus haut rang une de leurs concubines : ces femmes n'ont pas régné. Leur exemple n'a pas répandu la contagion du luxe ; elles n'ont presque jamais eu d'action sur la politique.

Les favorites au contraire propagent et corrompent le luxe par l'influence de la cour sur la ville : elles envahissent le gouvernement, qu'elles n'ont guère manqué d'avilir.

Pour combien, dans ce bilan du luxe des monarchies, où la galanterie même est devenue une affaire d'État, faudra-t-il compter les trafics de places, les intrigues secrètes, les marchés où les intérêts publics sont sacrifiés, où la situation même du pays est compromise au dehors par des choix indignes, par des menées qui prennent pour point d'appui l'intérêt, le caprice, la fortune d'une femme !

Il est étrange que ce soit la conséquence d'un progrès, — l'importance morale et sociale rendue à la femme par les nations occidentales et chrétiennes, — et n'y a-t-il pas lieu de s'étonner qu'il faille voir dans la domination d'une courtisane l'effet indirect des idées qui furent répandues dans le monde par la chevalerie ?

Les arts prêteraient au même parallèle. On trouve-

rait la monarchie absolue supérieure, malgré ses vices, au despotisme pur, qui n'a guère mis sur eux la main que pour les corrompre. Il n'a produit en effet ou encouragé à se produire que des choses excessives et de mauvais goût, tantôt des colosses qui rappellent sa nature violente et son ambition disproportionnée à l'humanité, tantôt des œuvres d'une grâce fausse, d'un genre maniéré, d'une mollesse affadie. Dans ces œuvres sans âme, la sensualité énervée domine, quand ce n'est pas la débauche qui s'y étale. Tel sera l'art efféminé du temps des Néron et des empereurs byzantins, ou plutôt tel sera l'art partout où le despotisme s'établira, si les arts subsistent sous son ombre. La monarchie absolue n'a pas été sans mériter plus d'une fois les mêmes reproches sous ce dernier rapport. Elle a paru se complaire aussi dans ces œuvres que n'anime aucun souffle moral ; mais elle n'a pas fatalement suivi cette loi d'abaissement. La protection des arts, comme des sciences et des lettres, y remplit plus d'une page glorieuse. On l'a vue porter même dans le luxe, poussé jusqu'à des limites bien reculées, la grandeur et le goût. Elle obéissait alors au naturel du prince et au caractère du siècle, empreint dans toutes les œuvres du génie.

Le luxe public fait naître des observations analogues. Il a eu de très-fâcheux côtés, mais comment méconnaître qu'à certaines époques où la masse s'identifiait avec la monarchie, le luxe royal n'ait paru en quelque sorte devenir le luxe national? Telles furent ces cérémonies et ces pompes dont la monarchie marquait toutes les

grandes dates de son existence. Ces moments d'enthousiasme sont comme l'âge d'or des monarchies. Plus tard la réflexion vient avec le désenchantement. Il arrive même que le peuple, livré naguère à une satisfaction irréfléchie, se montre plus d'une fois injuste, amer, dénigrant. Dans ces temps de scepticisme mécontent, tout luxe royal l'offense, et toute solennité blesse ses regards. Ce sentiment, lorsqu'il éclate en pleine prospérité, annonce qu'une heure fatale a sonné : la monarchie fondée sur l'enthousiasme a cessé d'être. Elle est sur le point de disparaître dans les profondeurs de l'histoire, ou du moins elle ne sera plus qu'un gouvernement de réflexion et de raison. En de pareils temps, le problème du luxe public devient fort difficile à résoudre, car l'imagination qui aidait à le produire et à en jouir s'est éteinte. Le peuple sait qu'il en fait les frais, et il n'est plus si sûr que les spectacles qu'on lui offre l'amusent et l'intéressent. La froide défiance, l'ironie sèche, ont dissipé tous les prestiges. La quantité de plans qu'on fait alors pour restaurer un luxe public populaire prouve elle-même la difficulté de l'entreprise, dans le vide laissé par des croyances plus simples et par des mœurs plus naïves.

Nous terminerons ce qui concerne la monarchie absolue comparée au despotisme par une observation qui explique en très-grande partie la diversité de leur luxe ; nous voulons parler de la différence des origines qu'ils s'attribuent l'un et l'autre. Le monarque absolu des temps modernes n'est plus un dieu. Le despote n'attendait pas la mort pour recevoir l'apothéose ; il possédait de

son vivant des temples où fumait un encens perpétuel : il s'efforçait de réaliser sur la terre, et dans son palais même, l'Olympe où sa place était marquée d'avance. Le christianisme a ramené le monarque absolu aux proportions de l'humanité, comme le judaïsme l'avait fait déjà pour ses rois. Le souverain n'est plus dieu, mais élu et représentant de Dieu sur la terre. Cela, au sens chrétien, ne lui confère aucun droit contre la morale ; loin de là : le roi encourt une terrible responsabilité pour ses actes comme roi et comme homme ; juge, il sera jugé à son tour. Mais en fait l'idée de droit divin, quoique moins difficile à porter pour la faiblesse humaine que celle d'une divinité personnelle qui donne tous les droits, a suffi pour créer un rang à part qui demandait une représentation hors ligne et, il faut le dire, bien voisine d'un culte. Point d'adoration idolâtrique, mais des respects et un éclat qui tiennent aussi des sentiments et des pompes d'une religion. Voilà comment il a pu se faire que l'Olympe s'est trouvé de nouveau comme ressuscité par une allégorie superstitieuse en l'honneur de ces princes, que l'Évangile devait rendre humbles, et que l'idée d'une supériorité surnaturelle a contribué à rendre orgueilleux. Un roi très-chrétien a pu être présenté aux regards sous les traits de Jupiter et d'Apollon. Veut-on savoir quel est, si on ose ainsi parler, le *minimum* de représentation qu'une telle royauté comporte ? Qu'on lise dans le livre sur la Politique sacrée, écrit sous le plus grand des rois, par le plus grand des évêques, le tableau des somptuosités de tout genre qui conviennent à cette sorte de royauté. Salomon est présenté comme le type

auquel peut être rapporté ce faste monarchique, qui ne saurait, sans déchoir, beaucoup s'en éloigner. On ne veut pas que le cœur du prince en soit enflé ; mais on l'entoure de toutes les splendeurs qui peuvent environner un trône, splendeurs éblouissantes, énumérées avec une magnificence incroyable par l'éloquent commentateur, qui met si naturellement son style en rapport avec les pompes qu'il décrit.

Viendra le temps où la monarchie demandera moins de prestige aux pompes extérieures, où se trouvera réalisé le vœu qu'avait osé exprimer La Bruyère, pour restreindre du moins l'excès de magnificence des vêtements et des ornements qui couvrent la personne du prince. « Le faste et le luxe dans un souverain, c'est le berger habillé d'or et de pierreries, la houlette d'or en ses mains ; son chien a un collier d'or et de soie : que sert tant d'or à son troupeau ou contre les loups ? »

Pour que cette simplicité, relative du moins, paraisse conciliable avec la monarchie, il faudra de grands changements dans la pensée des hommes, de grandes révolutions dans la société.

La monarchie se dépouille alors de ces magnificences qui rappelaient, soit sa consécration religieuse, soit sa brillante jeunesse mêlée aux aventures féodales. Plus de mystère sur son berceau !

Voici l'ère de monarchies représentatives et constitutionnelles, nées de la raison publique et du consentement populaire.

Cet âge de raison de la royauté emporte toute la partie symbolique du luxe royal.

Ce qui peut être dit de la monarchie représentative se réduit à peu de mots. On ne saurait affirmer qu'elle repousse tout éclat extérieur. Il y en a une part qu'exige toute institution monarchique. Seulement cette part est fort limitée. Elle l'est par les origines mêmes de cette forme de gouvernement; elle l'est par la publicité des dépenses, et par les bornes de ce que le langage sévère de la comptabilité moderne appelle une « liste civile. » Avec ce genre d'institution, le luxe pourra, selon les temps, le lieu, le caractère du prince, paraître encore parfois comme un épisode : il ne fixera plus les regards de l'historien comme une des conditions et un des ressorts du pouvoir; il cessera d'être un de ces faits de très-grande importance qui touchent aux intérêts les plus essentiels des peuples.

II

LE LUXE ET L'ARISTOCRATIE.

C'est une vérité historique qui ne souffre guère d'exception que l'aristocratie, considerée comme classe gouvernante, débute par la simplicité, et n'aboutit au luxe qu'en dégénérant.

Dans la première époque des patriciats, les habitudes sont sévères, dures même, comme le sont aussi presque toujours les croyances religieuses primitives. La vie est à peu près réduite au nécessaire rigoureux. Il y a peu de monuments publics : seul le temple présente quelques traces de luxe. Le patricien n'en offre certaines mar-

ques sur sa personne que dans les cérémonies : c'est l'homme public qui se montre aux regards avec les insignes de la magistrature qu'il exerce. Les aristocraties, dès qu'elles sortent de cette période, ne font guère commencer leur luxe privé qu'à la mort, par la pompe des funérailles, signe de l'orgueil de race, qui devait être à Rome la première cause des lois somptuaires.

Cet âge héroïque de la simplicité devait s'épuiser comme tout ce qui est humain. Il y fallut beaucoup de temps. Pour entamer les vieilles mœurs et les antiques institutions, il fallut que la richesse agît comme un de ces dissolvants auxquels rien ne résiste, et qui ont raison du plus dur granit à la longue. Révolution mémorable et moment pathétique, on peut le dire, dans le développement intérieur des peuples, que celui qui vit la richesse prendre place à côté de la naissance ! L'histoire elle-même a consigné le souvenir de ces crises solennelles, et recueilli les cris de malédiction qui accueillirent le luxe naissant ; on les entend à Rome, quand la noblesse se fait elle-même l'instrument de cette révolution, en s'enrichissant des dépouilles des nations vaincues. Le cri d'alarme retentira dans notre France au jour où la richesse mobilière battra en brèche la richesse territoriale. Plus d'une fois la loi somptuaire paraîtra l'arme défensive de cette aristocratie, séduite elle-même par le luxe, et qui voudra en défendre le privilége contre la bourgeoisie rivale ! Mais du moment qu'elle avait consenti à compter avec cette richesse, à la rechercher et à s'en parer avec orgueil, cette aristocratie était vaincue déjà, car elle l'était dans l'intégrité de son principe. La race passait au second

rang : les services désintéressés et les distinctions honorifiques s'effaçaient devant les récompenses pécuniaires. Le luxe devenait le mobile d'activité d'une classe étrangère jusqu'alors au calcul. Elle se rapprochait du peuple par les mariages. Elle laissait déchoir le vieil et inflexible orgueil de race qui se repaissait de la gloire d'un nom : ce ne fut plus qu'une vanité, qui se sentit humiliée quand la fortune ne s'y joignait pas.

Nous distinguerons les aristocraties territoriales, — qui presque partout et pour un temps plus ou moins long ont pris la forme de féodalité, — et les aristocraties commerçantes.

L'aristocratie féodale a eu son luxe reconnaissable à certains traits généraux. Tels sont un nombre de serviteurs exagéré,une hospitalité surabondante, une profusion des tables, dont aucune autre sorte d'institution n'offre à ce point le développement. Cela fut poussé jusqu'au prodige. Jamais on ne rencontre ailleurs de si interminables nomenclatures de mets et de boissons : on les croirait tirées de Rabelais, et pourtant elles sont authentiques. On ne peut justifier un peu ces repas, qu'on croirait ceux de géants affamés, qu'en ajoutant que la table fut un lien, rapprocha les distances. Les serfs en aimèrent mieux ou en détestèrent moins leurs seigneurs. Si l'intempérance de ces fabuleux festins doit être blâmée, on doit reconnaître aussi qu'elle était exceptionnelle. Elle faisait un contraste complet avec l'austérité de la vie quotidienne, avec ses privations si fréquentes.

Qui n'a déjà nommé les autres attributs du luxe féo-

dal, les grandes chasses, les chevaux de race, l'éclat des costumes, la richesse des armes, les pompes de l'appareil militaire? Avec quel éclat elles se déploient dans les guerres, dans les tournois, aux entrées solennelles, où figurent de longues troupes de brillants cavaliers qui lentement défilent ou passent avec une rapidité inouïe, sur leurs chevaux magnifiquement caparaçonnés, comme dans un rêve de l'Orient !

Même dépouillée des caractères qui constituaient la féodalité, l'aristocratie territoriale a retenu quelques-uns de ces traits, adoucis par la civilisation, et plus d'une fois épurés de la rouille grossière des anciens temps. Plus solide, en général plus varié, moins excessif, quoique abusant encore d'une surabondante domesticité, tel est le luxe de ces aristocraties. Il unit dans une plus forte proportion l'utile à ces arts brillants qu'au moment le plus avancé de son développement la féodalité n'avait pas dédaigné d'introduire dans ses demeures. Cette nouvelle aristocratie foncière, fille des âges plus sérieux, renonce à une partie des goûts fastueux qu'elle devait à la chevalerie. Aux solennités guerrières d'autrefois elle aime souvent à faire succéder les fêtes du travail et de l'agriculture. Est-il besoin de caractériser en termes abstraits ce genre de luxe aristocratique, quand le modèle est là vivant sous nos yeux, et faut-il prononcer le nom du pays où il se développe pour que chacun le reconnaisse? On l'a bien des fois décrit, ce pays prospère, où la liberté même rend les terres fertiles. En vain chaque partie de ce sol est-elle mise à haut prix par la plus riche culture qui soit au monde, on trouve là encore

des milliers de parcs étendus. J'ai déjà fait observer que l'aristocratie ne renonce pas aux vastes promenades, à ces immenses espaces que réclame l'habitude féodale de la chasse. Mais, dans ces beaux domaines, les troupeaux paissent en compagnie des daims et des cerfs, et le gibier qu'on poursuit ne fait pas tort à celui qu'on nourrit pour en tirer un revenu. De vastes pelouses réjouissent l'œil, de majestueux arbres séculaires impriment l'idée de la durée des grandes races aristocratiques, qui laissent mourir les chênes de vieillesse, et conservent tout sans rien détruire. Ces beautés du paysage n'empêchent pas tout à côté d'utiles expériences de culture forestière. Un tel luxe impose, il ne choque pas, et devant les images de sécurité, d'antiquité, d'harmonie qu'il présente, l'idée d'une haineuse envie ne s'offre pas à l'esprit.

Les aristocraties foncières n'ont pas même besoin de cette antiquité vénérable pour donner au luxe solide, qu'elles montrent dans leurs riches habitations rurales, cette apparence qui attire plus de respect que de malveillante jalousie. Le pays auquel on vient de faire allusion en offre la preuve vivante. Le mot de *race* est loin de s'appliquer toujours en Angleterre à ces familles qui portent de grands titres et possèdent de grands domaines; elles ne représentent souvent que la fortune et le talent venant prendre place dans les rangs d'une aristocratie ouverte. Ces parvenus de la richesse nouvellement anoblis n'ont pas les défauts qu'on reproche généralement aux fortunes récentes et à la noblesse de fraîche date. Il semble que la terre communique à leur luxe même

quelque chose de sérieux. Ils datent d'hier, et déjà ils semblent anciens.

Veut-on une preuve non moins frappante que cet effet produit sur le luxe est bien en réalité le résultat de l'aristocratie foncière? Comparez, en Angleterre même, le luxe d'une foule d'opulents marchands avec celui de cette aristocratie de naissance ou de formation qui a jeté ses racines profondes et vivaces dans le sol britanique. Leur luxe n'a pas cette grandeur, et, si l'on ose dire, cette aisance. Il voudrait éblouir, et il se perd dans les mesquines recherches du confortable. Il prodigue les preuves extérieures de la richesse et les ornements, mais l'art véritable ne lui manque pas moins que le naturel. Ce faste uniforme, qui ne trouve guère d'admirateurs parmi les gens de goût, est tout fait en revanche pour enfanter une multitude d'envieux.

Les aristocraties commerçantes offrent d'autres traits que les aristocraties territoriales. Elles aiment plus particulièrement les raffinements sensuels. Tout les y porte, leur habitation dans les villes, et leur goût pour toutes les formes que peut prendre la richesse mobilière. Le commerce maritime met à leur disposition les primeurs du luxe des nations étrangères. Avec cela, elles sont plus économes que les aristocraties territoriales. Les habitudes du négoce y corrigent les goûts de prodigalité; elles ne sont pas exposées à ces gaspillages inhérents à la possession des grands domaines. Elles peuvent dépenser beaucoup, elles savent toujours ce qu'elles dépensent, ce qui est une limite aux profusions. Ces aristocraties peuvent encourir quant au luxe plus d'un reproche mérité d'é-

goïsme et d'abus. Comment leur refuser deux titres qui plaident en leur faveur? En premier lieu, elles ont dû leur splendeur au travail. Il n'est pas dans la nature du commerce de se reposer : il ressemble à ces conquérants toujours condamnés à gagner ou à perdre. S'il cesse de s'enrichir, il se ruine, et l'immobilité ne tarderait pas à le frapper d'une irrémédiable décadence. Les aristocraties territoriales ont eu à faire des efforts moins soutenus. En outre, leurs privilèges plus multipliés, plus lourds, pesant sur des populations rurales, ont eu des conséquences plus graves. C'est à cette source de l'impôt, il faut le reconnaître, quelque éclatants qu'aient été les services qu'elles aient pu rendre, que fut empruntée la plus grande partie de leur faste. En second lieu, le luxe même des aristocraties commerçantes a généralement marqué son passage d'une manière utile sous quelques rapports. Elles ont puissamment encouragé ces « industries de luxe, » auxquelles ne saurait être appliquée uniformément une désignation flétrissante. Il s'en est suivi pour la masse un travail vraiment fécond et des produits même qui ont fini par servir à son usage. Comment oublier surtout que ces aristocraties ont laissé des monuments de la protection qu'elles ont exercée sur les arts les plus relevés? Combien de chefs-d'œuvre élèvent encore la voix en leur faveur, source toujours ouverte de nobles émotions, modèles toujours proposés au goût, qui vivifient l'inspiration, entretiennent les besoins distingués, et par là contribuent encore à augmenter la richesse!

Montesquieu admire qu'à Venise les lois forcent les

nobles à la « modestie. » — « Ils se sont tellement, dit-il, accoutumés à l'épargne, qu'il n'y a que les courtisanes qui puissent leur faire donner de l'argent. On se sert de cette voie pour entretenir l'industrie : les femmes les plus méprisables y dépensent sans danger, pendant que leurs tributaires y mènent la vie du monde la plus obscure[1]. » En citant Venise, Montesquieu allègue l'exemple le plus avantageux à sa thèse. Pourtant combien de démentis donnés par Venise et à cette thèse et à ses propres mesures somptuaires! Que d'efforts pour échapper aux prescriptions de ces lois quant aux vêtements! Je ne parle pas du singulier correctif, apporté à la modération de ces nobles par les courtisanes, qui se chargent, si à propos, d'encourager l'industrie. Quelle rage dans cette classe de voir le costume qu'elle portait par ordre imité par de jeunes élégants sans naissance! Que de ruses pour le rendre magnifique par quelque accessoire qui échappe à ces outrageux emprunts! Tantôt elle y ajoute une ceinture épaisse de velours, garnie de plaques d'argent; tantôt c'est une grosse agrafe d'or ou même de diamant. Les riches patriciennes, reléguées le jour chez elles ou ne sortant que couvertes de longs voiles, jouent le même jeu plus habilement encore : elles déploient le soir d'éclatantes toilettes, toutes les fois qu'une occasion de fête se présente ; elles se couvrent de dentelles et de perles. Le rôle de Caton fut joué à Venise par le *Tribunal des pompes*. On peut se demander si le succès toujours contesté de ses efforts valut la peine d'être acheté au prix

[1] *Esprit des lois*, liv. VI, ch. III.

de vexations qui portèrent, sans profit pour la République, l'inquisition dans la toilette. On vit de graves magistrats solennellement réunis pour délibérer sur la forme des habits et sur le métal des boutons.

Nous ne croyons pas enfin que l'on puisse confondre le luxe aristocratique avec le luxe nobiliaire.

Le luxe nobiliaire, j'entends surtout celui de la noblesse de cour, a eu, dans les races méridionales du moins, une distinction sous certains rapports que nous ne prétendons pas contester. Il en fut souvent de ce luxe comme de ces manières élégantes qui semblent avoir été transmises plutôt qu'enseignées et que décèle une aisance de bon goût. Pourtant il est difficile de ne pas juger sévèrement le luxe nobiliaire : peut-être la masse des nobles n'en a-t-elle présenté le plus souvent que les côtés acceptables; mais les excès furent choquants chez les grands seigneurs qui personnifient ce luxe aux yeux de l'histoire. Il y a dans le luxe de la noblesse de cour quelque chose d'éphémère qui tient de la vanité plus que de l'orgueil. Il aime les jouissances rapides et l'éclat qui éblouit, les fêtes, les parures, les modes changeantes, le jeu, qui nourrit le luxe, à moins qu'il ne le ruine. Il est prodigue, endetté. Il affecte l'imprévoyance. Il a je ne sais quel air de bravade.

Essayerai-je d'en donner l'idée par des exemples choisis entre beaucoup d'autres? Écoutons une femme de ce grand monde de cour, toujours si avide des nouveautés élégantes et coûteuses. Avec quelle nonchalance, quelle insouciance dédaigneuse elle laisse tomber ces mots : « Je possédais quelques méchantes terres qui ne rappor-

taient que du blé; je les ai vendues pour acheter ce miroir. » Et elle montrait une de ces riches glaces de Venise qui coûtaient alors des sommes exorbitantes. Une autre fois, c'est un grand seigneur qui jette par la fenêtre une bourse que lui rapportait pleine son petit-fils, à qui il l'avait donnée, et qui n'avait pas eu l'esprit de la dépenser. Citerai-je un autre trait de cette noblesse frivole et vaine, qui peint mieux encore cet excès impertinent d'une prodigalité, devenue une sorte de défi et de point d'honneur? Celui-là, piqué qu'une dame lui eût renvoyé le diamant qui servait.à enchâsser une miniature qu'il lui adressait,fait broyer la pierre précieuse, puis il en saupoudre le billet qu'il écrit en réponse de ce renvoi. Chaque pincée de cette poudre coûtait environ 5,000 livres. Voilà un luxe bien fou, mais il sent le gentilhomme.

III

LE LUXE ET LA DÉMOCRATIE.

C'est un préjugé qui ne se soutient plus guère devant l'histoire que la démocratie repousse le luxe.

L'histoire ancienne le contredit. La vue la plus superficielle des sociétés modernes suffit pour le démentir.

On ne voue plus les républiques à la pauvreté. La Suisse elle-même a vu s'enrichir ses cantons, autrefois cités pour leur austère pauvreté, et un Calvin ne prétendrait plus aujourd'hui régler la table et les habillements.

En vain quelques-unes des républiques antiques sembleraient-elles autoriser ce préjugé longtemps consacré. Je doute qu'un Montesquieu écrivît encore que « dans les républiques, où les richesses sont également partagées, il ne peut point y avoir de luxe, attendu que, cette égalité de distribution faisant l'excellence d'une république, il suit que, moins il y a de luxe dans cette république, plus elle est parfaite... Dans les républiques où l'égalité n'est pas tout à fait perdue, l'esprit de commerce, de travail et de vertu fait que chacun y peut et que chacun y veut vivre de son propre bien, et que par conséquent il y a peu de luxe. »

Je reconnais pourtant une part de vérité dans un tel jugement. Comment nier qu'une forme, qui demande beaucoup à l'individu, exige plus de « vertu, » selon l'expression fameuse de l'auteur de *l'Esprit des lois?* Elle risque de se perdre par des excès qui rompent violemment l'égalité et détruisent les mœurs. Dans cette mesure, la théorie de Montesquieu est inattaquable : je ne lui reproche que d'avoir restreint à l'excès et par des moyens arbitraires la part de richesse compatible avec la forme républicaine. Il faudrait d'ailleurs distinguer les républiques démocratiques des républiques aristocratiques, et ne pas parler de Rome elle-même, gouvernée par une oligarchie, comme d'une république populaire. Il faudrait voir surtout que la démocratie moderne a ce double caractère, qui la distingue de la démocratie antique, d'admettre la richesse et de vouloir la liberté. A ces deux titres, elle autorise toute la somme de luxe compatible avec la morale et avec les prescriptions de l'économie politique.

La démocratie moderne produit et peut produire, quant au luxe, du bien et du mal. Nous dirons d'abord le bien.

L'abolition des monopoles et des priviléges qui exagèrent le luxe tend à le modérer.

De même, avec l'esclavage a disparu une des sources les plus empoisonnées comme les plus abondantes du luxe abusif.

Le travail libre et responsable a d'ailleurs ses mœurs propres qui répugnent en ce genre à de trop grands excès, par cette raison qu'on dépense mieux en général ce qu'on a péniblement acquis.

L'égalité tend aux mêmes effets. On a signalé une des causes principales de luxe dans la trop vaste étendue des domaines. La démocratie, en pénétrant dans l'ordre civil, y oppose des obstacles infranchissables. Nulle classe, nulle corporation ne peut absorber une partie considérable du sol. Il a cessé de s'agglomérer sous l'influence prolongée de ces droits d'aînesse et de substitution, une des causes les plus habituelles des prodigalités de l'aristocratie. Elle fut conduite souvent à la ruine par ces abus de la liberté de tester, laquelle avait précisément pour objet de la préserver en la perpétuant. Rien ne contribua plus au luxe que cette indifférence de possesseurs désintéressés des perfectionnements du sol. Ils savaient que ces perfectionnements ne devaient fructifier qu'au profit de l'avenir. La démocratie, par le fait même du travail libre et de l'épargne mobilière, qui se porte vers les acquisitions territoriales, divise le sol, qu'elle subdivise encore par la loi de succession. Il est infini-

ment remarquable qu'aujourd'hui, même dans les pays qui sont régis monarchiquement ou aristocratiquement, la petite propriété gagne du terrain à mesure que la liberté civile s'y accroît. Rien n'est plus capable de modérer le luxe, battu en brèche par l'exiguïté de la possession et par les nécessités d'économie que la propriété foncière exige dans de telles conditions.

L'industrie agit aussi dans le même sens.

Sans doute il s'est opéré un mouvement de concentration qui a créé un certain nombre de grands capitalistes. Il a fait naître un luxe nouveau. Ce luxe peut avoir et offre en réalité des côtés dignes d'approbation, il présente aussi des défauts graves. Il résulte souvent de fortunes rapides et risque de porter dans le goût un certain manque de délicatesse et d'élévation. Mais la concentration est le fait exceptionnel. Les sombres prophéties, qui nous annonçaient de « hauts barons de l'industrie, » tenant le travail à l'état de servage, l'exploitant sans merci, l'empêchant d'arriver à l'aisance, ne se sont pas réalisées. L'auteur de *la Démocratie en Amérique* a eu le tort, selon nous, de s'en rendre l'organe. Elles ne figurent guère d'ailleurs que dans le langage outré de ces réformateurs absolus, qui attaquent la liberté même du travail et les conditions vitales de la puissance des capitaux.

Depuis cinquante ans qu'on a prédit ce fléau, la crainte s'éloigne de voir naître toute une classe qui renouvelle les fastueux excès des anciennes sociétés.

Ce qui domine c'est la diffusion des petits capitaux, qui font bonne défense et se mêlent, sans s'y perdre,

aux grosses agglomérations qu'a enfantées le crédit. Les moyennes et les petites fortunes s'échelonnent en grand nombre, ne laissant place qu'à un luxe relatif et d'une faible étendue. Il en sera ainsi, du moins tant que les causes morales, dont j'aurai à dire un mot, ne viendront pas rompre un équilibre qu'impose la médiocrité même des richesses mobilières, divisées entre des mains plus occupées d'ordinaire à les accroître, qu'empressées à les détruire par des désirs déréglés.

Un autre effet de l'industrie sur le luxe dans les sociétés démocratiques ne me frappe pas moins.

On a dès longtemps remarqué le rapport de l'industrie avec la démocratie.

L'une et l'autre exigent de la liberté et des lumières.

L'une et l'autre ont pour objet, à des titres divers, de satisfaire la grande masse humaine.

Le développement de l'industrie tient à l'étendue du débouché. Elle fait plus d'affaires, et de plus grandes affaires, avec une multitude aisée qu'avec une élite opulente. Le luxe seul semblait faire exception, étant, disait-on, aristocratique par essence. Cela n'est vrai pourtant que dans une certaine mesure. Le grand luxe reste rare et coûteux ; mais il y a un moyen et uu petit luxe. L'industrie se faisant la rivale de l'art, l'art descendant jusqu'à l'industrie, se montrent empressés à l'envi et souvent habiles à satisfaire ce luxe qui peut avoir son prix et son mérite. Comment se refuser à voir que l'esprit démocratique est entré pour beaucoup dans cette foule d'inventions ingénieuses, dues à l'application des sciences à l'industrie, qui ont eu pour objet la création

et la diffusion par le bon marché d'une foule de produits soit d'art, soit d'une utilité courante marquée d'un signe d'élégance?

Le bon côté du luxe, ainsi multiplié et réparti sous l'influence de l'esprit démocratique de bien-être et d'égalité, ressort, je l'avoue, vivement à mes yeux. Son mérite, c'est de substituer un luxe plus commode en général au faste incommode souvent des anciennes sociétés. La magnificence en souffre, le goût peut risquer de devenir vulgaire, mais ce n'est pas une conséquence forcée, et le progrès que nous signalons n'en est pas moins réel. L'élégance trouve le moyen de briller encore dans le vêtement par le choix de la forme et la finesse du tissu. En tout cas, il y a un gain certain. En renonçant aux habits brodés, ornés de passementeries et de fourrures, aux chapeaux à galons et à plumes, à la perruque, à la poudre et aux autres accessoires de toilette, les martyrs de ces modes héréditaires se sont délivrés d'un soin tyrannique et coûteux. Dieu en soit loué! Je ne me plains pas non plus que la foule, mise alors d'une manière misérable, ne subisse plus l'humiliation d'un contraste par trop marqué. Il y aura moins de dentelles; mais un linge entretenu avec propreté, fin, ou en tout cas beaucoup moins grossier que celui dont la masse se servait naguère, se répandra dans toutes les classes. Il n'est pas un genre de consommation qui ne doive offrir en ce sens les signes d'une heureuse révolution.

Ajoutons qu'elle peut n'être pas sans avantage sous le rapport moral. Ces conquêtes de l'industrie mise au service de l'égalité ont pour effet de profiter à la décence, à la

dignité personnelle. C'est tout profit pour ce respect de soi qu'exclut trop souvent la misère. Il est bon enfin que le sentiment de l'art se propage par la diffusion des objets dont l'instruction plus répandue aide à apprécier le mérite. Ce sentiment cesse ainsi d'être le privilége trop exclusif d'une élite qu'enveloppe de toutes parts la barbarie générale des sentiments et des goûts.

Voilà le bien. Maintenant disons le mal, les périls du moins. Osons les dire sans réticence.

L'égalité restreint dans une forte mesure le grand luxe, cela est incontestable ; mais la société ne peut-elle pas offrir cette situation singulière où tous désirent avec une passion effrénée un luxe médiocre ? On peut livrer cette question aux méditations des moralistes et des politiques.

Or il n'y a pas à se faire là-dessus d'illusion ; cette passion, l'égalité contribue à l'allumer elle-même dans les cœurs. C'est qu'au fond et dans la pratique l'égalité signifie le plus souvent le désir de s'élever. Qui est-ce qui se contente de l'égalité dans la pauvreté, dans l'obscurité, et ne préfère de beaucoup devenir l'égal... de son supérieur.

Noble ambition peut-être, mais peut-être aussi honteuse envie, faite de haine et de paresse ou d'impuissance.

Or, on a beau faire, il y a une inégalité que la démocratie ne détruit pas. Plus d'antiques monopoles, plus de priviléges de classe sous forme d'exemption d'impôts pesant sur le peuple seul, plus de concentration de tous les emplois civils et militaires, même de

tous les emplois industriels et commerciaux de grande importance dans des mains exclusives, c'est fort bien, mais la richesse subsiste, et avec elle la propriété, et avec la propriété les causes si nombreuses d'inégalité qui se trouvent dans la nature humaine.

De là une situation nouvelle, situation pleine de perplexité et de trouble.

Tant que l'objet poursuivi était la chute de lois qui grossissaient artificiellement la part de quelques-uns au préjudice commun, chacun était en droit de se plaindre. Ce faste excessif et mal acquis paraissait la suite d'une iniquité. Ces barrières sont tombées. Faudra-t-il effacer aussi les limites des fortunes? Le luxe continue à se montrer; quel parti devra-t-on prendre?

Ici commence, nous y insistons, pour la démocratie, l'épreuve qui ne manque à aucune forme de gouvernement. L'ivresse du pouvoir absolu était l'écueil du despotisme. L'ivresse de l'égalité mal entendue risque d'être l'écueil des démocraties. Elles ont d'autant plus de difficultés à y échapper, que les idées morales obscurcies et les freins moraux affaiblis laisseront plus de place à la passion du bien-être matériel.

Or, cette passion se développe sous l'influence de la démocratie elle-même. C'est ce que remarque, avec non moins de justesse que de profondeur, M. de Tocqueville, moraliste aussi pénétrant dans les deux derniers volumes de son grand ouvrage que politique ingénieux dans les deux premiers.

On ne peut qu'être frappé, comme d'une observation pleine de portée, du rapprochement qu'il établit

quant à la passion du bien-être entre l'aristocratie et le régime démocratique. « Chez les nations, dit-il, où l'aristocratie domine la société et la tient immobile, le peuple finit par s'habituer à la pauvreté comme les riches à leur opulence. Les uns ne se préoccupent point du bien-être matériel parce qu'ils le possèdent sans peine; l'autre n'y pense point parce qu'il désespère de l'acquérir et qu'il ne le connaît pas assez pour le désirer. Dans ces sortes de sociétés, l'imagination du pauvre est rejetée vers l'autre monde; les misères de la vie réelle la resserrent; mais elle leur échappe et va chercher ses jouissances au dehors. Lorsque, au contraire, les rangs sont confondus et les priviléges détruits, quand les patrimoines se divisent et que la lumière et la liberté se répandent, l'envie d'acquérir le bien-être se présente à l'imagination du pauvre, et la crainte de le perdre à l'esprit du riche. Il s'établit une multitude de fortunes médiocres. Ceux qui les possèdent ont assez de jouissances matérielles pour concevoir le goût de ces jouissances, et pas assez pour s'en contenter. »

Comme confirmation de ces remarques, l'auteur du livre de *la Démocratie en Amérique* affirme qu'il n'a pas rencontré aux États-Unis de si pauvre citoyen « qui ne jetât un regard d'espérance et d'envie sur les jouissances des riches, et dont l'imagination ne se saisît à l'avance des biens que le sort s'obstinait à lui refuser. »

N'est-ce pas là d'ailleurs aujourd'hui un de ces faits patents dont les conséquences se développent aux États-Unis? On y trouve un mélange de puissance et de grandeur qu'on a pu admirer, et de mal qui se manifeste

chaque jour davantage. Il en est ici comme de beaucoup d'autres conséquences de son état social et politique, que l'Amérique du Nord semble tenir en réserve pour ses trop confiants admirateurs et pour l'instruction de nous tous, qui avons plus ou moins partagé cet optimisme. Peut-on espérer que ce désir général de bien-être, surexcité, selon Tocqueville, par la démocratie elle-même, ne dégénère pas en excès? Je le demande non-seulement pour les États-Unis, mais pour la France et pour les peuples chez qui la démocratie se répand, peut-on penser, dis-je, que ce désir de bien-être se sépare des goûts de jouissances raffinées et de luxe proprement dit? Avouez que c'est pour le moins bien chanceux, et ce qu'on voit n'autorise guère cette confiance. Nous ne parlons que des symptômes tirés du spectacle de la vie ordinaire; nous serions encore plus alarmiste si nous cherchions des signes dans les tables de la criminalité. Les assassins par besoin et misère ont diminué; ce qui augmente, ce sont les assassins et les empoisonneurs par désir de s'enrichir. Ces scélérats ont fait des rêves d'Eldorado. On a vu pendant la Commune de 1871 des dictateurs qui déclamaient contre les riches profiter de leur court triomphe pour se donner toutes les jouissances, tout le luxe, et cela en tous les genres, que pouvait s'accorder le plus opulent et le plus blasé des sultans. Je ne mets pas ces hontes sur le compte de la démocratie, bien que les passions qu'elle développe n'y soient pas étrangères : elles représentent d'aussi monstrueux abus que ceux qu'on a vus chez les pires despotes. Comment s'étonner après cela qu'il y ait eu des Caligula et des Héliogabale? Ils ne furent ni plus fous, ni plus dé-

bauchés que ces tribuns de la démagogie en délire.

Mais les folies et les crimes sont moins encore des exceptions que l'expression monstrueuse d'un mal commun. Il est dans la nature de la démocratie, pour peu qu'elle suive sa pente, de rechercher les satisfactions du superflu aussitôt qu'elle a le nécessaire. Elle peut le rechercher, même avant qu'elle ait le nécessaire, parce que c'est le moyen de se prouver et de prouver aux autres qu'on est quelqu'un : conséquence inévitable quand l'orgueil, concentré jadis en quelques-uns, s'est réparti sur tous en vanité. Vous nous proposez comme idéal une égalité constante dans un niveau stationnaire ; sachez que nous ne haïssons rien tant. Nous voulons monter, monter toujours !

Il existe un rapport trop certain entre ce désir des jouissances et les systèmes utopistes qui ont la prétention de résoudre ce qu'on nomme le problème social.

Dans toute une catégorie de ces systèmes, on retire le luxe aux riches. C'est le vieux communisme, comme l'entendaient les émules de la simplicité spartiate et de la vertu romaine. Les rêves de la loi agraire reposent sur cette donnée, qui réduit tout le monde au nécessaire. L'idée d'un salaire égal ou presque égal, qui ne dépasserait pas un certain *maximum* pour toutes les conditions, relève de la même inspiration. Ce n'est pas le renoncement chrétien, l'origine de ces systèmes ne permet pas cette expression ; ce serait tout au plus le renoncement stoïque, faisant vœu de pauvreté universelle sur l'autel de la démocratie.

La démocratie, en accomplissant de nouveaux progrès,

s'est en général dégoûtée de ces vieux rêves trop innocents, qui avaient bien le mérite de punir le riche, mais qui donnaient au pauvre pour tout avoir et toute perspective une solde très-modeste ou quelque coin de terre. La démocratie, à partir de 1830 environ, s'est mise à faire des rêves plus conformes aux ambitions qui la poussent vers la conquête du bien-être. De nouveaux systèmes ont apparu. Ils se sont bien gardés de s'en tenir à réclamer les aises modestes d'un salaire amélioré et le petit jardin qui avait suffi à l'imagination de leurs naïfs prédécesseurs. Ils n'ont plus voulu que tout le monde fût pauvre, mais que tout le monde fût riche.

En vain, quelques-uns de ces systèmes laissent subsister ou même établissent des inégalités dont nous aurions un peu de peine à nous arranger; il se trouve en fin de compte que les moins élevés dans l'échelle atteignent à une participation de jouissances raffinées et de luxe de toute espèce, qui dépassent ou bientôt dépasseront tout ce que l'humanité a jamais pu connaître de satisfactions matérielles.

C'est là l'utopie moderne. Enivrée des récentes conquêtes de l'industrie et des bienfaits dont elle a comblé la masse, exaltée à la vue des progrès réalisés par l'esprit d'égalité, elle s'élance à la poursuite d'un paradis sur la foi de la théorie philosophique de la perfectibilité indéfinie.

Revenons à l'observation de la vie ordinaire. Il n'est que trop certain que l'on s'est mis à se jalouser entre soi, je veux dire entre les enrichis de la veille et ceux

qui espèrent atteindre au même but, ou que le désespoir d'y arriver jette dans un sombre mécontentement. Le rapprochement des rangs a fait naître ces comparaisons encore plus que leur distance. On ne pardonne guère à ceux qui sont partis du même point d'être arrivés ; leur luxe paraît un scandale, et l'est bien aussi quelquefois.

J'ai parlé du rôle des femmes dans le luxe sous la monarchie. Il y aurait de justes observations à faire au sujet du rôle des femmes dans le luxe au sein des sociétés démocratiques. On devrait mettre à part celles qui défendent tant qu'elles peuvent leurs maris contre l'abus d'un superflu malsain, et tant de femmes dans toutes les professions laborieuses qui consacrent leur vie à un travail peu rémunéré. Cela dit, il resterait que les femmes dans la démocratie ne paraissent pas subir et exercer cette influence du luxe avec moins de force, quoique sous des formes différentes, que les femmes des sociétés aristocratiques.

Les femmes aiment les comparaisons : c'est une de leurs vocations les plus marquées en ce monde. Où l'homme se contente de voir, la femme compare. Rien n'est plus dangereux en fait de luxe. Quand, en effet, aura-t-on fini de se comparer avec ses égaux et ses supérieurs ? où ira-t-on si on veut de tout point surpasser ceux-là, égaler ceux-ci ? La femme éprouve ce sentiment, elle l'inspire à son mari. Cette Ève tentée, tentatrice, où n'est-elle pas ? Dans ce qu'on nomme la bourgeoisie, et jusque dans le peuple. Plus que l'homme, elle a l'amour de la parure. Grand écueil dans les sociétés où la fille du peuple côtoie la richesse. Comment croire cette

volonté qui veut s'égaler, c'est-à-dire s'élever, et jouir en s'élevant, innocente de chutes si nombreuses où la vertu succombe?

De ce désir d'égalité, je l'ai dit, sont nées d'ingénieuses industries qui n'ont rien en elles-mêmes que de louable. Le *luxe d'imitation* en est sorti sous toutes les formes. Ce fils de l'égalité menteuse a tout contrefait, l'or, l'argent, les pierres précieuses. Mais combien de sortes de luxe qu'on n'imite pas! Combien de jouissances qui ne se contentent pas ainsi d'apparences! Qu'importe encore une fois que la qualité soit médiocre? La passion qui brûle le cœur ne l'est pas; elle agit avec une durée, une violence qui surprend. Que ce mal individuel puisse devenir un mal social, un écueil pour ce qu'il y a de vrai et de bon dans la démocratie, comment s'en étonner?

Indiquez-nous, si vous l'avez découvert, le moyen de contenter des besoins si singulièrement à la fois vagues et positifs, infinis et impatients! Quand la masse est atteinte de cette maladie, où est le remède? Qu'on s'agite tant qu'on voudra, il n'y en a point d'autre que la réforme morale. On croit le voir dans les combinaisons de la politique, dans les arrangements d'une économie sociale qui provoque de nouvelles organisations du travail, du capital, et du crédit. On s'aperçoit que ce n'est qu'un leurre. Ce n'est pas davantage avec les jouissances gratuites, intermittentes, du luxe public, qu'on apaisera cette agitation. La démocratie est alors dans la situation morale où nous avons vu le despotisme, elle rêve l'incroyable et l'illimité, elle veut l'impossible. A un tel mal, la religion et la morale indiquent des moyens de guérison;

le monde extérieur avec ses jouissances et la société avec ses arrangements économiques ou politiques n'ont qu'à confesser leur impuissance.

Conclusion inévitable : ni l'histoire, ni l'analyse philosophique ne permettent l'optimisme dans la manière d'apprécier aucune forme de gouvernement quant à cette passion des jouissances sensuelles ou vaniteuses auxquelles on a donné le nom générique de luxe. Les partisans de chacune de ces formes ont présenté de frappants tableaux du luxe abusif développé par les institutions qu'ils condamnent. Ces tableaux sont en général exacts, quoique parfois trop chargés de couleur. La monarchie et l'aristocratie n'ont pas manqué d'être l'objet de ces peintures vengeresses. Nous ne leur épargnerons pas les vérités que l'histoire n'a que trop souvent l'occasion de mettre en lumière. Mais sachons le bien aussi : à tort la démocratie se croirait exempte des dangers que soulève la question du luxe. Aucune forme sociale et politique n'a le droit de se dire à l'abri des écueils, et de se livrer aveuglément à une fière sécurité.

LIVRE II

HISTOIRE DU LUXE

LE LUXE PRIMITIF — LE LUXE EN ORIENT

CHAPITRE I

LE LUXE PRIMITIF

Nous commencerons l'histoire du luxe en signalant les formes les plus élémentaires qu'il a prises d'abord.

Les observations sur les âges primitifs de l'humanité, poursuivies de nos jours avec tant de passion, paraissent destinées à exercer une sérieuse influence sur les études morales et la philosophie historique : nous pourrons profiter de ces observations pour le sujet que nous nous proposons de traiter. Plus d'une idée reçue s'en trouve fort ébranlée. Il ne faudrait s'en plaindre que si ces idées étaient de celles qui intéressent l'honneur de la nature humaine.

Combien de fois n'a-t-on pas représenté le genre humain comme allant pas à pas du nécessaire à l'utile, de l'utile au superflu!

On montrait ce superflu, d'abord assez innocent, se corrompant pour ainsi dire sans cesse davantage.

Or, les faits primitifs démentent cette double assertion; ils attestent que le superflu a plus d'une fois devancé l'utile, et que très-souvent aussi l'abus a précédé l'usage raisonnable.

Essayons de constater, de décrire par quelques traits ce qu'on peut appeler, en bien et en mal, l'élément de luxe chez ces populations primitives.

Nous pouvons dès à présent signaler le résultat qui ressort de cet examen.

Ce résultat peut se traduire ainsi : l'homme primitif obéit aux mêmes instincts que l'homme plus cultivé. On le trouve vaniteux, sensuel, aussi raffiné que le permet l'état imparfait de ses moyens. Il paraît, d'un autre côté, entraîné par un penchant vraiment noble, supérieur, vers l'art, le goût de l'ornementation. Possédé par l'image entrevue d'un certain beau, il cède au désir de le reproduire.

Ainsi l'art existe déjà. Il se montre à des degrés d'ailleurs fort inégaux selon les races. Pourquoi ne pas avouer qu'il en est qui semblent plus particulièrement vouées au laid, et qui s'enlaidissent par l'effort même qu'elles font pour s'embellir?

Dans ce luxe primitif, nous distinguerons ce qui se rapproche à quelques égards du beau reconnu tel par les esprits cultivés, et ce qui est à leur jugement laid, ridicule, grotesque. Nous y distinguerons de même ce qui est sain, honnête, moral, de ce qui est corrompu.

I

LE LUXE DE PARURE ET L'ORNEMENTATION. — AGE DE LA PIERRE ET AGE DU BRONZE.

M. Lubbock a présenté dans ses recherches si intéressantes sur les origines de la civilisation et l'homme avant l'histoire tout un ensemble frappant de faits et de considérations. Le savant anglais constate que les traces d'art les plus anciennes qu'on ait encore découvertes appartiennent à l'âge de la pierre, « à cette époque éloignée où le renne abondait dans le sud de la France, et où le mammouth n'avait pas probablement tout à fait disparu de ces régions. » Les œuvres d'art sont quelquefois des dessins ou des ciselures, entaillés sur un os ou sur une corne avec la pointe d'un silex. Plus anciennes qu'aucune des statues égyptiennes, qu'aucun des monuments assyriens, elles indiquent une habileté déjà grande. L'auteur cite comme offrant la preuve d'un talent réel d'exécution un groupe de rennes, aujourd'hui dans la collection du marquis de Vibraye, et un mammouth gravé sur un morceau de défense du même animal, qu'on a trouvé dans la caverne de la Madelaine en Dordogne.

On rencontre encore d'assez bons dessins d'animaux, datant de l'âge de la pierre, lesquels disparaissent presque complétement dans la période de la pierre polie et pendant l'âge de bronze. Durant ces deux dernières époques, l'ornementation consiste uniquement en différentes

combinaisons de lignes droites et courbes et en dessins géométriques.

Or, tout cela, n'est-ce pas déjà du luxe dans un sens élevé? Remarquons le caractère commun de ces œuvres et de beaucoup d'autres analogues. Elles manifestent une inspiration toute désintéressée, impersonnelle. L'homme manque de presque tout. Il ignore le tissage, l'exploitation des métaux, tous les moyens savants de transmission de la pensée et de la parole, la plupart des ustensiles et les plus vulgaires éléments du bien-être. Il ignore tout cela, et déjà il se révèle artiste. Il proclame ainsi la nécessité du superflu. Il atteste qu'il n'y a en lui rien de plus élevé et de plus délicat. Abîme creusé (et ici je diffère avec M. Lubbock) entre l'homme et la bête! L'homme ici est déjà plus loin de la brute que ces premiers bégayements d'un art au début ne s'éloignent eux-mêmes des chefs-d'œuvre les plus accomplis.

L'art lui-même, l'art décoratif a pourtant, dès lors, sous plusieurs de ses formes, une origine moins haute. L'instinct de la parure, très-relevé si on le compare aux appétits de la brute, à son principe dans le désir de briller. Et déjà il parle à ces couples grossiers! La saleté même n'exclut pas le gout des ornements. La propreté s'apprend, la coquetterie est innée. Il a fallu des législateurs parlant au nom de la religion pour forcer les hommes à se laver : ces mêmes législateurs qui ordonnent les ablutions ont eu plus d'une fois à lutter contre le penchant à la parure.

La nudité s'est ornée avant de se vêtir; l'orgueil est né avant la pudeur.

On trouve tantôt séparés, tantôt pêle-mêle, les objets qui se rapportent à d'autres usages de l'art décoratif et ceux qui ont eu pour but l'ornement du corps humain.

En Grèce, à Thérasia, sous les débris volcaniques qui les ont ensevelis pendant des milliers d'années, on a exhumé des vases de lave, des vases de terre cuite faits au tour; quelques-uns de ces vases assez grands renfermaient des semences; d'autres, plus petits, étaient d'une poterie déjà fine, ils étaient ornés de bandes circulaires séparées par des traits verticaux ou légèrement inclinés.

Or, ceci est à remarquer : le goût ne trouve qu'à louer dans ces vases. Colorés en jaune ou en rouge, les plus élégants sont couverts tantôt de figures composées de points et de lignes courbes entremêlés, tantôt de guirlandes de feuillage représentées avec beaucoup d'agrément et de sûreté de main.

Les vestiges du luxe de parure se retrouvent dans les fouilles faites à Santorin, non loin de Thérasia. On voit figurés sur des vases des colliers et des pendants d'oreilles. On a même trouvé deux petits anneaux en or aplati par le martelage, ayant fait partie d'une chaîne, comme l'indiquent les petits trous dont ils sont percés. L'or n'ayant été trouvé ni à Santorin, ni dans aucune des îles volcaniques du voisinage, non plus que d'autres matières très-fines qui entrent dans la composition de ces vases, tout donne lieu de croire que ces substances venaient d'un pays étranger, peut-être de l'Asie Mineure[1], et qu'elles étaient dues à un échange. Ainsi l'amour de

[1] M. Fouqué : *Une Pompéi antéhistorique.*

ces brillantes recherches aurait été porté, dès ce temps, à un degré de développement assez grand pour provoquer un commerce.

Ces témoignages précoces du penchant pour l'élégance et la parure sont-ils le privilége exclusif de ces races que leur vive organisation, jointe à des circonstances propices de sol et de climat, prédestine au goût de tout ce qui brille? Il n'en est rien; le Nord, représenté par les régions les plus ingrates, présente aussi des débris du même genre. Il y a quelques années à peine, on découvrait dans le Jutland, à Treewoi, enfouis sous un tumulus, deux cercueils, dont l'un renfermait des vêtements, tels que des bonnets, un manteau, une sorte de jupon, une longue ceinture, deux châles à grandes franges, objets faits d'un tissu de laine et d'une conservation parfaite, une casquette en écorce, une petite boîte, un peigne en corne, un couteau et un glaive en bronze dans un fourreau de bois sculpté.

Que dire enfin de ces kjokkenmœdlings, c'est-à-dire *débris de cuisine*, restes de repas d'antiques peuplades du littoral, formant des accumulations souvent considérables? Là, parmi des amas de coquilles d'huîtres, d'ossements de poissons, d'oiseaux, de mammifères, on rencontre des armes en silex, en os; on a, comme objets de parure, retrouvé des bagues. On découvrait six vases d'or dans l'îlot de Munko.

Mais nulle part plus que dans les tombeaux ne se rencontrent des objets portant un caractère d'art ou de richesse, offrandes faites aux morts ou aux divinités.

On a peine à compter tous ces tributs funéraires qui

se rencontrent surtout dans les marais, autrefois pièces d'eau ou étangs. Dans le Jutland, la tourbière de Kœr a donné plus de dix-huit cents pièces d'ambre façonnées en grains et en pendants; celle de Lœsten, près de quatre mille objets de même nature renfermés dans un coffret de bois. C'était probablement, dit un savant français, M. de Quatrefages, qui a résumé plusieurs de ces découvertes, le fonds de commerce de quelque bijoutier de l'âge de pierre.

Qu'ajouterait une énumération plus prolongée? Quel témoignage du luxe primitif que ce vase retiré de la tourbière de Lavindsgaard, vase en bronze dont le couvercle avait été cloué! Il renfermait onze vases en or repoussé au marteau, et dont les manches se terminaient en tête de cheval : sans doute, ils avaient servi aux cérémonies religieuses. Ainsi encore dans le pré marécageux de Nydam, qui fut jadis un bras de mer, on a trouvé, dans un bateau de vingt-cinq mètres, flèches, couteaux, haches de guerre, boucliers, harnais, etc., tous brisés, tordus, hachés et mêlés à des ossements de chevaux, offrandes opimes d'un grand sacrifice! Les couches successives de la tourbe ont gardé à chacun de ces dépôts son rang d'immersion. Grâce à cette indication chronologique, on ne risque pas de confondre les époques et de prendre ce qui serait d'une ancienneté moins grande pour un débris de cette antiquité reculée.

Il est incontestable, en effet, que dans la longue période appelée l'*âge de la pierre*, il y a des époques fort distinctes. Elles marquent un progrès industriel tel que,

si le mot de barbarie convient aux premières, le terme de civilisation peut s'appliquer presque aux suivantes. La pierre est d'abord grossièrement travaillée, puis elle est taillée et polie avec art. Il est tel poignard en silex, qu'on peut voir au musée de Copenhague, à lame plate et allongée, tranchante des deux côtés, à manche guilloché par petits éclats, que nos plus habiles ouvriers, assure-t-on, seraient en peine de reproduire.

L'âge de bronze, intermédiaire entre l'âge de la pierre et l'âge du fer, marque un progrès sensible dans la partie d'art et de luxe qui s'applique aux objets fabriqués : il est manifeste que l'homme de cette époque sait couler le bronze dont il fait des armes et des ustensiles, ainsi que l'or dont il fabrique des vases et des ornements; il ne l'est pas moins qu'il sait réduire le même or en lames minces et le repousser au marteau. On ne s'expliquerait pas autrement ces décorations en or des casques, des glaives et des boucliers, et ces bagues, ces bracelets même, offrant d'ailleurs des formes du goût le plus pur.

On n'oserait se prononcer ici sur le caractère plus ou moins définitif des recherches qui se sont attachées à la race aryenne. Partie, dit-on, de la Bactriane, c'est elle qui en se multipliant a couvert la Perse, l'Inde, et, par d'autres de ses branches, envahi les immenses solitudes de l'Ouest. De là descendirent les nations qui émigrèrent vers l'Europe. Nous ne retiendrons de ces recherches qu'une remarque, parmi d'autres qui attestent chez ces Aryas l'existence d'objets de toilette et de parure. Le mot *mani*, qui en sanscrit signifie collier, se retrouve

dans les mots μανος et *monile*, qui ont en grec et en latin la même signification.

II

LUXE DE PARURE DANS LA VIE SAUVAGE.

Arrivons aux sauvages, qu'il faut se garder de confondre avec ces races primitives qui n'attendaient pour se civiliser que d'en avoir les moyens. Ce que j'ai appelé luxe de l'âge de la pierre n'est jamais un luxe de mauvais goût. C'est souvent par le goût que péchera le mode d'ornements et de parure à l'usage des peuples sauvages. On nous les montrait aussi simples qu'innocents. Ils sont en effet l'un comme ils sont l'autre, simples quand ils ne peuvent pas faire autrement, en réalité épris des ornements jusqu'à la fureur. Bernardin de Saint-Pierre, dans son *Voyage à l'Ile de France*, nous montre les indiens Malabares coiffés d'un turban, portant de longues robes de mousseline, de grands anneaux d'or aux oreilles et des bracelets d'argent aux poignets. Ils enroulaient autour d'eux non sans grâce leurs pagnes aux vives couleurs; leur coiffure était une frisure très-composée; c'étaient des étages de boucles et de tresses entremêlées avec beaucoup d'art. La recherche d'ornements s'allie chez certaines tribus à la saleté la plus répugnante. Les peuplades voisines du pôle, qui se frottent la peau avec de la graisse, n'en ont pas moins quelque parure. On en rencontre chez les Tunguses et chez les Korucks qui ont des habitudes dégoûtantes que la langue se refuse à

exprimer. La peau des Boschimans est couverte d'une couche de saleté tellement épaisse qu'on ne pourrait, à en croire certaines descriptions un peu chargées peut-être, deviner leur couleur, si les larmes que leur arrache la fumée dans leurs abominables huttes ne lavait leur visage au-dessous des yeux.

Veut-on une preuve toute récente qui montre la persistance encore aujourd'hui du même contraste? Le docteur Comrie donnait lecture, à l'Institut anthropologique de Londres, d'un mémoire sur les indigènes de la Nouvelle-Guinée. C'est le résultat des observations qu'il a faites pendant qu'il était attaché au bâtiment de la marine royale le *Basilisk*. Ce navire, en 1874, était employé à un voyage d'exploration de la partie de la côte comprise entre le cap Est et la baie de Humboldt, sur la côte sud-ouest de la Nouvelle-Guinée. Les Papous étaient fort sales : ils en étaient encore à l'âge de la pierre. Ils n'apprirent que par l'arrivée du navire l'usage du fer, dont ils apprécièrent immédiatement les avantages, et qu'ils se procurèrent de préférence à toute autre marchandise. Eh bien ! ces peuplades avaient de nombreux ornements de corps. M. Comrie en a rapporté une assez grande quantité qu'il a exposée à l'Institut anthropologique.

Pourquoi, dans certaines races très-inférieures, les femmes n'ont-elles pas d'ornements? Lubbock vous l'apprendra : c'est que les hommes gardent pour eux tous ceux qu'ils peuvent se procurer.

En règle générale, les sauvages du Sud ornent leurs corps, ceux du Nord leurs vêtements. Les premiers ai-

ment à se peindre avec les plus brillantes couleurs. Le rouge et le jaune, le blanc et le noir sont leurs couleurs favorites. C'est un art qui a ses règles et ses modes comme les habits. L'arrangement des bandes de couleur, les taches disposées de telle ou telle façon, sont jugés aussi sévèrement que la coupe d'un habit peut l'être chez nous par les experts.

On impute à la civilisation la manie de se martyriser au nom de la mode. C'est encore une erreur. Il y a des tribus qui s'imposent de véritables tortures pour obéir à sa tyrannie. Les malheureux non-seulement soumettent leur peau à de cruelles épreuves, ils vont jusqu'à se passer dans le nez un os aussi gros que le doigt et de cinq ou six pouces de long. Les Esquimaux se pratiquent deux ouvertures dans la joue, une de chaque côté, pour y introduire un ornement de pierre. Certaines peuplades de l'Amérique occidentale et de l'Afrique percent les lèvres des jeunes enfants de façon que le trou, agrandi par degré, permette d'y introduire un morceau de bois.

Dans une vente célèbre de livres rares qui se fit à Londres en 1859, on remarqua surtout une plaquette ayant pour titre : *Mundus novus*. Cet opuscule est la première relation publiée sur le Nouveau-Monde au moment de sa découverte. Elle est due à la plume d'Améric Vespuce, et adressée à Laurent de Médicis. L'auteur décrit certaines peuplades qu'il a vues, et voici une des choses qui le frappent davantage : « Ils ont, dit-il, de beaux corps, bien constitués et proportionnés, et leur couleur tire sur le rouge, ce qui a pour cause, à mon avis, leur habitude d'aller nus au soleil qui les mord.

Ils ont une chevelure touffue et noire. Ils sont agiles et gracieux dans leurs mouvements et dans leur démarche et ont une jolie figure. Mais ils détruisent eux-mêmes leur beauté; car ils percent leurs joues, leurs lèvres, leurs narines et leurs oreilles. Et ne croyez pas que ces trous soient petits, ou bien qu'ils n'en aient qu'un ; j'en ai vu plusieurs qui avaient, sur la face seulement, sept trous dont chacun était de la grosseur d'une prune. Ils garnissaient ces trous avec des pierres bleues, des morceaux de marbre ou de cristal, ou de superbe albâtre, ou encore avec des os très-blancs et beaucoup d'autres matières travaillées avec art, selon leur coutume. »

Améric Vespuce ajoute : « Si vous voyiez une chose si semblable à un monstre, un homme ayant aux joues, à la mâchoire ou aux lèvres sept pierres dont plusieurs ont une palme et demie de longueur, vous seriez dans un profond étonnement, car j'ai souvent examiné et jugé que sept pierres pareilles pesaient seize onces. Outre cela ils ont à chaque oreille, percée d'un triple trou, des anneaux supportant d'autres pierres. Les femmes ne se percent pas la face, mais les oreilles seulement. »

Il est d'autres tribus qui se perforent les dents. D'autres les taillent suivant des modes aussi variables que bizarres. Telles peuplades cochinchinoises noircissent leurs râteliers, elles se moquent de la blancheur des dents des femmes anglaises, qui leur rappelle l'espèce canine. Tout cela sans préjudice des ornements de tout genre : colliers de coquillages, joliment coupés et enfilés ; boucles d'oreilles, bracelets faits avec de la petite ficelle, plumes d'oiseaux fièrement dressées sur la tête, ceintures

de cheveux humains tressés. La suprême distinction dans quelques tribus consiste en une espèce de hausse-col, formé de grands coquillages, qui tombent du cou sur la poitrine. Voilà le *naturel* de ces sauvages.

Eh quoi! l'artificiel serait-il le vrai instinct de la nature humaine même primitive? L'homme est-il voué au factice dès les premiers pas? Bien plus, ce naturel, toutes les fois qu'il n'est pas la grossièreté brutale, ne serait-il pas lui-même bien souvent une découverte, une acquisition, un progrès de la civilisation? Peut-être bien. C'est un soupçon qui vient quand on voit un honnête homme, convenablement mis, ayant bon air sans prétention. Comparez-le à ce sauvage qui ressemble à une image coloriée et qui a fait de son corps une boutique de verroteries. Nos modes les plus ridicules le sont moins que celles auxquelles il s'asservit. Quant à la vanité qui naît de la toilette, osons le dire, le célèbre Brummell lui-même, ce type du dandy, enveloppé des plis de son immense cravate artistement étagée, était moins infatué que notre sauvage peint, avec son hausse-col en coquillages.

III

DE DIVERSES FORMES DU LUXE DE PARURE CHEZ LES SAUVAGES ET DES IDÉES MORALES QU'ILS Y ATTACHENT. — DE QUELQUES AUTRES RAFFINEMENTS.

On s'occupait au dernier siècle, on s'occupe encore aujourd'hui, en y mettant un esprit d'observation ordinairement plus exact, de la psychologie de l'homme sau-

vage. On étudie ses instincts, ses facultés. On cherche à en pénétrer le mystère, à en deviner l'origine. Est-il un débris dégénéré de races détruites? Est-il un type primitif, l'homme lui-même avant que la civilisation l'ait transformé? Le dix-huitième siècle tenait pour la dernière solution, à l'exception de quelques esprits. Ainsi Bailly soutient dans son *Histoire du Ciel* l'opinion d'une nation primitive, où tous les peuples ont puisé les éléments de leurs arts, de leurs usages, de leurs croyances, de leurs langues. Un savant juif de Surinam, Isaac Nasci, s'appliquait à la même démonstration pour les langues en particulier. Il disposait de matériaux d'ailleurs très-insuffisants, et dans un esprit bien systématique, si on en juge par l'analyse qu'en donnent les Mémoires de Malouet, récemment parus. Qu'on lise un intéressant chapitre sur les sauvages de l'Amérique du Nord, visités par l'auteur dans sa jeunesse, on verra que Nasci retrouvait l'hébreu à l'origine des idiomes sauvages. On est loin de là aujourd'hui. La philologie, dans ses efforts pour remonter à une langue primitive, en est venue à chercher au delà même du sanscrit. Les sauvages sont fort délaissés aujourd'hui. Ce qu'ils nous enseignent en fait de philologie est peu de chose. Ce qu'ils nous enseignent en fait de morale n'est rien.

L'opinion dominante à l'égard des sauvages, au dix-huitième siècle, est celle de J.-J. Rousseau, qui voit dans l'état sauvage l'état primitif. Seulement tous ne consentent pas à regretter cet état comme le philosophe du *Discours sur l'inégalité*. Avec quelle ironie Voltaire, moins disposé que tout autre à vouloir retourner au fond des

bois, lui écrit, en le félicitant sur son succès, « qu'il donne l'envie de marcher à quatre pattes[1] ».

Notre siècle se partage entre les deux opinions que nous venons de rappeler. Bonald et J. de Maistre croient que le sauvage est une créature dégénérée, une branche séparée d'un tronc antique, en châtiment de quelque crime commis par une race perdue, dont ces populations ne sont plus que le reste infortuné et maudit. Outre que rien ne confirme ce nouveau *péché originel au second degré*, dont parle J. de Maistre[2], il est de toute évidence qu'on ne saurait rattacher les sauvages à une souche unique. Répandus sous toutes les latitudes, ils appartiennent aux races les plus différentes ; leurs langues ne se ressemblent pas plus que leurs caractères et leurs mœurs; il n'y a entre elles qu'un trait commun, la vie sauvage elle-même. Ce trait suffit d'ailleurs pour les rapprocher beaucoup les unes des autres ; car, par cela même que ce mode d'existence représente l'état inférieur, il est condamné à une sorte de monotonie et ne saurait offrir à aucun degré la riche diversité de la civilisation.

On ne saurait méconnaître pourtant là non plus — et cela n'est pas sans application au luxe — des différences nécessaires. Comment confondre les mœurs généralement douces, sauf à devenir accidentellement féroces, l'indolence d'esprit et de corps, la rêveuse oisiveté des tribus de l'Amérique du Nord, avec la stupidité de cer-

[1] Robertson, dans son *Histoire de l'Amérique*, est loin de partager l'engouement presque général alors pour les sauvages, dont il trace un portrait laid et ressemblant, t. II, ch. I.

[2] *Soirées de Saint-Pétersbourg*, deuxième entretien.

taines peuplades australiennes ou avec la férocité habituelle de certaines tribus d'Afrique?

« Nos sauvages de la Guyane, écrit Malouet, tout bornés qu'ils nous paraissent, sont, comparativement à ceux des terres magellaniques et à plusieurs peuplades des îles de la mer du Sud, ce qu'étaient les Athéniens par rapport aux Scythes. » C'est beaucoup dire; mais, Athènes mise à part, ce jugement est fondé.

Faut-il croire pourtant que ces races si inférieures soient tombées au-dessous du niveau primitif? Selon une interprétation développée par quelques savants, les Boschimans, que Bory Saint-Vincent présente presque comme un intermédiaire entre la brute et l'homme, dans des peintures d'ailleurs reconnues exagérées, ne seraient que des Hottentots en décadence. Avouons qu'ils ne sont pas tombés de très-haut.

La condamnation des hypothèses présentées par M. de Bonald et par l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* n'implique en rien l'adoption de cette autre proposition trop facilement admise par Lubbock et toute l'école de Darwin. Selon cette opinion, les sauvages offrent l invariable type primitif de l'humanité, qui débute nécessairement par cet état ou plutôt par un état plus voisin encore de la bestialité. En fût-il ainsi, cela n'exclurait pas l'existence d'autres races plus sociables, douées d'une autre organisation et d'autres instincts, plus propres à former de vastes agglomérations, plus perfectibles en un mot. Le sauvage offre ce trait spécial d'être réfractaire à la civilisation. Elle le fait disparaître ou le force à reculer; elle ne peut venir à bout de l'absorber,

elle ne réussit à lui faire accepter d'elle que ses vices et la pire partie de son luxe.

Le luxe primitif tel que le pratiquent les sauvages confirme l'idée que ce sont des races véritablement à part. S'il était vrai que l'état patriarcal et pastoral fût un perfectionnement naturel, venu à son heure, de l'état sauvage, il semble que quelque chose devrait rappeler chez les peuples pasteurs ce mode primitif de luxe. Il n'en est rien : le grotesque dans les ornements, les habitudes de tatouage, les recherches étranges de parure n'ont pas laissé de trace dans la vie pastorale. On est donc porté à considérer le sauvage comme un être qui ne se confond avec quoi que ce soit.

Le luxe sauvage obéit aux mêmes inspirations, j'allais dire aux mêmes lois que le luxe civilisé. Pour la parure, il y a peu de formes dont il n'offre le germe et souvent l'exagération. Quant aux mobiles d'où naît ce luxe de parure, l'identité qu'ils offrent avec les nôtres n'est pas moins manifeste. Ainsi, il est hors de doute que le sauvage ne cède pas seulement à la vanité naïve et béate qui semble le principal trait de ses goûts de faste. Il y met, comme dans des sociétés plus avancées, un calcul politique ; il vise à marquer la hiérarchie par le costume, et, à défaut du vêtement, par les ornements de la peau, très-différenciés selon les rangs. Un tatouage plus complet et figurant avec art divers objets, imprimés à l'aide d'une opération douloureuse, est une distinction aristocratique. Les chefs nobles de l'île de Nouka-Hiva semblent couverts d'un justaucorps de différentes étoffes, ou d'une cotte de mailles décorée d'un grand nombre de ciselures précieu-

ses : la classe inférieure est tatouée avec moins de soin ou même ne l'est pas du tout. Telle femme d'un rang élevé, dans l'archipel de Sandwich, montrera avec orgueil un damier très-bien tatoué autour de sa jambe droite, ou l'intérieur d'une main garni d'étoiles, d'anneaux, de croissants et d'autres figures. Ces ornements, tracés sur la peau humaine comme sur une vivante étoffe, ne rappellent-ils pas cette mode du quatorzième siècle de certaines personnes de la noblesse, dont le costume reproduisait le blason avec l'or et la soie ? Dans quelques peuplades les guerriers portent sur leur peau la représentation de leurs exploits. Des scènes de bataille, incrustées dans leur chair, s'en détachent en caractères sanglants mieux que sur le bronze et le marbre.

Les signes aristocratiques, à défaut d'or et d'argent, pourront au reste s'attacher à de plus viles matières. Les sauvages préfèrent l'éclat du cuivre, la beauté de l'ivoire, les couleurs variées des coquillages, la transparence du verre, mais ils se contentent de bois, de graines, d'os, de laiton, de pierre, même de couvercles de boîtes, de fragments de serrure. Ils recherchent *ce qui distingue* encore plus que *ce qui brille*.

Ce n'est pas le seul trait qu'ils aient en commun avec nous. La différence qu'on remarque chez les peuples civilisés entre les hommes et les femmes, plus portées encore vers la passion de la toilette, résulte trop de la nature des sexes pour ne pas exister chez ces populations primitives. Seulement elle est moins grande, comme il arrive chez tous les peuples grossiers, où la femme est tenue

dans un état d'infériorité ; elle ne s'en manifeste pas moins par des exemples assez fréquents. Les femmes Felatah, de l'Afrique centrale, passent plusieurs heures à leur toilette. Elles s'enveloppent, le soir, avec soin les doigts de la main et du pied dans des feuilles de henna, pour les retrouver, le lendemain matin, d'un beau rouge pourpre. Elles se teignent les dents alternativement en bleu, en jaune et en pourpre, laissant toutefois à une ou deux leur couleur naturelle comme contraste. Elles prennent grand soin de leurs paupières, qu'elles teignent avec du sulfure d'antimoine. Elles colorent leur chevelure avec de l'indigo et portent en grande profusion des boutons et d'autres joyaux.

Il me semble que quelques-uns de ces traits donnent à réfléchir : ils absolvent encore la civilisation d'avoir inventé le luxe des femmes et certaines formes particulières de ce luxe. Les femmes sauvages ne se fardent guère moins que des Romaines de la décadence. On admire les papillotes et les chevelures postiches des insulaires du détroit de Torrès. La mode de porter les cheveux tantôt courts, tantôt longs et disposés en édifice, tantôt plats, tantôt en houppe, se retrouve chez diverses tribus, comme à la cour de Louis XIV. — Quant aux hommes, ils nous dépassent par ce genre de parure, même si on remonte au temps où nous portions perruque. Aucun seigneur de la cour de Louis XV ne mit autant d'heures à s'occuper de sa chevelure postiche que les chefs des sauvages insulaires de Viti : ils ont un coiffeur spécial auquel ils donnent plusieurs heures tous les soirs. Il ne faut pas moins de temps pour disposer

et tenir en bon état des chevelures qui ont habituellement trois pieds et quelquefois jusqu'à cinq pieds de circonférence. Qu'est-ce donc dans les cas où les teintures les plus compliquées viennent s'y ajouter? Les uns se teignent tout en noir, en blanc, en jaune ou en rouge; d'autres aiment à réunir diverses couleurs pour une même chevelure : un tiers sera couleur cendre, le reste sera tout noir, et l'arrangement des cheveux est des plus compliqués. Ceux-ci se font raser par place et gardent quatre ou cinq rangées de bouquets de cheveux plantés droit; ceux-là laissent croître de longs cordons qu'ils enroulent ou laissent tomber derrière le cou. En vérité, on serait tenté d'opposer à ce paradoxe, qu'on a nommé la simplicité de la vie sauvage, un paradoxe bien moins invraisemblable : la simplicité de la civilisation!

Que de marques encore qui trahissent les plus étranges raffinements! On se parfume n'importe comment, mais d'une manière très-énergique. Oindre ses cheveux et sa peau des odeurs les plus pénétrantes est une habitude fréquente. Il ne faut pas croire que ces parfums soient toujours infects, comme chez certains sauvages du Nord. Les parfums les plus doux sont appréciés par les races du Midi. Au Nord même, les parfums agréables ne sont pas toujours ignorés ou méconnus, et, à en croire Montaigne, cela date de loin. « En la plus espesse barbarie, écrit-il, les femmes Scythes, après s'estre lavées, se saupoudrent et encroustent tout le corps et le visage de certaine drogue, qui naist en leur terroir, odoriférante. Et pour approcher les hommes,

ayant osté ce fard, elles s'en trouvent et polies et parfumées[1] ».

Étend-on enfin le nom de luxe et de faste à ces raffinements de politesse et à cette pompe des manières et des formes, destinées à rendre hommage aux supérieurs et à marquer le degré d'honneur que les hommes s'accordent les uns aux autres? Combien il s'en faut que les sauvages en soient dépourvus! Ils connaissent *l'étiquette* et quelquefois l'exagèrent. Les salutations, les cérémonies, et, chez certaines tribus, en Australie, par exemple, l'usage de parler à la troisième personne en signe de respect, sont pratiqués comme chez les peuples civilisés. Chez les Éghas, race nègre de l'Afrique occidentale, il y a des formules nuancées à l'infini pour se demander mutuellement de ses nouvelles; la prosternation est en usage devant les supérieurs dans la tribu et même dans la famille; bien plus, elle revêt des formes graduées et très-diverses depuis l'attitude, comme on dit vulgairement, *à quatre pattes*, jusqu'à celle où le ventre touche à terre; tantôt celui qui se livre à ces marques de respect garde un profond silence, tantôt il commence par frapper plusieurs fois dans ses mains ou en faisant claquer ses doigts. Cela est à recommencer chaque fois qu'on se rencontre et prend, dit un voyageur, au moins une heure sur la journée.

[1] *Essais*, liv. I, ch. LV.

IV

DES FÊTES ET DE CERTAINES FORMES D'UN LUXE PUBLIC DANS LA TRIBU.

Parmi les formes du luxe primitif figurent aussi les fêtes. Telles sont celles qu'on célèbre à propos des noces. Chez les tribus indiennes en particulier, le couple promis est orné de ce qu'il a de plus beau en plumes, en colliers, en fourrure, et de plus éclatant en couleurs. Il y a à cette occasion des jeux, des danses, des pantomimes très-ingénieuses et très-expressives. Dans le repas règnent la profusion des mets, quelques recherches aussi. Au gibier, aux viandes grillées, au poisson, aux canneberges et aux pommes de mai, s'ajoutent les gâteaux de maïs, et des boissons qui ne sont en usage que dans ces jours de cérémonie. On boit dans de grandes calebasses le suc de l'érable ou du sumac, et dans de petites tasses de hêtre une préparation de cassine, boisson chaude que l'on sert comme du café. Les cadeaux faits à la femme forment un curieux mélange de choses d'agrément, d'objets de toilette, et d'ustensiles qui lui rappellent les occupations sérieuses du ménage. Les présents du mari et de sa famille sont une parure complète, le jupon d'écorce de mûrier, le corset pareil, la mante de plumes d'oiseaux ou de peaux de martre, les mocassines brodées en poil de porc-épic, les bracelets de coquillages, les anneaux ou les perles pour le nez et pour les oreilles. A ces vêtements sont mêlés un berceau de jonc, un morceau

d'agaric, des pierres à fusil pour allumer le feu, la chaudière pour faire bouillir les viandes, le collier de cuir pour porter les fardeaux, et la bûche du foyer.

L'habitude de solenniser certaines époques de l'année se rencontre chez ces peuples primitifs. La fête du feu nouveau, espèce de jubilé en l'honneur du soleil, à l'époque de la moisson, est l'occasion d'un renouvellement du mobilier et du vêtement. Un crieur public, dans la tribu des Natchez, qui sans doute n'offrait pas seule cette particularité, parcourait les villages, annonçant la cérémonie au son d'une conque. Il faisait entendre ces paroles : « Que chaque famille prépare des vases vierges, des vêtements qui n'ont point été portés; qu'on lave les cabanes; que les vieux grains, les vieux habits, les vieux ustensiles soient jetés et brûlés dans un feu commun au milieu de chaque village; que les malfaiteurs reviennent; les sachems oublient leurs crimes. » Des purifications précédaient la fête célébrée dans la grande cabane consacrée comme temple au Soleil. Le plancher et les parois intérieures du temple étaient couverts de nattes fines peintes et ornées de différents hiéroglyphes. Une cérémonie touchante était célébrée, dans laquelle la monde végétal offrait ses prémices. Le soir, la plaine resplendissait de la flamme des bûchers; on entendait de toutes parts les sons du tambourin et du fifre, mêlés aux cris des danseurs et aux applaudissements de la foule. Image et début d'un luxe public non sans noblesse, qui semble prendre un caractère plus politique dans les délibérations du conseil de la tribu, où se déploie tout un appareil bizarre, mais grandiose. Chateau-

briand nous peint les membres du conseil assis ou couchés à terre dans diverses attitudes : les uns, tout nus, n'ayant pour s'envelopper qu'une peau de buffle ; les autres, tatoués de la tête aux pieds, ressemblant à des statues égyptiennes ; d'autres entremêlant des ornements européens à des ornements sauvages, à des plumes, à des becs d'oiseaux, à des griffes d'ours, à des cornes de buffles, à des os de castor, à des dents de poisson. Les visages sont bariolés de diverses couleurs, ou peints de blanc ou de noir. Chez les Muscogulgues, il y avait une salle du conseil décorée avec un certain luxe ; elle contenait des coupes, des objets taillés, l'étendard national fait d'une queue d'aigle, et toutes sortes de peintures hiéroglyphiques. Ces objets n'ornaient que les lieux de réunion ; car la case est à peine parée de quelques nattes ; elle n'a rien qui se puisse comparer à la tente de l'Arabe nomade, où, à côté de tant de traces d'une misère profonde, se rencontrent les tapis de Perse et de Bagdad et quelques-unes de ces brillantes étoffes que recherche le goût du Midi

V

LE LUXE EMPLOYÉ COMME MOYEN DE CORRUPTION. SÉDUCTION DE LA FILLE SAUVAGE. — LA *QUESTION DU LUXE* CHEZ LES SAUVAGES.

L'idée d'employer le luxe pour civiliser les hommes n'aura guère été plus heureuse que le recours aux moyens violents pour les convertir. Si, dans ce dernier cas, on n'a guère produit que des actes d'hypocrisie et des sacri-

léges, dans le premier on n'a réussi qu'à inoculer aux vaincus les vices des vainqueurs, lesquels ont eux-mêmes achevé de se corrompre. Le rapprochement du sauvage et de l'homme civilisé n'aura été que le rapprochement de deux corruptions[1]. A peine cite-t-on quelques exceptions, elles-mêmes peu durables, comme la tentative faite au Paraguay par les jésuites pour amener certaines tribus à un état auquel on ne peut d'ailleurs donner le nom de civilisation sans trop de complaisance. Étranges civilisés que ces écoliers tenus en laisse, obéissant au coup de cloche pour tous les actes de la vie ! Que dire de cette autre propagande de civilisation qui consiste à séduire des misérables par les plus grossiers appâts, puis à les exterminer par le fer ou la faim ? Le trait essentiel de cette propagande, qui invoque de si beaux prétextes pour servir de voile à la cupidité, a été l'introduction du mauvais superflu chez des hommes qui n'avaient que trop de penchants à le recevoir ou à l'accroître. On ne déclame pas en affirmant que l'homme civilisé s'est fait le démon tentateur de ces tribus sauvages sous toutes les latitudes, et particuliè-

[1] Cette corruption réciproque, établie par tant d'exemples, est attestée par Malouet dans les termes suivants : « En examinant dans les déserts et dans les établissements de la Guyane les deux espèces d'hommes qu'on y rencontre, les blancs et les Indiens, on trouve qu'ils ont agi respectivement les uns sur les autres par le contact de leurs vices plus que par celui de leurs qualités. Il n'est pas douteux que l'insouciance des Indiens, leur goût pour l'indépendance, leur dispersion, leur vie errante, leurs habitudes de chasse et de pêche, ne se soient communiqués aux colons blancs, qui leur ont donné en échange leur intempérance et quelques habitudes de fausseté, d'avidité, très-remarquables dans plusieurs de leurs chefs. » (*Mémoires*, t. I, ch. VI.)

rement en Amérique, où les Indiens se distinguaient par quelques qualités réelles. L'Européen civilisé a fait briller aux yeux du sauvage les colifichets qui font les délices de sa vanité naïve. Il lui a présenté les liqueurs enivrantes. Il lui a plus d'une fois arraché son nécessaire en échange d'objets de peu de valeur, mais d'un prix infini pour l'amour-propre stupide qui aime à s'en parer, ou pour la sensualité brutale qui y trouve une excitation agréable.

Disons d'abord quelques mots des appels adressés à l'instinct de la coquetterie. Le clinquant et la verroterie forment à peu près tout le fonds de ce commerce de faux luxe, qui séduit les hommes, et tente le sexe féminin avec le même attrait irrésistible qu'il exerce chez nous sur les filles du peuple. Combien, sous ces arbres plusieurs fois séculaires, qui ne réveillent que de graves et solennelles pensées, ne s'est-il pas joué de ces scènes de séduction où la coquetterie cède à l'appât des ornements! La dépravation de la femme par le luxe de parure, cette tentation qu'éprouve la jeune Romaine à la vue du bracelet, prix de la trahison, c'est là un fait qui appartient à toutes les périodes de l'histoire des sociétés. La légende s'en est emparée, même chez les sauvages. Elle s'est exprimée par des récits qui passent de bouche en bouche, par des chants, sorte de complaintes étranges et poétiques, qui racontent ces chutes lamentables et qui mettent au jour les mystères d'une corruption vénale et d'une passion effrénée.

Telle est la chanson de la *Chair blanche* chantée par une femme muscoculgue, chanson un peu arrangée peut-être,

mais dont le fond et certains détails portent un caractère saisissant de vérité. La « chair blanche » désigne un jeune Américain de la Virginie. La chair blanche, selon la chanson, était riche, elle avait des étoffes bleues, de la poudre, des armes et du poison français (eau-de-vie). Elle vit Tibeïma, et cette fille peinte se laissa aimer. L'insatiable *ikouessen* (courtisane) dissipa les richesses de l'homme blanc et lui fut infidèle. Il le sut, mais il ne put cesser d'aimer; il allait de porte en porte mendier des grains de maïs pour faire vivre Tibeïma, et quand il pouvait obtenir un peu de feu liquide (eau-de-vie), il le buvait pour oublier sa douleur.

Toujours aimant l'ikouessen, toujours trompée par elle, la pauvre chair blanche perdit l'esprit et se mit à courir dans les bois. Le père de la fille peinte, un illustre sachem, lui fit des réprimandes; mais le cœur d'une femme qui a cessé d'aimer, dit la chanson, est plus dur que le fruit du papayo. L'homme blanc revint à sa cabane : il était nu, il portait une longue barbe hérissée; ses yeux étaient creux; ses lèvres pâles : il s'assit sur une natte pour demander l'hospitalité dans sa propre cabane. Comme il était devenu insensé, il se croyait un enfant, et prenait Tibeïma pour sa mère. Tibeïma, qui avait retrouvé des richesses avec un autre guerrier, eut horreur de celui qu'elle avait aimé. Elle le chassa. La chair blanche s'assit sur un tas de feuilles et mourut. Tibeïma mourut aussi bientôt. Quand le Siminole demande quelles sont les ruines de cette cabane recouverte de grandes herbes, on ne lui répond point.

N'est-ce pas là, au sein de la vie sauvage, sous les traits

de cette « fille de marbre » de la forêt, la légende du luxe séducteur de la femme, de la courtisane avide, prodigue, impitoyable? Le châtiment de celui qui s'est servi de l'or et des étoffes bleues, comme d'un moyen de séduction, ajoute à la leçon. Rien n'y manque, pas même le mépris de l'honnête femme pour la fille sauvage qui succombe à l'appât du luxe étranger.

M. de Tocqueville, dans son livre sur la *Démocratie en Amérique*[1], nous parle aussi du luxe employé par les blancs comme moyen de séduction. On s'en est servi pour engager les Indiens à quitter leur pays convoité par la population européenne émigrante, à mesure qu'elle serre de plus près les espaces occupés par les tribus. Le gouvernement des États-Unis envoyait aux tribus une ambassade solennelle, les conviant à se réunir avec les blancs dans une grande plaine, où tous mangeaient et buvaient ensemble. Après avoir représenté aux Indiens que des terres plus giboyeuses s'étendaient au delà de leurs possessions, on étalait à leurs yeux des armes à feu, des vêtements de laine, des barriques d'eau-de-vie, des colliers de verre, des bracelets d'étain, des pendants d'oreilles et des miroirs. C'est ainsi que les Américains ont acquis à vil prix des provinces entières, que les plus riches souverains n'auraient pu payer.

Ce qui semble non moins curieux, c'est de voir la *question* même du luxe posée chez les sauvages Américains et partageant les esprits. Les uns, — c'est l'école du passé, — veulent qu'on résiste aux envahissements

[1] Tome II, ch. x.

de ces modes et de ces raffinements nouveaux. Les autres, — c'est l'école du progrès, — veulent qu'on y cède. Il y a de vieux guerriers qui ne cessent de crier à la dégradation des mœurs antiques : selon eux, les sauvages ne doivent leur *décadence* qu'à ces innovations et ils ne pourront recouvrer leur gloire et leur puissance que par un retour aux anciennes coutumes. Le *bon vieux temps* est célébré et regretté par ces Nestors de la forêt.

Parmi les consommations dispendieuses et les plaisirs de luxe qui diminuent ce nécessaire du sauvage réduit à si peu de chose, il faut placer aussi le jeu, poussé souvent jusqu'à la frénésie. Robertson, parlant des sauvages de l'Amérique nouvellement découverte, dit qu'ils jouaient leurs fourrures, leurs ustensiles domestiques, leurs vêtements, leurs armes. Lorsque tout était perdu, on les voyait souvent, dans l'égarement du désespoir ou de l'espérance, risquer d'un seul coup leur liberté personnelle, malgré leur passion extrême pour l'indépendance[1].

VI

LE MAUVAIS SUPERFLU SOUS LA FORME DES CONSOMMATIONS INTEMPÉRANTES DANS LA VIE SAUVAGE. — LA QUESTION DE SAVOIR S'IL FAUT PRÉVENIR LE MAUVAIS SUPERFLU PAR DES LOIS OU EN LAISSER L'USAGE LIBRE, AGITÉE DANS UN PARLEMENT SAUVAGE.

L'abus des spiritueux forme le trait principal de ce superflu abusif dont nous nous sommes faits les impor-

[1] *Histoire de l'Amérique*, liv. IV.

tateurs. Ce n'est pas que les Européens aient fait naître ce goût plus que celui de la parure. Le besoin des excitants est universel, et cherche partout à se satisfaire. Les préparations fermentées sont connues par un grand nombre de peuplades sauvages. Celles des tribus américaines, qui ignoraient le secret de donner aux liqueurs par la fermentation une force enivrante, avaient obtenu le même effet par d'autres moyens. Les habitants des îles, ceux de la Californie et du Nord, avaient l'art de s'enivrer avec la fumée de tabac, qu'ils faisaient passer avec un certain instrument dans leurs narines ; les vapeurs, en montant au cerveau, y excitaient tous les mouvements et tous les transports de l'ivresse. Dans presque toutes les autres parties du Nouveau Monde, les naturels possédaient l'art d'extraire une liqueur enivrante du maïs et de la racine du manioc, c'est-à-dire des mêmes matières végétales d'où ils tiraient leur pain.

Il ne reste pas moins vrai que cette fièvre de l'intempérance habituelle a été allumée par ce « feu liquide » qui renferme à une dose si redoutable la propriété enivrante. C'est par nous que l'alcoolisme a infecté les sauvages peut-être moins dégradés que les populations civilisées qui s'y livrent. On a tracé plus d'une fois un injurieux parallèle entre le sauvage et certains travailleurs abrutis des campagnes et des villes pour donner la préférence au premier. Voltaire veut qu'on nomme aussi sauvages « ces rustres vivant dans des cabanes avec leurs enfants et quelques animaux, exposés sans cesse à toute l'intempérie des saisons, ne connaissant que la terre qui les nourrit, et le marché où ils vont quelquefois vendre

leurs denrées pour y acheter quelques habillements grossiers, parlant un jargon qu'on n'entend pas dans les villes ; ayant peu d'idées et par conséquent peu d'expressions, etc. » Il met au-dessus d'eux les sauvages d'Amérique qui « connaissent l'honneur, dont jamais nos sauvages d'Europe n'ont entendu parler, qui ont une patrie, l'aiment, la défendent, font des traités, se battent avec courage et parlent souvent avec une énergie héroïque[1]. »

Un écrivain plus rapproché de nous, appliquant ce que l'auteur de l'*Essai sur les mœurs* dit des grossiers paysans de son temps à certains ouvriers des villes manufacturières, Lemontey, écrit que : « le sauvage qui dispute sa vie aux éléments, et subsiste des produits de sa pêche ou de sa chasse, est un composé de force et de ruse, plein de sens et d'imagination. » Et il peint l'ouvrier, « agent d'un travail divisé, participant de la nature des machines au milieu desquelles il vit, n'en étant lui-même qu'un accessoire, et n'ayant, si on le s pare d'elles, ni capacités, ni moyens d'existence ». « C'est, dit-il au sujet de cet ouvrier, un triste témoignage à se rendre que de n'avoir jamais levé qu'une soupape, ou de n'avoir jamais fait que la dix-huitième partie d'une épingle.... L'absence de toute idée, l'inexpérience de toute combinaison, forment un état voisin de la stupidité[2]. » Je n'examine pas ce qu'il peut y avoir de vrai, ce qu'il y a aussi d'exagéré et de faux dans un tel parallèle. Mais

[1] *Essai sur les mœurs*, Introduction.

[2] Influence morale de la division du travail, t. I, p. 202-205, édit. 1829, dans l'ouvrage portant le titre : *Raison et Folie*.

l'ouvrier abruti par l'ivrognerie ne justifie-t-il pas ce qu'on a écrit en termes trop généraux de l'infériorité de certaines populations ouvrières? Ne tombe-t-il pas, s'il a reçu les notions du christianisme, de plus haut que le pauvre sauvage? Et ne s'expose-t-il pas à tomber aussi bien plus bas, s'il sacrifie jusqu'au pain de sa femme et de ses enfants à ce vice qui altère ses organes, qui tue son cœur, qui détruit son intelligence? La misère, la maladie, les vices, le crime, en sortent comme d'une source inépuisable.

Il faut que le mal soit grave d'ailleurs pour que, chez des peuplades qui s'éloignent à peine de l'état sauvage, on ait vu s'élever ce qu'il faut aussi nommer ici la « question » du mauvais luxe, de l'excès délétère et ruineux des liqueurs enivrantes. Dans des contrées où il existe une sorte de gouvernement régulier, s'est posée en effet cette question pratique, à savoir s'il ne convenait pas d'y mettre obstacle. Je fais allusion à ces peuplades des îles de la Société, à ces États de Taïti qui ont tant fait parler d'eux chez nous vers 1844, lors du fameux incident relatif à l'Anglais Pritchard. Ces peuplades ne sont qu'à demi sauvages : leur christianisme, bien que fort altéré par les habitudes de l'ancien fétichisme, s'élève pourtant au-dessus de cette vieille idolâtrie d'une manière sensible. On a vu, il y a un peu plus d'un demi-siècle, les Taïtiens, entraînés par un pieux désir de conversion, offrir des bambous pleins d'huile de coco aux missionnaires anglais pour en obtenir l'Évangile de saint Luc, traduit en taïtien. Malheureusement les mauvais instincts furent souvent plus

forts. Le vieux roi Pomaré lui-même, le père de la reine qui portait récemment le même nom, avait donné l'exemple de ce mélange scandaleux de la religion et de l'intempérance. Aussi ivrogne qu'aucun de ses sujets, il ne renonça ni à ses croyances ni à son vice. Boire et traduire les Écritures, telles furent ses deux idées fixes; il les conciliait du mieux qu'il pouvait. Chaque matin il se rendait dans son petit kiosque, situé sur l'île de Motou-Ta, avec sa bible sous le bras et sa bouteille de rhum à la main, et il y demeurait des heures, des journées entières. Ces excès détruisirent sa santé; la raison s'en alla d'abord, puis la vie; il s'éteignait vers la fin de 1821. L'histoire récente des Taïtiens prouve trop ce que nous avons dit des difficultés peut-être insurmontables qu'opposent les natures sauvages à la vraie civilisation. Il paraît certain que les barriques d'eau-de-vie des missionnaires ont au moins contre-balancé le succès de leurs bibles. Point d'ouvertures du Parlement qui aient eu lieu sans des banquets; les porcs et la volaille en faisaient surtout les frais, et il s'y consommait, sans parler des carafons remplis d'eau de coco, une honnête quantité de rhum. Mais ces libations publiques n'étaient rien auprès de celles qui n'ont guère cessé de se faire dans le particulier. Ajoutons qu'un luxe plus corrompu et plus dispendieux marqua l'avénement d'une jeune reine. On vit la cour de Pomaré devenir une école de dissolution. Les danses les plus libres, les cérémonies les plus luxurieuses, les chants les plus voluptueux s'y donnèrent carrière, malgré les remontrances des missionnaires. Une hérésie, ayant surtout pour objet de ré-

tablir la polygamie sur les exemples de Salomon, acheva d'énerver le frein religieux déjà si faible.

Le mal croissant, certaines velléités de réforme se firent jour dans le Parlement, où les différents districts de ces îles envoient leurs députés. L'Assemblée adopta une loi pour restreindre l'abus des liqueurs fortes, en réglementant ce commerce. Les scandales des visites faites par les femmes à bord des navires étrangers furent dénoncés. Les goûts luxueux ne furent pas moins clairement signalés par les orateurs. L'un d'entre eux déclarait que « les Taïtiens courent volontiers les magasins et se laissent tenter par les belles étoffes ou autres objets qui excitent leur convoitise, et, faute d'argent, prennent souvent à crédit, etc. »

Mais rien ne devait plus que ces discussions relatives au maintien de la loi sur les boissons soulever des orages et diviser les esprits partagés entre deux systèmes, l'un préventif, l'autre favorable à la liberté absolue. Une pétition, adressée en 1851 à l'Assemblée taïtienne, avait demandé que la loi qui réglait le débit et l'usage des boissons, dont la vente n'appartenait qu'aux étrangers, fût rapportée et remplacée par une liberté complète. L'un des orateurs combattit avec une sorte d'éloquence pleine d'énergie cette proposition, se fondant sur ce que les étrangers qui ont ou vendent de l'eau-de-vie à volonté, usent des boissons avec modération, tandis que les Taïtiens ne manquaient jamais d'en abuser. « Un Taïtien qui possède une bouteille d'eau-de-vie, disait-il, la boit jusqu'à la dernière goutte. Un étranger, au contraire, n'en boit qu'un petit

verre; et consomme en un mois ce que nous avalons en une heure. » Un autre orateur, ennemi de toute mesure préventive, invoquait la liberté naturelle de l'homme qui lui permet de s'enivrer sans que le législateur ait rien à y voir. Si ridicules que puissent paraître de telles discussions dans un parlement de sauvages, elles ont un sens sérieux, elles posent pour ainsi dire, même dans les sociétés naissantes, cette question des abus du luxe et du superflu de tout genre, qui depuis les lois somptuaires de l'antiquité et de temps moins éloignés de nous, jusqu'à nos récents débats parlementaires sur les cabarets et la répression de l'ivrognerie, ont tant occupé les législateurs.

Nous avons caractérisé ce que nous avons nommé le luxe primitif dans les populations qui vécurent aux époques préhistoriques ou qui sont aujourd'hui encore qualifiées de sauvages. Les observations qui précèdent auront, si je ne me trompe, établi cette double vérité : 1° l'existence simultanée chez ces populations du superflu et du nécessaire, l'antériorité même de ce superflu sur la plupart des formes qu'un nécessaire quelque peu développé peut revêtir; 2° le caractère dejà compliqué, souvent bizarre, fréquemment corrompu de presque tous les genres de luxe et de superflu. Mettons à part quelques échantillons plus purs de l'art de l'ornementation, les faits recueillis par les voyageurs et les érudits confirment cette thèse, que le luxe en général débute par le mal et l'excès, non par une période d'innocence.

CHAPITRE II

LE LUXE EN ORIENT

A l'Exposition universelle de Philadelphie, au Pavillon central, on trouvait personnifiées les différentes parties du monde. L'Asie était représentée sous les traits d'une bayadère indienne. Richement vêtue, couverte de broderies, parée de colliers et de bracelets de perles, elle portait à la main une coupe où ruisselaient les breuvages ambrés de l'extrême Orient. Au-dessous d'elle, sur un fond d'or, une tête d'éléphant était encadrée dans un motif d'architecture hindoue, entourée d'une guirlande de plumes de paon. Deux monstres chinois soutenaient un châle de cachemire au milieu duquel resplendissait une panoplie de lames de sabres, de kandjars, de boucliers, etc. En un mot c'est le luxe qui servait à caractériser l'Asie, sous des attributs choisis et spéciaux. Un tel symbole était un jugement porté sur toute une vieille et durable civilisation.

L'Orient, la patrie des vieilles religions, est aussi le

berceau du luxe ; il en reste le type le plus extraordinaire et le plus frappant.

Ce qu'est ce luxe, quels caractères le distinguent, je voudrais l'indiquer en quelques mots, avant d'examiner chacun des grands groupes qui représentent, dans le passé ou dans le présent, la civilisation orientale.

I

LE LUXE DE L'ORIENT COMPARÉ A CELUI DE L'OCCIDENT.

Le luxe, étant un des faits constitutifs de la civilisation, subit la loi qui détermine les caractères généraux de cette civilisation. De même il doit avoir sa loi de développement comme tous les faits soumis au changement. Or le climat est une de ces lois dont on découvre ici l'importance d'autant plus qu'on s'attache avec soin à la démêler. C'est là que nous chercherons en grande partie le secret des caractères distincts du luxe oriental comparé avec celui de l'Occident. On a pu déjà conclure de nos observations sur les besoins humains que le luxe a dû être plus précoce au Midi et en Orient, plus tardif mais plus varié au Nord et à l'Occident, et surtout plus soumis à la loi du progrès.

La précocité du luxe chez les races de l'Orient tient d'abord à la facilité avec laquelle elles se procurent les objets de première nécessité, comme la nourriture, le vêtement et l'abri. Cette circonstance leur permet de se jeter tout d'abord sur le superflu. La nature elle-même semble les y inviter : nulle part elle n'est plus splendide

et plus luxuriante; nulle part le soleil n'a plus d'éclat, la lumière n'offre des tons plus chauds, les animaux ne brillent sur leur pelage tacheté de couleurs plus vives; tel oiseau étincelle de tous les feux et se revêt de toutes les nuances de ces pierreries qui sembleraient avoir été formées dans un autre monde que le nôtre trop froid et trop terne, semble-t-il, pour les produire, la topaze, l'émeraude, le rubis! Où mieux que dans de pareils spectacles dont le jour même n'épuise pas le charme, et qui font place à des nuits étoilées, qu'un ciel illimité semble aussi faire étinceler de milliers de diamants, l'homme puisera-t-il le goût de tout ce qui brille, la passion de tout ce qui fait le charme et la joie des yeux?

La constitution des castes, ou du moins des plus grandes inégalités, est favorisée par les mêmes circonstances physiques, qui permettent de satisfaire à peu de frais et qui énervent les masses obéissantes. Ces inégalités contribueront à développer ce même luxe dans les mains d'une élite. Elle l'exploitera comme un moyen de jouissance et comme un instrument de domination et de prestige sur les populations éblouies par tout ce qui s'adresse aux sens.

Comment s'étonner que chez ces races le luxe précède le développement de la plupart des choses nécessaires à la vie, et se passe de ce confortable, qui est le fruit de nécessités plus impérieuses et de travaux plus variés?

Est-ce là une loi qui se vérifie seulement par l'Asie et les nations de l'antique Orient? Non, ce qu'elle a de général n'est pas moins attesté par ces populations du Nouveau Monde, qui offrent un sujet d'expérience

inattendu à l'observation morale et historique. Le Mexique et le Pérou en devaient fournir les preuves éclatantes. Le luxe y était grand comme la misère, et l'utile s'y montrait fort en retard sur le superflu. Les Européens y trouvèrent les maisons de la haute société remplies d'ornements et d'ustensiles d'un travail admirable, des chambres tendues de magnifiques tapisseries, des bijoux exquis de forme, des robes flottantes richement brodées des plumes les plus rares, apportées des parties les plus éloignées de l'empire. Ce luxe s'expliquait par les mêmes circonstances physiques que nous avons indiquées. Il avait sa source dans la même constitution aristocratique de l'État, établie plus facilement par la paresse imprévoyante des habitants, qu'entretenait moins encore la chaleur du climat que le peu d'obstacles à satisfaire les besoins élémentaires. Aussi quel asservissement de ces masses! comme l'impôt pesait sur elles de tout son poids! comme leur travail était réglementé sévèrement! que de gènes mises au changement de résidence, d'interdictions à tout ce qui aurait pu modifier le moindre détail du vètement sans une permission expresse de l'autorité! Choix d'un état, mariage, amusements même, tout était soumis à des lois jalouses. Le Mexique présentait le même mélange de luxe et de misère, de priviléges et d'oppression. Tel était cet état que le mécontentement général du peuple devint une des causes qui facilitèrent les progrès de l'invasion espagnole.

Parfait, du moins d'une perfection relative, le luxe oriental représente le luxe à l'état pur, que des travaux,

confiés à des mains habiles, qui se les transmettent d'une génération à l'autre, portent à son dernier état d'achèvement. Ces produits semblent nés parfaits d'un seul coup, comme si un dieu les avait apportés aux hommes et n'eût pas permis à leur faiblesse de toucher à ces types sans les faire dégénérer. Tout dans notre luxe sent l'effort. Il est œuvre humaine par excellence, souvent donc très-défectueuse, mais aussi très-perfectible. Le secret de sa valeur comme de ses défauts est dans son mélange avec l'industrie, ce fruit du climat occidental. Les diversités de ses combinaisons ne se lassent pas. Tantôt elles témoignent d'une richesse qui semble inépuisable, tantôt elles semblent l'effort d'une pauvreté d'imagination qui, à force de vouloir raffiner, se heurte au tourmenté et au bizarre. Il n'y a pas moins lieu d'apprécier cette perfectibilité à son juste prix. Associé, pour parler ainsi, à la fortune de l'utile, le luxe en suit les progrès indéfinis, et prend mille formes que l'Orient dédaigne et n'atteint pas.

Le climat des régions occidentales aide en outre à développer chez les hommes ces facultés actives qui les poussent à s'ingénier dans la carrière du luxe comme partout ailleurs.

La dure initiation de l'homme à la civilisation par l'*épreuve* est la condition de tout progrès comme de toute vitalité morale. Elle se fait chez les races occidentales par le fait de ce même climat qui, multipliant les besoins, tient la volonté et l'intelligence en éveil grâce à des efforts incessamment répétés : car, s'ils ne l'étaient pas, tout le travail antérieur serait perdu, et l'homme

en face de besoins renaissants se trouverait aussi dénué qu'auparavant.

Ainsi l'appel au luxe qui vient des magnificences de la nature en Orient procède en Occident de ses rigueurs mêmes.

Des maisons solidement construites et bien closes provoquent pour ainsi dire aux douceurs de la vie intérieure, et se prêtent au dedans comme au dehors à mille ornements. Des aliments, aussi variés que les produits du sol, sont diversifiés encore par des besoins changeants, par les raffinements du goût. Les habitudes de la vie sociale y contribuent en réunissant les hommes pendant de longues heures de nuit dans des repas communs. Tout fait enfin que l'habitant des climats tempérés présente ce double caractère de vivre beaucoup chez lui et beaucoup avec ses semblables, et il en résulte un développement continu et divers du luxe qui s'attache aux ustensiles, aux meubles et aux habits.

La nécessité de renouveler ceux-ci à chaque saison, en donnant l'idée du changement, favorise aussi l'empire mobile et capricieux de la *mode*, bien moins connue chez ces peuples du haut Orient, qui s'éternisent en quelque sorte dans leurs costumes comme dans leurs mœurs. Le luxe des vêtements se manifeste chez ceux-ci par d'admirables, mais uniformes modèles. Il consiste aussi pour les riches à avoir beaucoup d'habits de rechange : « Sur le subject de vestir, le roy de Mexique changeoit quatre fois par jour d'accoustrement, jamais ne les réiteroit, employant sa desserre (dépouille) à ses continuelles libéralités et récompenses ; comme aussi ny pot, ny plat, ny

ustensile de sa cuisine et de sa table, ne luy estoient servis à deux fois[1]. » On trouve d'étranges exemples du même genre chez les autres peuples de l'Orient.

Il est également facile de comprendre, d'après cela, que la presque totalité du luxe soit indigène en Orient, tandis qu'il vit en grande partie d'emprunts dans les régions occidentales, qui ne s'en procurent la matière que par le commerce. « Ce serait, a-t-on dit, une belle partie de l'histoire du commerce que l'histoire du luxe[2]. » C'est surtout à l'Occident que ce mot s'applique. Aujourd'hui l'Occident consomme infiniment plus de soie que cet Orient même, qui lui a transmis par le commerce ce genre de luxe, comme il emploie aussi plus d'or et plus d'argent.

Chose remarquable : le commerce, en fait de luxe, nivelle les climats ; il fait plus encore, lorsque la richesse et l'industrie l'accompagnent : il rompt l'équilibre en faveur des races qui en paraissaient le plus déshéritées !

Toutes ces circonstances expliquent comment l'histoire du luxe privé tient une place plus grande en Occident qu'en Orient, quelque importance qu'elle ait dans ces dernières régions. On peut dire qu'en Orient on a encore plus à décrire le luxe qu'à le raconter, si l'on tient du moins aux formes extérieures : car, envisagé sous le rapport moral et politique, le luxe y a produit des révolutions et eu des effets qui appartiennent à l'histoire, où ils jouent un rôle de la plus haute importance.

[1] Montaigne. *Essais*, liv. I, ch. xxxv.

[2] *Esprit des lois*, liv. XXI, ch. vi.

Ainsi on trouvera dans l'*histoire* du luxe, expliqué par les circonstances de tout genre qui l'ont fait naître, sous la double forme de luxe privé et de luxe public chez les différents groupes de l'antiquité orientale, des diversités extrêmement notables, qui se révèlent par les mœurs comme par les arts ; et cette histoire sera fort dissemblable, par exemple en Égypte, en Assyrie, dans l'Inde, dans la Perse, etc. Mais dans le luxe, considéré sous le rapport extérieur et matériel, on sera frappé de la persistance de la plupart de ses éléments constitutifs, qui permettent d'établir de perpétuels rapprochements entre l'Orient antique et l'Orient moderne, rapprochements tels qu'ils nous dispenseront de revenir sur celui-ci dans la seconde partie de cet ouvrage.

II

PERSISTANCE DES PRINCIPAUX TRAITS DU LUXE ORIENTAL.

Nous voudrions démontrer par quelques faits saillants cette permanence du luxe de l'Orient. — Commençons par ce genre de luxe dont s'entoure le souverain pouvoir.

On peut par exemple, sous ce rapport, mettre en regard des vieux potentats orientaux le dernier sultan qui ait réellement régné avant ses éphémères successeurs, Abdul-Aziz, dont la mort tragique a naguère ému toute l'Europe.

L'histoire nous montrera qu'un personnel nombreux formait un trait du luxe monarchique chez ces antiques

rois persans, assyriens, indiens, etc. Les auteurs grecs nous en ont fait des récits merveilleux, que confirment les palais, retrouvés en partie ou dans leur plan général. Le sultan Abdul-Aziz, le dernier représentant du grand luxe turc, n'avait pas à son service moins de cinq à six mille individus. Ses écuries comptaient neuf cent trente-cinq écuyers, cochers, palefreniers, pour six cent vingt-cinq chevaux de trait et de selle. Ce luxe de chevaux a toujours été un des caractères du luxe royal dans l'antique Orient. Le même sultan possédait un de ces harems qui suffisent pour absorber une notable partie des revenus de l'État. Il avait douze cents femmes. Cela rappelle tous les Sardanapale de l'Orient classique. Il avait attachés à sa personne des médecins, des pharmaciens, des prêtres, un astrologue, des musiciens. Les anciens despotes orientaux avaient aussi un personnel de cette espèce. Ces despotes sont des constructeurs infatigables, qui mettent leur gloire à multiplier les monuments fastueux. Il n'en fut pas autrement d'Abdul-Aziz. Il a fait construire le palais de Tcheragan et celui de Beylerbey, les kiosques d'Ildiz, Ayaz Agha, Zondjirli Rogon, Altouni Zadé, Héchem-Bachi et Haidar Pacha. Le palais de Tcheragan avec ses dépendances occupe un espace immense, dont le côté donnant sur le Bosphore a plus d'un kilomètre de longueur. C'est une vraie ville, et la dépense a été de plusieurs millions de livres. Beylerbey, bien que moins important, est un palais splendide et d'un luxe d'ameublement et d'ornementation inouï. Nous ne disons rien des kiosques, des mosquées. Combien voilà de rapports

entre les grands despotes orientaux et ce luxe de fraîche date ! Combien ce luxe, qui est d'hier et d'aujourd'hui, ressemble à celui qui date de quatre mille ans et plus ! Mais qu'il semble vieux lui-même devant ces deux années écoulées, plus dévorantes que des siècles !

On n'en finirait pas d'énumérer toutes les similitudes. Le luxe antique des bayadères et des almées différait peu de cette description qu'on rencontre dans un livre de voyage récent : « Les fils de perles, les chapelets de corail ou de grains d'ambre leur plaisent beaucoup, ainsi que les groupes de sequins, car la monnaie d'or est à leurs yeux une parure.... Les femmes égyptiennes semblent écouter avec complaisance le bruissement des bijoux qu'elles portent à leurs oreilles, à leur cou, à leurs bras et à leurs jambes, au-dessus de la cheville. Il faut même croire qu'un tel goût s'est manifesté chez elles depuis bien longtemps, puisqu'il y a dans le Coran un passage dans lequel est condamné ce genre d'ostentation : « Les femmes s'abstiendront, en mar-
« chant, de faire du bruit avec leurs pieds, pour ne pas
« attirer l'attention sur les ornements qu'elles doivent
« cacher[1]. »

Les harnais, l'équipement, les selles de l'antique Orient ne sont guère autres que les éclatants spécimens que nous en présente l'Orient moderne. N'est-ce pas pour ces échantillons du luxe oriental chez les rois et les satrapes d'il y a quarante siècles, que semble avoir été faite cette peinture dont chaque détail est vivant, et qui s'inspire d'une de

[1] Ch. Blanc, *Voyage dans la Haute-Égypte.*

nos Expositions universelles : « La fantaisie luxueuse de l'ouvrier y a semé les arabesques et les pierreries avec une verve effrénée d'éclat. Ce n'est pas une selle, c'est un joyau d'une grande dimension, c'est un écrin avec des étriers. Rien n'est assez précieux ; le velours disparaît sous l'or, l'or sous les turquoises, les grenats, les rubis et les diamants. Ne croyez pas, d'après cela, à une richesse lourde, à une opulence excessive ; l'art y vaut encore plus que la matière ; le goût le plus pur, le plus fin, le plus inventif, a ciselé, guilloché, filigrané ces ornements infinis, si nets, si opiniâtrément suivis, malgré leur complication dédaléenne. Benvenuto Cellini, Henri d'Arfé, Vechte, n'ont pas fait mieux dans leurs merveilleuses orfévreries. Et quelle admirable entente de la couleur ! Comme un fil d'argent adoucit à propos l'éclat trop fauve de ce galon d'or ! Comme une pierre enchâssée avec bonheur remplit une plaque de lumière trop diffuse ! Les nuances les plus vives et les plus violemment opposées se marient sans effort dans un flamboiement général[1]. » Voilà l'Orient d'aujourd'hui, admirablement rendu en quelques lignes, qui luttent par la richesse éclatante et la finesse des tons avec le pinceau lui-même. Oui, c'est l'Orient d'aujourd'hui, mais cet Orient contemporain est encore celui qui va s'offrir à nous dans le plus lointain passé.

Rien pourtant, nous le répétons, de moins monotone que cette histoire, à mesure qu'on y pénètre davantage et qu'on la comprend mieux. Est-ce que l'Égyptien et le

[1] Voir le recueil d'articles sur l'*Orient*, étudié dans ses produits à nos Expositions, par M. Théophile Gautier.

Persan se ressemblent? Est-ce que l'Indien et le Juif ne diffèrent pas profondément? Croyez-vous que l'histoire du luxe, avec ses usages religieux et civils, ses formes exprimées par les arts, ne reproduira pas ces différences? On serait dans une erreur étrange en confondant toutes ces diversités dans l'uniformité banale de ce grand mot : le luxe oriental. Les découvertes, qui ont renouvelé la connaissance de l'Orient presque de fond en comble, profitent d'ailleurs à l'étude du luxe public et du luxe privé, comme à celle des autres éléments de la société : nous nous sommes efforcé dans ce qui va suivre de tirer parti de ces savants travaux, les ramenant à l'unité de notre point de vue pour en extraire en quelque sorte un chapitre important de l'histoire de la civilisation : car c'est cette civilisation générale qui entraîne pour ainsi dire dans sa marche et qui crée à son image l'ordre de faits que nous étudions.

CHAPITRE III

LE LUXE PUBLIC ET PRIVÉ EN ÉGYPTE

I

CARACTÈRE RELIGIEUX ET SYMBOLIQUE DU LUXE ÉGYPTIEN.

Il eût été impossible de tracer, il y a moins de cinquante ans, avec un peu d'exactitude, une histoire du luxe public et privé de l'ancienne Égypte; car si des renseignements précieux se rencontrent dans les historiens de l'antiquité grecque, les lacunes, les erreurs même y abondent aussi. Les progrès de *l'égyptologie* ont seuls pu établir deux points essentiels. La chronologie a donné la connaissance plus précise de la succession des dynasties, elle a fixé définitivement les âges jusqu'alors confondus de l'art égyptien. En second lieu, on possède des documents exacts sur les habitudes de la vie privée. C'est ainsi que justice a été faite pour la vieille Égypte d'une prétendue enfance de l'art qui se trouve avoir été en réalité une décadence tardive. Erreur accréditée auprès des meilleurs esprits qu'elle égarait complétement

sur les caractères mêmes de l'art égyptien[1]. Bien plus : cet art lui-même a manifesté clairement sa véritable inspiration. On en a eu la clef dans le déchiffrement des caractères hiéroglyphiques, dans l'explication des écritures formées par d'autres caractères. Ces découvertes ont eu lieu avec une incroyable abondance depuis un quart de siècle seulement. Sans les sculptures et les peintures mises récemment en lumière, qui décorent les tombeaux égyptiens, nous serions restés dans le vague le plus souvent sur le luxe privé de la vieille Égypte.

De ces recherches fécondes un fait résulte, quant à l'histoire du luxe public et du luxe privé en Égypte : l'on ne peut s'en faire une idée, si on ne le rattache à sa source religieuse. Il faut aussi se rendre un compte exact de l'état social, politique, économique, d'où ce luxe est sorti.

Les arts décoratifs, les symboles de l'Égypte reposent-ils sur un polythéisme ayant une croyance panthéiste pour fond et pour base? Bien que des juges sérieux inclinent vers cette solution[2], elle est contredite par les anciennes opinions les plus généralement établies, et par les textes nouveaux qui permettent d'affirmer que la grande idée religieuse de l'Égypte consiste dans l'exis-

[1] En veut-on la preuve? Qu'on voie, par exemple, comment l'art égyptien est apprécié par un grand juge pourtant, Winkelmann. Il prend, lui aussi, pour un art primitif un art de décadence, et pour l'équivalent de l'art égyptien ce qui n'en est qu'une des formes.

[2] M. Mariette, dont le nom reviendra souvent dans cette étude avec de justes éloges, M. Ernest Desjardins, semblent pencher pour cette opinion. M. Ernest Renan, dans une fort belle étude publiée, il y a environ douze ans, sur les antiquités égyptiennes, déclarait rester au moins indécis.

tence d'un Dieu un et conscient. Ce Dieu est très-mêlé à la nature sans doute, mais il en reste distinct, il est l'organisateur du monde matériel, le type du monde moral, le juge des actions humaines. C'est sur ce monothéisme que s'est greffé successivement un polythéisme populaire, qui souvent a fini par passer aux yeux de la foule et des étrangers pour l'équivalent de la religion égyptienne. C'est dans cette conception exprimée par des textes, réalisée par certains emblèmes, que Platon, et d'autres philosophes grecs avant lui, ont puisé en partie leur théodicée. Des textes de Plutarque, dans son traité sur Isis et Osiris, concluent dans le même sens. Mais on n'a que faire d'invoquer ces autorités anciennes, nous possédons la plus merveilleuse des œuvres arrachées à l'oubli, le recueil le plus complet des doctrines religieuses et morales de la vieille Égypte, le *Rituel funéraire*.

Ni le texte lui-même ni le commentaire, accessible aux profanes, qu'en a fait un de nos plus éminents égyptologues, M. de Rougé, ne laissent subsister le moindre doute : cet être divin est un grand *justicier*, un être doué d'attributs moraux. Il n'est pas moins élevé au-dessus de la foule des dieux secondaires que de l'humanité. Voilà le fond métaphysique de la religion égyptienne, que le luxe décoratif va tout à l'heure nous traduire. Au-dessous se place d'abord un symbolisme qui se personnifie surtout dans le soleil (car nulle part l'esprit humain n'a pu s'en tenir à un Dieu abstrait). Vient ensuite un symbolisme bien inférieur, qui aboutit à la déification des animaux et des différentes formes de la vie, même les plus infimes. C'est de cette multiplicité de dieux faciles à

tourner en ridicule, depuis le bœuf Apis jusqu'au crocodile, que s'est moqué Juvénal dans des vers célèbres. Le même développement de superstitions dégradantes, exploitées surtout dans des temps de décadence par des prêtres charlatans, a prêté le flanc aux attaques des Pères de l'Église et des apologistes chrétiens.

Aux époques primitives de l'Égypte, qui sont à tous les points de vue les belles époques, l'idée divine se révèle avec une grandeur tout autre. Les noms qui la désignent, bien que divers comme ses attributs, n'en représentent pas moins l'unité essentielle, comme on le voit par un auteur alexandrin, Jamblique, dans son traité des *Mystères des Égyptiens*. « Le Dieu égyptien, écrit-il, quand il est considéré comme cette force cachée qui amène les choses à la lumière, s'appelle Hammon ; quand il est l'esprit intelligent qui résume toutes les intelligences, il est Emeth (Imhotep des textes hiéroglyphiques) ; quand il est celui qui accomplit toute chose avec art et vérité, il s'appelle Phtah ; enfin, quand il est le dieu bon et bienfaisant, on le nomme Osiris. »

« Des témoignages bien antérieurs à Jamblique, écrit M. Alfred Maury, prouvent que la croyance à l'unité divine était l'essence de la théogonie égyptienne dès l'ancien empire et les premiers temps du nouveau. Une stèle du musée de Berlin, de la dix-neuvième dynastie, nomme Ammon le dieu « seul vivant en substance » ; une autre stèle de la première époque, le qualifie de « seule substance éternelle », de « seul générateur dans le ciel et la terre, qui ne soit pas engendré », idée qui reparaît pour toutes les divinités qui, sous des

noms divers, reproduisent les traits principaux de la divinité suprême. »

Ce dogme empreint toute la civilisation, toutes les coutumes, tous les arts de l'Égypte. Il inspire ses plus pompeux monuments, se grave sur la pierre en cent manières. Vous y retrouverez le *Nou*, l'Océan primordial, dans les profondeurs infinies duquel flottaient confondus les germes des choses, le Dieu qui, de toute éternité, s'engendra et s'enfanta lui-même au sein de cette mer liquide sans forme encore et sans usage, *ce Dieu être unique, parfait, doué d'une science et d'une intelligence certaines*, incompréhensible à ce point qu'on ne peut dire en quoi il est incompréhensible : le « un, unique, celui qui existe par essence, le seul générateur dans le ciel et sur la terre qui ne soit pas engendré; le père des pères, la mère des mères[1]. »

Laissons, pour mieux marquer ce point de départ des symboles du luxe religieux, la parole à M. Maspero, maître en ces matières : « Toujours égal, toujours immuable dans son immuable perfection, toujours présent au passé comme à l'avenir, il remplit l'univers sans qu'image au monde puisse donner même une faible idée de son immensité : on le sent partout, on ne le saisit nulle part. Unique en essence, il n'est pas unique en personne. Il est père par cela seul qu'il est, et la puissance de sa nature est telle qu'il engendre éternellement sans jamais s'affaiblir ou s'épuiser; il n'a pas besoin de sortir de lui-même pour devenir fécond; il

[1] Voir ici M. de Rougé, *Études sur le rituel funéraire.*

trouve en son propre sein la matière de son enfantement perpétuel. Seul, par la plénitude de son être, il conçoit son fruit, et comme en lui la conception ne saurait être distinguée de l'enfantement, de toute éternité il produit en lui-même un autre lui-même. » Ici se développe la pensée de la *Trinité* égyptienne qui reste encore dans les hauteurs de la métaphysique. Elle aboutit pourtant à ces réalisations matérielles auxquelles le luxe décoratif des temples et des tombeaux emprunte des représentations symboliques.

Mais c'est par le développement de ce Dieu, qui va prendre des expressions multiples, que le luxe religieux doit recevoir lui-même tant de formes variées. Le Dieu triple et un a tous les attributs de Dieu, l'immensité, l'éternité, l'indépendance, la volonté toute-puissante, la bonté sans limites. Il développe éternellement ces qualités souveraines, ou plutôt, selon une expression chère aux écoles religieuses de l'ancienne Égypte, « il crée ses propres membres qui sont les dieux, et s'associent à son action bienfaisante. » Chacun de ces dieux secondaires, considéré comme identique au Dieu un, peut former un type nouveau d'où émanent à leur tour et par le même procédé d'autres types inférieurs. De trinité en trinité, de personnification en personnification, on en arrive bientôt à ce nombre vraiment incroyable de divinités aux formes parfois grotesques et souvent monstrueuses, qui descendent par degrés presque insensibles de l'ordre le plus élevé aux derniers étages de la nature. « Néanmoins les noms variés, les formes innombrables que le vulgaire est tenté d'attribuer à autant

d'êtres distincts et indépendants, n'étaient pour l'adorateur éclairé que des noms et des formes d'un même être[1]. »

Nous avons maintenant le secret des grandes constructions fastueuses, depuis les pyramides jusqu'aux sépultures monumentales des rois et des grands, jusqu'aux vastes édifices, temples et sanctuaires, ayant une destination divine. De même c'est cette espèce de dégradation successive de l'idée divine, si sublime au point de départ, qui nous rend compte de ces monuments élevés à des animaux sacrés, comme le serapeum.

Ajoutez comme explication de ce grand luxe religieux une conception de la vie future exprimée avec une netteté, une énergie, et aussi une singularité, qu'on ne rencontre nulle part ailleurs.

Ici les Égyptiens paraissent en réalité des voyants. Ce que d'autres rêvent vaguement ils le perçoivent d'une manière distincte. Ne vous étonnez donc pas qu'ils le dessinent, qu'ils le gravent, qu'ils le peignent[2].

Ces hommes-là ont vu le paradis et le purgatoire, nous sommes vraiment tentés de croire qu'ils en arrivent. Les scènes dans lesquelles nous avons, sur la pierre des cathédrales, représenté le diable et l'enfer, n'ont pas cette effrayante réalité. Le grotesque semble souvent chez nous protester contre le sérieux de la croyance, et même pour nos crédules ancêtres il y a des laideurs qui n'ont de prétexte dans aucun dogme.

[1] G. Maspero, professeur de langue et d'archéologie égyptiennes au Collége de France, Histoire ancienne des pays d'Orient.

[2] Nous reviendrons sur certains côtés du faste funéraire, et sur l'idée de la mort dont le luxe s'inspire chez les Égyptiens, dans un chapitre spécial consacré au Luxe funéraire des Anciens.

Les scènes paradisiaques et infernales des hypogées égyptiennes ressemblent bien plus à la traduction précise de dogmes arrêtés. « La fin est arrivée, l'homme est mort à la terre. Aussitôt l'esprit se retire dans l'âme, le sang se coagule, les veines et les artères se vident, le corps laissé à lui-même se résoudrait promptement en molécules informes, si les procédés de l'embaumement ne lui prêtaient un semblant d'éternité. L'intelligence délivrée reprend son enveloppe lumineuse et devient *démon* (Khou). L'âme abandonnée de l'intelligence qui la guidait, allégée en même temps du corps qui l'aggravait, comparaît seule devant le tribunal où Osiris Khen-Ament siége entouré des quarante-deux membres du jury infernal. Sa conscience, ou comme disaient les Égyptiens, son *cœur* parle contre elle[1]; le témoignage de sa vie l'accable ou l'absout; ses actions sont pesées dans la balance infaillible de vérité et de justice, et, selon qu'elles sont trouvées lourdes ou légères, le jury infernal porte un jugement que l'intelligence est chargée d'exécuter. Elle rentre dans l'âme impie, non plus nue et sans force, mais armée du feu divin, lui rappelle ses conseils méprisés, ses prières tournées en dérision, la flagelle du fouet de ses péchés et la livre aux tempêtes et aux tourbillons des éléments conjurés. Toujours ballottée entre ciel et terre, sans jamais échapper aux malédictions qui la lient, la damnée cherche un corps humain

[1] On trouve au chapitre xxx du *Todtenbuch* : « O cœur, cœur qui me vient de ma mère, cœur de quand j'étais sur la terre, ne te dresse pas comme témoin; ne lutte pas contre moi, ne me charge point devant le Dieu grand »

pour s'y loger, et, dès qu'elle l'a trouvé, elle le torture, l'accable de maladies, le précipite au meurtre et à la folie. Lorsque après des siècles elle touche enfin au terme de ses souffrances, c'est pour subir la seconde mort et retomber dans le néant. Mais l'âme juste, après avoir passé son jugement, n'est pas admise à contempler les vérités suprêmes; avant de parvenir à la gloire, elle doit avoir traversé plus d'une épreuve. Elle s'élance à travers les espaces inconnus que la mort vient d'ouvrir à son vol, guidée par l'intelligence et soutenue par l'espoir certain d'une prochaine félicité. Sa science s'est accrue, ses pouvoirs se sont agrandis, elle est libre de prendre toutes les formes qu'il lui plaît de revêtir. En vain le mal se dresse contre elle sous mille figures hideuses et tente de l'arrêter par ses menaces et ses épouvantements. Identifiée avec Osiris et, partant, victorieuse comme lui, elle parcourt les demeures célestes et accomplit dans les *Champs d'Aalon* les cérémonies du labourage mystique. La fin de ces épreuves approche, les ombres se dissipent peu à peu, le jour de la bienheureuse éternité se lève et la pénètre de ses clartés; elle se mêle à la troupe des dieux et marche avec eux dans l'adoration de l'Être parfait. Il y a deux chœurs de dieux, les uns errants, les autres fixes; celui-ci est le dernier degré de l'initiation glorieuse de l'âme. A ce point, l'âme devient toute intelligence : elle voit Dieu face à face et s'abîme avec lui[1]. »

Tel est le fond ou plutôt le sujet même du luxe décoratif des temples, tombeaux, chapelles sépulcrales.

[1] G. Maspero, *loc. cit.*

Par exemple, ces figures, comme l'*épervier d'or*, le *lotos*, la *grue*, l'*hirondelle*, sont l'image de l'intelligence survivante et qui se plaît à revêtir ces formes.

De même dans les vignettes des papyrus funéraires, le mauvais principe est figuré par le *crocodile*, la *tortue* et diverses espèces de serpents.

Il en est ainsi des représentations sculptées et peintes du *plerome* (paradis), et du *ker-neter* (purgatoire), si nombreuses, si bien conservées, si variées.

Voilà pour ce qui concerne la source religieuse des décorations et des monuments.

Cherchons maintenant une autre explication du luxe égyptien dans l'état politique et social.

Et d'abord, est-il né du régime des castes? Est-ce par ce régime qu'il faut caractériser l'Égypte? On l'a dit à tort, tantôt pour s'élever contre cette constitution oppressive, tantôt pour lui faire honneur avec Bossuet de cette « perfection dans les arts » qui n'a jamais été le résultat des organisations immobiles. Elles excluent toute libre inspiration, et ne laissent place qu'à une certaine habileté traditionnelle de la main-d'œuvre. Ce régime, qui distingue en effet d'une façon si forte et si durable certaines populations du haut Orient, comme l'Inde, n'a pas toujours et n'a jamais complétement régné en Égypte. On doit maintenir pourtant le fait de la transmission habituelle de père en fils des professions et des métiers. Dans ces limites, une telle organisation, jointe à l'influence sacerdotale, dut contribuer à l'uniformité de certains types que présentent sans cesse, durant de longues périodes, les arts décoratifs. Les corporations in-

dustrielles, sous la main des prêtres, surtout en ce qui touchait le corps, les tombeaux, les temples, c'est-à-dire à peu près tout le luxe public, sont des institutions éminemment égyptiennes. On doit donc faire la part à l'idée de la caste, mais sans la considérer comme exclusive.

Il n'est pas plus exact de définir le gouvernement de l'Égypte comme une pure théocratie. Le sacerdoce y fut très-puissant, dominant même à une époque primitive. Mais tous les textes, tous les emblèmes montrent que la base de l'organisation politique de l'ancienne Égypte fut la monarchie, une monarchie sacerdotale. Il y a loin de là à la tutelle constamment exercée par les prêtres qu'on a supposée. Le sacerdoce peut l'avoir emporté plus tard, les transformations du luxe décoratif funéraire en portent même la marque manifeste : c'est ce qu'on a appelé le *moyen* et le *nouvel* empire, mais, même alors, il est loin de dominer seul. Il est notoire, par exemple, que les plus magnifiques tombeaux sont, avec ceux des monarques, ceux des hauts fonctionnaires publics, scribes et gouverneurs. L'Égypte, avec son organisation en nomes, son administration développée, sa paperasserie effrayante, est un véritable pays de préfets. Avoir été un grand préfet est le comble des éloges inscrits sur les tombeaux. Après cela, vient celui d'avoir été un grand propriétaire foncier, un excellent fermier. Il y a des figures en ce genre qui sont incomparables, figures de bonnes gens, vrais patriarches à la physionomie honnête et tranquille, au milieu de leurs instruments agricoles et de leurs serviteurs qui travaillent avec eux.

Tenons donc pour avéré ce fait, dont les conséquen-

ces, quant au grand luxe public, sont incalculables : depuis une époque très-éloignée, laquelle (selon Manéthon, confirmé par la plupart des égyptologues, notamment par M. Mariette, ne serait pas distante de moins de cinq mille ans), l'Égypte était constituée en une monarchie théocratique telle qu'on la retrouve deux mille cinq cents après. On voit la monarchie, dès le temps des six premières dynasties, disposer des plus hautes fonctions sacerdotales, souvent remplies de droit par les princes de la famille royale. Quant aux monarques eux-mêmes, ils sont plus que pontifes, ils sont dieux ! Ils prennent, tout au moins à partir de la quatrième dynastie, sous Chephrem, le titre de fils de *Ra*, le *dieu-soleil*. De là les emblèmes décoratifs qui accompagnent les statues de certains monarques.

A l'Exposition de 1867, la statue de ce même Chephrem montrait derrière la tête l'épervier, symbole du soleil, étendant sur le prince ses ailes ouvertes en signe de protection. Le monarque n'attendait pas la mort pour recevoir une apothéose, qui s'achevait et se perpétuait en l'autre vie. Tous les pharaons trépassés devenaient autant de dieux ayant un culte spécial dont le pharaon vivant devenait comme le pontife.

De là tout un panthéon de rois divinisés.

De là des temples non moins nombreux que magnifiques, tout remplis d'inscriptions commémoratives, qui sont autant de titres justificatifs de la divinité de ces princes.

Les pyramides elles-mêmes ne furent pas seulement des tombeaux : elles furent des temples à la lettre. Un

sacerdoce y était attaché du vivant même du monarque, qui dès lors y devenait l'objet d'un culte.

Les monuments du grand luxe public se répartissent pour l'ancienne Égypte (qui finit, à vrai dire, aux Ptolémées), entre la période memphite, où Memphis est la capitale, et la période thébaine. La première se termine avec la onzième dynastie. Elle est incomparable pour l'art et produit les monuments les plus fameux du faste public. La seconde dans laquelle se distinguent plusieurs époques, outre les monuments de luxe religieux, produit aussi un grand luxe civil officiel. Elle aboutit avec la dix-neuvième dynastie à l'âge pompeux des Sésostris. Chacune de ces longues périodes présente un intérêt spécial et veut être rapidement caractérisée.

II

MONUMENTS ET ARTS DÉCORATIFS DE L'ANCIEN EMPIRE.

C'est à la période memphite que remonte l'origine des plus étonnants monuments du faste égyptien. Le fondateur d'une des principales pyramides, Chephrem, le successeur de Cheops, est le troisième roi de la quatrième dynastie. Ce *faste* diffère sensiblement du *luxe* décoratif qu'on trouve au temps des rois de Thèbes dans les constructions postérieures de trois mille ans.

Rien n'est donné à l'ostentation dans l'intérieur de la grande pyramide, œuvre à la fois d'une pensée religieuse qui défie le temps, et d'un orgueil monarchique qui se joue de tous les obstacles.

L'absence de machines suffisantes, la nécessité de traîner et de faire monter à la hauteur nécessaire les blocs de pierre par la force des bras, qui n'étaient guère aidés que par des câbles et des rouleaux, ont exigé un emploi, ou plutôt un abus prodigieux de forces humaines. Il a fallu des populations innombrables et d'épouvantables corvées pour élever au faste ce monument impérissable et merveilleux, dont l'habileté d'exécution ne commande pas moins l'étonnement que la masse elle-même.

Les hommes de l'art admirent comment les chambres intérieures peuvent porter sans fléchir le fardeau d'un poids si énorme depuis tant de siècles.

Au reste, l'importance de tels colosses a pu être déterminée par le calcul avec une précision qui met la réalité au-dessus de ce que l'imagination pourrait se figurer. C'est sur plus de deux cents couches d'énormes blocs que la grande pyramide de Chéops repose. La hauteur, intacte, était de cent cinquante-deux mètres : la base, en longueur, en avait deux cent trente-cinq. Les pierres dont cette masse est formée équivalent à vingt-cinq millions de mètres cubes, et pourraient fournir les matériaux d'un mur haut de six pieds et long de mille lieues. Il serait superflu d'insister sur ce côté gigantesque du faste égyptien. On n'a plus à le décrire : il suffit de le rappeler.

Ce qu'ont coûté ces colosses de pierre, devenus si intéressants au point de vue historique, à peine le pouvons-nous conjecturer par les indications qui nous ont été léguées : car il faudrait tenir un compte exact de

la dépréciation monétaire. La plus grande pyramide porte une inscription indiquant les dépenses en légumes et en raves consommés par les ouvriers ; elles se sont élevées à plus de mille six cents talents, ce qui fait huit millions huit cent mille francs. De combien faut-il augmenter ce chiffre pour arriver à une évaluation qui donne une notion approximative de la valeur actuelle de l'argent et de cette dépense de forces ? Comment s'étonner qu'une immense impopularité ait pesé sur les princes qui fondèrent ces monuments en y employant les bras, non-seulement des captifs, mais des indigènes ? Ils craignirent pour leurs cadavres les haines qu'ils avaient bravées de leur vivant. La population menaçait de les arracher de leurs tombeaux et de les déchirer ignominieusement. Voilà pourquoi ils ordonnèrent en mourant à leurs serviteurs de les ensevelir clandestinement et dans un lieu inconnu[1].

Bossuet, toujours éloquent, sinon toujours exact, en parlant de l'ancienne Égypte a exprimé cette idée dans une phrase justement célèbre : « Quelque effort que fassent les hommes, leur néant paraît partout. Ces pyramides étaient des tombeaux, encore les rois qui les ont bâties n'ont-ils pas eu le pouvoir d'y être inhumés, et ils n'ont pas joui de leur sépulcre. »

A la même période se rapporte ce monument qu'on ne saurait séparer des premières grandes pyramides, ce sphinx colossal, de trente mètres de long et de vingt-cinq de hauteur qu'on voit au pied de ces gigantesques monu-

[1] Diod., liv. I, cxix.

ments. Il personnifie la plus ancienne divinité de l'Égypte. On dirait un rêve éternel fixé sous la forme immuable du rocher dont il ne se distingue pas : attentif, il écoute, il regarde : majestueuse figure qui respire une sorte de douceur méditative et sereine.

Ne nous diront-elles rien d'autre sur le luxe égyptien, ces trois pyramides principales, qu'escorte une multitude d'autres pyramides isolées ou assemblées en groupes inégaux dans les environs? Ne nous apprendront-elles rien de plus particulier, ces splendides nécropoles de Khouwou (Chéops), de Khawrâ (Chephrem), de Menkerâ (Mykerinos ou Mycérinus)? En y pénétrant, nous verrons que l'ornementation de l'intérieur et les inscriptions qui s'y joignent initient mieux que tous les historiens à cette Égypte de l'ancien empire. Rois et peuples, prêtres et soldats, officiers du palais et simples artisans, vous nous êtes rendus avec vos mœurs, vos coutumes, votre histoire! C'est l'*almanach royal* de la cour de Khouwou que ressuscite le luxe décoratif.

Vous y rencontrerez même des faits instructifs sur le luxe privé. Ainsi, le fondateur de cette dynastie, Snewrou, non-seulement fit la guerre aux tribus nomades (on le représente écrasant un guerrier barbare), mais il fit exploiter les mines de cuivre et de *turquoises* du Sinaï. Le sarcophage de Menkerâ était lui-même un des plus beaux spécimens du luxe funéraire de ces temps reculés. Il a été englouti sur la côte du Portugal avec le navire qui le transportait en Angleterre; nous n'avons plus aujourd'hui que le couvercle du cercueil en bois de sycomore dans lequel reposait la momie du Pharaon.

Une bien autre richesse, témoignage d'un état intellectuel fort avancé, et qui nous est révélée aussi par un des tombeaux de Giseh, c'est l'existence de belles et grandes bibliothèques. Un haut fonctionnaire des premiers temps de la sixième dynastie prend le titre de *Gouverneur de la maison des livres.* Qui peut dire ce que serait pour l'histoire un tel dépôt si on avait pu le conserver? Assez de fragments importants de la littérature qui subsistent, assez de titres d'ouvrages connus permettent de s'en former une idée. On a pu découvrir les fragments d'un recueil philosophique qui renferme des principes de morale. Ils sont contenus surtout dans les quinze dernières pages connues sous le nom d'*instructions de Ptahhotep*, fils d'un roi de la cinquième dynastie.

Le bon Ptahhotep est quant au luxe un moraliste indulgent. S'il ne veut pas qu'on l'exagère, il lui fait sa part.

Ainsi il demande que le mari ait égard aux goûts de parure de sa femme. « Si tu es sage, munis bien ta maison; aime ta femme sans querelles, nourris-la, *pare-la, c'est le luxe de ses membres. Parfume-la,* réjouis-la le temps que tu vis: c'est un bien qui doit être digne de son possesseur. Ne sois pas brutal! » La douceur envers les subalternes lui paraît nécessaire au salut, car ce sage, religieux comme tout bon Égyptien, enseigne le chemin de l'éternité bienheureuse; avec non moins de soin qu'il recommande la science, il fait l'éloge de la douceur.

Il est regrettable que nous n'ayons pas un plus grand

nombre de débris de l'architecture des temples et des palais de cette première période. Nous savons que ces monuments étaient vastes, magnifiques. On a pourtant connaissance d'une époque primitive, où un culte austère admettait peu d'ornements. Des fouilles récentes, pratiquées à une trentaine de mètres sud-est du sphinx, ont mis à jour un temple d'une époque très-ancienne. Il est sans ornement, sans sculpture, et confirme ce passage du traité « de la déesse de Syrie » attribué faussement à Lucien : « Autrefois, chez les Égyptiens, il y avait aussi des temples sans images sculptées. »

Combien dura cette période où le luxe décoratif s'efface presque entièrement derrière l'architecture? Nous l'ignorons.

Mais ce que nous montrent de ce luxe intérieur les tombeaux, surtout de Saqqarah, dépasse pour l'art tout ce que l'Égypte devait produire aux époques ultérieures.

Si cet art qui doit fleurir plus tard acquiert certaines qualités, il n'a plus cette liberté, il n'a plus cette réalité heureusement expressive, qui est la vraie originalité du génie égyptien. Les arts ont, à l'époque de l'*ancien empire*, sous la quatrième dynastie par exemple, une précision, une indépendance d'allure qui devait leur être singulièment favorable.

On s'était imaginé qu'en raison même de leur antiquité les œuvres de la statuaire avaient eu quelque chose de gauche, de gêné, d'immobile, tandis qu'en réalité elles joignent un art savant à la vérité et à la vie. Qui ne sait aujourd'hui que c'est à cet art relativement primitif que se rapportent le *scribe* assis du

Louvre, le scheik en bois de cèdre de Saqqarah, que l'on admirait à l'Exposition de 1867, la statue de Chephrem, placée au musée de Boulaq, et les têtes de Meydoun, récemment reproduites. Le scribe a un charme, un fini d'exécution qui étonne, une expression vivante : c'est un vrai *sténographe* en action. Il faut faire effort pour croire qu'une telle œuvre appartient à un art primitif, qu'elle est de deux mille ans peut-être plus ancienne que ces géants de basalte, ces personnages fantastiques, monstrueux et pétrifiés, que l'on voit à quelques pas plus loin. La statue du scheik de village, déposée au musée de Boulaq, n'est pas moins curieuse sous ce rapport. C'est la statue non d'un scheik, malgré le sobriquet, mais de Phtah-Sé, gendre du roi. La statue de sa femme a été trouvée près de lui. L'expression de contentement naïf répandue sur ces deux figures souriantes serait à elle seule un indice qu'avant sa période de royauté despotique et somptueuse, l'Égypte a eu une époque de patriarcale liberté.

Nous voici conduit à signaler une autre différence capitale entre le luxe décoratif de l'*ancien empire*, selon la désignation de M. Mariette, comparé à celui qui se développe sous le *moyen* et le *nouvel* empire de la période thébaine. Cette différence tient à la nature même du sujet non moins qu'au caractère de l'ornementation.

Dans les *mastaba* (tombes) de Saqqarah, ce qui domine, c'est la vie dans toutes ses variétés. On la trouve presque toujours représentée dans des scènes aussi agréables que diversifiées. Telles sont ces chasses et ces pêches, ces joutes sur l'eau auxquelles assiste le personnage mort. C'est de

même au passage de l'homme sur la terre que se rapportent ces travaux agricoles, ces chants et ces danses de femmes, et ces maisons, et ces meubles, et ces barques que divers artisans sont en train de construire. Des représentations qui se rattachent au passage dans l'autre vie ou au séjour qu'y fait le mort, ont presque toutes également cet air doux et riant.

Dans les périodes qui suivent, la vie présente passe après les représentations de la vie future. Les sombres mystères des expiations du ker-neter prennent des formes épouvantables. Elles l'emportent sur les images bien heureuses du plérome. On le comprend, lorsqu'on a présente l'histoire de l'Égypte. Qu'on n'oublie pas qu'après des intervalles tantôt très-prolongés, tantôt plus courts, elle a été la proie de peuplades barbares qui l'ont envahie, saccagée, asservie, et fait descendre de la plus splendide civilisation à un état inculte et dévasté. Deux fois l'empire des Pharaons a passé par ce cataclysme, et deux fois, après des siècles de sommeil, il s'est relevé, et a reconstruit l'édifice d'une civilisation nouvelle. De la sixième à la onzième dynastie, laps de temps considérable, l'éclipse semble totale. L'Égypte n'existe plus, elle semble comme rayée du rang des nations. Quand elle se réveille, c'est sur de nouveaux frais, presque sans transition, qu'il lui faut reprendre sa marche et renaître à la vie. Sous la douzième dynastie, elle semble atteindre l'apogée de sa splendeur, et dès la treizième elle retombe; mêmes désastres, mêmes dévastations. Les *pasteurs* (hyksos) frappent de mort la contrée; puis, peu à peu, au contact des vaincus, ils se

civilisent à leur tour. Enfin après mille péripéties, avec la dix-huitième dynastie recommence une ère nouvelle d'éclat et de prospérité, la plus célèbre époque de l'Égypte. Seulement, ces deux grandes renaissances, désignées par ces noms de *moyen* et de *nouvel empire*, ont cela de particulier que les sculptures qui en proviennent, bien que plus raffinées et plus savantes peut-être, sont moins souples, moins vraies, moins conformes à la nature, moins librement conçues et exécutées que celle de l'époque antérieure. Elles trahissent une influence sacerdotale, plus souveraine et plus dominatrice.

Sous les Thoutmosis et les Sésostris, autrement dits Thoutmès et Ramsès, l'art égyptien produit encore des œuvres délicates, après s'être immobilisé dans la reproduction de certaines formes. Instrument docile au service de la pensée théocratique, il se borne à traduire des symboles. Les arts du dessin prennent la fixité de l'écriture, et toute la liberté de l'artiste se réduit à de menus détails de ciselure, à l'expression dans la manière de rendre les objets naturels représentant les oiseaux sacrés. Cet art hiératique et compassé, qui se déploiera sous le *moyen* et le *nouvel* empire, ne traduira plus qu'accidentellement la nature, tout occupé à reproduire des idées abstraites et des types convenus.

La période thébaine n'en ouvrira pas moins l'ère des plus grandes splendeurs du luxe égyptien à partir de la onzième dynastie.

Rien qui ne soit, dans ces splendeurs mêlées aux calamités, conforme aux lois de l'histoire.

Nous voici en plein dans les grandes époques de mo-

narchie guerrière et conquérante, qui sont aussi des époques de faste. C'en est fait des heureux temps de la vie pacifique et patriarcale si fort appréciée par les Égyptiens, guerriers par circonstance et nécessité, non par instinct et par goût.

Nous allons donc voir se manifester un nouvel épanouissement plus abondant, plus éclatant, sous certains rapports, du luxe public.

Il ne coïncide pas souvent avec la perfection de l'art.

L'architecture, prodigieuse par ses effets, est loin de celle qui a élevé les Pyramides. Elle est plus somptueuse que solide. Des monuments grandioses présentent assez fréquemment une exécution assez médiocre, comme si elle avait surtout en vue de fournir un soutien à la peinture décorative. Le mauvais choix, la disposition peu régulière des matériaux, trahissent la négligence et la précipitation. La personnalité du souverain, qui a voulu que l'édifice élevé à sa gloire fût vite fini, perce à chaque instant; l'*effet* est considéré comme le but principal de l'artiste. Cette période thébaine n'a pas moins enfanté de très-remarquables monuments. Arrêtons-nous devant elle un instant. C'est une période de plus de deux mille ans que nous allons parcourir à grands pas, — de la onzième à la dix-huitième dynastie, qui brilla d'un si vif éclat dix-sept siècles avant notre ère.

III

PÉRIODE THÉBAINE DU LUXE PUBLIC DE L'ÉGYPTE.

Memphis avait présidé à un grand mouvement de civilisation matérielle et même intellectuelle, dont elle était le foyer non unique, mais principal. Elle avait fait du palais même de ses rois un centre de culture pour les sciences exactes. Elle avait vu naître les chefs-d'œuvre des arts plastiques. Elle avait enfanté les plus imposants monuments du luxe public, et son magnifique temple de Phtah était devenu un des principaux sanctuaires de cette Égypte qui en comptait partout de si importants. A la fois entrepôt de commerce et d'industrie, ville forte, ville scientifique et littéraire, Memphis avait connu déjà les douceurs et les somptuosités de la civilisation, mais avec quelque chose de sévère qui perce dans ses œuvres.

Sa transformation en résidence des rois offrait une signification historique. C'était le triomphe de la monarchie sur le vieil élément théocratique qui avait eu son ancien foyer à Theni, ville sainte, dont l'héritage fut recueilli par Abydos sous le rapport exclusivement religieux. La troisième dynastie est déjà memphite, et le rôle de Ména est un rôle de législateur à la fois religieux et civil. Il reste jusqu'à un certain point indépendant du sacerdoce qui en garda une immortelle rancune à sa mémoire. Cette splendeur de Memphis dura pendant sept siècles, après lesquels elle commença à décliner

pour s'éclipser un peu devant Héracléopolis, dans la moyenne Égypte, sous les neuvième et dixième dynasties, et presque entièrement devant Thèbes avec la onzième.

Thèbes, après avoir reçu des embellissements successifs, arrive à tout son éclat avec les princes d'une des plus grandes dynasties qu'ait eues l'Égypte, la douzième. Ces rois ne sont pas seulement des guerriers occupés à défendre le pays contre les nouvelles invasions, mais de grands ingénieurs, des constructeurs de monuments utiles ou grandioses. A eux revient le mérite de coloniser la vallée du Nil dans sa partie moyenne, de la première cataracte à la quatrième, et ils ont régularisé le système des canaux. Le lac Mœris, destiné à faire de leurs eaux une plus juste répartition, reste l'œuvre capitale de ces princes. Pendant plus de deux siècles ils embellissent Héliopolis et plusieurs autres villes importantes, surtout Thèbes, appelée encore à de grands accroissements ultérieurs. Cette époque des *Ousortesen* figure au nombre des plus heureuses de la civilisation antique. L'Égypte s'y relève complétement, elle y jouit d'une prospérité sans égale, d'une paix habituelle. L'utile l'emporte dans cette belle période sur les somptuosités dispendieuses qui auront, à quelques siècles de là, leur moment d'éclat incomparable.

Dans cet heureux temps des *Ousortesen* (heureux pour la classe aisée du moins), les industries utiles et les arts plastiques, expression d'un luxe sans faste, tiennent une place des plus importantes. On en rencontre les preuves fréquentes dans le luxe décoratif lui-même. Les murailles des tombeaux de Beni-Hassan et les planches du grand

ouvrage de Lepsius en offrent la preuve parlante. Ces peintures nous montrent les différents métiers alors en usage, et rien ne donne mieux l'idée de l'activité avec laquelle étaient poussés les travaux. Le labourage y paraît pratiqué à force de bœufs ou à bras d'hommes. On y ensemence les terres, on les foule à l'aide des béliers, on les herse, on fait la récolte, on met en gerbes le lin et le blé. Nous avons sous les yeux des opérations de battage et de mesurage. On transporte les denrées au grenier à dos d'ânes. Ici c'est le raisin qu'on vendange ou qu'on égrène. Là c'est la fabrication du vin dans deux pressoirs différents. Voici la mise en amphores, la disposition des caves. Peu de métiers font défaut. Le sculpteur sur pierre et le sculpteur sur bois sont à leurs pièces; les verriers soufflent des bouteilles; les potiers modèlent leurs vases et les enfournent. Avec quelle application travaillent ces cordonniers, ces charpentiers, ces menuisiers, ces corroyeurs, ces femmes au métier qui tissent la toile sous la surveillance des eunuques! C'est l'histoire de la vie de chaque jour racontée par le luxe décoratif.

Ce développement de travail et d'industrie n'est pas moins attesté par certaines inscriptions de Beni-Hassan. Dans un de ces tombeaux, le mort lui-même raconte sa vie.

Comme général il a fait une campagne dans le Soudan; il fut, en outre, chef d'une caravane escortée de quatre cents hommes, qui ramena à Keft l'or provenant de Gebel-Atohy. Comme préfet, il mérita les louanges du souverain par sa bonne administration.

« Toutes les terres, dit-il, étaient labourées et ensemencées du nord au sud. Rien ne fut volé dans mes ateliers. Jamais petit enfant ne fut affligé, jamais veuve ne fut maltraitée par moi. J'ai donné également à la veuve et à la jeune mariée, et je n'ai pas préféré le grand au petit dans les jugements que j'ai rendus. »

Combien une telle inscription dépose elle-même en faveur d'une civilisation morale avancée!

Une quantité d'autres témoignages prouvent à ces époques le même développement des idées d'une justice très-pure et d'une affectueuse charité.

Nous pourrions citer aussi des morceaux entiers qui attestent l'importance accordée à la médecine comme art et à la culture des lettres.

Les arts décoratifs, dans cette intéressante période, ne sont ni moins florissants ni moins instructifs. Si le temps a fait disparaître presque jusqu'aux débris des grands édifices qui ornaient toutes les villes royales de l'Égypte, s'il ne nous est pas possible de nous figurer exactement ce qu'était alors un temple ou un palais, les portiques de Beni-Hassen permettent d'affirmer que l'architecture produisait de vrais chefs-d'œuvre. L'un de ces portiques est décoré de colonnes doriques du style le plus pur, et antérieures de deux mille ans pour le moins aux plus anciennes colonnes de cet ordre qui aient été élevées en Grèce. « La sculpture, bien qu'inférieure en certains points au grand art de l'Ancien Empire[1], nous a laissé

[1] Cette expression de *grand art* ne nous laisse pas sans quelque doute : art de perfection relative, oui ; grand art, non : la haute inspiration fait trop défaut.

tant de morceaux admirables, qu'on se demande où l'Égypte a pu trouver assez d'artistes pour les exécuter. Les statues d'Amenemhat I[er] et de Ousortesen I[er], découvertes à Tanès, sont presque aussi parfaites que la statue de Khawrâ. Elles paraissaient si belles aux Égyptiens eux-mêmes que les Pharaons d'époque postérieure les ont usurpées. En général, le type de ces monuments est remarquable par une vigueur souvent exagérée; les jambes sont traitées avec une grande liberté de ciseau. Tous les accessoires, dessins des ornements, gravures des hiéroglyphes, ont atteint une perfection qu'ils ne retrouveront jamais plus. Les bas-reliefs, toujours dénués de perspective, sont, comme pendant la période memphite, d'une extrême finesse; on les revêtait de couleurs vives qui conservent encore aujourd'hui tout leur éclat premier. L'art de la douzième dynastie, pris dans son ensemble, était de bien peu inférieur à l'art des dynasties memphites. Les défauts qui plus tard arrêtèrent le développement de la sculpture égyptienne, la convention dans le rendu des détails, la lourdeur des jointures, la raideur hiératique se faisaient à peine sentir. Toutes les fois qu'au milieu de la décadence artistique une renaissance partielle se produisait, les sculpteurs de la dix-huitième et de la vingt-sixième dynastie allaient chercher leur modèle parmi les œuvres de la douzième et de la quatrième, et s'essayaient à reproduire le style de leurs prédécesseurs[1]. »

C'est du même temps que date un des plus célèbres

[1] G. Maspero.

monuments de l'ancienne Égypte, ce *Labyrinthe*, qui fut d'abord un palais élevé par Amenemhat III, à l'entrée du lac Mœris, et qui devint un temple après sa mort. Hérodote n'a pas été démenti quand il affirme, après l'avoir visité, que c'est la principale merveille de l'Égypte. Il ajoutait même : « Je crois qu'en réunissant tous les bâtiments construits, tous les ouvrages exécutés par les Grecs, on resterait encore au-dessous de cet édifice et pour le travail et pour la dépense, quoique le temple d'Éphèse et celui de Samos soient justement célèbres. »

Peu importe que les mesures de l'étendue de l'édifice, prises par M. Lepsius et la commission prussienne, diffèrent de celles qu'avaient données l'historien grec, et qu'on estime que c'était un vaste massif quadrangulaire d'environ deux cents mètres de long sur cent soixante-dix de large. Les autres traits de la description d'Hérodote sont considérés comme étant d'une grande exactitude. Qu'on se figure dans l'intérieur douze cours recouvertes d'un toit, et dont les portes étaient opposées alternativement les unes aux autres, six de ces cours tournées au nord et six au midi, contiguës et situées dans une enceinte formée par un mur extérieur ; les chambres que renferment les bâtiments du *Labyrinthe* toutes doubles, les unes voûtées et souterraines, les autres élevées sur ces premières chambres qui étaient au nombre de trois mille cinq cents à chaque étage ! — « Nous avons parcouru, dit Hérodote, celles qui sont au-dessus du sol, et nous en parlons d'après ce que nous avons vu ; mais pour celles qui sont au-dessous, nous

n'en savons que ce que l'on nous en a dit, les gardiens n'ayant voulu pour rien au monde consentir à nous les montrer; elles renferment, disent-ils, les tombeaux des rois qui ont anciennement fait bâtir le labyrinthe et ceux des crocodiles sacrés.... Quant aux chambres de l'étage supérieur, nous n'avons rien vu de plus grand parmi les ouvrages sortis de la main des hommes : la variété infinie des communications et des galeries rentrant les unes dans les autres, que l'on traverse pour arriver aux cours, cause mille surprises à ceux qui parcourent ces lieux, en passant tantôt d'une de ces cours dans les chambres qui les environnent, tantôt de ces chambres dans les portiques, ou de ces portiques dans une autre cour. »

Voici la part du luxe décoratif dans ces intérieurs. « Les plafonds sont partout en marbre, ainsi que les murailles, et ces murailles sont chargées d'une foule de figures sculptées en creux; chaque cour est ornée d'un péristyle presque toujours exécuté en marbre blanc. A l'angle qui termine le labyrinthe on voit une pyramide de quarante orgyes de haut, décorée de grandes figures sculptées en creux; on communique à cette pyramide par un chemin pratiqué sous terre[1]. » Dans cette description d'un témoin, encore tout ému de ce qu'il vient de voir, on n'a pu relever que de bien petites erreurs. Ainsi ce qu'Hérodote prenait pour du marbre était un autre calcaire également d'une grande blancheur.

De la période thébaine datent les principaux édifices

[1] Herod., liv. II (Euterpe), CXLVIII.

religieux et une grande partie des monuments civils de l'ancienne Égypte. Thèbes en eut sa part dans la douzième dynastie, et sous la dynastie suivante, qui ne paraît pas avoir compté moins de quatre cent cinquante ans et de soixante rois, dont l'ordre de succession est encore incertain. C'est de ces beaux travaux, objet d'admiration pour ses contemporains, que Diodore parle en termes magnifiques. Il émet un doute sur les fameuses « cent portes » par lesquelles Homère désigne Thèbes; ce ne serait point cent portes de la ville, mais cette expression s'appliquerait aux nombreux et grands propylées de ses temples. Le même historien ajoute qu'on ne trouve pas de ville sous le soleil qui soit ornée d'un plus grand nombre de monuments immenses, de statues colossales, en argent, en or, en ivoire; à quoi, dit-il, il faut joindre les constructions faites d'une seule pierre, « les obélisques monolithes ». Il parle aussi de « quatre temples immenses. » Ici il faut évidemment distinguer ce qui appartient à l'époque dont nous parlons, et aux princes postérieurs à la dynastie des Hyksos. Les Pasteurs, il faut d'ailleurs le reconnaître à l'honneur de ces conquérants, respectèrent, entretinrent même très-pieusement les monuments de Thèbes.

A propos du principal temple de Thèbes, temple immense que Ousortesen Ier avait commencé d'élever en granit et qui devait être achevé par ses successeurs, Diodore marque la part du luxe proprement dit d'une façon expresse : « Les monuments de l'intérieur répondaient, par leur richesse et la perfection de la main-d'œuvre, à la magnificence extérieure. »

« Ces édifices, dit-il encore, ont subsisté jusqu'à une époque assez récente ; l'argent, l'or et les objets richement travaillés en ivoire et en pierreries qu'ils renfermaient furent pillés par les Perses à l'époque où Cambyse incendia les temples de l'Égypte. On rapporte qu'il fit alors transporter ces dépouilles en Asie, et qu'il emmena avec lui des artisans égyptiens pour construire les palais royaux si célèbres à Persepolis, à Suse et dans la Médie. On ajoute que ces richesses étaient si considérables que les débris qui avaient été sauvés du pillage et de l'incendie donnaient plus de trois cents talents d'or, et un peu moins de deux mille trois cents talents d'argent. »

Quelle profusion de luxe, on le voit, dans cette architecture et dans cet art religieux !

Mais la merveille en ce genre de monuments fastueux, qui ne l'a nommée ? c'est ce prodigieux temple de *Karnak*, dont les ruines subsistent, et dont l'étendue a pu être mesurée.

En parlant de cette ruine sans égale, les écrivains les plus froids n'ont pu s'empêcher de se monter au ton de l'enthousiasme, de déclarer que les termes leur manquaient. Peu de monuments élevés par la main des hommes justifient mieux en effet cet étonnement par l'ampleur imposante des proportions.

Comme étendue, ce temple formait un édifice quadruple de Notre-Dame de Paris.

Quelle colossale réunion de constructions que cette édifice auquel ont travaillé plusieurs dynasties, et qui s'étendait sur une longueur de mille cent soixante-dix pieds ! Quelle dimension des portes ! Quelle hauteur des

colonnes! Quelle longueur des avenues! La façade de l'énorme édifice est tournée vers le fleuve, où conduisait une allée remplie de sphinx gigantesques; deux sont encore debout, avec leurs têtes de béliers, leurs corps de lions, les pattes étendues en avant. On a décrit le portique ou salon, la plus imposante des ruines égyptiennes, où l'on arrivait par un escalier de vingt-sept marches, d'une étendue telle que l'église chrétienne dont on vient de rappeler le nom pourrait y tenir tout entière; on a décrit ce plafond, en énormes blocs de pierre, supporté par cent trente-quatre colonnes, égales en grosseur à notre colonne Vendôme, en hauteur à notre obélisque, et dont on peut juger par celles qui subsistent. De telles masses écrasent l'imagination. Mais quelle vie, quelle richesse dans cette multitude de sculptures peintes, qui ornent portes et colonnes du haut jusqu'en bas, les unes en relief, les autres en creux, dans ces bas-reliefs représentant des batailles, des marches triomphales, les initiations des rois par les prêtres!

Mais est-ce une exception qu'un tel édifice? Faut-il juger de l'étendue des temples égyptiens par les dimensions du petit temple de Philœ que nous avons vu à l'Exposition universelle de 1867? Loin de là : la plupart de ces sanctuaires, sans avoir les dimensions de Karnak, occupaient un grand espace et présentaient aux yeux les plus magnifiques demeures.

Récemment encore, M. Mariette, dont le nom se représente si souvent, a mis au jour un des temples les plus considérables et les plus luxueux de l'Égypte, celui d'Abydos. Cet immense sanctuaire était réservé, comme la

plupart des grands temples égyptiens, au roi seul et à un sacerdoce d'élite : car chaque Égyptien riche avait à sa disposition, outre quantité de temples partout répandus, sa « chapelle » particulière où il faisait ses dévotions. Quelle magnificence et quelle variété d'ornements, et comme ici encore les débris de ce luxe décoratif servent à instruire l'historien !

A Abydos on a retrouvé sept chambres voûtées présentant une série de cent quarante scènes, vingt par chambre, où l'on voit le roi Seti Ier, le fondateur du temple, accomplissant dans l'une des postures de l'adoration un rite spécial. Le luxe du culte se répartissait dans les différentes parties de l'édifice : au côté droit du sanctuaire, c'étaient des objets matériels et solides ; au côté gauche, on brûlait des parfums.

Au reste, ce vieil emplacement d'Abydos, sur lequel s'élevait, selon toute apparence, This, la plus ancienne ville de l'Égypte, comptait trois temples qu'on a pu dégager des sables qui les inondaient : au sud, celui que Strabon appelait à tort le *Memmonium*, et qui n'est autre que celui de Seti Ier, objet des fouilles qui ont amené ces remarquables résultats ; un peu plus loin, le temple de Ramsès II, tout à fait ruiné, mais qui a donné la première liste royale d'Abydos, aujourd'hui à Londres ; le troisième, situé au nord, qu'on devine à sa vaste enceinte de briques crues, et dont on n'a pu rien tirer, était le temple d'Abydos ; il formait le principal sanctuaire d'Osiris, honoré d'un culte universel en Égypte. On a pu le comparer, pour les peuples de la vallée du Nil, à ce qu'était le temple de Jérusalem pour les Juifs. Le vaste édifice

religieux de Seti appartient à la belle époque pharaonique ; mais par là même il présente moins de luxe décoratif que les édifices d'un âge postérieur. C'est là pourtant qu'on a trouvé toute une série de tableaux qui représente l'apothéose du père de Ramsès II.

Mais que pourrait-on mettre au-dessus de cet édifice consacré au culte des Apis, dont la découverte a signalé, à travers mille péripéties et mille dangers, la mission scientifique du même illustre investigateur français? C'est encore M. Mariette qui nous introduit dans le Serapeum, où il reconnaît trois époques archéologiques distinctes : la plus ancienne commence à Aménophis III (dix-sept siècles avant J. C.) et s'arrête à Ramsès II ou Sésostris ; la seconde comprend les Apis inhumés entre les règnes de Sésostris et de Psammatichus Ier ; enfin une troisième s'étend de l'an 53 de ce règne jusqu'au premier siècle de notre ère. Le luxe décoratif occupe ici une place de premier ordre [1].

Elle fut profonde l'émotion de l'audacieux savant qui, le premier, après des difficultés sans nombre, des dangers sérieux et des doutes poignants, se trouva tout à coup face à face avec ces mystères, dans ces lieux que l'œil de l'homme n'avait pas vus depuis tant de siècles! N'était-ce pas aussi découvrir un monde?... Il se voyait aller de merveille en merveille. Dans la chambre du plus ancien

[1] Renseignements sur les soixante-quatre Apis trouvés dans le Serapeum. — Choix de monuments et de dessins découverts ou exécutés pendant le déblayement du Serapeum (1856). — Mémoire sur la mère d'Apis, le plus important de ces ouvrages pour la connaissance du dogme religieux.

Apis, daté du règne d'Aménophis III, une peinture s'offrait à lui représentant ce roi accompagné de Thoutmès, son fils, et occupé à faire au taureau divin l'offrande de l'encens. Le septième et le huitième Apis étaient trouvés dans un même caveau; ils appartiennent tous deux au long règne de Ramsès II.

C'est la plus belle découverte faite au Serapeum. C'est dans cette tombe qu'ont été trouvés tant de merveilleux bijoux d'or et d'émaux cloisonnés, qui datent de trente-neuf siècles, une centaine de statuettes en pierre dure, en calcaire, en terre cuite émaillée. L'épervier d'or et d'émail, aux ailes déployées et à tête de bélier, qu'on peut voir avec ces autres objets sous une vitrine du Louvre, présente une finesse de modelé, une perfection de détail telle qu'on a pu le déclarer digne du ciseau d'un Cellini.

Combien d'autres temples encore, comme ceux du temps des Ptolémées, si splendides, celui d'Esneh, entre Thèbes et Éléphantine, sur la rive gauche du Nil, édifice superbe, mais d'une époque relativement très récente! Le plus imposant des monuments que la science moderne ait mis au jour, est Denderah. Construit seulement sous Ptolémée XI, en remplacement d'un édifice plus ancien, antérieur même aux Pyramides, il en reproduit le plan, mais on y voit peut-être mieux encore que dans les autres édifices religieux, par la nature même du luxe décoratif, l'inspiration profondément monarchique mêlée au luxe religieux égyptien. Dans ce temple, consacré à la déesse Hathor, le roi fondateur tient une place immense; il consacre les objets liturgi-

ques; il règle tous les détails des cérémonies et des fêtes. Les tableaux sculptés et peints sur les murs, accompagnés de longs textes explicatifs, montrent toujours le roi face à face avec la divinité; il est l'unique intermédiaire entre le peuple et elle : il adresse à Hathon les hommages et les offrandes de la nation.

On peut se faire à peine une idée du luxe du temple de Denderah, qui nous renseigne aussi sur les pompes de ce culte. Dans les prescriptions adressées au sacerdoce, il est question de statues habillées avec de riches étoffes, de processions pompeuses, de bijoux, de diadèmes, de colliers, servant de parure aux statues divines.

Les fêtes religieuses, d'un éclat incomparable, se rencontrent partout, bien qu'Abydos paraisse avoir été plus spécialement la ville sainte; à ce titre elle occupait, après Thèbes, le second rang, malgré son peu d'étendue, resserrée entre le désert et un canal dérivé du Nil. Ses fêtes étaient suivies par toute l'Égypte. Les personnes opulentes des autres nomes tenaient à honneur de se faire ensevelir dans sa nécropole autour du tombeau d'Osiris. Abydos ne devait perdre que sous les Ptolémées son titre de capitale, attribué au bourg agrandi de Souï sous le nom de Ptolémaïs.

Les fêtes religieuses eurent beaucoup d'autres centres. Elles prirent mille formes chez ce peuple, le plus dévot des peuples et l'un des plus épris de spectacles.

On en a la preuve dans le calendrier souvent inscrit à l'entrée des temples. Quelques-unes de ces solennités étaient d'une splendeur inouïe. Telles étaient celles où

l'on portait en procession les *naos* ou châsses de divinités et les barques qui leur étaient consacrées. Ajoutez que chaque province avait ses dieux spéciaux, ses rites particuliers, ses animaux sacrés. Ce luxe sacré était la joie de ces hommes souvent soumis à de rudes travaux. Il fallait les voir y accourant par milliers, chantant, battant des mains, soufflant dans des instruments.

Il en était encore ainsi du temps des Lagides, dont les fêtes ont été souvent décrites. Ces solennités présentaient souvent l'image de l'ivresse. On y retrouvait peu la trace des pensées parfois hautes et patriotiques, qu'y avait attachées la vieille terre de Ménès. L'Égypte des Lagides est une Égypte qui imite grossièrement la Grèce. Elle n'en emprunte guère, en les exagérant souvent, que les superstitions les plus corrompues. Ainsi la *fête des Pampres*, une des cérémonies les plus brillantes qui s'accomplissaient à Denderah, semble n'avoir été autre chose qu'une imitation des orgies dionysiaques. Les danses affolées des femmes, l'ivresse des hommes couronnés de fleurs, parcourant la ville en chantant, rappellent ces fêtes helléniques. Les nouveaux dominateurs de l'Égypte défigurèrent à ce point le culte austère de la déesse Hastor, qu'ils avaient fait de celle-ci une Aphrodite.

Les antiques solennités gardèrent pourtant à toutes les époques leur place traditionnelle dans l'année. La fête vraiment nationale resta celle du nouvel an. Dans cette panégyrie de tous les dieux et de toutes les déesses, la statue d'Hastor, revêtue de magnifiques habits, était portée sur les terrasses supérieures, à l'aurore ; on la découvrait

alors, et le soleil levant frappait de ses premiers rayons l'image divine.

Outre ces solennités d'un caractère riant, il y avait aussi des solennités lugubres. Telle la fête commémorative de la mort du dieu Osiris, qui était censé enseveli pendant plus de quinze jours, au bout desquels il ressuscitait. Tout était alors combiné pour porter dans les âmes, par les sens, des impressions de deuil et d'effroi.

Tout attire, tout frappe, retient, dans les témoignages du luxe antique qui reflètent ces temps, et qui mieux encore les révèlent. Il faut se borner pourtant. Contentons-nous d'indiquer les merveilles que virent naître les plus brillantes dynasties qu'ait eues l'Égypte, la dix-huitième et la dix-neuvième, qui répondent à l'âge tant vanté des Thoutmosis et des Sésostris.

Les représentations commémoratives qui se rapportent à ces siècles, féconds en guerres et en grandes constructions, sont extrêmement nombreuses, et les inscriptions, du plus pompeux langage officiel, ne manquent pas davantage à l'apothéose de ces pharaons. Thoutmès III raconte lui-même sa gloire, gravée sur la muraille du sanctuaire du temple de Karnak. On trouve d'ailleurs dans ce récit des indications précises de faits et de chiffres, infiniment précieuses pour l'histoire, et non les termes emphatiques si prodigués ailleurs.

Ces images des peuples vaincus et des gouverneurs de provinces, qui rendent hommage, en présentant les tributs en or, en argent et en grains au Pharaon, sont elles-mêmes des pages du luxe décoratif où l'on peut voir l'éclat des arts. Thoutmès III, grand conquérant, est aussi un

grand constructeur. Il fonde et dédie au Soleil le temple d'Amada, restaure à Semneh le temple où l'on adorait le roi Ousourtesen III, rétablit et embellit une foule de villes. On retrouve encore aujourd'hui d'imposants vestiges de ses constructions à Héliopolis, à Memphis, à Ombos, à Éléphantine, surtout à Thèbes.

Que dire aussi d'un autre de ces « Louis XIV », selon l'expression de M. E. Renan? Amenhotep (Amenophis) III couvre les bords du Nil de monuments d'une grandeur imposante et riches en sculptures. Dans son long règne, il élève de nouveaux temples, multiplie les édifices à Syène, à Éléphantine, à Silsilis, etc., ajoute des constructions considérables au temple de Karnak, fait bâtir toute la portion du temple de Louqsor ensevelie aujourd'hui sous les maisons du village qui porte ce nom, et s'élève à lui-même une statue colossale à Thèbes. Elle n'est autre que la fameuse statue dite de *Memnon*, haute de plus de dix-neuf mètres, qui représente le Pharaon assis, les mains étendues sur les genoux, dans une attitude de repos, et qui rend ces sons merveilleux au lever de l'aurore attestés par de nombreux témoins; merveille fort bien expliquée par les membres de la Commission d'Égypte comme l'effet d'une vibration rapide, que produisaient les rayons du soleil sur cette pierre un peu élastique, après l'humidité de la nuit. Le phénomène cessa de se produire quand la statue, brisée par un tremblement de terre, eut été restaurée.

Terminons par un coup d'œil jeté sur la plus grande ère de luxe public contemporaine de Seti Ier, et de ce Ramsès II (Sésostris), qui en est devenu la personnification un peu

trop exclusive. Les anciens historiens ont recueilli sa légende surchargée de toutes sortes de conquêtes fabuleuses. Les découvertes de l'archéologie moderne lui laissent un rôle moins extraordinaire, mais fort important. Toutes les splendeurs, mais aussi tous les défauts du luxe issu de la monarchie absolue et des formes officielles qu'elle entraîne, paraissent caractériser le règne de soixante-huit ans du principal monarque de la dix-neuvième dynastie. Ce n'est pas sans raison que, tout compte tenu des différences profondes des civilisations, le nom de Louis XIV peut être prononcé spécialement à propos de ce grand monarque. Le rapprochement semble indiqué, soit qu'on ait égard au caractère belliqueux du règne et à la passion de bâtir des deux princes, soit que l'on compare l'absolu de leur pouvoir et l'immense orgueil de ces deux rois-soleils [1]. Nous ne subissons pas pourtant l'illusion qu'exercent la distance et le prestige des noms antiques, en assignant dans l'histoire du faste monarchique, à Sésostris, une place encore plus grande que celle qui appartient au plus magnifique des rois de France. Certes on a mis à son compte en Égypte et en Nubie plus d'un monument dont l'honneur revient à ses prédécesseurs. Des architectes courtisans allèrent jus-

[1] Le parallèle, s'il se poursuivait, ne saurait s'appliquer complétement sous le rapport de la légitimité. Ramsès I[er] succède à la glorieuse XVIII[e] dynastie, qui, pendant les deux cent quarante et un ans qu'elle occupe le trône, porte au plus haut point la puissance de l'Égypte, mais dont la fin est troublée par des révoltes. Or, Seti I[er] ne paraît avoir été qu'un général renommé, devenu le gendre de ce roi Ramsès I[er]. Il s'associa son fils au trône. C'est donc seulement par les femmes que Sésostris se serait rattaché à la dynastie régnante.

qu'à effacer sur des statues et des temples les noms de ses devanciers, pour y substituer celui de Ramsès. Quoi qu'il en soit, une part immense doit être faite au monarque qui construit le grand Speos d'Isamboul, destiné à perpétuer le souvenir des campagnes contre les Nègres et les Syriens, achève le temple de Louqsor, orné de deux obélisques en granit, dont le plus beau décore notre place de la Concorde, fait représenter de cent façons la bataille de Kadesh sur le second pylône du temple de Karnak, qui consacre le temple de Kournah, agrandit le temple de Tonis et relève complétement cette ville. Sans parler des autres temples et de sculptures innombrables, comment ne pas rappeler le célèbre Ramasseïon? Qu'il soit ou non ce tombeau d'Osymandias, si magnifiquement décrit par Diodore, mais dont on conteste l'existence même, ce n'en est pas moins un des plus imposants monuments de l'ancienne Égypte. Quelle suite de cours et de salles entourées ou remplies de colonnes couvertes d'hiéroglyphes qui racontaient les exploits de Ramsès le Grand! Quel colosse que cette statue en granit de dix-sept mètres qui représentait le monarque assis sur son trône, la plus grande ruine de statue qu'on puisse voir, et dont le pied seul a plus de quatre mètres de long! Faut-il rappeler que le Ramasseïon était complété par une bibliothèque riche en livres, et où la gloire du monarque n'était sans doute guère moins célébrée que dans les fastueuses inscriptions des stèles, si l'on en juge par d'imposants fragments d'un poëme épique dont Ramsès est le héros : épopée à la façon d'Homère, moins, a-t-on dit, la vérité et la grandeur de

l'inspiration, toute remplie d'exploits fabuleux, d'intervention des divinités, et où le prince, toutes les fois qu'il redoute d'être vaincu, rappelle dans ses invocations aux dieux les temples qu'il leur a élevés, les fêtes qu'il a célébrées en leur honneur. Poésie de cour grandiose, qui fait une auréole plus radieuse encore autour du Pharaon divinisé, que celle dont environnèrent Louis XIV des poëtes arrêtés sur la limite de l'apothéose par les scrupules de l'esprit chrétien. La peinture seule chez nous osa franchir cette limite en personnifiant le grand roi sous les traits des dieux mythologiques.

Nous terminons ici cette esquisse du luxe public égyptien qui eut le temps dans une si longue période d'épuiser son originalité. Il y aurait peu d'intérêt dans l'indication de certaines nuances propres aux temps qui précèdent la conquête perse, suivie par la domination macédonienne et romaine. L'antique Égypte a produit dès lors tout ce qu'elle offre de capital. Marquons seulement notre impression finale sur cet instructif spectacle. Nous avons cherché dans le luxe décoratif lui-même la révélation d'une imposante civilisation morale et matérielle, qui nous a frappé, dans son immense durée, d'un respectueux étonnement et parfois d'une légitime admiration. Nous pensons pourtant qu'il y a lieu de mêler à ce sentiment certaines réserves. Sous le rapport de l'intelligence et de l'art le spectacle est merveilleux, mais il manque de cette grandeur qui s'attache à l'individu et à la perfection idéale de la forme. L'Égypte n'est pas la terre des grands hommes et des chefs-d'œuvre ; elle est beaucoup plus près de ressembler à la Chine qu'à

la Grèce, qui devait transformer tout ce qu'elle emprunta à la terre de Ménès. Ce que l'Égypte a laissé doit plus à la puissance collective qu'au génie, et l'on est frappé de voir qu'ayant enfanté tant de sculptures et de peintures d'une perfection relative, elle n'ait eu pourtant ni un grand sculpteur ni un grand peintre. N'est-ce pas que dans cette race à certains égards si bien douée, l'organisation n'est ni très-élevée, ni très-souple? Dans son éloquente apologie de l'Égypte, Bossuet fait tourner à l'honneur de ses habitants la dureté de leurs crânes comparée à la mollesse du crâne des Perses. En fait, ce furent des têtes dures que rien n'entama. La civilisation égyptienne représente la solidité jusqu'à l'inflexible raideur. La sagesse pratique de cette population, attestée dans ses livres, est un peu subalterne. Sa manière même de comprendre la supériorité des lettres, qui rappelle la façon dont les Chinois l'apprécient, est assez mesquine, comme sa conception tant vantée, mais tout empirique, de concevoir l'art médical [1].

[1] Nous avons la preuve de la façon dont était comprise la supériorité de la littérature, dans l'inscription d'un vieux scribe pédant qui veut dégoûter son fils des métiers et en faire un « lettré ». Voici le tableau des avantages des lettres : c'est un métier propre, on ne s'y salit pas les mains, on y est honoré, on peut même y gagner de l'argent, enfin on y est indépendant. Voici maintenant le tableau des métiers, dont j'emprunte seulement quelques traits. — « J'ai vu le forgeron à ses travaux, à la gueule du four ; ses doigts sont rugueux comme des objets en peau de crocodile ; il est puant plus qu'un œuf de poisson ; » — suit la description de l'artisan en métaux, du tailleur de pierres, du barbier qui « se rompt les bras pour remplir son ventre », — du batelier, du maçon. « Ses deux bras s'usent au travail, ses vêtements sont en désordre, il se ronge lui-même, ses doigts lui sont des pains, il ne se lave qu'une fois par jour. » — Le tisserand est plus malheureux qu'une femme : « ses genoux sont à la hauteur de son cœur, il ne goûte pas l'air libre. » Le fabricant d'armes, le courrier ont leur tour. Le

L'étude du luxe public permet de louer aussi les bons et solides côtés de ce peuple travailleur et rangé, comme l'attestent les images que les monuments présentent. Mais les arts décoratifs et l'architecture ne sont pas tout dans la vie d'un peuple. On ne peut s'empêcher de remarquer que le peuple égyptien n'a rien dans ses annales qui approche même de très-loin d'un Homère, d'un Sophocle, d'un Aristophane, d'un Phidias, d'un Praxitèle, d'un Platon. C'est un mauvais signe pour une nation qui a tant vécu. Si les sages vertus de ce peuple égyptien ne constituent guère la haute moralité et l'héroïsme, son esprit patient et son habileté d'exécution ne sont pas davantage l'originalité et la supériorité du génie. Un peuple ami à ce point du faste écrasant et du luxe décoratif accuse par là même son infériorité devant l'art simple, pur, élevé, inspiré. Nous avons loué aussi le bonheur de ces classes aisées pendant de longs siècles, tant que les Pasteurs ou d'autres conquérants ne venaient pas déranger leur travail et leur bien-être. Il faut ajouter que la masse populaire ou rurale fut opprimée. C'est ici la terre de ces éternels *fellah* employés de temps immémorial à porter des pierres sur leur dos, condamnés à un travail immodéré sous toutes les formes. En somme, ce grand luxe public a coûté cher, et en rendant justice à ses mérites, l'histoire ne saurait perdre de vue les sacrifices immenses dont il a fallu le payer.

cordonnier est très-malheureux : « sa santé est celle d'un poisson crevé ; il ronge le cuir. » Le teinturier : « ses doigts puent, il passe son temps à couper des haillons, etc. » A la bonne heure les lettres ! C'est un doux métier, et profitable ! — A-t-on jamais mieux recommandé la littérature comme « moyen de parvenir » ?

IV

LE LUXE PRIVÉ DANS L'ANCIENNE ÉGYPTE.

Le colossal déploiement du luxe public a un peu obscurci la part qu'a prise en Égypte le luxe privé dans les classes élevées de la société. On voit se développer là partout comme ailleurs un usage légitime des choses de luxe et aussi une somme d'abus que la sagesse vantée des Égyptiens ne doit pas dissimuler. Les éléments de bien-être et de luxe étaient fournis en partie par le pays lui-même, en partie par le commerce. Réduite à ses seules ressources, l'Égypte n'aurait guère eu d'autre luxe que quelques mines de pierres précieuses. Quant à l'abondance, le Nil la lui assurait par la quantité de végétaux utiles qu'il alimente, par le nombre des animaux qui vivent sur ses rivages, par celui des poissons excellents et variés qu'il nourrit dans son sein. Les hymnes adressés au Nil par la reconnaissance des Égyptiens n'avaient donc rien d'exagéré. Ils pouvaient le louer d'avoir « donné la vie à l'Égypte ». Ils auraient pu pourtant rapporter une grande partie de cet honneur aux anciens habitants. En face d'un fleuve qui laissait à sec certaines régions et séjournait au contraire dans d'autres de manière à en faire des bourbiers pestilentiels, ils avaient su, à force de travail et d'habileté, régler le cours du fleuve, l'endiguer, porter enfin par des canaux d'irrigation la fertilité dans toutes les parties de la vallée. Il en résulta pour la masse une moyenne de bien-être très-appréciable. Elle eut sous la

main les principaux aliments, les dattes, le blé, le lotus plus commun, dont on faisait une espèce de pain, et des légumes très-divers qu'une culture facile fait naître sur les bords du fleuve. Les captifs eux-mêmes n'étaient pas mal nourris. Il put leur arriver, de retour dans leur pays, de regretter les « oignons d'Égypte ». C'est ainsi que les Israélites, au milieu du désert, disaient moitié gémissants, moitié séditieux : « Qui nous donnera de la chair à manger? Nous nous souvenons des poissons que nous mangions en Égypte pour rien. Les concombres, les melons, les poireaux, les oignons et l'ail nous reviennent dans l'esprit.... Nous étions assis près des marmites pleines de viandes, et nous mangions du pain tant que nous voulions. »

Avant les développements du commerce et les tributs de la conquête, les raffinements du luxe, réduits à quelques délicatesses, furent concentrés dans la demeure des rois et chez un petit nombre de grands. Rien n'annonce que Memphis ait été une ville de jouissances amollies ; pourtant, Mena ou Ménès passe pour un prince livré au luxe. Du moins les prêtres, avec lesquels ce roi (très-décidément historique) paraît avoir été en lutte, lui firent-ils cette réputation. Ce monarque, qui régna plus de soixante ans en jouant le double rôle de législateur et de guerrier, eut longtemps le renom d'un prince voluptueux. Une curieuse légende s'attache sous ce rapport au roi Ménès. Il aurait inventé l'art de composer un dîner, montré à ses sujets la manière de manger sur un lit, enseigné l'usage des riches tapis, et toutes sortes de somptuosités. On ajoute que Tnephactus (*Thawnecht*),

père de Bochoris le Sage (*Bokenrawn*), prince fort ami du sacerdoce au contraire, qui régna plusieurs générations après, fut obligé, pendant une expédition en Arabie, où il manquait de vivres dans le désert, de se contenter d'un régime très-simple chez des particuliers qu'il avait rencontrés. Cette simplicité le réjouit fort : il renonça au luxe et lança une malédiction contre le roi qui avait le premier enseigné une vie somptueuse. Il prit tant à cœur ce changement de nourriture, de boisson et de repas, qu'il fit transcrire cette malédiction en lettres sacrées contre Ménès, dans le temple de Jupiter à Thèbes[1]. Cet anathème d'un prince intimement uni avec le sacerdoce n'a pas une valeur bien décisive. En fait, il paraît avéré que les rois égyptiens avaient peu de luxe. Mettons à part celui que purent déployer quelques princes conquérants dans leurs chevaux et leur équipage de guerre. Ils paraissent avoir été fort esclaves de l'étiquette, et la sévérité de la surveillance sacerdotale se fait sentir dans la tempérance habituelle de leur régime, qui nous les montre se nourrissant de viandes simples, ne buvant qu'une certaine mesure de vin mesurée à l'avance.

Ces hommes réputés divins étaient l'objet d'un luxe personnel moins recherché que celui dont jouissaient, au sein de vrais palais, les animaux sacrés. Voyez plutôt le tableau tracé par Diodore des félicités de ces animaux. Quels soins délicats, quelle somptuosité ! Confiés aux mains de grands personnages, ils sont nourris de fleur de farine cuite, de gruau dans du lait, de gâteaux

[1] Diod., liv. I, XLV.

de miel, de viandes bien préparées ! On les oint des huiles les plus précieuses, on brûle sans cesse devant eux les parfums les plus suaves. On les revêt des plus belles fourrures, on les couvre des ornements les plus riches. Le harem de ces animaux privilégiés n'est pas l'objet d'attentions moins délicates. Les femelles, honorées du titre de concubines, sont d'une beauté de choix, et vêtues avec luxe. Lorsque ces animaux meurent, on leur célèbre de magnifiques funérailles. Celles du bœuf Apis étaient ruineuses. Au moment où Ptolémée, fils de Lagus, vint prendre possession de l'Égypte, il arriva que le bœuf Apis mourut de vieillesse à Memphis[1]. Le prêtre qui en avait eu la garde dépensa pour les funérailles des sommes qui épuisèrent toutes ses ressources. Il emprunta à Ptolémée, pour achever de faire face aux frais, cinquante talents d'argent (275 000 fr.). Au temps de Diodore, qui vivait du temps de César et d'Auguste, les frais de funérailles de ce bœuf dispendieux étaient encore évaluées à 500 000 fr.

Le commerce tient une place considérable dans le luxe égyptien. C'est presque exclusivement l'importation qui amène sur le marché les produits les plus raffinés. L'Égypte emprunte à l'Éthiopie son or et son ivoire, à l'Arabie son encens, à l'Inde ses épiceries, leurs vins à la Grèce et à la Phénicie. Elle donnait en échange ses produits fabriqués et ses matières premières. On peut se

[1] Ce fait, attesté par Diodore, paraît pourtant peu en rapport avec la coutume égyptienne, qui ne laissait pas mourir l'Apis de « vieillesse ». Passé vingt-cinq ans, les prêtres le noyaient dans une fontaine consacrée au Soleil.

convaincre, par la vue de certaines peintures, que les peuples vaincus payaient aussi tribut pour ces produits rares et précieux. Le commerce, et en particulier le commerce de luxe, ne devait arriver à prendre tout son développement qu'à une époque relativement assez récente, 600 avant J. C. Le règne d'Amasis marque, sous ce rapport, une véritable révolution. Il se fait alors une modification assez profonde dans la richesse, dans les mœurs et peut-être dans les idées. Ce mouvement semble avoir pris naissance dans les relations ouvertes avec les Grecs, et dans le commerce étendu avec les étrangers. On leur permit, pour la première fois, l'entrée des bouches du Nil[1]. On fit concession aux Grecs de la ville de Taucrate et de terrains pour y bâtir des autels et des temples. De nombreuses faveurs leur furent accordées. On mit en circulation des richesses aurifères depuis longtemps entassées. On importa des marchandises nouvelles qui firent naître de nouveaux besoins et de nouvelles industries. Tout cela ne put que contribuer à donner l'essor au goût des raffinements. Nul doute d'ailleurs que ce changement moral et matériel, véritable altération du vieil esprit national, n'ait eu bien des signes précurseurs avant Amasis. L'Égypte n'avait pu elle-même échapper entièrement à l'influence du contact déjà si fréquent avec les autres peuples. L'effet d'un pareil contact sur les pays immobilisés a toujours été le même .Ce qu'il y a de dur et d'exclusif dans le génie indigène semble s'y amollir et s'y fondre. Les idées y gagnent en largeur, les

[1] Hérodote, II.

mœurs s'y adoucissent, s'y raffinent, mais cette étendue plus grande de l'intelligence dégénère en un scepticisme énervant : les raffinements deviennent corruption, et dans ces transitions inévitables, favorables à la civilisation en fin de compte, mais funestes à la nationalité, les peuples risquent de perdre leur énergie, leur personnalité, leur existence même. Espérons pour le Japon qu'il n'en fasse pas aujourd'hui l'expérience.

Il y avait des industries de luxe nombreuses et importantes dans l'ancienne Égypte. Elle était célèbre par la beauté de ses tissus. La tisseranderie occupait une partie notable de la nation. Isaïe, annonçant les malheurs qui frapperont l'Égypte et les classes industrieuses du peuple, cite les tisserands à côté des pêcheurs. « A Tyr, s'écrie aussi Ézéchiel, le fin lin d'Égypte, tissu en broderies, a composé la voile qui a été suspendue à votre mât. » Selon Hérodote, c'étaient les hommes qui tissaient. On croit même qu'ils ne se livraient pas à ce travail seulement dans l'intérieur des maisons, mais dans des établissements publics. Cet emploi du sexe masculin ne fut pas sans conséquence sur le perfectionnement de cette industrie. Les hommes y déployèrent la vigueur qui permet de se servir de métiers puissants, et les facultés inventives dont la nature les a doués. Il est certain que les travailleurs égyptiens avaient des procédés particuliers. Ils poussaient la trame en bas, lorsqu'ils faisaient la toile, tandis que les autres nations la poussaient en haut[1]. Ce travail masculin, profitable à la so-

[1] Hérodote, II.

lidité, fut loin de nuire à la délicatesse. On trouve, d'après les dessins d'anciens monuments, relevés par MM. Belzoni et Minutoli, des étoffes, destinées à l'habillement, d'une finesse transparente. La preuve de la perfection très-ancienne de ces manufactures éclate dans les tentures et les tapis du tabernacle[1]. L'*Exode*, en effet, indique quelle part prit à ces produits l'ouvrier égyptien Besseléel, qui fit l'éphod, c'est-à-dire la tunique du grand prêtre des Hébreux, d'or, d'hyacinthe, de pourpre, d'écarlate teinte deux fois, et de fin lin retors, et coupa des feuilles d'or fort minces qu'il réduisit en fils pour les faire entrer dans le tissu. C'était aussi en Égypte qu'étaient brodées les courtes-pointes dont on se servait en Palestine[2]. On y fabriquait des tapis qui avaient plus de deux cents pieds de long, souvent ornés de broderies, de fils colorés ou de fils d'or. Des tissus précieux pour les robes étaient déjà regardés aux temps de Joseph comme des présents d'honneur d'un usage répandu[3].

[1] « J'ai suspendu mon lit, dit Salomon (*Proverbes*), et je l'ai couvert des courtes-pointes d'Égypte en broderies. »

[2] Genèse, XLV.

[3] A Karnak, on a fouillé des milliers de sépultures. C'est là qu'on a trouvé le cercueil en bois doré de la reine Aah-Hotep, mère d'Ahmès, qui a expulsé les pasteurs et fondé la XVIII[e] dynastie. Les bijoux qui avaient été placés sur la momie royale ont été exposés à Londres en 1862, et à Paris en 1867. On admira comme les produits d'un art merveilleux dont l'orfévrerie moderne a perdu les procédés, ces œuvres qui datent de plus de 3000 ans, ce diadème d'or accosté de deux petits sphinx, incrusté de lapis, le poignard, également en or, incrusté de bronze noir et cloisonné d'émaux, ayant pour garde la tête d'Apis, le collier formé d'un fil d'or tressé sur lui-même, les bracelets à fonds de lapis incrustés dans l'or, le *naos* ou broche pectorale, sans parler du miroir, de la hache d'or massif, du *flabellum* et de la barque symbolique portant le mort aux régions infernales.

En général, pourtant, l'habillement égyptien paraît avoir été simple. Le roi et les guerriers portent ordinairement un habit court, usage dont ceux-ci ne dérogent que dans les processions ; les laboureurs et les ouvriers n'ont qu'un tablier blanc. « Les prêtres, dit Hérodote, ne portent qu'une robe de lin et des chaussures en écorce de papyrus ; il ne leur est pas permis d'avoir d'autre habit ni n'autre chaussure. » Ces robes longues sont jetées parfois autour du corps. Il en est qui ne sont point seulement blanches, mais rayées de rouge ou parsemées de fleurs ; quelques-unes brillent de tout l'éclat des couleurs de l'Orient[1].

Le rôle important joué par la teinturerie apparaît dans quelques-uns des exemples que nous avons empruntés au tissage. L'Égypte possédait toutes les couleurs, le blanc, le rouge, le bleu, le vert et le noir d'une parfaite beauté, mais sans mélange. Les procédés employés pour teindre les habits ont été décrits par Pline avec une assez grande précision de détails[2].

L'art de travailler les métaux précieux n'était guère moins avancé. Outre une masse d'ustensiles fabriqués en

[1] Le chef-d'œuvre de cette industrie du tissage semble avoir été le corselet dont parle Hérodote, et qui fut envoyé aux Lacédémoniens par le roi Amasis. Il était orné d'un grand nombre de figures tissées, moitié or et moitié lin. Chacun des fils, bien que d'une ténuité extrême, se composait de trois cent soixante brins. Les momies attestent encore la solidité de ces tissus. Cette industrie, comme toutes les autres, eut un caractère religieux et sacerdotal. Parfois les prêtres y présidaient. La célèbre pierre de Rosette mentionne une remise d'impôts accordée aux ministres du culte pour les toiles dont ils avaient le monopole, et qu'ils faisaient servir à envelopper les momies.

[2] Pline, liv. XXXV, ch. XLII.

airain, ces vieux Égyptiens avaient une quantité de trépieds, de bassins en argent. Ils excellaient dans l'art de tailler les pierres précieuses, et c'est à leur école que les Israélites apprirent à graver des topazes, des améthystes, des émeraudes et d'autres gemmes. Peut-être connaissaient-ils déjà la pointe de diamant pour inciser les pierres dures. Le diamant, au rapport de Pline, se trouvait en Éthiopie, près de Méroé[1]. L'Égypte possédait en outre quantité de gisements de pierres précieuses, notamment près de la mer Rouge, des mines d'émeraudes qui en produisaient d'admirables pour la pureté et la grosseur.

Leur ameublement ne décèle pas moins de recherches et d'art. Leurs lits de repos, leurs siéges sont de vrais modèles. Un goût délicat brille dans leurs petits ouvrages en corne, en écaille, en ivoire. On admire la correction du dessin qui règne dans leurs glaives, leurs flèches, leurs divers outils, l'élégance et la grâce de leurs instruments de musique, tels que les harpes, les lyres, les psaltérions.

La constitution de la famille modérait le luxe d'un côté, et de l'autre semblait le favoriser. Ceci veut être expliqué. La femme en Égypte joue un rôle qui n'a rien de commun avec celui qui lui est le plus souvent assigné en Orient. Elle y possède une importance réelle. En général, on peut croire que le sérieux des fonctions qui lui étaient attribuées dut contribuer à resserrer le luxe dans certaines limites. Et, en effet, on ne cite, en fait

[1] Pline, liv. XXXVII, ch. XV.

d'excès de luxe privé, rien qui se rapproche de l'Assyrie, de la Babylonie, de la Perse. De même que parmi les rois on ne rencontre pas un Sardanapale, on cite à peine quelques reines qui déploient un luxe excessif. La femme, épouse, mère de famille, maîtresse de maison, se rencontre si rarement dans ces temps et dans ces sociétés qu'on se sent disposé à juger favorablement à cet égard la société égyptienne, sur ce point du moins plus libérale. On y voit la femme chargée des affaires du dehors, sortant pour acheter, surveillant les travaux, dirigeant en partie l'administration intérieure, concourant même à l'accomplissement des rites sacrés, offrant avec son époux des sacrifices et portant le sistre dans les solennités religieuses. Bien plus, elle transmet à ses enfants les droits qu'elle tient de sa naissance, et ils portent son nom. Dans une certaine mesure, l'élégance et la parure ne font qu'attester cette importance sociale. Mais l'abus était près de l'usage. Nous avons les preuves d'un luxe de toilette brillant et raffiné dans une quantité de représentations figurées. Les femmes y paraissent vêtues d'étoffes de lin ou de coton d'une très-grande finesse; leur chevelure est disposée avec beaucoup d'art; leurs doigts, leurs bras, leurs jambes, leur poitrine sont ornés de bijoux de toute sorte. Si ce goût d'élégance n'a pas habituellement fait disparaître cette gravité des mœurs de famille dont le souvenir s'est maintenu, il dut être et il fut plus d'une fois un écueil. La femme égyptienne abusa trop souvent pour le luxe et pour la licence de cette indépendance qui lui permettait d'échapper à une surveillance jalouse. Mêlée à la vie sociale, aux spectacles, aux

festins, aux concerts, aux jeux mondains, elle court des périls que la femme orientale ne connaît ailleurs que bien rarement. Ne nous étonnons pas qu'on nous présente des tableaux en apparence contradictoires ; rien de plus grave et de plus chaste, de plus adonné aux vertus domestiques que la femme égyptienne, nous dit-on, et d'un autre côté il est peu de pays où les femmes soient accusées si souvent d'avoir violé la foi conjugale. La légende du Pharaon, fils de Sésostris, devenu aveugle, racontée par Hérodote (liv. I), en donne une idée. La guérison du jeune homme dépend de la rencontre qu'il fera d'une épouse fidèle. Il s'adresse d'abord à sa femme naturellement, puis à bien d'autres, et ne recouvre pas la vue. Il la recouvre enfin, ayant rencontré l'objet rare qu'il cherchait, et, rassemblant toutes les femmes qui ne lui avaient pas rendu l'usage des yeux, il les brûle vives. Le *Livre des morts* confirme le genre d'accusation que renferme cette anecdote.

Quant aux détails de ce luxe de parure, est-il besoin de les rappeler ? La vue seule du musée égyptien au Louvre suffit pour montrer que rien ne manquait à l'attirail de la toilette de la grande dame de Thèbes, de Memphis, d'Éléphantine, etc. Elle avait boîtes à parfums, écrins remplis de colliers et de bracelets, bagues gravées, pendants d'oreilles, précieux coffrets, élégants miroirs ; elle se teignait les ongles, les sourcils et les cils. Le progrès, sous ce rapport, n'a guère été qu'apparent ; l'Égyptienne égale presque sur le fait de la toilette la Romaine, laquelle ne le cède guère à la Française. On a trop pris, en fait de parure, la

variation des modes pour la perfection des raffinements.

En résumé, le faste public de l'Égypte n'a pas été surpassé, il n'a même pas été égalé dans les relations qu'il offre avec la pensée religieuse et l'idée de la mort ; le luxe privé, quoique développé sous le rapport de la parure, demeure inférieur sous beaucoup d'autres aspects à celui des nations asiatiques et même de plusieurs nations occidentales. Ce double fait trouve son explication dans les observations qui précèdent sur l'état intellectuel, moral, social, politique de ces populations. Par là se confirme ce que nous avons dit plus haut, à savoir que le luxe public ou privé est la conséquence des civilisations qui en déterminent la nature, bonne ou mauvaise, les formes variées comme les degrés de développement. Il faut donc avant tout apprécier ces civilisations. Affirmer que le fruit fut sain ou empoisonné, se borner à le décrire, tâche superficielle : c'est l'arbre qui le porte qu'on doit s'appliquer à bien connaître. Sans la civilisation égyptienne, le faste égyptien, avec sa grandeur imposante, les arts décoratifs, avec les sujets qu'ils traitent, les idées qu'ils manifestent et leurs formes qui révèlent diverses époques, ne sont que le plus indéchiffrable des hiéroglyphes, ou un spectacle banal qui parle aux yeux sans rien dire à la raison : l'imagination même cesse d'y trouver son compte. Cette vieille terre ne se revêt pour ainsi dire de toute la poésie qui l'enveloppe que grâce aux documents positifs. L'archéologie qui paraît ne s'adresser qu'à l'érudition, la philosophie qui semble ne parler qu'à la réflexion, au pur esprit,

peuvent seules, en pénétrant autant que possible jusqu'au fond des choses, donner aux représentations sensibles un langage éloquent.

Le haut intérêt qu'inspire l'Égypte est justifié par des services éclatants. Les réserves dont il nous a paru nécessaire d'accompagner notre jugement n'ôtent pas ce qu'il a de favorable. Aucune grande société ne passe en vain sur la terre. Ce peuple eut un mérite éminent qui le distingue entre tous ; il prit au sérieux et la vie et la mort : son luxe décoratif nous l'a montré. Par là, il devait agir fortement sur la légèreté grecque. Ce qu'il y a de plus sérieux et de plus profond dans la métaphysique et la religion des Grecs vient de l'Égypte. Sans elle, aurions-nous Platon ? Ses arts aussi ont contribué à former ceux de la Grèce, et par suite, de Rome et du monde occidental tout entier. L'Égypte a donc été utile à l'humanité, qui a recueilli une partie de son héritage. C'est le dernier mot tout de reconnaissance qu'il faut prononcer en disant adieu à cette terre vénérable des antiques initiations et des vieilles dynasties.

CHAPITRE IV

LE LUXE NINIVITE ET BABYLONIEN

I

LE LUXE NINIVITE.

L'ancienne Ninive nous est moins connue que Babylone, et il est constaté que les traits qu'on a pu en ressaisir s'appliquent à la seconde Ninive, à Hisir-Sargon.

Cette ville, comme nous l'apprend une inscription, fut destinée à remplacer la première Ninive et « à en reproduire la ressemblance ». C'est donc de la seconde Ninive surtout que nous parlerons, tout en mentionnant quelques légendes ou récits qui se rapportent à la première.

Il n'y a guère plus de trente années, celui qui aurait prétendu indiquer avec tant soit peu de précision les éléments d'un luxe comme d'un art assyrien, aurait passé pour un esprit chimérique. On ne connaissait même pas avec exactitude l'emplacement de cette cité

gigantesque, recouverte par les débris argileux de ces édifices transformés en sol végétal[1].

Quiconque a suivi, même en simple curieux, ces intéressants travaux, n'ignore pas comment le sol de Khorsabad mit à découvert des bas-reliefs d'une grande importance, et ces génies étouffeurs de lions, ces taureaux ailés qui figurent aujourd'hui au musée du Louvre. On était arrivé à toucher les murailles, à saisir presque les proportions immenses d'un palais dont ces colossales figures gardaient l'entrée. On avait la preuve écrite sur la pierre même que ce palais était celui de Sargon, le père de Sennachérib, palais érigé par Sargon lui-même, vers 711 avant Jésus-Christ. L'exploitation du vingtième environ du monticule fit découvrir de nouvelles sculptures, de nombreuses inscriptions, des objets de toute nature. Le successeur de Botta, M. Victor Place, devait continuer, avec un succès qui dépassa toute attente, ces investigations si bien commencées. La mission de M. V. Place date de 1850. L'Assemblée nationale lui vota des

[1] Les indications de Rich, résident d'Angleterre, bien que fécondes sur plus d'un point, n'avaient rien amené de positif, mais avaient eu le mérite d'appeler l'attention sur la disposition particulière du sol aux environs de Mossoul, cette ville moderne de la Turquie d'Asie, située sur la rive droite du Tigre, au sein d'une vaste plaine. Les archéologues ont plus d'une fois mis sous nos yeux l'espèce de filière que suivirent ces magnifiques découvertes. Ce fut d'abord un soupçon de quelques savants orientalistes, comme Silvestre de Sacy. Plus tard, M. Mohl encouragea M. Botta, nommé consul à Mossoul, à pratiquer des fouilles sur quelques points déterminés. On résolut d'attaquer les collines ou monticules qu'on avait pris longtemps pour des accidents du sol, et que divers indices faisaient supposer artificiels. Bornons-nous à rappeler seulement que les principaux étaient Koyoundjick, à la gauche du Tigre; Khorsabad, à dix-huit kilomètres, et en deçà de Mossoul, au sud, Nimrod ou Nimroud.

fonds libéralement, et des moyens d'action plus efficaces furent mis à son service. Les dimensions de la ville purent être déterminées, même la largeur de ses rues et le nombre de ses portes. Les éminences de Kouyoundjick et de Nimroud donnaient entre les mains des Anglais des résultats du même genre, et l'on pouvait se convaincre qu'on était en présence de deux villes distinctes l'une de l'autre comme de Khorsabad.

Le luxe avait sa part royale dans ces premières fouilles. On vit sortir du sol quantité de petits objets en marbre, en agate, en cornaline, et en d'autres matières dures, travaillées et polies comme elles auraient pu l'être par nos joailliers modernes. A ces pierres dures étaient mêlés de petits disques et d'autres objets en ivoire, que le moindre contact faisait tomber en poussière, et dont un seul put être conservé. On trouva aussi des vases renfermés dans de grandes jarres, ainsi que des objets en cuivre. M. Victor Place, dont l'ouvrage nous sert ici de guide, cite des têtes de gazelles repoussées, offrant la plus frappante analogie avec les objets de même ordre que tiennent à la main des personnages des bas-reliefs assyriens, et qui servaient, sans nul doute, à puiser l'huile ou le vin[1]. On recueillait quelques autres objets usuels, des aiguilles, des crochets et des pendants d'oreilles, comme ceux qu'on voit figurer dans ces mêmes bas-reliefs, si instructifs comme représentation des mœurs. L'attention était vivement excitée aussi par une fiole en verre blanc, d'une forme très-élégante, re-

[1] *Ninive et l'Assyrie*. V. Place, 3 vol. in-folio, avec planches.

couverte à l'intérieur d'une substance à reflets nacrés, et ornée de deux anses en verre rouge ; joignons-y une petite coupe ou cornet du même verre que la fiole, enjolivée d'une série de dessins coloriés en rouge et en bleu formant relief ; des clous en cuivre à tête argentée, un cachet en pierre calcaire, etc. Ce que nous nommons luxe d'ameublement, luxe de toilette, se manifestait au premier abord par des échantillons variés.

Rien dans tout ce luxe privé n'annonçait jusqu'ici l'état social et politique. Il apparaît dans un autre genre de faste. A la différence d'autres populations asiatiques qui montrent la prédominance de l'aristocratie, le règne des castes, en Assyrie l'autorité royale était très-prépondérante. Si les rois n'étaient point adorés comme des dieux, ils n'en réunissaient pas moins tous les pouvoirs, la puissance spirituelle et la puissance temporelle. On les appelait les « vicaires des dieux sur la terre » ; tout dépendait d'eux, les âmes, les corps, les terres, les fonctions publiques. Une cour nombreuse et brillante les entourait : c'était un immense personnel d'eunuques, de grands officiers du palais. Cette cour les suivait à la guerre. On transportait même les femmes dans des voitures fermées[1]. Qu'étaient les grands dans cette société monarchique ? Avant tout de hauts fonctionnaires pour la plupart attachés au palais, selon les lois d'une de ces hiérarchies savamment étagées que rappellera plus tard l'empire de Constantin. Les *satrapes* ou gouverneurs de

[1] Voy. F. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, G. Maspero, etc. Ces excellents travaux donnent le dernier état des études archéologiques et historiques.

provinces sont directement nommés et révoqués par le roi. Le luxe que déploient ces grands dignitaires sera donc avant tout une émanation, un reflet du luxe royal.

Le faste des monarchies absolues de l'Orient revit sous la plus brillante et la plus complète image dans le palais de Khorsabad. Le voilà tout entier ce faste qu'annoncent tout d'abord d'immenses appartements de réception splendidement ornés, et dont les murailles sont comme revêtues de bas-reliefs. Imaginez six grandes salles, remplies de sculptures, un seul bâtiment, formant un des corps de l'édifice, qui renferme des richesses de toute nature accumulées comme dans un trésor, et là même, dans une partie séparée, tout un compartiment triste et sombre destiné au harem. Les divisions principales sont le *séraïl* ou palais proprement dit, le *harem*, le *temple*, l'*observatoire* et les dépendances. Tout l'attirail du grand luxe monarchique est ici survivant ou du moins indiqué. Rien n'y manque, magasins, cuisines, boulangeries, celliers, manéges à exercer les chevaux, écuries et remises servant à contenir les bagages, les chameaux, les chars, les dromadaires, corps de logis destinés aux gens de service pour la surveillance du matériel et des provisions, aménagements intérieurs, couloirs par lesquels le roi devait passer pour se rendre au harem, etc.[1]. Le nombre et les dimensions des salles de cet étonnant édifice confondent notre pensée habituée aux proportions modérées : on y compte deux cent trente-cinq chambres,

[1] Victor Place, *Ibid.* C'est à ce bel ouvrage, qui garde toute sa valeur, que nous avons encore eu recours pour les indications qui vont suivre sur la seconde Ninive.

trente-cinq cours intérieures dont quelques-unes étaient immenses et couvraient dix hectares[1].

L'art ici confine au luxe par son aspect essentiellement décoratif. L'ornementation abonde et révèle des traits distinctifs entre tous à une date qui n'a plus rien d'hypothétique. On doit la placer 700 ans avant J. C., c'est-à-dire sous ce Sennachérib de l'Écriture, ou Sin-acké-irib, qui au milieu de guerres incessantes trouva le temps d'élever de grands monuments religieux et civils, de réparer ceux qui avaient vieilli, de rebâtir l'enceinte de la ville, ses quais, ses aqueducs, etc. « J'ai, dit-il lui-même dans une inscription, reconstruit les rues anciennes, j'ai élargi les rues étroites, et j'ai fait de la ville entière une cité resplendissante comme le soleil. »

Qu'on l'écoute aussi parler de ce palais des rois abattu pour être refait, et dont les ruines formèrent une vaste colline : quel superbe et magnifique langage! « Dans un mois heureux, au jour fortuné, j'ai construit, selon le vœu de mon cœur, au-dessus de ce soubassement, un palais d'albâtre et de cèdre, produit de la Syrie, et le palais le plus élevé dans le style de l'Assyrie.... J'ai restauré et achevé ce palais, depuis ses fondations jusqu'à

[1] L'authenticité du palais, comme d'autres faits de première importance concernant Ninive, est constatée par l'inscription même où le roi Sargon annonce la création de la ville et du palais. L'inscription porte ces mots : « Au pied des monts Mousré, pour remplacer Ninive, je fis, d'après la volonté divine et le désir de mon cœur, une ville que j'appelai Ilsir-Sargon. Je l'ai construite pour qu'elle ressemble à Ninive, et les dieux qui règnent dans la Mésopotamie ont béni les murailles superbes et les vues splendides de cette ville. Pour y appeler les habitants, pour en inaugurer le temple et les palais où trône sa majesté, j'ai choisi le nom, j'ai tracé l'enceinte et l'ai tracée d'après mon propre nom. »

son pignon; j'y ai mis la consécration de mon nom. A celui qui, dans la suite des jours, sera, parmi mes fils, appelé à la garde du pays et des hommes par Assour et Istar, je dis ceci : Ce palais vieillira et tombera en ruines dans la suite des jours ! Que mon successeur relève les ruines, qu'il rétablisse les lignes qui contiennent l'écriture de mon nom. Qu'il restaure les peintures, qu'il nettoie les bas-reliefs et qu'il les remette en place. Alors Assour et Istar écouteront sa prière. Mais celui qui altère mon écriture et mon nom, qu'Assour, le grand dieu, le père des dieux, le traite en rebelle, qu'il lui enlève son sceptre et son trône, qu'il abaisse son glaive[1] ». Vanité de ces projets! Il ne faudra pas soixante ans avant que ce palais ait été renversé de fond en comble. Quelle leçon morale quand on songe surtout que le secret de tant de travaux superbes fut dans la prodigalité de ce prince conquérant, dans l'exploitation sans pitié des nombreux prisonniers de guerre, qu'il enleva de leur pays natal et fit travailler sans relâche à ses pompeux édifices !

Le savant consul général anglais, le colonel Rawlinson, signale, comme l'a fait aussi M. V. Place, les caractères de ce luxe décoratif, où il reconnaît avant tout un réalisme très-marqué. « Ce fut sous Sin-Acké-Irib, remarque-t-il, que la coutume se répandit de compléter chaque tableau par un fond semblable à celui qui existait au temps et dans la localité de l'événement représenté ; les montagnes, les rochers, les arbres, les routes, les riviè-

[1] M. Oppert, *les Sargonides*, p. 52, 53.

res, les lacs furent figurés régulièrement, et l'on essaya de reproduire la localité telle qu'elle était, avec autant de vérité que le permettaient l'habileté de l'artiste et la nature des matériaux. Dans ces essais, on ne se bornait pas à reproduire les traits généraux et les grandes lignes de la scène; on voulait comprendre tous les menus accessoires que l'œil observateur de l'artiste aurait pu noter, s'il avait fait son dessin d'après nature. Les différentes espèces d'arbres sont indiquées dans les bas-reliefs, les jardins, les champs, les étangs, les joncs, représentés avec soin, les animaux sauvages, cerfs, sangliers, antilopes, introduits avec leurs traits caractéristiques; les oiseaux volent d'arbre en arbre ou sont perchés sur leurs nids, tandis que leurs petits allongent le cou vers eux; les poissons jouent dans l'eau; les pêcheurs exercent leur métier; les bateliers et les ouvriers des champs poursuivent leurs travaux; la scène est pour ainsi dire photographiée dans tous ses détails, les moindres comme les plus importants, également marqués sans qu'on ait essayé de faire un choix ou de poursuivre l'unité artistique [1]. »

M. Victor Place reconnaît encore à la sculpture ninivite d'autres qualités d'exécution et d'ornementation. « L'artiste, dit-il, toujours profond observateur trouve les détails les plus propres à caractériser les hommes, les animaux et les choses; il possède, dans son langage figuré, l'épithète juste, le trait qui porte. L'attitude, le geste, les attributs, les costumes, tout est conçu en vue

[1] G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 181.

de l'effet cherché. L'exactitude la plus minutieuse préside au choix de ces détails. Les ornements, colliers, bracelets, boucles d'oreilles, les coiffures, les armes, les harnachements des chevaux, l'aspect des villes, le couronnement même des murailles, chaque trait dénote une attention patiente et calculée. »

Un des caractères de cette sculpture qui la rend éminemment décorative, c'est la vie des personnages ; ils y déploient une activité incessante, ils paraissent avec la diversité de leurs fonctions et la variété de leurs costumes. Mais on y trouve l'abus des mêmes emblèmes et des mêmes types : on y rencontre aussi un dessin parfois peu exact, les Assyriens ne s'attachant pas à une imitation très-rigoureuse de la nature, qui était surtout pour eux un emblème, un moyen de se faire comprendre ; on y relève enfin des imperfections de perspective, etc.

Ces caractères, qualités et défauts, peuvent être indiqués d'une manière générale, sans qu'on craigne comme pour l'Égypte de confondre les époques : car, bien qu'il y ait eu des écoles de sculpture successives, ces traits sont communs à toutes, aux vieilles sculptures de Nemrod, à celles de Khorsabad, qui viennent ensuite, puis à celles des palais bâtis à Koyoundjick, qui parurent en dernier lieu.

On suit plus difficilement les progrès du luxe privé. Cette forte population assyrienne, très-guerrière, maintint longtemps ses vertus, sans cesse en lutte avec ses voisins redoutables. Le commerce, la richesse, les arts, les dépouilles des vaincus, tout ce qui introduit le luxe, devait pourtant se manifester là comme ailleurs, et une

fois cette invasion du luxe commencée, elle devait, comme partout, rapidement s'étendre. Les témoignages d'un grand luxe privé abondent. Les étoffes assyriennes sont célèbres aussi bien que la pourpre qui les teignait de ses vives couleurs. On peut juger par les sculptures mêmes du nombre et de l'élégance des broderies qui couvraient ces étoffes. Nous avons déjà vu quel luxe d'ornementation paraît dans la profusion de figures humaines, des fleurs, d'animaux symboliques. Le travail des métaux précieux, l'élégante ciselure des vases qui ont survécu à la destruction, tant d'ivoires sculptés employés à la décoration des meubles, attestent d'une manière irrécusable les goûts de faste les plus développés dans la classe riche. S'il est vrai que le travail égyptien et phénicien ait été pour beaucoup dans ces objets, il n'est pas douteux que la fabrication indigène n'y ait eu aussi sa bonne part. Elle se distinguait surtout par la confection de petits meubles en bois précieux et par des œuvres d'ailleurs peu perfectionnées de céramique. Dans combien d'opulentes maisons on devait retrouver ces revêtements de murailles, ces briques émaillées, qui composent des espèces de tableaux, ici des figures de divinités, là des processions d'animaux, ailleurs, comme nous venons de le dire, des scènes entières de guerre ou de chasse! Ajoutons les belles incrustations de meubles recouverts de feuilles de bronze et les mêmes revêtements appliqués aux poutres des plafonds Les verreries, les poteries peintes trouvaient place aussi dans ces magnifiques demeures.

Quant au luxe de parure, il n'est pas moins attesté

par des témoignages certains. Hérodote décrit le costume riche et flottant des hommes, le soin qu'ils avaient de leurs cheveux, de leurs barbes frisées avec art et disposées par étage, l'habitude où ils étaient de se charger de boucles d'oreilles, de bracelets, d'anneaux. Ils s'enveloppaient d'un manteau de couleur blanche; ils se couvraient la tête d'une mitre; ils se parfumaient le corps, portaient un cachet en anneau, et avaient ordinairement à la main un bâton travaillé, au sommet duquel on représentait une pomme, une rose, un lis, un aigle ou d'autres figures[1].

Toutes les pierres dures sans exception, avec ou sans gravure, quelles qu'en soient la grosseur, la forme ou la qualité, sont percées de part en part. C'est là un premier indice de leur destination. Il est évident qu'elle devaient être rapprochées les unes des autres au moyen d'un fil d'étoffe ou de métal. Aussi, et bien qu'elles aient été trouvées éparses dans les tombeaux ou sous les fondations, la plupart ont été réunies en bracelets et en colliers dans la collection du Louvre. Cependant M. Feydeau, dans ses *Usages funéraires*, paraît hésiter à affirmer que ce fût là l'usage habituel auquel ces pierres ont été employées. Sur les bas-reliefs, en effet, les bijoux semblent d'ordinaire en métal, or, argent ou bronze ; les colliers, et spécialement les bracelets composés de pierres dures, sont très-rares. Cette observation tend-elle à infirmer la destination luxueuse attribuée à ce genre d'objets? Nullement. « Nous avons cherché, continue le même au-

[1] Hérodote, liv. I.

teur, à quel autre emploi des pierres aussi nombreuses pouvaient être utilisées, et nous avons remarqué au bas des robes de quelques personnages, autour des manches, sur les baudriers, plusieurs rangées de petites boules rondes qui nous paraissent être plutôt des pierres que de la passementerie. Ces pierres auraient formé une broderie d'un genre particulier. De tout temps les Orientaux ont aimé, sur leurs vêtements, les garnitures brillantes et qui, dans la marche, produisent un certain cliquetis. Cet usage est d'autant plus vraisemblable que nous retrouvons le même ornement sur les caparaçons des chevaux, à la tête desquels, à défaut de grelots ou de clochettes, on a toujours et dans tous les pays placé quelque objet bruyant. En tout cas, la majeure partie des amulettes découvertes sont rouges, en agate ou en cornaline, et il est remarquable que partout où les bas-reliefs avaient été peints en rouge, cette couleur était étendue sur les ornements dont nous parlons. »

Nul doute que les femmes n'aient participé largement à ces raffinements de la parure. Mais exercèrent-elles sur le développement du luxe cette influence qu'elles eurent dans d'autres contrées orientales? On peut affirmer le contraire. A vrai dire, on ne sait presque rien de leur costume, les sculptures des palais ne nous les représentant que mêlées aux populations menées en captivité. Leur existence, qui se traînait dans de tristes harems assez semblables à des prisons, exclut toute action profonde exercée sur le sexe masculin, et l'initiative même en fait de luxe, cette initia-

tive qui fut si habituelle dans d'autres contrées de l'Orient.

La raison en est dans la constitution de la famille. « La polygamie était admise dans tous les rangs de la société, mais les riches seuls avaient les moyens de la pratiquer. Le harem royal était élevé à la hauteur d'une institution d'État, et avait un monstrueux développement. Les inscriptions trouvées dans l'intérieur de harems de Sariukin, au palais de Khorsabad, et relatives à la dédicace de ce bâtiment, contiennent à ce sujet les plus étranges détails, tellement étranges, qu'il serait impossible de les reproduire ici. Les mariages étaient placés sous la protection spéciale du dieu Nisroch. La femme apportait dans le ménage un immeuble que son père lui constituait en dot. La célèbre pierre babylonienne de la Bibliothèque nationale de Paris, connue sous le nom de *Caillou Michaux*, contient l'acte constitutif d'un de ces immeubles dotaux, dont la propriété est placée sous la garantie des imprécations les plus terribles contre quiconque y porterait atteinte. Une tablette du Musée britannique contient un fragment de loi civile en double texte, chaldéen, touranien et assyrien sémitique, sur les droits et devoirs réciproques du mari et de la femme, du père et des enfants, etc. On y voit que la constitution de la famille assyrienne était fondée sur la puissance paternelle et maritale, aussi absolue que possible, et poussée jusqu'à sa dernière extrémité. Aucune garantie protectrice n'y est donnée aux êtres faibles. Le mari qui veut reprendre sa femme doit seulement lui payer deux mines d'argent;

la femme qui trompe son mari ou qui veut se séparer de lui, sera jetée dans le fleuve[1]. »

Nous avons fait entendre que ces particularités ne se rapportent *historiquement* qu'à la seconde Ninive. Il n'y aurait pas sans doute trop de présomption à les attribuer en partie à la première, tombée vers l'an 789 avant l'ère chrétienne, d'une chute telle, que pas un seul pan de mur n'a pu être retrouvé par les fouilles : il ne reste de ces ruines sans exemple qu'une seule statue brisée. Mais, à défaut de débris matériels, on sait par tous les récits que le luxe fut porté dans cette capitale du premier empire assyrien, détruit par les Mèdes, à des raffinements excessifs. Combien, en effet, n'a-t-on pas répété que le premier empire assyrien était tombé par les effets d'un luxe énervant! Cette cause n'agissait pas seule, mais elle dut avoir une influence d'autant plus grande que ces empires exagérés étaient formés de pièces et de morceaux, œuvre de la force. La force aussi menaçait de les dissoudre; ils se défaisaient d'un coup, faute de cohésion, sous le choc tantôt de l'invasion étrangère, tantôt des provinces révoltées. Le luxe contribua beaucoup à hâter cette décomposition fatale. A la faiblesse des liens administratifs, à l'esprit de révolte, comprimé souvent, mais jamais éteint, se joignit comme un dissolvant suprême l'amour effréné des jouissances, un égoïsme voluptueux. Il envahit les rois et les principaux chefs. La perte dès lors était prochaine et assurée. C'est pour ces moments

[1] F. Lenormant, *Manuel d'hist. anc. de l'Orient*, t. II, liv. IV.

solennels que les historiens de l'antiquité ne manquent pas d'opposer au tableau des mœurs viriles et militaires celui des mœurs « efféminées. » C'est alors qu'ils accusent le *luxe*. Ce luxe était lui-même un effet de la conquête et des institutions avant de devenir une cause. C'est d'ailleurs presque toujours dans une de ces périodes de relâchement, sous quelque prince adonné à la vie fastueuse et molle, que se précipitent les grandes catastrophes. Telle était la destinée de la première Ninive, sous le roi Assourlikhous, le classique Sardanapale des Grecs. La tablette du Musée britannique n'enregistre sous son règne que deux expéditions très-importantes, en 795 et 787 ; à toutes les autres années on trouve la mention : « paix dans le pays. » Assourlikhous s'était plongé tout entier dans les débauches du harem. Il s'habillait à la façon de ces femmes au milieu desquelles il vivait confondu. Arbace, chef des contingents mèdes de l'armée et Mède de nation lui-même, eut l'occasion de le voir en cet état au fond du palais de Ninive. Le roi était vêtu en femme, le fuseau à la main, cachant derrière les clôtures du harem la lâche oisiveté de sa vie voluptueuse. On connaît la suite de cette tragique histoire, l'alliance d'Arbace avec Phol ou Bélézis, gouverneur de Babylone, et avec d'autres princes vassaux, les efforts et le courage de Sardanapale, tout à coup tiré de ses débauches, ses premiers succès, sa défaite finale dans Ninive assiégée deux ans, puis cette mort à jamais célèbre, cette mort fastueuse d'un prince fastueux. Les historiens nous le montrent plaçant sur un immense bûcher son or, son argent, ses ornements, ses

eunuques, ses femmes, lui-même enfin. Bientôt tout ce monde de volupté et de vanité ne fut plus qu'un monceau de cendres. Il en advint de même de la pompeuse cité. Les flammes dévorèrent de Ninive tout ce qui ne fut pas livré au pillage. Palais, temples, maisons, remparts, tout s'écroula, tout fut rasé. La corruption en haut et une coalition formidable avaient amené cette ruine, la plus complète de celles dont l'histoire fasse mention.

Babylone prit un instant le gouvernement de l'empire; mais un second empire assyrien se rétablit au bout de quarante-quatre ans avec Téglatphasar (en 744), malgré les efforts des Babyloniens. De 744 à 606 régnèrent plusieurs princes célèbres. C'est dans cet intervalle que nous avons vu s'élever les magnificences de la seconde Ninive avec sa puissance destinée à succomber sous les mêmes causes. Le même orage qui avait renversé Sardanapale renversa aussi ses derniers rois.

En vain les œuvres de luxe et d'art s'accumulent; en vain Assourbanipal multiplie les conquêtes et les répressions triomphantes, ainsi que les cruautés. En terminant le palais élevé par Sennachérib, il ne fit que préparer une plus riche proie à la destruction. Au bout de deux règnes encore, le second empire assyrien touchait à sa fin. Les Mèdes, et le Chaldéen Nabopolassar à la tête des Babyloniens, faisaient subir à l'orgueilleuse ville un siége non moins fatal, et Assaracus renouvelait le suicide de Sardanapale.

La magnifique Ninive de Sennachérib périssait aussi complétement qu'avait péri celle que la tradition

faisait remonter à Ninus et à Sémiramis. Le prophète Nahum s'en réjouit, et le cri de malédiction qu'il pousse garde tout son énergie terrible : « Jehovah est un dieu jaloux et un dieu vengeur. Jehovah fait éclater sa vengeance et le fait avec fureur. Le destructeur vient contre toi, ô Ninive ! Il vient assiéger tes forteresses. Assyrien, mets des sentinelles sur le chemin, fortifie tes reins, rassemble le plus de force que tu pourras. Ce sera en vain, car Jehovah va punir l'insolence avec laquelle tu as traité Jacob et Israël. Enfin ces portes par où les peuples entraient comme des fleuves seront ouvertes. Le temple est détruit jusqu'aux fondements. » Et il lance ici l'anathème contre le luxe ninivite. « Pillez l'argent, pillez l'or ; ses richesses sont infinies ; sa magnificence est au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer. Ninive est pillée, elle est dépouillée de tout, elle est déchirée, les cœurs sèchent d'effroi, les genoux tremblent, tous les visages sont noirs et défigurés.... Il n'y a point de remède à la blessure ; tous ceux qui ont appris ce qui t'est arrivé ont applaudi à tes maux. »

J'entends une voix qui fait écho à Nahum à travers les siècles. En son langage symbolique Ninive détruite, c'est le péché, c'est le vice, c'est le luxe renversés, c'est la pénitence qui succède à un faste corrompu. Cet autre Nahum, c'est Bossuet qui s'écrie : Paris, dont on ne peut abaisser l'orgueil, dont la vanité se soutient toujours,... quand est-ce que j'entendrai cette bienheureuse nouvelle : le règne du péché est renversé de fond en comble ; ses femmes ne s'arment plus contre

la pudeur, ses enfants ne soupirent plus après les plaisirs mortels, et ne livrent plus en proie leur âme à ces jeux. Cette impétuosité, ces emportements, ce hennissement des cœurs lascifs est supprimé, etc. [1].

Le *hennissement* dont parle Bossuet n'a pas cessé depuis Ninive. Les mêmes causes morales ont ramené les mêmes effets.

Avec Babylone le même enseignement apparaîtra plus frappant encore, à travers toutes les différences des civilisations et des temps, et, si le moraliste recueille la même leçon, l'historien du luxe le rencontrera sous des traits encore plus nombreux et plus saisissants.

II

LUXE BABYLONIEN. — LA VILLE.

Essayons d'abord de nous faire une idée de la ville qui devait être le théâtre d'un luxe si prodigieux. Voyons d'abord quelle fut son étendue réelle, si longtemps incertaine, faute de mesures exactes.

Les calculs présentés par Hérodote et Diodore, taxés d'une exagération romanesque, en ressortent justifiés en un sens qui leur ôte pourtant leur portée trop littérale.

Ces calculs s'appliquaient à toute l'enceinte des villes et non à leur portion habitée [2].

[1] *Sermons* de Bossuet, t. I. Sermon pour le jour des Morts sur la résurrection dernière.

[2] C'est ce qu'avait fait entendre Aristote, voulant donner une idée

Il est hors de doute qu'une portion considérable de ce territoire fortifié était cultivée et abandonnée aux troupeaux ; ces cités étaient des camps retranchés où l'on se ménageait toutes les ressources alimentaires pour soutenir un long siége.

Ainsi entendue, l'enceinte était des plus vastes.

La première enceinte, commencée par Nabopolassar, achevée par Nabuchodonosor, renfermait un espace de 513 kilomètres carrés, c'est-à-dire, on l'a remarqué, un territoire à peu près grand comme le département de la Seine, sept fois l'étendue qu'a aujourd'hui Paris.

La seconde enceinte, plus restreinte, formait un espace de 290 kilomètres carrés, c'est-à-dire beaucoup plus grand que la ville de Londres.

Quinte-Curce parle de 90 stades de pourtour pour l'étendue couverte de maisons (le stade mesure 184^{m},80).

M. Oppert, membre de l'expédition française de Babylonie, en 1853, et dont les savants travaux ont tant profité à l'archéologie orientale, établit que ses propres mesures, comme celles de la grande inscription commémorative laissée par Nabuchodonosor, sont conformes à l'indication d'Hérodote. Les 4000 « mahargagas » dont l'inscription, déposée au British Museum, fait mention, répondent, en effet, aux 480 stades de l'historien grec.

Cela ne nous donne pas encore l'étendue véritable de la partie de la ville où se déployait cette civilisation maté-

d'une ville telle qu'il la concevait : « Ce n'est pas avec des murs qu'on fait une ville. On n'aurait alors qu'à entourer le Péloponèse d'un mur. *Ce serait la même chose que Babylone ou toute autre ville dont le pourtour renferme plutôt un peuple qu'une cité.* »

rielle si pleine d'éclat. Il faut la réduire à moins de la moitié de Paris, ce qui fait encore une capitale fort imposante, mais les proportions colossales disparaissent. « La grande Babylone » n'est plus qu'un Paris amoindri. On conviendra, toutefois, que Paris lui-même, réduit à la moitié, pourrait déployer autant et plus de luxe au besoin qu'il n'en déploie avec ses faubourgs populaires et ses banlieues annexées.

Ce n'est pas tout : il résulte des travaux récents qu'il y a lieu ici encore d'établir de nécessaires distinctions.

Ainsi, « la cité royale, » résidence des rois, et principal centre du culte, où furent exécutés la plupart des monuments religieux et civils restés célèbres, ne peut être confondue avec la partie de Babylone appelée Hallat ou « la cité profane, » dont la ville actuelle de Hillah occupe l'emplacement. C'est dans cette dernière qu'étaient fixées les nombreuses colonies de captifs transportés de tous les pays. C'est là que s'établirent les Hébreux emmenés de Jérusalem et du pays environnant.

Enfin, outre cette partie de l'antique Babylone, on doit mentionner aussi la vieille ville de Borsippa. Splendidement restaurée par Nabuchodonosor, elle est souvent confondue avec Babylone, dont elle formait un quartier distant de plusieurs lieues de l'enceinte royale; nous y signalerons aussi de fastueux édifices. La rive gauche de l'Euphrate montre ces ruines accumulées, cadavre d'une ville ou plutôt de deux villes qui se sont complétées et surajoutées l'une à l'autre. Il est de la dernière importance au point de vue même de l'histoire du luxe de distinguer ici des époques. Qu'on y songe :

ce vieil empire, qui tient quelques pages à peine dans nos précis historiques, eut une durée d'environ deux mille ans.

A peine oserait-on compter comme une première période de l'histoire du luxe le faste par trop légendaire de Sémiramis ou Sammouramit. On reconnaît par les inscriptions que les plus fastueux travaux attribués à cette reine, dont l'existence même paraît fabuleuse, ont une origine tout autre, parfaitement historique et moins éloignée.

Il importe peu ici de savoir si réellement Ninus et Sémiramis cachent sous leur nom la figure d'Adar-Samdan et d'Istar, l'Hercule et la Vénus assyriens, si c'est seulement au temps des rois perses que leurs exploits, rangés au nombre des fables dont l'épopée babylonienne avait rempli les premiers âges du monde, ont été recueillis par l'historien Ctésias de Cnide, lequel parla le premier de ces deux personnages mythologiques comme de rois véritables[1]; moins encore sommes-nous tenus de donner tort ou raison à un savant anglais, M. Daniel Haigh, qui émet la prétention d'identifier la Sémiramis de Babylone avec la reine Ahmès-Nowerturi d'Égypte. Ce qui résulte manifestement des textes mis à la portée de tous, c'est que les travaux d'embellissement rapportés à ce personnage appartiennent les uns à la reine Nitocris, d'une époque bien postérieure, les autres à Nabuchodonosor; quelques-uns peut-être à une Sémiramis ou Sammouramit fort ultérieure, reine brillante aussi, quoique bien moins fastueuse que la Sémiramis de la légende.

[1] G. Maspero, ch. VII. — Fr. Lenormant, *la Légende de Sémiramis* (1872).

Cette dernière Sémiramis historique, mentionnée par la table des éponymes déposée au Musée britannique, est la femme de Binliknous III qui régna avec éclat à Ninive au commencement du neuvième siècle avant J. C. On trouve son nom uni à celui de ce prince guerrier sur la base de la statue du dieu Nébo. Elle paraît avoir exercé sur Babylone un gouvernement distinct de celui de son mari, au moment où cette dernière ville, sans avoir pris rang de royaume indépendant, avait déjà sa vie propre et une importance considérable. Tout cela d'ailleurs ne rend pas plus facile d'assigner la part qui peut lui appartenir dans les travaux de luxe et d'embellissement. A vrai dire, les faits ne prennent un peu de clarté qu'à dater du septième siècle, à partir d'Assaraddon. Celui-ci, bien qu'il régnât à Ninive, où il fit élever un palais, résidait plus habituellement à Babylone. C'est ce prince (désigné dans les monuments sous le nom de Assourakhiddin) qui, entre 681 et 667, entreprit de faire de Babylone la plus belle ville de l'Asie.

C'est Assaraddon qui en commença les immenses enceintes et arrêta lui-même le plan des travaux qui devaient être exécutés ultérieurement.

Quand le second empire assyrien tomba, et que Ninive fut définitivement ruinée (606), Babylone était digne de devenir le centre d'un nouvel empire.

Elle pouvait entrer, libre des obstacles que lui opposait la rivale jalouse qui la tenait sous sa dépendance, dans la carrière des plus superbes travaux dont l'histoire fasse mention.

Cette merveilleuse transformation avait commencé

déjà avec éclat sous ce satrape à demi affranchi, bientôt en pleine révolte contre la puissance ninivite qu'il était chargé de représenter dans cette ville vassale et qui, devenu roi lui-même, fut le véritable fondateur de la puissance chaldéo-babylonienne. Nabopolassar (Naboubal-Oussour) n'avait pas attendu ces hautes destinées pour étendre le territoire babylonien par des conquêtes personnelles. Profitant de la faiblesse et de l'inaction de la monarchie ninivite, laquelle n'était plus qu'un fantôme, il s'était occupé de restituer et d'accroître la splendeur de cette Babylone si antique déjà, dont la plupart des monuments tombaient en ruine.

Nitocris, l'épouse de Nabopolassar, paraît avoir été l'âme de ces travaux. Le fameux lac de Nitocris est une conception d'une incontestable valeur, comme travail de fortification et comme moyen d'obvier au débordement de l'Euphrate. La construction du palais fut sans doute une œuvre de faste, mais d'un faste qui résultait de l'institution monarchique, inséparable, surtout dans le vieil Orient, de la pompe et de la représentation, sans lesquelles il semble que le pouvoir cesse d'en imposer à la masse.

Outre l'action exercée par Nitocris, nous retrouvons sous Nabuchodonosor une autre influence féminine, celle d'une Amythis, Mède d'origine, qui fit bâtir les fameux *jardins suspendus*. Elle voulut par là se donner une image des aspects montagneux de son pays. On a reconnu l'emplacement de ces jardins dans le *tumulus* d'Amram. Assurément la main du despotisme paraît dans ces œuvres factices qui jetaient un défi à la nature et absor-

baient tant de main-d'œuvre et de tributs. Pourtant on l'a dit avec raison[1] : ces merveilleux jardins répondaient à un besoin du pays. L'objet principal de ces édifices élevés était d'obtenir la plus grande ventilation et la plus basse température possibles dans les nuits d'été. Ce besoin devait être plus impérieux encore pour une princesse née à Ecbatane et qui, du milieu des montagnes de la Médie, se trouvait transportée dans des plaines dont l'explorateur des fouilles faites sur l'emplacement des fameux jardins compare la température à celle de la fournaise des trois jeunes hommes de Daniel : « Pendant trois mois consécutifs, écrit-il, nous avons eu une chaleur qui oscillait entre 32 et 36 degrés Réaumur, à l'ombre, au nord, dans un courant d'air. » Ce terme de 36 degrés, point extrême de l'échelle du seul thermomètre que la mission possédait, a été atteint en juillet et en août, et M. Fresnel est certain qu'il eût été passé, si l'échelle eût été plus étendue. « Pour moi, ajoute-t-il, qui avais déjà passé douze ans au delà du tropique, j'ai été réduit à m'envelopper dans des draps mouillés, au grand effroi et malgré les remontrances de tout notre monde. » Voilà qui excuse un peu, si elle ne la justifie, la coûteuse fantaisie d'Amythis.

Ajoutons que ce caprice produisit une vraie merveille dont l'ensemble est prodigieux, et dont chaque détail rappelle une combinaison ingénieuse.

Il suffira de se représenter un jardin, de forme carrée, se développant de chaque côté sur une étendue

[1] F. Fresnel, *Rapport à M. le ministre d'État.*

d'environ cent vingt mètres et formant amphithéâtre; l'on y monte par des degrés sur des terrasses superposées et soutenues par des colonnes. La colonne la plus élevée, celle qui supporte le sommet du jardin, a près de vingt-cinq mètres. Les murs qui l'entourent ont près de huit mètres d'épaisseur.

« Quant aux plates-formes des terrasses, dit Diodore, elles étaient composées de blocs de pierre dont la longueur, y compris la saillie, était de seize pieds sur quatre de largeur. Ces blocs étaient recouverts d'une couche de roseaux mêlés de beaucoup d'asphalte ; sur cette couche reposait une double rangée de briques cuites, cimentées avec du plâtre : celles-ci étaient à leur tour recouvertes de lames de plomb, afin d'empêcher l'eau de filtrer à travers les atterrissements artificiels et de pénétrer dans les fondations. Sur cette couverture se trouvait répandue une masse de terre suffisante pour recevoir les racines des plus grands arbres. Ce sol artificiel était rempli d'arbres de toute espèce, capables de charmer la vue par leur dimension et leur beauté. Les colonnes, s'élevant graduellement, laissaient par leurs interstices pénétrer la lumière, et donnaient accès aux appartements royaux, nombreux et diversement ornés. Une seule de ces colonnes était creuse depuis le sommet jusqu'à sa base : elle contenait des machines hydrauliques qui faisaient monter du fleuve une grande quantité d'eau, sans que personne pût rien voir à l'extérieur. »

Ainsi l'art des jardins, cette partie importante et gracieuse du luxe public et privé, existait au degré le plus remarquable. Non-seulement on pratiquait avec

succès l'art de transplanter les arbres : mais l'hydraulique appliquée à l'irrigation réalisait des ouvrages qui excitent encore notre admiration.

III

CAUSES ET SOURCES DU LUXE BABYLONIEN.

Telle fut la ville : c'est là que le luxe public et le luxe privé devaient se développer dans des proportions surprenantes et sous des formes qu'il nous reste à montrer, après que nous en aurons rapidement indiqué les causes et les sources.

Nous n'avons plus à insister sur ces causes inhérentes pour ainsi dire à la société antique.

On la trouve partout, cette société, quoique à des degrés fort inégaux selon les nations, livrée à la ruse, à la conquête, à l'amour des jouissances, à des religions qui, bien que beaucoup plus élevées dans leurs principes qu'on ne se le figure communément, aboutissaient, entre les mains de populations grossières et de prêtres charlatans et avides, à un brutal naturalisme.

Le despotisme illimité d'un seul, les inégalités excessives, l'exploitation sans merci de la race vaincue par la race victorieuse, devaient donner aux excès luxueux en tout genre un immense essor.

Dans aucune ville peut-être plus qu'à Babylone, on ne vit se déployer ce génie des constructions superbes qui est un des caractères de l'Orient.

Ajoutons qu'un concours tout particulier de circonstances favorisait ce faste et ces raffinements.

Placée entre l'Euphrate et le Tigre, la Chaldée offrait une admirable situation.

Sans doute, il avait fallu d'énergiques efforts pour mettre des bornes aux débordements du premier de ces fleuves : rude et forte école de travail et d'industrie. Les habitants durent d'abord conquérir leur sol, comme les peuples voisins du Nil. Ils le firent à l'aide de digues, de canaux, de lacs. On tira parti même des marais. La culture se ressentit très-favorablement de ce vaste système d'arrosement. Une fécondité extraordinaire en fut l'effet pour les céréales[1]. Si les arbres étaient rares en général, les dattiers et les palmiers abondaient : on en tirait du vin et du miel. La vie matérielle, en un mot, favorisée par le climat et par les circonstances physiques, devait être facilement voluptueuse, comme dans tous les pays de plaine et dans ces régions où règne pendant de longs mois une excessive chaleur.

Le luxe de construction devait être beaucoup secondé par les matériaux que le sol donnait en quantité.

Il est vrai qu'il fallait amener par l'Euphrate les pierres de taille provenant des contrées situées au nord. Mais on trouvait partout aux environs de Babylone une terre à tuiles excellente, laquelle, séchée au soleil, se cuisait dans des fours, et résistait à toutes les intempéries. Le mortier était fourni par d'abondantes sources de bitume.

[1] Hérodote, liv. I, ch. XCV.

Ce qui devait plus encore aider au luxe, c'est la situation de ce pays entre l'Inde et la Méditerranée. Par là elle put devenir l'entrepôt des marchandises précieuses de l'Orient qu'on transportait dans l'Occident.

Voilà comment cette capitale, devenue avec le temps et après Ninive, le séjour favori des princes conquérants, put fixer pour ainsi dire et de plus en plus attira dans son sein le luxe et les délices. Ézéchiel définit cette contrée « le pays où fleurit le commerce, et où est la grande ville commerçante[1]. » Ce commerce devait alimenter la plupart des raffinements babyloniens.

Nous verrons jusqu'à quel degré ces jouissances et ces vanités du luxe furent poussées, quand nous aurons jeté un regard sur le luxe public qui se caractérise d'abord par le culte et les édifices sacrés.

IV

LE LUXE PUBLIC A BABYLONE.

La partie la plus imposante du luxe public à Babylone est le luxe religieux, à entendre par là le faste monumental des temples, leurs décorations intérieures, comme les éblouissantes splendeurs d'un culte qui parlait aux sens.

Les deux principaux temples, sur lesquels l'archéologie orientale a pu produire les renseignements les plus importants, sont : 1° le Temple du ciel et de la terre ; 2° le Temple des sept lumières de la terre ; l'un et l'autre sont

[1] Ézéch., XVII, 4.

désignés avec des indications très-particulières par la grande inscription de Nabuchodonosor déposée au British Museum sous le nom d'inscription de la Compagnie des Indes. Caractérisons-les dans les rapports qu'ils offrent avec notre sujet, en négligeant d'autres côtés importants.

Dans le Temple du ciel, on reconnaît la pyramide décrite par Strabon sous le nom de tombeau de Bélus, magnifique édifice qui s'élevait dans la cité royale et paraît en avoir été comme le temple métropolitain. Tous les genres de décoration semblent avoir été épuisés dans ce monument dont les ruines, qui subsistent encore, ne peuvent donner aucune idée de ce que le monde entier venait y admirer dix siècles avant l'ère chrétienne, quand la main d'un puissant souverain le paraît de toutes les splendeurs.

Un dôme d'or et de marbre, dont la voûte constellée était une image du firmament, surmontait le sanctuaire où se rendaient des oracles.

Aux divers étages de la pyramide étaient placés d'autres sanctuaires consacrés aux principales divinités.

Enfin, au sommet s'élevait l'édifice que les textes épigraphiques appellent le temple des *Assises du monde* ou *bases de la terre*.

L'autel de Mérodach, qui était d'abord en argent, fut refait en or par ordre de Nabuchodonosor. Les charpentes employées dans l'édifice étaient en bois de cyprès apporté du Liban[1].

[1] Les ruines de cet édifice sacré détruit par Xerxès portent le nom de *Babil*, qui n'est autre que celui de Babylone, désignée dans les inscriptions sous le nom de *Babylon*, *porte de Dieu;* le mot *ilon* signifiait Dieu. Il

Le temple des *Sept lumières de la Terre* offre sous les mêmes rapports des particularités non moins dignes d'être remarquées.

Cet édifice, le même que le fameux temple de Belus ou Bel, décrit par Hérodote, appelé par les Babyloniens *Val-Zida*, s'élevait à Borsippa, ville qui ne fut réunie que plus tard à Babylone.

Il avait donc la plus haute antiquité, et les derniers travaux archéologiques le rattachent à la Tour de Babel, monument authentique, de quelque manière que soit interprété le récit biblique.

Cette tour n'offrait depuis un temps immémorial qu'un monceau de décombres quand Nabuchodonosor entreprit de la restaurer. Une inscription trouvée au milieu des ruines de ce temple dit : « Je n'en ai pas changé l'emplacement ; je n'en ai pas altéré les fondations. Dans le mois du salut, ou heureux, j'ai percé par des arcades la brique crue des massifs et la brique cuite des revêtements. J'ai ajusté les rampes circulaires ; j'ai inscrit mon nom dans la frise des arcades. J'ai mis la main à reconstruire *Val-Zida* et à en élever le faîte, comme jadis elle dut être ; je l'ai refondue et rebâtie, comme elle dut être dans les temps lointains, j'en ai élevé le sommet. »

Hérodote avait parlé en termes simples, mais qui laissent percer l'admiration, de ces tours superposées les unes sur les autres au nombre de huit et qui for-

renfermait à sa base un sanctuaire de Nébo ; à mi-hauteur la chambre sépulcrale du dieu Bel-Mérodach ; enfin au sommet était un dernier sanctuaire mystique de Mérodach.

maient le plus prodigieux spectacle [1]. « C'est, dit-il, un carré régulier qui a deux stades en tous sens (270 mètres). On voit au milieu une tour massive qui a un stade (135 mètres), tant en longueur qu'en largeur; sur cette tour s'en élève une autre, et sur cette seconde encore une autre, et ainsi de suite, de sorte que l'on en compte jusqu'à huit. »

Les sept étages étaient couronnés par le sanctuaire du dieu. Leurs revêtements en couleur figuraient les sept corps sidéraux.

On peut se faire une idée de la magnificence des ornements intérieurs par le témoignage direct du même Hérodote, et par les descriptions de Diodore, qui en parle d'après Ctésias : « Dans la tour supérieure, écrit-il, est une chapelle, dans cette chapelle, un lit magnifique couvert, près duquel est une table d'or.... Dans ce temple, il y a une antre chapelle en bas où l'on voit une grande statue d'or qui représente Jupiter (Bel-Mérodach) assis. Près de cette statue est encore une table d'or. On voit, dans cette chapelle, un autel d'or, et un autre autel très-grand, sur lequel on immole le bétail. Les Chaldéens brûlent aussi sur ce grand autel, tous les ans, à la fête du dieu, mille talents pesants d'encens. »

Diodore ajoute d'autres particularités sur cette merveille [2]. Il y signale notamment la présence d'images en or de divinités qu'il appelle Jupiter, Junon et Rhéa. Cette dernière, figurée assise sur un char d'or, avait près d'elle deux lions et deux immenses serpents en

[1] Hérod., liv. I, ch. CLXXXI.
[2] Diod., liv. II, ch. IX.

argent. Celle de la divinité qu'il nomme Junon tenait dans la main gauche un sceptre garni de pierreries. Dans le temple l'or est répandu avec la même profusion. Devant ces trois statues est placée une table plaquée, de quarante pieds de long, sur quinze de large et pesant cinq cents talents[1], sur laquelle étaient posées deux urnes du poids de trente talents. Il y avait aussi deux vases à brûler des parfums, dont chacun pesait trois cents talents, et trois cratères d'or, dont l'un consacré à Jupiter-Belus (Bel-Mérodach) pesait douze cents talents babyloniens et les autres chacun six cents.

Mais quel témoignage peut valoir celui de son auteur même, de ce monarque dont on ne peut méconnaître la grandeur et la puissance qui suffisent pour expliquer son fol orgueil?

L'inscription du roi Nabuchodonosor signale expressément ce qu'il a ajouté aux ornements de ces deux grands édifices.

Citons cette étonnante inscription, retrouvée par M. Rawlinson à Birs-Nimroud. Elle donne à ces choses lointaines leur véritable couleur historique et locale, elle éclaire profondément le caractère religieux comme le genre de luxe de ces civilisations perdues : « Nabuchodonosor, roi de Babylone, serviteur de l'Être éternel, témoin de l'immuable affection de Mérodach, le puissant empereur qui exalte Nébo, le sauveur, le sage

[1] Le talent babylonien étant réduit en kilogrammes, cela donne plus de 15 000 kilogr. Selon Hérodote (liv. III, cxxvi), le talent babylonien valait 700 mines euboïques ou attiques. La statue du dieu Bel pesait à elle seule 1000 de ces talents, soit près de 31 000 kilogr.

qui prête son oreille aux injonctions du Dieu suprême, le vicaire de ce Dieu, qui n'abuse pas de son pouvoir, le reconstructeur de la Pyramide et de la Tour, fils aîné de Nabopolassar, roi de Babylone, roi. — Nous disons : Mérodach, le grand seigneur, m'a lui-même engendré ; il m'a enjoint de reconstruire ses sanctuaires. Nébo, qui surveille les légions du ciel et de la terre, a chargé ma main du sceptre de la justice. — La Pyramide est le temple du ciel et de la terre, la demeure du maître des dieux, Mérodach ; j'ai fait recouvrir en or pur le sanctuaire où repose la souveraineté. — La Tour, la maison éternelle, je l'ai refondée et bâtie ; en argent, en or, en autres métaux, en pierre, en briques vernissées, en cyprès et en cèdre, j'en ai achevé la magnificence. — Le premier édifice, qui est le temple des bases de la terre, et auquel se rattache le plus ancien souvenir de Babylone, je l'ai refait et achevé ; en briques et en cuivre j'en ai élevé le faîte. — Nous disons pour l'autre, qui est cet édifice-ci : — Le Temple des Sept lumières de la terre, et auquel se rattache le plus ancien souvenir de Borsippa, fut bâti par un roi antique (on compte de là quarante-deux vies humaines), mais il n'en éleva pas le faîte. *Les hommes l'avaient abandonné depuis les jours du déluge, en désordre proférant leurs paroles.* Le tremblement de terre et le tonnerre avaient ébranlé la brique crue, avaient fendu la brique cuite des revêtements. J'ai inscrit la gloire de mon nom dans les frises des arcades. — J'ai mis la main à reconstruire la Tour et à en élever le faîte ; comme jadis elle dut être ainsi, je l'ai refondée et rebâtie ; comme elle dut être dans

les temps éloignés, ainsi j'en ai élevé le sommet. — Nébo, qui t'engendres toi-même, intelligence suprême, dominateur qui exaltes Mérodach, sois entièrement propice à mes œuvres pour ma gloire. Accorde-moi pour toujours la perpétuité de ma race dans les temps éloignés, la solidité du trône, la victoire de l'épée, la pacification des rebelles, la conquête des pays ennemis. Dans les colonnes de la table éternelle qui fixe les portes du ciel et de la terre, consigne le cours fortuné de mes jours, inscris-y la fécondité. — Imite, ô Mérodach, roi du ciel et de la terre, le père qui t'a engendré, bénis mes œuvres, soutiens ma domination. — Que Nabuchodonosor, le roi qui relève les ruines, demeure devant ta face. »

Achevons de signaler ce qui se rapporte au luxe religieux. C'est encore Nabuchodonosor, ce prince qui partout exprime un singulier mélange de piété pour ses dieux et d'arrogance superbe, c'est lui-même qui nous fait connaître le luxe de *Val-Saggaton, temple qui dresse la tête*. « J'ai entrepris, dit-il, dans Val-Saggaton, la restauration de la chambre de Mérodach ; j'ai donné à sa coupole la forme d'un lys, et je l'ai revêtue d'or ciselé, de sorte qu'elle resplendit comme le jour. A la Haute Colline, où se promenaient les destinées, en dehors de notre ville, se trouvait l'autel des Destins ; on l'érigea dans Val-Saggaton pendant les fêtes du commencement de l'année. Cet autel, l'autel de la souveraineté du sublime maître des dieux, Mérodach, avait été fait en argent par un roi ancien ; je l'ai fait revêtir d'or pur d'un poids immense. J'ai employé à la boiserie de la

chambre des oracles les plus grands des arbres que j'ai fait transporter des sommets du Liban. J'ai recouvert d'or pur les poutres énormes de cyprès employées à la boiserie de la chambre des oracles; dans la portion inférieure de la boiserie, j'ai fait des incrustations d'or, d'argent, d'autres métaux. J'ai fait incruster de verres la voûte du sanctuaire mystique de Mérodach, de sorte qu'elle représente le firmament avec ses étoiles. La merveille de Babylone, je l'ai rebâtie et restaurée ; c'est ce temple des bases du ciel et de la terre, dont j'ai élevé le sommet en briques, en le revêtant entièrement d'un chapiteau de cuivre. »

Je ne ferai que nommer d'autres temples indiqués en grand nombre : celui de la Souveraine-Sublime, Bilit-Zarpanit; le temple de la déesse de la cime des montagnes; le temple de celui qui confère le sceptre, Nébo; le temple de la grande lumière, ou dieu Sin; le temple du *juge du monde*, le dieu Samas; celui du *dispensateur des orages*, Bin; celui *des profondeurs* et celui *des hautes montagnes*, en l'honneur de la grande déesse Nana, et, parmi d'autres encore, le *grand temple*, le *temple de la vie*, le *temple de l'âme vivante*, « trois merveilles. » Il y a aussi des inscriptions qui font mention d'autres édifices religieux construits à Sippara, à Larsam, à Our, à Nipour, etc. [1].

Le luxe des idoles n'était pas au-dessous de cette pompe si brillante des édifices sacrés. Les matériaux les plus précieux étaient employés par les artisans de ces

[1] Les fouilles ont permis de retrouver l'emplacement et souvent les débris de nombre de ces temples.

statues. Celle de 60 coudées, que Nabuchodonosor fit ériger dans la plaine de Doura, et toutes les descriptions que nous ont laissées les Livres saints du luxe monstrueux de la grande Babylone, ne permettent aucun doute sur cette singulière magnificence. Isaïe, prophétisant la chute de Babylone, signale avec indignation le grand nombre d'idoles qui peuplaient les temples : « Bel a été rompu, Nébo a été brisé, les idoles des Babyloniens ont été mises sur des bêtes et sur des chevaux; ces dieux, que vous portez dans vos solennités, lassent par leur grand poids les bêtes qui les emportent. »

Ces idoles étaient la représentation en acte de la figure de l'homme dans toutes ses attitudes et sous tous ses aspects. Elles avaient les mêmes membres et les mêmes organes, portaient les mêmes vêtements, étaient couvertes des mêmes armes, ornées des mêmes joyaux, honorées des mêmes attributs.

Rien plus que cette similitude avec l'homme ne devait exciter la colère des prophètes hébreux. On peut en juger par Baruch, rempli d'ailleurs de tant de renseignements sur le luxe des idoles, mêlés à ses virulentes objurgations.... « Vous verrez dans Babylone, dit-il aux Juifs qu'on emmène en esclavage, des dieux d'or et d'argent, de pierre et de bois, que l'on porte sur les épaules, et qui se font craindre par les nations. La langue de ces idoles a été taillée par le sculpteur. Celles mêmes qui sont couvertes d'or et d'argent n'ont qu'une fausse apparence et elles ne peuvent point parler. Comme on fait des ornements à une fille qui aime à se parer, après avoir fait ces idoles, on les pare avec de l'or. Les dieux

de ces idolâtres ont des couronnes d'or sur la tête, mais leurs prêtres en retirent l'or et l'argent et s'en servent eux-mêmes. Ces dieux ne sauraient se défendre ni de la rouille ni des vers.... L'un porte un sceptre comme un homme, comme un gouverneur de province, mais il ne saurait faire mourir qui l'offense. L'autre a une épée et une hache à la main, mais il ne peut s'en servir pendant la guerre ni s'en défendre contre les voleurs.... Ces dieux de bois, de pierre, d'or et d'argent ne se sauveront point des larrons et des voleurs. »

Nabuchodonosor restera l'éternel type du despotisme constructeur. Salomon *dans toute sa gloire* n'imprime pas à ses travaux ce caractère gigantesque ; il n'a pas cet immense orgueil qui éclate en démence chez le monarque babylonien. Le récit de Daniel forme un drame saisissant. Ce qui cause le délire de ce prince absolu, c'est l'éblouissement de son faste. Il veut se faire adorer comme un dieu, et il donne l'exemple lui-même. N'est-il pas merveilleux que ce qui le fait tomber dans cette idolâtrie, ce n'est pas surtout l'orgueil d'avoir vaincu les nations, c'est le témoignage qu'il se rend d'avoir bâti la grande cité du luxe? Il se promène seul dans son palais, et voici tout à coup qu'il s'écrie : « N'est-ce pas là cette grande Babylone, dont j'ai fait le siége de mon royaume et que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance et dans l'éclat de ma gloire? » Alors, dit Daniel, retentit une voix du ciel : « Voici ce qui vous est annoncé, ô Nabuchodonosor : votre royaume va passer en d'autres mains. On va même vous chasser de la compagnie des hommes ; vous habiterez avec les bêtes

de la campagne, et sept années se passeront sur vous jusqu'à ce que vous reconnaissiez que le Très-Haut a un pouvoir absolu sur les royaumes des hommes, et qu'il les donne à qui il lui plaît. » Tel fut, exprimé sous les traits d'une allégorie pleine d'enseignement, le grand châtiment imposé au luxe constructeur dans la personne de ce despote asiatique.

V

LUXE CIVIL ET ARTS DÉCORATIFS.

Le luxe des monuments consacrés à la splendeur monarchique fut à peine moindre que celui des temples consacrés aux divinités nationales.

Ce faste monarchique atteignit son apogée quand la ville elle-même eut acquis toute la magnificence qui en fit véritablement une cité royale, la reine de l'Orient.

Les résultats fournis par la science moderne permettent de se rendre compte du successif développement des grands travaux qui ont transformé et embelli Babylone. On en voit la suite sous Binlikhous III et sous la reine Sammouramit, la Sémiramis historique, l'épouse de Binlikhous, sous Assarahaddon, puis sous Nabopolassar et Nitocris.

Mais Nabuchodonosor joue ici le même rôle prépondérant. Il rebâtit la ville sur un plan à la fois plus vaste et plus magnifique. Il construisit un nouveau palais dans des proportions gigantesques et beaucoup plus somptueux que l'ancien.

Ce sont encore les inscriptions qui nous apprennent ici ce que nous savons, et c'est le même monarque qui s'exprime ainsi au sujet de ce palais dans la grande inscription conservée à Londres : « Nabopolassar, roi de Babylone, mon père, avait commencé à bâtir le palais en briques et avait élevé un autel au milieu. Il avait plongé dans une eau profonde ses fondations.... J'ai assis la substruction par un ouvrage en briques; j'y ai déposé la pierre de fondation. Je suis arrivé jusqu'au niveau des eaux et j'y ai mis profondément les bases du palais. Je l'ai construit en bitume et en briques.... J'ai employé pour sa charpente de grosses poutres de bois de cèdre avec des armatures en fer; j'y ai employé des briques vernissées formant des inscriptions et des sujets, et des ouvrages en brique vernissée encadrent aussi les portes. J'y ai amassé *de l'argent, de l'or, des métaux, des pierres précieuses de tout genre et de toute valeur, une collection d'objets de prix, des trésors immenses.* J'y ai établi une vaillante cohorte, la garnison de la royauté. »

Ainsi le faste n'était pas seulement dans les proportions colossales de l'édifice élevé à la gloire de la monarchie absolue des princes babyloniens; le luxe était dans les détails. Enfin, outre la décoration qui l'ornait, le palais renfermait une collection d'objets précieux et un trésor protégé par une forteresse.

Les arts décoratifs paraissent pourtant à Babylone inférieurs à ce qu'ils avaient été à Ninive. La sculpture laisse fort à désirer, si l'on en juge par le spécimen colossal trouvé dans le palais de Nabuchodonosor. Mais il faut

signaler le grand emploi de peintures sur émail dans la décoration des palais, peintures accompagnées d'inscriptions en caractères cunéiformes.

Sur les peintures de briques émaillées qu'on a retrouvées, les lettres sont en émail blanc sur un fond bleu, et représentent un certain relief. Les personnages et les animaux figurés sur ces émaux étaient modelés de façon à offrir une légère saillie avant qu'on appliquât la couleur. Les briques ainsi modelées et coloriées étaient ensuite présentées à la cuisson.

Au reste ces peintures sur émail n'étaient pas les seules que les Babyloniens fissent entrer dans la décoration de leurs édifices. Quelques passages du XXIII[e] chapitre d'Ézéchiel montrent, au milieu de détails de la plus violente crudité, à quel degré étaient parvenus les artistes chaldéens, dans la représentation de la nature : « Ooliba, y lit-on, ayant vu des hommes peints sur la muraille, *des images des Chaldéens tracées avec des couleurs*, — qui avaient leurs baudriers sur les reins, sur la tête des tiares de différentes couleurs, qui paraissaient tous officiers de guerre et avaient l'air des enfants de Babylone et du pays des Chaldéens, où ils ont pris naissance, — Ooliba s'est laissée emporter à la concupiscence de ses yeux ; elle a conçu pour eux une folle passion, et elle leur a envoyé ses ambassadeurs en Chaldée. Et les enfants de Babylone étant venus vers elle, elle a été corrompue par eux, et son âme a été rassasiée d'eux. »

Les résultats des découvertes ne laissent aucun doute sur ce qu'avait à la fois de fastueux et d'éphémère l'art babylonien. S'il est permis d'en tirer une conclusion,

c'est que cette civilisation chaldéenne était arrivée à ce degré de raffinement qui se produit souvent dans les arts par l'exagération des proportions et l'extrême richesse des matières employées : ce qui, loin de créer des œuvres durables, n'est au contraire qu'une cause de prompte et inévitable destruction.

VI

LUXE PRIVÉ BABYLONIEN.

Le luxe privé, les raffinements corrompus d'une civilisation pour ainsi dire superficielle qui laisse subsister au fond la barbarie, ne sont pas demeurés un signe moins caractéristique de la vieille Babylone que le grand luxe public.

On ne doit pas pourtant tout confondre, là non plus, dans une même désignation flétrissante.

Sans doute c'est à tort que certains historiens se hâtent de voir déjà la marque d'un luxe honteux dans la beauté des costumes, dans la perfection des étoffes de lin, de laine, de coton, dans l'art habile des teintureries, dans le riche tissu et dans les vives couleurs des tapis ornés d'animaux fantastiques que la Perse devait emprunter à la Babylonie.

Pourquoi signaler avec ces historiens comme un luxe blâmable ces usages des peuples riches, les objets de parure, les parfums, et cette autre mode spéciale aux Babyloniens, ces bâtons ciselés avec art qu'ils avaient à

la main, et où se trouvaient représentés des animaux et diverses figures.

Chez quelle nation ne retrouve-t-on pas aussi les pierres taillées, qu'on travaillait à Babylone, et dont on faisait des cachets, mais qu'on importait surtout de l'Inde, ce lieu principal d'extraction des onyx, des sardoines, des lapis-lazuli ?

La prodigalité, l'abus de ces richesses, la passion immodérée qu'elles excitent, voilà le luxe que Babylone n'a que trop connu.

Elle s'est enivrée de bien d'autres délices. Les somptueux festins y dégénéraient souvent en ivresse et en luxure. Les voluptueux harems où les femmes se mêlaient aux orgies des hommes furent une école de dépravation.

Tout y tourna en fureur, même le luxe tout aristocratique des chevaux et celui des chiens de chasse.

C'est ainsi qu'un satrape de Babylone, Tritantechmis, avait exclusivement consacré à l'entretien de ses chiens de chasse indiens, et exempté en conséquence de tout autre impôt, quatre villes de son gouvernement [1].

Dans de vastes espaces interdits à la culture pullulaient les lions et les taureaux sauvages qu'on tuait par centaines.

Comment, même en l'absence de bien des particularités relatives aux mœurs, oublier l'unanimité des historiens qui tous dépeignent les Babyloniens comme passionnément amoureux du faste ? Ils les représentent

[1] Hérod., liv. I.

soumis à une multitude de besoins factices qu'ils ne pouvaient satisfaire qu'au moyen de relations avec plusieurs peuples, dont quelques-uns étaient fort éloignés. Ils décrivent leurs dissolutions licencieuses. Quelle population que celle qui avait coutume d'abandonner au moins une fois les femmes aux étrangers dans le temple de Mylitta! quelle dégradation du sexe féminin attestée par l'usage de mettre publiquement les jeunes filles nubiles à l'enchère!

Non plus que pour Ninive, on n'est embarrassé de trouver les causes qui expliquent particulièrement ces excès d'un luxe abusif et dépravé.

On pourrait pourtant, au premier abord, hésiter à y mettre la religion, si elle consistait seulement dans une métaphysique élevée, objet d'un enseignement réservé à quelques initiés. Celle des Babyloniens offre des dogmes assez nobles pour qu'on soit plutôt tenté d'accuser les mœurs de s'être mises en révolte contre elle. Mais si les prêtres connaissaient, enseignaient à un petit nombre le « Dieu un, » dont le nom figure souvent dans les monuments, ce culte se compliquait d'éléments impurs qui le dénaturaient et qui tendaient à corrompre profondément les mœurs.

Les superstitions astrologiques et le culte tout matériel rendu à une foule de grossières idoles devaient contribuer à plonger les hommes dans une recherche effrénée de jouissances.

La fourberie exploitait ces superstitions, et les prêtres se montraient habiles à en tirer l'aliment de leur propre luxe. Le prophète Baruch les accuse de voler

l'or et l'argent des idoles, de s'en servir pour entretenir des femmes impudiques, de vendre les offrandes, enfin de s'approprier ce qui était réservé aux pauvres.

En même temps que le caractère fataliste et sensuel des croyances religieuses vulgaires, la constitution sociale, d'ailleurs sensiblement différente de celle que nous a présentée l'Assyrie, poussait au même genre d'excès.

La population était composée des races les plus diverses, principe fréquent de corruption et source inévitable d'inégalités extrêmes.

La division en castes livrées à des occupations diverses, les unes exerçant l'oppression et les autres la subissant, se rencontrait là dans toute sa rigueur.

La multitude vivait misérable, et toute une nombreuse classe de pêcheurs, réduite à se nourrir de poissons secs, végétait dans un dénûment presque absolu. La caste sacerdotale, appartenant à la race conquérante des Chaldéens, devait peser d'un poids d'autant plus lourd sur les vaincus. Où la force n'agissait pas, le charlatanisme faisait son œuvre, tirant parti même des horoscopes et de la prédiction des accidents atmosphériques. Ces moyens, qui enrichissaient cette caste, contribuaient aussi à affermir son empire sur des âmes remplies de terreur.

La même fin tragique qu'avait subie Ninive attendait Babylone.

Sa destruction par les Perses est restée dans toutes les mémoires.

Isaïe semble avoir fait passer dans son style le frisson

qui saisit Baltazar [1] à la vue de l'inscription mystérieuse inscrite sur les murs de la salle du festin.

Il s'écrie, à propos de la cité fameuse : « Quiconque sera trouvé dans ses murailles sera tué ; tous ceux qui se présenteront pour la défendre seront passés au fil de l'épée. Cette grande Babylone, cette reine entre les royaumes du monde, qui avait porté dans un si grand éclat l'orgueil des Chaldéens, sera détruite, comme le Seigneur renversa Sodome et Gomorrhe. Elle ne sera plus jamais habitée, et elle ne se rebâtira point dans la suite de tous les siècles; les Arabes n'y dresseront pas même leurs tentes, et les pasteurs n'y viendront point pour s'y reposer. Mais les bêtes sauvages s'y retireront ; ses maisons seront remplies de serpents ; les autruches viendront y habiter, les satyres y feront leurs danses, les hiboux crieront à l'envi dans ses demeures superbes, et les cruelles sirènes habiteront dans ses palais de délices [2]. »

La nuit où, déjouant tant de savants préparatifs faits pour soutenir un long siége, Cyrus détournait l'Euphrate dans le lac de Nitocris, et en rendait le lit guéable, de manière à pouvoir entrer dans la ville surprise, cette nuit-là Babylone se livrait à tous les enivrements d'une fête. On aurait dit qu'elle devait jusqu'à la fin ressembler à ces princes voluptueux qui la gouvernaient. Elle fut frappée au sein de ces délices où elle aimait à vivre imprévoyante.

D'autres Babylones devaient s'élever, tant en Occident

[1] Le Labynit d'Hérodote.

[2] Isaïe, ch. XXIII.

qu'en Orient, imitatrices de son luxe, flétries de son surnom, et non moins oublieuses de la leçon qui frappait plus de cinq cents ans avant Jésus-Christ cette vieille citadelle de l'Orient.

La suite de ces études montrera en quoi purent se ressembler, en quoi différèrent aussi les excès qui devaient précipiter leur perte.

Quant au luxe babylonien, il fut plus qu'un fait isolé : il avait tenu école de corruption, il avait présenté à l'imitation des peuples le plus funeste des modèles. Fameuse dans tout l'Orient, « Babylone était une coupe d'or qui enivrait toute la terre ; toutes les nations avaient bu de son vin, et elles en avaient été agitées » (Jérémie).

Les Livres saints expliquent ces chutes solennelles par un châtiment spécial de Dieu. La seule raison y reconnaît l'inévitable résultat de la violation des lois morales que Dieu lui-même a données au monde.

Le luxe corrompu est le poison des sociétés fondées sur les arrangements factices et éphémères de la force.

Les vainqueurs veulent jouir. A peine y sont-ils parvenus que d'autres se jettent sur l'œuvre brillante, mais sans consistance, qu'ils ont réussi à fonder. Amollis par la jouissance, ils n'ont plus qu'à succomber.

Le mal a pu se glisser par d'autres voies dans des sociétés qui ne portaient pas au même degré ce vice originel. Mais telle est la raison la plus générale de ces prodiges de faste et de luxe facticement produits, détruits violemment. Suffira-t-il de dire que l'homme porte un fond de corruption et que partout il s'est corrompu ? On ne peut se contenter en présence de ces phénomènes

aux proportions exceptionnelles, de cette explication uniforme et banale. Même l'inégale valeur des religions ne suffit pas à faire comprendre que le mal soit tantôt plus développé, tantôt moins. Pour ces grandes populations antiques, il faut donc placer au premier rang, parmi les causes qui exagérèrent un luxe dissolvant, l'exploitation violente de la masse par des conquérants devenus maîtres absolus, et la facilité d'abuser des jouissances qui préparent de futures et terribles expiations.

CHAPITRE V

LE LUXE IRANIEN

I

LA PERSE INAUGURE UNE CIVILISATION NOUVELLE. LE LUXE S'Y CONFORME.

Le luxe oriental va nous apparaître sous des traits nouveaux. La Perse, c'est déjà un tout autre monde que l'Assyrie et l'Égypte.

A l'immobilité succède le mouvement. La religion nous expliquera ce grand fait, et le luxe en sera le commentaire.

Ce qu'on peut savoir de l'antique société aryenne, qui occupa d'abord le territoire de l'Iran, a mené les historiens à conclure que c'était une race agricole, douée d'un caractère de moralité active, forte, élevée, qui tranche singulièrement avec les instincts grossiers et l'inertie de tant d'autres races orientales.

Ce caractère, propre d'ailleurs à ce qu'on nomme la race japhétique, devait se transmettre longtemps aux

fortes générations appelées à une existence historique si pleine d'éclat.

Dans cette race aryenne tout respire le travail, le courage, les vertus que l'agriculture, toujours sur la brèche, appelle et engendre, autant que la vie errante du pasteur insouciant semble les exclure.

Pourtant, à défaut de luxueux raffinements, on trouve déjà chez elle, à côté des arts utiles, l'existence d'une sorte de magnificence guerrière.

Après l'usage de la pierre, apparaît, à côté du fer, l'or lui-même.

En vain la réprobation de l'emploi du feu dans une foule de circonstances rendait plusieurs métiers impossibles. Ces interdictions, avec le temps, furent éludées ou méconnues. L'industrie se développa entre les mains de la classe des *dwys* et d'une classe de métis qui se livrèrent à cet ordre de travaux dédaignés par les nobles aryens.

A une époque fort ancienne, dont il n'est pas possible d'assigner la date, on trouve dans l'antique Iran une fabrication qui comprend non-seulement les épées, les lances, les casques, mais les chars, les couronnes, les bracelets. Le luxe se fait sa place peu à peu. C'est le caractère des sociétés primitivement agricoles de ne pas rester stationnaires.

L'agriculture a pour effet de multiplier les hommes, par cela seul qu'elle multiplie les aliments. Des agglomérations se forment : les industries s'établissent ; on file, on tisse les étoffes, on travaille les métaux ; certains raffinements se font jour.

Transformation favorisée dans cette heureuse contrée par les circonstances propices qui mettent dans la main d'une race laborieuse la matière première du luxe. Telle fut la soie, qu'on apprit à filer, à teindre. Telles furent les pierres fines et précieuses, diamants, émeraudes, rubis, turquoises, cornalines, opales.

On recherche aussi le musc, l'ambre, l'encens, l'aloès, les bois de senteur, comme le sandal.

Adressons-nous encore ici à la grande source des civilisations, la religion, envisagée dans ses rapports avec le luxe, particulièrement avec le luxe public qui prend la forme du culte, des temples, des ornements symboliques.

Ceci est une chose éminemment digne de remarque chez les Perses : tant que les anciens dogmes conservèrent leur pureté et leur action, le luxe tint à peine quelque place dans le culte.

Cette circonstance très-exceptionnelle tient au caractère éminemment spiritualiste du dogme.

Ce qu'il y a de moins grossièrement matériel, le feu, la lumière, en est le symbole. La religion que Zarathustra (splendeur d'or), connu sous le nom de Zoroastre, organisa plus encore sans doute qu'il ne l'institua, cette religion que les orientalistes s'accordent à placer à environ un millier d'années avant Moïse, est sans conteste la plus pure, la plus idéale qu'ait connue l'antiquité.

Qu'importent les ténèbres qui environnent Zoroastre lui-même, sa vie, sa mission, ses miracles, son rôle de législateur, qu'on n'aperçoit qu'à travers des légendes contradictoires? l'œuvre du législateur religieux est con-

nue. Le caractère de cette loi religieuse qui, sous le nom de Mazdéisme ou science universelle, révélée par la « Parole excellente, pure et agissante, » fut transmise aux hommes par Zoroastre, avec la « Parole de lumière, » ou Zend-Avesta, paraît incompatible avec ces représentations symboliques qui créent le luxe décoratif, avec les monuments habituellement consacrés au culte.

La création, selon la révélation de Zoroastre, est l'œuvre d'Ahouramazda (Ormuzd), l'esprit sage, le principe du bien, représenté par le soleil, par le feu, qu'on appelle son fils. « J'invoque et je célèbre, dit le *Yaçna* (collection de fragments du Zend-Avesta), le créateur Ahouramazda, lumineux, resplendissant, très-grand et très bon, très-parfait et très-énergique, très-intelligent et très-beau, éminent en pureté, qui possède la bonne science, source de plaisir, lui qui nous a créés, qui nous a formés, qui nous a nourris, lui le plus accompli des êtres intelligents. »

Voilà le pur spiritualisme, qui ne sera dépassé que par la loi mosaïque.

Toute la hiérarchie des bons génies, créés par Ormutzd, et des mauvais esprits, créés par Ahriman, le principe du mal, a aussi ce caractère immatériel qui semble peu se prêter aux représentations plastiques, sans y répugner autant; car on trouve des images consacrées aux ferouërs et aux izeds, tandis qu'elles étaient absolument interdites pour les divinités supérieures.

Cette interdiction, qui tend à supprimer une des parties les plus imposantes du luxe public que nous ayons vues se développer chez d'autres nations orien-

tales, a été marquée dans les termes les plus exprès par Hérodote : « Il n'est, dit-il, point permis chez eux d'élever de temples, d'autels, ni même de simulacres des dieux ; et ils regardent comme atteints de folie ceux qui en érigent. C'est, sans doute, pour empêcher qu'on n'attribue aux dieux une origine et une forme humaine, comme chez les Grecs. Ils ont pour règle de ne sacrifier à Jupiter que sur les sommets les plus élevés des montagnes, et appellent Jupiter le cercle entier des cieux. Ils sacrifient au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau, au vent.... Ils ne font usage ni de libations, ni de flûtes, ni de bandelettes, ni de gâteaux salés. Celui qui veut sacrifier conduit la victime dans un lieu pur, et l'immole en invoquant le dieu, la tête couverte d'une tiare ornée d'une guirlande de myrte. Il ne prie pas exclusivement pour lui en demandant à la divinité les biens qu'il souhaite ; mais il prie pour le bonheur de toute la nation perse et pour le roi, et se regarde comme compris dans ce vœu général. Il partage ensuite en morceaux la victime et en fait cuire les chairs, qu'il place sur un lit d'herbe tendre, le plus souvent de trèfle. Lorsque tout est ainsi préparé, un mage paraît, et chante une théogonie que quelques-uns regardent comme une espèce d'incantation ; il ne leur est pas permis d'offrir un sacrifice sans y appeler des mages. Peu de temps après, celui qui a présenté la victime emporte les viandes, et en fait l'usage qui lui convient[1]. »

[1] Hérod., I, CXXXI et CXXXII. Traduction Miot.

Aucun de ces détails si frappants, qui ne fasse comprendre ce qu'il y avait d'extrêmement simple dans ce culte et dans ses cérémonies. Tant que ce culte se maintint dans son austérité primitive, ce sont les temples mêmes qui sont exclus par cette religion célébrée en pleine lumière et en plein air. L'architecture religieuse fait défaut, comme la peinture et la sculpture dans le culte des dieux. Combien nous voilà loin de l'Égypte !

Si les mœurs se réglaient rigoureusement sur la religion, la vie privée d'une entière austérité aurait connu le luxe à peine : du moins n'en aurait-elle jamais connu les excès. La pureté morale, dans cette religion iranienne, reflète l'idéalité métaphysique du dogme.

La vie a pour règle ce haut idéal : chacun prépare dans son cœur le règne d'Ormutz. Tout Perse est un soldat du dieu bon ; il faut que sa vie soit immaculée comme la flamme ; son espoir est de devenir lumière ! Bien vivre, qu'est-ce autre chose que se purifier ?

Cette morale a pour principe fondamental l'activité, caractère essentiel du feu générateur.

Elle affirme énergiquement la liberté, la responsabilité humaine.

Elle étend cette responsabilité jusqu'à la vie future par un système de peines et de récompenses.

Elle enseigne la justice, la douceur, le pardon des injures, la pureté de pensée, de parole et d'action, la tempérance enfin et l'énergie courageuse qui résistent à l'amollissement des jouissances, le travail qui semble lui-même n'être que le premier des rites ; la terre elle aussi doit être purifiée, disputée au souffle mortel d'Ah-

riman, consacrée à Ormutz qui la pénètre de sa vivifiante lumière.

Aussi rencontre-t-on, pendant une période qui paraît s'être longtemps prolongée, ces vertus portées à un degré remarquable. Le contact avec l'étranger, le temps qui use les croyances et les mœurs, devaient en amener l'affaiblissement et changer un peuple vigoureusement trempé en une nation célèbre par sa mollesse et par son luxe.

On peut se rendre compte jusqu'à un certain point, à travers bien des obscurités, de cet affaiblissement successif des croyances et des vieilles coutumes. Nous en trouvons la trace dans d'anciens monuments pour plusieurs régions ou villes. On y voit que Merw se rendit fameux par un esprit de controverse, que Niça tomba dans une sorte de scepticisme ; que Hérat, livré à la paresse, fut envahi par la pauvreté ; que Ourva se souilla de différentes manières ; que l'Hyrcanie enfin poussa la débauche jusqu'à des excès contre nature ; que le Seystan s'abandonna aux querelles et aux meurtres ; que Ragha lutta avec Niça pour la témérité de ses doutes.

Cette altération des croyances est un fait que l'on retrouve dans toutes les sociétés, et qui coïncide toujours avec une altération dans les mœurs.

C'est un fait que le luxe privé prit des développements extrêmes en Perse.

Le luxe public ne se déploya guère que dans l'ordre civil.

Là on voit apparaître avec éclat des arts comme l'architecture et la sculpture, qui reçurent, la première surtout,

de remarquables perfectionnements. On peut en juger encore par le palais de Suse, réduit pourtant à des décombres, et surtout par celui de Persépolis, en grande partie debout.

Dans cette merveille que contemplent les étrangers avec une admiration qui ne s'affaiblit ni ne s'épuise, l'abondance et la beauté des marbres, un système aussi original qu'imposant et solide de construction, de beaux bas-reliefs, des ornements et des figures très-bien exécutés, témoignent d'un art fort avancé, où le luxe décoratif tient sa place.

Si la sculpture rappelle de plus près la sculpture assyrienne, les juges les plus compétents l'estiment pourtant supérieure à celle dont elle tire son origine. Elle a plus de mouvement, de liberté, plus d'exactitude dans les proportions. Le luxe décoratif n'est encore ici que l'expression symbolique des idées qui sont l'âme de cette civilisation. C'est dans ces bas-reliefs que se retrouve le tableau des cérémonies religieuses des Perses, celui de leurs institutions civiles et politiques. Tout est en mouvement. Le chariot des migrations se meut sur ses roues. Mages, laboureurs, archers, artisans portent dans leurs mains les marques de leurs conditions. Les animaux emblématiques s'agitent, s'élancent. Les chevaux caparaçonnés frappent du pied. Les taureaux sont chargés de diadèmes. Les léopards ont des faces d'aigle. Les sphinx et d'autres monstres ont le front mitré, et semblent régner sur toute cette nature vivante.

En tout le rôle de la Perse est celui d'un intermédiaire actif entre l'Orient et l'Occident.

Ce rôle, elle le joue aussi dans le luxe privé.

Elle en a transmis les usages, plus peut-être que nulle autre nation, à l'Europe, par ses relations avec la Grèce.

Partout se retrouve ce génie plus expansif, plus mêlé au reste du monde que celui des autres nations orientales. C'est le fait de sa nature propre et des circonstances. La Perse a été la grande route du genre humain. Les Tartares d'un côté, les Arabes de l'autre, tous les peuples de l'Asie ont logé tour à tour dans ce caravansérail. Son génie la pousse à agir au dehors. Elle y tend, même à l'aide de la conquête. Elle soumet toute l'Asie occidentale, la Thrace, la Macédoine, la Syrie, la Phénicie, l'Égypte. On l'a dit avec raison : autant l'extrême Orient semble immobile, autant ces peuples Zends s'agitent dès le berceau. C'est avec eux que le mouvement de l'histoire commence et que l'humanité se jette dans cette inquiétude qui ne finira plus. Un vague instinct les pousse à la conquête de tout ce qui les entoure ; ils ont besoin d'imposer leur foi, leurs symboles, leurs dieux, ils veulent être les apôtres du monde. Descendus des hauteurs de la Bactriane, ces peuples, hardis cavaliers, se précipitent tête baissée contre la race de Sem, Babylone, la Chaldée, l'empire d'Assyrie, qui deviennent bientôt leur proie. Cet empire persan n'a point de repos qu'il n'ait tout subjugué, depuis l'Indus jusqu'à l'Halys. Un peu après, Cambyse y joint l'Égypte ; mais déjà l'Asie est trop étroite pour la mission de ces croyants; l'Orient soumis, il faut s'emparer de l'Europe, non dans une invasion furtive, par une co-

lonie qui va cacher son origine sur quelque rivage désert, mais par une véritable émigration de l'Orient en Occident. Sans doute la Grèce n'attend que l'arrivée du grand roi pour se courber sous ses pas ; les mages l'ont promis. C'est pour la première fois qu'un empire fondé sur la sujétion de plusieurs États séparés par leurs origines, leurs cultes, leurs constitutions, apparaît dans le monde. Par ce contact perpétuel s'opère l'initiation de plusieurs races à des arts et à des industries où figurent les perfectionnements utiles comme les raffinements corrupteurs.

Voyons les formes que prit ce luxe qui devait être si contagieux.

Là aussi nous retrouverons l'influence de l'organisation sociale et de la forme politique.

II

LE LUXE PERSAN, IMAGE DE L'ORGANISATION SOCIALE ET POLITIQUE.

La Perse présente le spectacle d'une vaste féodalité, sur laquelle une royauté de plus en plus puissante finit par établir son empire.

Ce n'est plus ici cette monarchie théocratique, ou cette monarchie administrative formée et représentée par de hauts fonctionnaires, que nous avons signalées chez d'autres nations orientales, avec les conséquences que cette organisation politique pouvait avoir quant au luxe. On est ici en présence d'immenses *satrapies*, deve-

nues comme autant de foyers de luxe et de splendeur.

Les monarques, dont la magnificence éclipse tout, se posent pourtant eux-mêmes parfois en réformateurs des mœurs, de même qu'ils sont en lutte avec l'esprit d'indépendance et de révolte. Mais c'est là un fait secondaire ; le luxe est partout, même chez ceux des rois qui le réforment, et chez les satrapes, qui sont eux-mêmes comme des rois.

Le luxe royal a été décrit, avec ses magnificences exceptionnelles, par les historiens.

On en a noté nombre de traits saisissants.

Ce qui tout d'abord y frappe, c'est que peu de monarchies employèrent un personnel plus nombreux.

Une innombrable escorte de cavaliers fait ressembler un simple voyage du roi à une expédition de guerre.

Quinze mille gens de cour vivent aux dépens du trésor royal.

Toute une domesticité de nobles personnages se partage une même fonction, tellement qu'un très-grand nombre d'officiers a pour unique destination de faire chaque jour le lit du monarque.

Dans cette savante hiérarchie de courtisans, les premiers sont honorés du titre de parents du roi et portent un habit de pourpre et une décoration en or; les autres sont revêtus aussi d'insignes plus ou moins magnifiques.

Nulle part, peut-être, un luxe égal de concubines. Elles occupent deux corps de logis, sous la garde d'un peuple d'eunuques. A partir du jour de leur arrivée, elles passent un an dans les parfums, avant d'être admises à l'honneur de la couche royale. Leur nombre est tel que

chacune n'y doit être admise qu'une seule fois, à moins d'y être expressément appelée de nouveau. Tous les peuples de l'Asie deviennent tributaires de ce royal harem. Si abaissées que paraissent les reines au-dessous du souverain, leur luxe réunit toutes les magnificences de la parure.

Quant à l'idole royale, elle se montre peu aux peuples. On ne l'aperçoit parfois qu'à travers un éblouissant cortége. Elle va promenant d'une ville à l'autre ses plaisirs et ses ennuis, et Suse, Babylone, Ecbatane jouissent chacune du privilége de la posséder quelques mois de l'année.

Les repas des rois sont réglés de même sur des lois fixes. Le règlement détermine la provenance de chaque mets. L'eau vient du Choaspes, et, dans les voyages du prince, on la transporte dans des vases d'argent[1] du temple de Jupiter Ammon, situé à l'ouest de l'Afrique; le vin est pris de Chalybon, en Syrie; le froment vient d'Éolie. Le roi, habituellement, dîne seul, comme c'est l'usage encore aujourd'hui. Parfois son épouse, ou bien quelques-uns de ses fils, sont admis à sa table, et alors des jeunes filles du harem sont d'ordinaire appelées à chanter devant lui. Lorsque le roi donne un banquet, il n'admet que douze convives. Les hôtes boivent avec le roi, mais non du même vin. Ils sont assis sur le carreau, tandis que le prince est couché sur un siége à pieds d'or.

Soumis à moins de cérémonial, le luxe raffiné des

[1] Hérod., liv. I.

satrapes se donnait peut-être carrière plus librement pour ces délicatesses de la table, une des recherches les plus appréciées en Perse par toutes les classes riches. Les vins étaient exquis, dégustés dans des coupes précieuses ; la chère, d'une délicatesse infinie. Chaque jour de naissance était célébré par des réjouissances, et d'autres solennités servaient de prétexte au retour de ces repas somptueux.

Tout donne ici l'idée d'un féodalité superbe et fastueuse. C'est le plus magnifique appareil guerrier. Quelle peinture en fait Hérodote! Quel spectacle que celui des nations de l'Asie rangées en armées !

Les chefs des Perses, tenant des arcs et de courts javelots, sont couverts d'ornements d'or, de bracelets, de colliers, d'anneaux et de bagues, de boucles d'oreilles.

Tels sont surtout les *Immortels*. On nomme ainsi cette garde d'élite où tout guerrier qui tombe est immédiatement remplacé. Ces mille guerriers sont suivis de nombreux domestiques, de chameaux, de mulets et d'autres bêtes de charge pour leur bagage, et des chariots somptueux portent leurs femmes avec leurs servantes.

Darius paraît le principal fondateur de ce grand faste monarchique, qui ne contribua pas peu à faire donner au monarque de la Perse, par les Grecs, le titre de *grand roi*.

Chaque peuple a ainsi son Nabuchodonosor, son Sésostris, son Louis XIV.

C'est ce même Darius qui, non content d'embellir Suse, élève Persépolis et la remplit de grands édifices.

Nous avons nommé le palais qui porte encore le nom

de Persépolis. On a souvent décrit, reproduit ses étonnants escaliers de marbre où dix cavaliers pouvaient monter de front, ses longues terrasses et ses bassins, sa forêt de colonnes qui, partout, reproduisent l'image du palmier et du lotus.

A quelles sources s'alimentait ce luxe des princes et des grands ? Les brillantes productions de la Perse et des provinces soumises à son empire n'y eussent point suffi. Il y fallut joindre l'emploi de la force et de la spoliation. A ces reines, à ces favorites, à ces riches et puissants seigneurs, le roi donnait assignation sur une province.

Une contrée fertile, assez longue pour qu'il fallût mettre tout un jour à la traverser, fut ainsi destinée uniquement à la ceinture de la reine.

Thémistocle reçut *pour son pain* la ville de Magnesia qui rapportait cinquante talents, Lampsaque, *pour son vin*, et Myonte, *pour les légumes*.

Ces *assignations*, sur lesquelles le roi prélevait sa part, lui revenaient après la mort des titulaires. Quelques-unes pourtant devinrent héréditaires avec les charges de cour.

A ces ressources extraordinaires il s'en joignit d'autres habituelles.

L'impôt donnait régulièrement d'énormes sommes soustraites à l'immense étendue de l'empire, la Perse exceptée. Vingt satrapies, établies par Darius, comprenaient, outre l'empire des Perses en Asie, l'Égypte et la Cyrénaïque, une partie de la Thrace et des îles de la mer Égée. Les impôts en argent, payés par ces divers

gouvernements, s'élevaient à 14 560 talents cuboïques, environ 100 millions de notre monnaie.

Les tributs en nature eurent une plus grande importance encore. Ajoutez-y les droits de pêche et d'irrigation, concédés par le roi à prix d'argent. Outre les charges principales, plusieurs provinces envoyèrent des tributs particuliers, parmi lesquels certains offrent le caractère d'objets ou produits de luxe. Les Ciliciens fournissaient par an trois cent soixante chevaux blancs; les Éthiopiens. deux boisseaux d'or, deux cents trônes d'ébène, cinq jeunes esclaves et vingt défenses d'éléphants; les Colchidiens envoyaient tous les cinq ans, cent jeunes garçons et cent jeunes filles; Babylone donnait cinq cents eunuques; les Arabes, mille talents d'encens. C'est sans doute pour avoir trafiqué de ces redevances que Darius reçut le surnom peu flatteur de *marchand*.

III

PERSISTANCE DU LUXE IRANIEN. — CE QU'EST AUJOURD'HUI LE LUXE PERSAN.

Ce luxe persan devait traverser les âges.

Je n'ai pas à rappeler l'éclat qu'il eut avec Xerxès et avec cet autre Darius qui, plus tard, fut contraint de laisser ses trésors aux mains d'Alexandre.

Nous le retrouvons avec une splendeur à peine amoindrie sous les Arsacides, qui régnaient du temps d'Auguste. Il est même douteux qu'ils le cèdent en magnificence aux Achéménides, leurs prédécesseurs.

On remarque dans ces siècles plus rapprochés, quant aux formes sous lesquelles le luxe se produit, une variété qui provient du contact de la Perse avec le goût grec, romain, assyrien, indien, barbare.

De là une multiplicité d'œuvres mixtes, produites avec une abondance qui atteste encore bien des ressources.

On s'étonne que ce pays pût encourager et payer tant de travaux divers et coûteux, entretenir et créer des villes opulentes, comme Hécatompylos, devenue une capitale immense, comme Rhagès et Ctésiphon, soutenir la magnificence de rois qui possédaient, ainsi que les anciens monarques, les plus splendides « paradis », élever enfin sur toute la surface du territoire une foule de châteaux, aussi superbement ornés que bien construits, habités par les grands feudataires.

De même cette Perse avilie sous la république et l'empire romain conservera ses brillants costumes, soit dans la guerre, soit dans la paix. Les médailles et intailles permettent de s'en faire l'idée la plus exacte. On remarque dans l'équipement militaire l'armure écailleuse, qui ressemble à la chemise de mailles du moyen âge ou haubert. Ce vêtement tombe, à cette époque, un peu au-dessus du genou, et recouvre des chausses attachées avec des bandelettes, croisées ou laissées larges jusque sur les brodequins. A la ceinture pend le couteau droit, tranchant des deux côtés, appelé aujourd'hui « gama ». Quelquefois la coiffure est un casque rond qui ressemble à l'armet actuel des Circassiens et des Kurdes. Il est aussi sans visière.

« Le plus souvent, dit un récent explorateur des anti-

quités iraniennes[1], le chevalier est coiffé de la cassia macédonienne, inconnue sur les monuments iraniens avant le temps d'Alexandre, et dont l'usage se maintint sans doute comme particulièrement militaire et rappelant les souvenirs les plus flatteurs aux descendants, aux amis, aux compagnons des épigones et des gardes persans du Macédonien. D'ailleurs les Dioscures portaient aussi cette cassia. Elle ne se montre jamais en Asie avant le temps d'Alexandre qui l'avait apportée de sa patrie, et c'est pourquoi les cylindres et les pierres gravées, sur lesquelles on la trouve très-fréquemment en concurrence avec des légendes cunéiformes, ne sauraient appartenir qu'à la période arsacide et non pas, ainsi qu'on l'a prétendu, aux temps babyloniens ou ninivites. C'était un chapeau de feutre à grands bords, à fond bombé, un peu pointu, terminé souvent par un large bouton plat[2]. »

Le luxe, à travers tant de transformations profondes, est resté le caractère de cette vieille terre iranienne, et les formes en ont peu changé.

C'est le même penchant aujourd'hui qu'autrefois pour les pierreries et les diamants.

[1] M. A. de Gobineau : *Histoire des Perses.*

[2] Cette coiffure a subi plus d'une transformation. M. A. de Gobineau fait observer qu'on la voit dans le costume civil sous la forme d'une toque à dessus plat, un peu haute, bordée d'un galon d'or ou d'argent, ou peut-être même d'orfévrerie ; sur le devant un médaillon large sert d'agrafe à deux longues plumes flottant en arrière, tout à fait dans le goût du seizième siècle ; plusieurs intailles donnent ce modèle. Il semble, ajoute le même auteur, que la toque ait été en étoffe, probablement en soie. Pour les grands rois et même pour les princes, la tiare ronde, divisée en quatre compartiments par deux galons entre-croisés, bordée d'or et semée de pierres précieuses, se trouve sur une quantité de médailles et d'intailles.

Tel personnage riche portera jusqu'à quinze ou seize bagues, cinq ou six au même doigt.

Tel en porte à son cou et sur son sein des paquets, auxquels un cachet et une petite bourse sont liés.

Ils ornent de pierreries leurs poignards et leurs épées. Ils étalent leur baudrier et leurs agrafes d'or émaillé. Ils couvrent de brillants leurs têtes et leurs bonnets. Les harnais, les selles d'or, les broderies de perles parent leurs chevaux.

La riche Persane a gardé son brillant costume. Elle chausse des brodequins superbement brodés. Des rangs de perles bordent le tour de son cou. Les aigrettes de pierreries se dressent sur sa tête. Elle en place parfois même entre les sourcils. Un tour de perles, fixé autour des oreilles, arrive quelquefois aussi sous le menton.

L'homme et la femme ont surtout de somptueux vêtements de rechange : c'est la principale dépense.

En vain l'ameublement est simple. Il offre à l'admiration quelques parties délicatement traitées, des coffrets incrustés et niellés avec un goût exquis. Les reliures, les livres illustrés sont des merveilles. Les armes sont des joyaux. Nul riche ne peut se passer des couvertures de brocart, des longs et splendides tapis, produit de l'art le plus consommé, supériorité industrielle persistante de cette contrée luxueuse et déchue.

On a vu ce dernier luxe s'étaler dans nos grandes expositions. Nulle ville en Orient ne surpasse ou même n'égale Recht pour cette branche si lucrative de son commerce, les tapis en mosaïque ou *guldouzi*, que nos yeux purent admirer. Ces petits morceaux de drap, de couleurs di-

verses, ingénieusement disposés, et dont les coutures sont dissimulées sous les broderies et qui en forment le canevas; cette série de dessins en relief, où le caprice de l'artiste se donne carrière, offrent à l'œil un fouillis étincelant d'arabesques, de fleurs, d'oiseaux, d'animaux fantastiques, et se présentent sous les formes variées de nappes, de portières, de housses pour les chevaux, etc. Quelques-unes de ces mosaïques atteignent une valeur de 1000 francs et plus, prix relativement modique, si on songe à la somme de patience que réclame un pareil travail.

De la Perse nous sont venues ces toiles imprimées de couleurs éclatantes à grands bouquets, à grands ramages, dont on a tant fait usage pour la tenture des boudoirs et des chambres à coucher.

Le caractère éminemment monarchique du luxe persan ne s'est pas perdu plus que le reste. Le moderne héritier des Darius et des Xerxès, si effacé que soit son rôle, reste encore le premier possesseur de diamants du monde entier.

Sa personne en est couverte : son palais en est rempli.

Ce palais n'est pas pour l'ameublement extrêmement différent peut-être de celui des Arsacides.

Devant le palais du *shah* actuel les anciens monarques persans n'auraient pas à rougir, et rien ne les avertirait au premier abord de l'incommensurable décadence de leur glorieuse patrie.

Est-elle indigne des magnificences d'autrefois cette première salle dite du Couronnement, avec ses quatre colonnes massives, dorées, que deux hommes pourraient

à peine embrasser, avec son fameux trône dit trône des Paons, chef-d'œuvre persan du siècle dernier, qui ressemble à un grand lit de parade entouré d'un appui d'un pied de haut, où brille un soleil en diamants, trône revêtu d'or sur toute sa surface, supporté par des lions ?

Les émaux qui l'ornent, et où sont reproduits des versets du Coran, ne sont pas moins dignes d'admiration. Ces diamants, ces rubis, ces turquoises, ces émeraudes et ces saphirs dont l'extérieur du meuble est garni, on les compte par centaines. Le siége est orné d'une couverture de cachemire frangée de perles sur une hauteur de deux doigts; l'étoffe a disparu complétement sous cette masse brillante. Il y a seulement là, assure-t-on, pour plus d'un million de bijoux.

Le devant de la salle est orné d'un objet unique en son genre. C'est une sphère en or, garantie par une cloche de verre, et qui repose sur un piédestal très-élégant, dont les pieds en or pur sont incrustés de perles et de diamants. On ne finirait pas d'énumérer tous les autres objets d'or, mêlés de pierres précieuses, qu'on rencontre dans cette merveilleuse demeure.

Pourquoi n'est-ce là que la devanture qui cache une misère trop réelle? Et combien le luxe même n'a-t-il pas souffert dans les grandes villes!

Toutefois, Ispahan, au milieu de ruines sans nombre, présente encore les traces d'une véritable grandeur.

Les palais du Tchéhar-Bâgh et surtout le Collége de la Mère du Roi témoignent d'une magnificence que nos plus belles capitales d'Europe n'ont pas dépassée.

Pourquoi l'incurie des gouvernants laisse-t-elle périr peu à peu ces merveilles qui rappellent un autre âge?

Un régime administratif plein de corruption, de désordre et de vices de toute nature, pèse sur ces contrées naturellement si fertiles, les frappe d'une stérilité désastreuse.

Une race intelligente s'engourdit dans la paresse ou succombe sous des efforts sans résultat.

Point de routes, et, pour le voyageur, de misérables caravansérails. Des villages mal bâtis, sales, malsains, des maisons cimentées avec la boue; de grandes villes mal construites, peu protégées contre le froid qui sévit dans le nord, à peine solides.

A Téhéran seulement, pendant l'hiver de 1874, le nombre des victimes écrasées par la chute des maisons s'est élevé à près de 150. On s'en remet à la fatalité. Les tremblements de terre, la famine, la peste achèvent l'œuvre de l'imprévoyance. Des quartiers entiers s'effondrent, des populations disparaissent.

Autrefois le luxe, bien qu'accompagné de beaucoup de misères et d'oppression, faisait vivre une partie de la population laborieuse. Des industries utiles, un mouvement commercial animé, répandaient le bien-être au moins dans certaines classes du peuple des villes et des campagnes. Aujourd'hui la misère occupe presque toute la scène. On parle de faire renaître à la civilisation ces contrées de l'Orient. Nous interrogeons tous les points de l'horizon, et nous cherchons en vain d'où viendra ce souffle réparateur.

IV

LUXE DES MÈDES ET DES LYDIENS.

Le passé nous rappelle. Nous ne pouvons quitter la Perse sans dire du moins un mot du luxe de deux peuples en perpétuelle relation avec les Perses et qui même y furent mêlés pendant un temps, les Mèdes et les Lydiens.

Où peut-on voir mieux que chez les Mèdes s'accomplir le rapide passage des mœurs rudes et guerrières aux habitudes de raffinement?

L'Assyrie livre le secret de son luxe au peuple victorieux et lui abandonne ses trésors.

Une royauté pleine de pompe, en s'établissant avec Déjocès, contribue de son côté à donner à la vie plus d'éclat et de délicatesse.

Les historiens ont décrit ces longues robes traînantes qui avaient de grandes manches pendantes, ce vêtement ample et flottant, d'une élégance noble, dont le tissu était teint de couleurs brillantes et richement bordé d'argent et d'or. Xénophon parle de leur coiffure, et il est facile de reconstruire, en s'aidant de l'auteur de la *Cyropédie* et des descriptions précises et détaillées d'Hérodote, l'ensemble de ce luxe, où l'on surprend des traces subsistantes d'une rude barbarie. Dans ces sculptures dont nous parlions revit l'empire des Mèdes et des Perses, accouplement de deux sociétés, constitution raffinée et barbare, que figure bien la tête d'un Mage sur le corps d'un taureau.

Ornés d'une riche tiare qui couvrait leurs longs cheveux, chargés de bracelets, de chaînes d'or et de colliers parsemés de pierres précieuses, les yeux et les sourcils peints, le visage fardé, mêlant à leurs cheveux des chevelures artificielles, les Mèdes joignirent à ce luxe de parure des raffinements et des profusions de table extraordinaires. On vit se mêler à des recherches d'une délicatesse efféminée, à la musique et aux danses qui accompagnaient les repas, l'usage fréquent des libations copieuses, une ivresse pleine d'emportement.

Les corruptions du luxe lydien devaient dépasser de bien loin encore celles du luxe des Mèdes.

Et pourtant, avouons-le, combien d'arts ingénieux où se rencontre la marque d'une race élégante et fière !

Cette race, elle aussi, avait été héroïque. On avait vu naguère ces Lydiens, énervés maintenant, combattre à cheval intrépidement, armés de lances d'une longueur démesurée. Ces habitudes s'allanguirent peu à peu sous l'influence de raffinements amollissants, de dégradations tout à fait honteuses.

La Lydie dut céder devant l'ascendant militaire de la Perse, qui gardait encore sa vigueur. Peuple justement puni de n'avoir su faire servir qu'à la jouissance tant de ressources heureuses, l'extraordinaire fertilité de son sol, son grand commerce, sa montagne aurifère, le Tmolus, et son fameux Pactole qui entraînait l'or dans son cours ! Au luxe aussi fut employée cette monnaie, dont l'usage remontait chez eux à une époque si ancienne, et dont certaines traditions leur attribuent la découverte. A l'aide de leurs lingots, les Lydiens ache-

tèrent d'autres produits à ces Grecs qui les leur livraient en échange du précieux métal, converti par ceux-ci en statues des dieux.

Une telle contrée semblait prédestinée au luxe et aux plaisirs. Sardes, rebâtie somptueusement sous la domination persique, devint le rendez-vous des délices de l'Asie, la résidence favorite des rois de Perse, lorsqu'ils venaient en Asie Mineure. Les étrangers y affluèrent. Les hôtels affectés à leur usage furent eux-mêmes de magnifiques édifices publics. Cette ville leur offrait les fabrications élégantes, telles que les jouets d'enfants travaillés avec beaucoup d'art, les danses et les amusements d'une cité pleine de mouvement et de gaieté ; elle présentait surtout les grossiers appâts d'une luxure rarement égalée, même en Orient. La débauche était dans toutes les classes favorisée par les ressources infinies que présentait au vice le grand marché d'esclaves, où venaient se recruter les harems de plusieurs grands peuples de l'Asie.

Cette Lydie corrompue eut pourtant son luxe religieux, soit que là aussi il y eût des âmes moins dégradées par les jouissances, soit que les mêmes hommes alliassent aux vices la superstition.

Les offrandes aux dieux furent souvent splendides. Les rois se plurent à leur rendre plus d'une fois hommage sous les formes les plus somptueuses. Alyarte, guéri d'une maladie, consacre à Delphes un cratère d'une très-grande dimension, monté sur un support de fer soudé, qui offrait aux yeux une des plus belles choses qu'on pût voir parmi les monuments de Delphes : c'était l'ou-

vrage de Glaucus de Chio, qui, dit-on, le premier trouva l'art de souder le fer. Les dons offerts aux dieux par Crésus dépassent toute idée. Pour se rendre le dieu de Delphes favorable, il lui immole trois mille animaux de tout genre ! Il fait construire un vaste bûcher, sur lequel il amoncelle des lits couverts de lames d'or et d'argent, un grand nombre de vases d'or, des robes et des tuniques de pourpre, et il y fait mettre le feu. Avec l'immense quantité d'or qu'il recueillit des cendres du bûcher, on fondit des demi-briques d'or au nombre de cent dix-sept, une figure de lion, du poids de dix talents, présents envoyés au temple de Delphes. Crésus y ajoutait deux cratères très-grands, l'un en or, l'autre en argent, des burettes d'argent de forme ronde, une statue de femme en or, haute de trois coudées, image, disaient les gens de Delphes, de la femme qui faisait le pain de Crésus. Les ornements de cou et les ceintures de la reine son épouse furent également consacrés par ce prince.

Hommage intéressé ! L'opulent monarque, qui mesurait ses sacrifices à ses espérances, comptait bien en échange obtenir des dieux la victoire dans cette guerre avec les Perses, qu'un oracle malencontreux lui avait ordonné d'entreprendre. Vaincu, on le vit avec une colère d'enfant vouloir reprendre ces offrandes au dieu ingrat. Le dieu les garda pourtant, et fit dire au roi par son oracle de piquantes paroles. On lui prouvait qu'il manquait de pénétration en interprétant mal un oracle qui pouvait tout juste signifier le contraire de ce qu'il lui avait plu d'y comprendre.

Un homme qui ne rendait d'autres oracles que ceux

de la sagesse, Solon, devait lui parler plus clairement.

O la belle et courageuse opposition faite au luxe du ton le plus tranquille! L'Athénien signifia au roi qui lui montrait ses richesses, qu'il ne le mettait ni au premier, ni au second, ni au troisième rang des hommes heureux. Combien de choses supérieures à ces éblouissants trésors, une vie heureuse et simple dans une honnête famille, un héroïque dévouement filial, une mort glorieuse au service de la patrie!

Le roi dut écouter avec déplaisir ces avis d'une indiscrète sagesse. Il s'en souvint sur le champ de bataille, où il perdait sa puissance et ses trésors.

La Lydie eut ses rivales pourtant dans d'autres cités opulentes. Telles furent Milet, la capitale de la Corée, qui connut d'autres supériorités que la finesse de ses laines; Celænœ, la ville phrygienne, avec ses élégants tissus de poils de brebis, de chèvres, de lapins assez semblables à ceux d'Angora, avec son royal palais, ses magnifiques établissements de tout genre, ses jardins de plaisance et ses *paradis*, parcs aussi superbes que spacieux, où se faisait la grande chasse, et où campaient quelquefois des armées de douze mille hommes.

CHAPITRE VI

LE LUXE DANS L'INDE

I

ANTIQUITÉ DU LUXE INDIEN. — LE LUXE DANS LE RAMAYANA ET LE MAHABBARATA.

Les plus anciens monuments littéraires de l'Inde attestent l'antiquité du luxe sur cette terre. Plus que toute autre contrée orientale, elle en appelait le développement par son climat, la splendeur de ses productions, la beauté de ses mines de diamant, et toute l'organisation sociale qui consacrait par le régime des castes, poussé à ses dernières limites, ces inégalités si propres à créer en haut un développement de faste prodigieux. Le grand poëme indien, le Ramayana, qui date de treize cents ans avant notre ère, renferme sur le luxe les détails les plus abondants et les plus précis.

Voyez, par exemple, cette délicieuse peinture de la métropole des habitants Troglodytes du Deccan, auxquels le poëte, dans son orgueil sacerdotal, affecte de donner le nom de *Singes*. On a pu voir dans cette description

d'une cité fictive une description, par voie d'allusion, de la ville d'Ellora. « Le pieux Lakchmana, étant entré sur l'ordre du Rama dans la redoutable Kiskindhya, contempla les merveilles de cette vaste cité des Troglodytes, ornée d'objets variés, de plantations et de jardins, resplendissante de l'éclat des pierreries et des fleurs bocagères, remplie d'habitations et de palais s'élevant dans leur splendeur sauvage sous de joyeux ombrages, et animée par la présence de nobles *Singes*, fils des Dévas et des Gandharvas, drapés de riches vêtements et de guirlandes sacrées.

« Le long de la rue principale toute parfumée de sandal et d'essences de fleurs variées, Lakchmana vit s'ouvrir d'autres voies bordées d'édifices de formes diverses et pareils à la cime du mont Kaïlaça. Devant lui, dans la rue royale, s'élevaient les temples des dieux, et tout autour de leurs blanches murailles, revêtues d'un ciment éclatant, des chars étaient préparés, de clairs bassins se couvraient de nymphéas azurés, des bosquets étalaient leurs ombrages fleuris, et un cours d'eau des montagnes son cristal murmurant et limpide.

« Non loin de là s'élevaient les nobles et les vastes demeures des magnifiques chefs des Vanaras, demeures semblables à de blancs nuages, ornées de splendides guirlandes, pleines de pierreries et de richesses, et renfermant des trésors plus doux encore, de belles femmes.

« Enfin Lakchmana aperçut le somptueux palais du roi des *Singes*, au difficile accès, environné d'un rempart comme d'une blanche chaîne de montagnes, et semblable à la cour d'*Indra* par ses brillantes coupoles. Des plantes

riches en fruits de toutes saisons l'entouraient; tous ses abords étaient ombragés d'arbres superbes et divins, nés dans les jardins célestes, et don du *Grand Indra;* des *Singes* fiers et terribles gardaient, toujours armés, ses portes d'or bruni; diapré de fleurs, émaillé de pierres fines, il reflétait sur ses vastes parois, luisantes et polies, des flots d'éclatante lumière [1]. »

Voilà une éclatante description, très-poétique, et qu'on sent pourtant exacte, du luxe public, dans le Ramayana. Nous y rencontrons des particularités non moins curieuses sur le luxe privé, que nous compléterons par des emprunts à un autre grand poëme ultérieur, le Mahabbarata.

On peut voir dans ces vastes compositions l'état d'une foule d'industries et de produits qui ont pour objet l'ornementation et la parure. L'usage et le travail artificiel de l'ivoire y sont attestés par de nombreux exemples. Les pendants d'oreilles par exemple et les colliers qui parent les idoles à Éléphanta sont en ivoire travaillé avec art. La soie est indiquée, comme le coton, qu'on trouve d'ailleurs désigné aussi dans les histoires d'Arrien et d'Hérodote. Dans l'Inde, ce ne fut pas seulement un tissu commun qui frappa par sa blancheur les Macédoniens et les Grecs; l'apprêt et la teinture en faisaient une étoffe de luxe. Le Ramayana fait mention de la mousseline du Bengale et de ses beaux cachemires moelleux, aux dessins variés, où la solidité lutte avec l'agrément des couleurs, et qui semblent n'avoir point changé depuis la conquête d'Alexandre, sinon depuis une époque bien antérieure.

[1] *Ramayana*, liv. I. Voy. aussi le livre III pour d'autres détails.

La parure des femmes d'un haut rang présentait la plus exquise élégance jointe à une éblouissante magnificence, qui semble encore se refléter dans un de ces passages empreints de tant de grâce où il est question de la toilette : « Kousaya, Sumitra, la belle Keikeyi et les autres femmes du roi, prêtes à embrasser leurs belles-filles, reçurent la fortunée Sita, la glorieuse Urmila et les deux filles de Kuscha-Dwaja. Toutes ces femmes revêtues d'une soie brillante se rendirent, en s'entretenant d'une manière agréable, dans les temples des dieux pour y sacrifier de l'encens [1]. »

Que d'autres détails expressifs sur les mets et les boissons ! Chez ce peuple si sobre, quelques raffinements pour flatter le goût n'ont rien qui atteigne au grand luxe de table des nations occidentales. Le rajah Vasièhtra offre un régal à l'armée de Wiswha-Mitra : « On donne à chacun tout ce qu'il demande, de la canne à sucre, du miel, du madja (mets fait de riz), du miredja (boisson fermentée de mélasse et d'eau), du vin et d'excellentes liqueurs, et d'autres mets et fruits succulents. » Plusieurs de ces aliments sont offerts dans des vases remplis du suc confit de la canne à sucre.

L'Inde ancienne connut plus d'une espèce de liqueurs fortes et enivrantes ; le plus ordinairement ce sont des liqueurs brûlées faites avec le marc de sucre et du riz broyé, ou celui de la fleur madhuca [2]. Le Ramayana distingue les Suras qui usaient de ces boissons, des Asuras qui se les refusaient. Le vin du pays semble

[1] *Ibid.*
[2] *Manou*, XI.

avoir été le vin de palme; celui qui vient de la vigne, vin de luxe, était emprunté à l'étranger. La plupart des épices étaient produites par l'Inde, qui en faisait un commerce étendu avec les autres pays.

C'est aussi dans cet immense et curieux poëme que l'on peut voir à quel point l'Inde aimait la douce ivresse des odeurs qu'elle mêlait aux solennités religieuses comme aux fêtes profanes. Nulle maison riche qui ne fût remplie de ces pénétrantes essences. Quelle prodigalité d'encens et de fleurs aussi, par exemple, à l'occasion de l'entrée de Barata dans la ville de son grand-père! « Les habitants, après avoir arrosé les rues, les avaient sablées et garnies d'arbustes en fleur rangés avec symétrie. La ville était ornée de guirlandes et de toutes parts s'exhalait l'odeur de l'encens et des parfums les plus précieux [1]. »

La magnificence des demeures n'était pas inférieure à ce luxe de parure.

On rencontre, dans les plus anciens monuments littéraires, de splendides descriptions de palais revêtus de stuc, de maisons de cristal, à Dwarka, et dans d'autres villes antiques.

Un tel luxe est bien antérieur à ces descriptions souvent citées où Quinte-Curce nous montre les colonnes dorées du palais des rois, où rampe une vigne d'or avec des figures d'oiseaux faites d'argent, et le roi lui-même, couché dans une litière d'or garnie de perles qui pendent de tous côtés, et vêtu d'une robe de lin brochée d'or et teinte de pourpre. Aussi haut que l'histoire et

[1] *Ramayana*, liv. III.

la légende permettent de remonter, le luxe se rencontre comme un des côtés les plus saillants de cette civilisation, si imparfaite à considérer l'état des masses, mais si pleine d'éclat extérieur.

II

FORMES ET SOURCES DU LUXE PUBLIC ET PRIVÉ DANS L'INDE.

Le luxe public prit, on vient de le voir, la forme de luxe civil dans l'Inde antique, témoin ses palais et ses monuments de tout genre.

Il prit aussi la forme de luxe public religieux, sous les aspects les plus imposants et les plus variés.

La colossale étendue des temples et la religieuse terreur qui y règne, sont ce qui frappe d'abord l'esprit d'une sorte de stupeur. Mais une ornementation riche et souvent gracieuse y trouve sa place. Les parois y sont fréquemment chargées de couleurs. Les entrées des sanctuaires sont parées de pavillons dans les occasions solennelles. Malgré l'ensemble écrasant, malgré le génie bizarrement grandiose qui semble, par un effort désespéré, avoir voulu enfermer l'immensité panthéistique dans un édifice, un charme exquis se répand sur une foule de détails, et la pierre revêt, au gré d'une imagination rêveuse, les formes les plus fantastiques.

On rencontre, dans des pagodes de la plus haute antiquité, construites quand le brahmanisme était dans toute sa vigueur, des idoles magnifiquement ornées, une profusion de sculptures d'une rare élégance dans les

pyramides placées à l'entrée, et une grande richesse de pilastres. Le porphyre y est pour ainsi dire prodigué.

Tout commentaire pâlit au surplus devant les magnifiques ruines des temples d'Ellora, qui confondent plus que nulle autre ruine, l'imagination humaine. A la vue de ces étonnants édifices, qui paraissent dater d'une époque antérieure à la civilisation brahmanique, le développement des arts plastiques et du luxe public religieux chez les Hindous reçoit la plus éclatante attestation dans la magnificence de ces temples, dans la di versité infinie de leurs détails et la variété minutieuse des découpures.

Le travail des corniches, la richesse des bas-reliefs mythologiques, les statues colossales, les frises chargées d'hommes et d'animaux ; les colonnes lisses ou cannelées, témoignent d'un art décoratif avancé. Un de ces temples, taillé dans le roc vif, au sein de la montagne, temple colossal et d'une seule pièce, offre des soubassements formés d'éléphants qui se montrent de face, serrés les uns contre les autres, fléchissant la tête comme s'ils portaient le poids de tout l'édifice. Rien de plus étrange et de plus beau.

Ajoutez cette suite de bas-reliefs qui représentent des scènes orgiaques se rapportant aux légendes de Çiva, des épisodes guerriers tirés de l'histoire des avatars de Viçnou et de la grande lutte de Rama contre les géants de Ceylan : combats où figurent Hanoumat et ses *singes*, et où les champions sont armés d'arcs et de sabres droits, comme ceux dont on se sert dans cette partie de l'Inde et dans le Goudjerat. Il y a des guerriers portés

sur des éléphants, d'autres sur des chars. Débris qui attestent, comme pour l'Égypte, qu'une belle période d'art a précédé ces temps que l'on considérait comme primitifs, et dont l'antiquité se rapproche au contraire de nous pour faire place à une antiquité antérieure, plus avancée et plus parfaite.

Le commerce était une des sources habituelles de ce luxe privé, dont on a indiqué plus haut les principales formes. Sans doute l'Inde exportait un certain nombre de produits de luxe, parmi lesquels, peut-être, il faut placer d'abord la femme, la belle esclave indienne, la marchandise précieuse entre toutes. L'Inde l'exportait avec de riches bénéfices, quand il ne la gardait pas pour ses rajahs, qui la payaient au poids de l'or. Le roi Djanaka adresse à un prince voisin, parmi d'autres présents, mille femmes esclaves avec de riches colliers. L'Inde exportait aussi son ivoire, ses parfums, ses épices.

Mais l'importation alimentait en grande partie son propre luxe. Le négoce était fort considéré. « Tous les hommes de condition, dit le Ramayana, parmi lesquels se rangent les commerçants, vinrent au-devant du roi avec les chefs du peuple. » La vente n'était guère, au reste, soumise à des règlements moins sévères que l'industrie. Le roi pouvait non-seulement interdire l'exportation et l'importation de tel objet, mais encore s'attribuer le monopole de la vente. C'est du dehors que l'Inde recevait la plus grande quantité des métaux précieux qui figurent si souvent comme présents de noces, et comme ornements des chars, des harnais, pour les éléphants et les chevaux.

La législation de Manou, outre des preuves directes de ce commerce étendu, en fournit d'autres, telles que la permission de prêter l'argent à intérêt et la fixation exacte du taux. Les changeurs étaient connus des Indiens. L'achat des objets de luxe donne lieu enfin à des prescriptions particulières dans le code sacré. Manou recommande aux Veysias de s'informer du prix des pierres précieuses et des perles, des coraux et des tissus.

Et comment le commerce, honoré, ai-je dit, mais tenu à un rang subalterne, comment le commerce de luxe surtout n'aurait-il pas été jusqu'à un certain point la conséquence d'une législation qui décourageait la fabrication au nom de l'esprit religieux dont elle est animée? L'industrie n'est-elle pas impie dans une société qui repose sur l'adoration des forces de l'univers vivant? Asservir la nature n'est-ce pas faire acte de révolte? Ces idées servent de fondement à la condamnation qui exclut les artisans et les laboureurs de la loi religieuse et civile. Écoutons encore le législateur indien : « Quelques personnes approuvent l'agriculture; mais ce genre de vie est blâmé par les sages, *puisque* le bois armé d'un fer tranchant *déchire la terre* et les animaux qu'elle renferme[1]. » L'idée d'attentat, d'expiation nécessaire, est sensible dans ce passage : « Pour avoir coupé des arbres portant fruits, des cépées, des lianes, des plantes grimpantes ou des plantes rampantes en fleurs, on doit répéter cent prières du Rig-Veda[2]. » Le commerce, plus apprécié, et devenu une ressource d'autant plus néces-

[1] Lois de Manou, x.
[2] Lois de Manou, II.

saire que les autres professions laborieuses étaient rendues plus stériles, dut se jeter particulièrement sur ces matières inanimées et précieuses qu'on peut extraire, transporter, sans blesser la nature sensible.

L'influence de la femme dut se faire sentir sur ce luxe plein de richesse et de goût. On a vu, par le Ramayana, l'espèce d'importance dont elle jouissait. Pourtant elle ne passa point dans l'Inde par ces périodes d'émancipation qui eurent une action si considérable sur le développement du luxe en Grèce et à Rome.

Le code de Manou, qui date du septième siècle avant Jésus-Christ, est ordinairement pour la femme dur, humiliant. Le législateur va jusqu'à l'injure. « Les femmes ont en partage, dit-il, l'amour de leurs lits, de leurs siéges et de la parure, la concupiscence, la colère, les mauvais penchants, le désir de faire du mal et la perversité. »

Il recommande qu'elles soient tenues dans une perpétuelle dépendance de père, de mari, même de fils.

Du moins, la famille existe. L'Indien pourra posséder plusieurs concubines, il n'a qu'une seule femme légitime qui gouverne l'intérieur de la maison. L'influence qu'elle sut prendre et les égards accordés à sa faiblesse résultent de plusieurs passages caractéristiques. C'est le sévère Manou lui-même qui écrit ces lignes : « Ne frappez pas la femme même avec une fleur, eût-elle fait cent fautes. » Bien des maximes dans les Védas révèlent le sentiment de la valeur morale attribuée à la femme.

La doctrine bouddhiste répandit plus de douceur dans

les croyances et dans les mœurs. La femme indienne ne fut pas seulement l'esclave d'un maître ou l'ornement d'un harem : elle eut sa place comme mère, comme épouse, et la poésie lui prêta en outre des traits d'une délicatesse éthérée, d'une rêverie pleine de grâce mystérieuse, souvent aussi d'une pureté morale touchante. — « A ton aspect, s'écrie le vieux Valmiki, on rêve de pudeur, de splendeur, de félicité et de gloire ; on pense à Lakchmi, l'épouse de Vichnou, ou à Rati, la riante compagne de l'amour. De ces divinités, laquelle es-tu, ô femme à la séduisante ceinture[1] ? » Le goût dans les choses du luxe et de l'art dut être un des dons de ces organisations si raffinées, et elles portèrent jusqu'à la passion la recherche de la parure. Rien de plus noble et de plus gracieux que les draperies du vêtement antique des Hindoues. Ainsi la femme honnête et respectée, mais belle, séduisante, douée de ce charme fascinateur, proverbial encore aujourd'hui, exerça une réelle influence sur le luxe élégant.

Qui pourra dire quelle part prit, d'un autre côté, sur le développement du luxe de la parure, tout ce monde de bayadères, follement éprises de tout ce qui séduit, flatte, enivre les sens?

Le luxe qui fut, dans la pratique, porté aux derniers excès dans la caste privilégiée, comme chez toutes les nations de l'Orient, ne rencontrait pas moins de sévères barrières dans la loi bouddhiste. La morale religieuse était pure, austère, volontiers ascétique et monacale. Le

[1] *Ramayana*, Aranyada, ch. LV.

Bouddha, dans sa révélation à tant d'égards sublime, proclame la douleur comme la loi de l'humanité. Il l'attribue à nos passions et à nos fautes, il lui assigne comme terme l'anéantissement, en Dieu peut-être (nirvâna), et trace la voie du salut. Il proscrit l'homicide, l'adultère, le mensonge, l'ivresse. Il a en outre des prescriptions spéciales contre les délicatesses sensuelles et les recherches luxueuses. Ainsi, il faut s'abstenir de repas pris hors des heures, s'abstenir de la vue des danses et des représentations théâtrales ; s'abstenir de porter aucune parure et de se parfumer, d'avoir un grand lit, de recevoir de l'or et de l'argent. Sans doute ces prescriptions n'ont pas le caractère obligatoire qui s'attache aux premières ; mais elles sont fortement recommandées et achèvent la perfection de la vie religieuse[1].

III

LE LUXE INDIEN AUX EXPOSITIONS DE L'INDUSTRIE.

Dans ces contrées vouées au culte de l'être, de l'éternel et de l'infini, le temps semble compter pour rien.

Malgré bien des révolutions, le théâtre et l'acteur ont peu changé.

C'est le même luxe comme c'est la même nature. Les mêmes oiseaux, étincelants de mille feux, étalent leurs couleurs aussi brillantes que nuancées. Le pelage des bêtes fauves, égal aux plus superbes tissus, présente au

[1] Voy. Barthélemy Saint-Hilaire : *le Bouddha et le Bouddhisme.*

travail humain la même matière ou le même modèle. Les mêmes forêts gigantesques exhalent ces pénétrants parfums, dont le luxe recueille la quintessence.

Les dons de la race sont les mêmes aussi. C'est toujours la même finesse délicate, souple, d'une infinie dextérité dans l'exécution de vrais chefs-d'œuvre de patience et de goût.

Qui pourrait dire à quelle heure naquit cet art merveilleux de fondre sur un tissu éclatant et nuancé les tons doux et les tons violents dans une ineffable harmonie?

Ainsi les siècles ont succédé aux siècles, des générations de conquérants en ont remplacé d'autres, et l'Inde n'a point changé. Les rajahs de notre temps rappellent les récits que font les historiens sur le faste de Porus et de Taxile. Comme ces rois contemporains d'Alexandre, ils mettent leur luxe dans les armes, les harnais, les ornements d'or ou d'ivoire, le grand nombre des éléphants.

Dans nos expositions de l'industrie, le luxe des rajahs de l'Inde moderne est représenté par ces coupes, ces coffrets, ces armes, ces ustensiles en jade, en améthyste, en cristal de roche, incrustés d'arabesques d'or, de rubis et d'émeraudes, d'une si grande perfection.

C'est le luxe même, à quelques détails près, de ces rajahs d'autrefois, dont les palais, les jardins, les terrasses pouvaient se voir aussi, il y a quelques milliers d'années, peu différents de ceux que la photographie anglaise a placés sous nos yeux.

L'art indien, mis au service d'un luxe de choix, continue à être un art à part par cette admirable fidélité à lui-même et à ses lois primitives. Il n'a point la bizar-

rerie du goût chinois, ni la régularité grecque et romaine, ni la vulgarité moderne. Plein de grâce et de simplicité dans la céramique, il y déploie des courbes ondulées, souples, flexibles comme les allures d'un serpent : et que n'aurait-on pas à dire, si c'était le lieu d'insister, sur ces merveilles légères d'un jet en apparence si facile?

Où est l'art européen qui égale ces tissus diaprés de mille couleurs, ces mousselines brodées d'or, ces écharpes éclatantes du goût le plus exquis, ces tapis de table émaillés de fleurs, et ces mouchoirs d'odalisques, où se retrouvent toutes les nuances que la nature a prodiguées aux ailes du papillon?

L'écrivain coloriste, que j'ai déjà cité à propos de ces merveilles orientales, exprimait ce caractère de l'art indien en des lignes qui semblent rivaliser d'éclat avec ce qu'elles décrivent : « On dirait que le luxe indien a voulu engager une lutte directe avec le soleil, avoir un duel à mort avec la lumière dévorante de son ciel embrasé : il essaye de resplendir d'un éclat égal sous ce déluge de feu ; il réalise les merveilles des contes de fées ; il fait des robes couleur du temps, couleur du soleil, couleur de la lune ; métaux, fleurs, pierreries, reflets, rayons, éclairs, il mélange tout sur sa palette incandescente. Dans un tulle d'argent, il fait palpiter des ailes de cantharides, émeraudes dorées qui semblent voler encore. Avec les élytres des scarabées, il compose des feuillages impossibles à des fleurs de diamants. Il profite du frison fauve de la soie, des nuances d'opale du burgau, des moires splendides de l'or bleu du paon. Il ne dédaigne rien, pas même le clinquant, pourvu qu'il jette son éclair,

pas même le cristal, pourvu qu'il jette son feu. Il faut qu'à tout prix il brille, il étincelle, il reluise, qu'il lance des rayons prismatiques, qu'il soit flamboyant, éblouissant, phosphorescent. Il faut que le soleil s'avoue vaincu [1]. »

Voici, d'une manière plus complète encore, l'hallucination du luxe indien qui passe devant les yeux éblouis. Lahore en offre le résumé brillant comme un rêve oriental des *Mille et une nuits*, réel pourtant comme une photographie [2] : « Lahore noue autour de ses reins une ceinture de tours et de fortifications d'un style moyen âge orientalisé. De ce fond sombre s'élancent, comme des mâts d'ivoire, les minarets des mosquées et les aiguilles fleuries des pagodes en albâtre ou en marbre. Dans les rues étroites fourmille un peuple innombrable, étrange et bariolé comme un rêve ; des formes que l'on croyait disparues avec le moyen âge revivent là dans une splendeur orientale. A chaque instant passent de longues cavalcades de cavaliers sykes, des caravanes de chameaux, des files de chariots dorés traînés par des bœufs bossus. Les frêles balcons étincellent comme des diptyques entr'ouverts, laissant apercevoir, sous des formes humaines, des ruissellements de pierreries et des miroitements de brocart. Les bayadères et les courtisanes, chargées d'anneaux, de bracelets, de pendeloques, de bijoux, de grelots, de paillettes, sourient aux passants et mêlent leurs éclats de rire aux caquets

[1] M. Théophile Gautier, *l'Orient*, à l'Exposition.

[2] Écrit à propos du modèle de Lahore exposé sous une vitrine à l'exposition universelle de Londres.

des poules et des oiseaux suspendus dans des cages. Les éléphants, avec leurs riches housses, passent, élargissent des hanches les rues trop étroites, emportent avec le dos les arcades trop basses ou ruinées. »

Serait-il vrai que notre goût occidental fût en voie d'altérer cette incomparable perfection par de sottes exigences? Des juges experts ont pu saisir plus d'un fâcheux symptôme de cette décadence. Ils ont signalé, pour plusieurs de ces produits exquis, pour ces beaux châles de Lahore et de Cachemire, les regrettables influences de nos commerçants et de nos dessinateurs. Ce serait là un étrange effet de nos progrès si vantés. Corrompre le goût de l'Orient, ternir, fausser cet éclat vit et juste, briser ces harmonies de couleur, dérobées aux jeux de la lumière et aux vivants modèles des oiseaux, des insectes, des fleurs sous le ciel indien, ce serait un crime contre l'art. Présomptueux émancipés, mettons-nous plutôt à l'école de ces beautés si pures. Reproduisons-les, si nous pouvons; sinon, continuons à en jouir en les demandant au commerce; gardons-nous d'y porter la main par les entreprises sacriléges d'un goût mobile, équivoque, qui ne ferait ici, sous prétexte de civilisation, que ramener la barbarie.

CHAPITRE VII

LE LUXE EN CHINE

I

OBSERVATIONS SUR LE DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE DU LUXE DANS L'ANCIENNE CHINE.

Malgré les obscurités qui recouvrent l'histoire de l'ancienne Chine, elle offre assez de points éclaircis par les savants qui y ont consacré leurs patientes recherches pour qu'on puisse s'y orienter. On trouve dans l'histoire de cette civilisation originale, et dans les révolutions dont elle a été le théâtre, la trace fréquente du luxe. Tantôt il se révèle par des industries dignes d'intérêt, tantôt il se manifeste par de redoutables abus. Montesquieu, on l'a vu, fait une grande part à l'influence politique du luxe en Chine, part telle qu'on pourrait même lui reprocher de l'outrer un peu si on met en ligne de compte les autres raisons qui ont amené les révolutions chinoises.

Cette page n'en conserve pas moins toute sa force : « Les trois premières dynasties, dit-il, durèrent assez

longtemps parce qu'elles furent sagement gouvernées, et que l'empire était moins étendu qu'il ne le fut depuis. Mais on peut dire en général que toutes ces dynasties commencèrent assez bien. La vertu, l'attention, la vigilance sont nécessaires à la Chine : elles y étaient dans le commencement des dynasties et elles manquaient à la fin. En effet, il était naturel que des empereurs nourris dans les fatigues de la guerre, qui parvenaient à faire descendre du trône une famille noyée dans les délices, conservassent la vertu qu'ils avaient éprouvée si utile, et craignissent les voluptés qu'ils avaient vues si funestes. Mais, après ces trois ou quatre premiers princes, *la corruption*, *le luxe*, *l'oisiveté*, *les délices* s'emparent des successeurs ; ils s'enferment dans le palais ; leur esprit s'affaiblit, leur vie s'accourcit, la famille décline : les grands s'élèvent, les eunuques s'accréditent, on ne met sur le trône que des enfants ; le palais devient ennemi de l'empire ; un peuple oisif qui l'habite ruine celui qui travaille ; l'empereur est tué ou détruit par un usurpateur, qui fonde une famille, dont le troisième ou quatrième successeur va dans le même palais se renfermer encore. »

Ce qu'il y a de vrai dans ces lignes nous sera montré par l'histoire. La Chine offre les caractères d'une grande monarchie avec le développement de puissance et d'éclat, qui a pour conséquence le déploiement du luxe dans les plus vastes proportions. Mais, malgré le triomphe de l'unité du pouvoir impérial, on y retrouve aussi les traits d'une vaste féodalité qui a passé par des alternatives de grandeur et de décadence. De là un certain nombre de

grandes existences, héréditairement en possession de l'opulence.

Joignez-y une autre source de fortune, les hautes fonctions publiques. Le mérite personnel est une des grandes causes de l'inégalité des conditions en Chine. On y avance par les examens, tellement qu'un homme parti des derniers rangs peut arriver aux premiers. Le savoir constaté suivant certaines règles établies et fixes, un talent marqué dans l'ordre scientifique et littéraire, ou du moins le talent comme l'entendent les Chinois et le mérite poétique tel qu'ils le comprennent, ont très-souvent suffi pour donner un rang élevé et une grande fortune. Cette part faite au mérite personnel remonte aux temps les plus anciens.

Il en est de même de la hiérarchie.

On a une sorte d'almanach impérial et administratif, qui remonte au onzième siècle avant notre ère, et qui fut rédigé, dit-on, par un frère de l'empereur Wou-Vang, fondateur de la dynastie des Tcheou.

Ce curieux document indique les principes dirigeants de l'État et fixe la hiérarchie des classes.

Ces principes, au nombre de huit, sont les suivants : aimer ses proches, respecter les hommes âgés, élever en grade le mérite, confier les affaires aux plus capables, protéger ceux qui servent l'État, honorer les diverses illustrations, connaître les officiers secondaires qui se sont bien conduits, recevoir selon les rites les étrangers qui viennent à la cour.

Quant aux classes, on en compte neuf : les cultivateurs qui produisent les neuf espèces de grains (notamment le millet, l'orge, le blé, le riz) ; les jardiniers ; les

bûcherons ; les pâtres des marais cultivés, qui élèvent les oiseaux et les quadrupèdes ; les artisans qui transforment par leur travail les huit matières brutes (les perles, l'ivoire, le jade, les pierres, les bois, les métaux, les peaux, les plumes); les marchands de boutique et les marchands ambulants ; les femmes légitimes, qui transforment par leur travail la soie et le chanvre; les serviteurs et servantes, y compris les esclaves achetés sur le marché ; enfin les individus sans profession fixe. On voit que les industries de luxe figurent dans cette nomenclature si complète [1].

Les empereurs n'ont pas seulement pris part au développement du luxe par les exemples de leur cour, ils passent pour les inventeurs de plusieurs objets ou produits de luxe, indiqués dans le nombre des inventions de toute nature que la tradition leur attribue. Selon ces listes interminables de découvertes qu'on leur prête, on pourrait croire qu'ils ont absorbé à eux seuls tout le génie de la nation.

Que n'a pas inventé Fo-hi qu'on place trente siècles environ avant Jésus-Christ ! mathématicien, physicien, astronome, il trouve et enseigne l'usage des instruments les plus essentiels à la chasse et à la pêche ; il donne les règles de la musique ; il fait, avec du bois de tong, une lyre ou *kine*, dont les cordes sont d'un tissu précieux ; on lui doit aussi la guitare à trente-six ou à cinquante cordes.

[1] Il est à remarquer que ces classes étaient soumises à des règlements très-rigoureux s'appliquant aux procédés du travail. Si la Chine n'a pas la caste, elle a la corporation réglementée, fermée, comme sous notre ancien régime. Là, tout est fondé sur l'autorité.

L'empereur Yen-ti n'est guère moins fécond en idées nouvelles. Il révèle à ses sujets l'usage de la charrue, la culture du chanvre. Il passe pour leur ouvrir déjà les voies du luxe par la culture du mûrier et l'art de faire des étoffes de soie ; mais ce dernier art est attribué à beaucoup d'autres. Lui aussi perfectionne la lyre qu'il orne de pierres précieuses. Enfin il travaille au luxe public par l'institution de fêtes pompeuses.

Si ces faits se ressentent encore beaucoup de la pure légende, on fait un pas plus marqué dans l'histoire avec Hoang-ti. On place cet empereur environ 2657 ans avant J. C, date peu reculée pour les Chinois.

On aurait beaucoup à faire d'énumérer les services rendus par ce grand empereur à l'agriculture comme aux sciences. Il dessèche les marais. Il établit des lois utiles à l'encouragement de l'industrie ; il réforme le calendrier; il organise l'empire en provinces; il ajoute à l'éclat de la royauté et du culte.

C'est ainsi qu'il institua le diadème qui orne la tête des empereurs, et la robe bleue et jaune qui doit couvrir leur personne. Ayant, dit-on, considéré l'oiseau hoéi et la variété de ses couleurs, ainsi que celle de différentes fleurs, il imagine de faire teindre les vêtements en ces nuances diverses qui devaient marquer la distinction entre les classes.

On prétend qu'il se préoccupa aussi de la beauté des bâtiments et qu'il éleva un temple superbe. Progrès que poursuit son successeur en introduisant des cérémonies nouvelles, et en donnant aux mandarins un costume particulier couvert d'ornements symboliques. Les

mandarins de guerre eurent brodés sur leurs habits un lion, un tigre, un dragon et d'autres animaux féroces. Les mandarins de lettres portèrent sur la poitrine l'image d'un oiseau fabuleux appelé foug-hoang.

On trouve des abus de luxe et de corruption, et déjà de grandes révolutions de palais, dans cette vieille monarchie, précisément à l'époque où la Bible place le déluge. L'antiquité des excès est prouvée elle-même d'abord par les faits tant légendaires qu'historiques qui les attestent, elle l'est aussi par l'ancienneté des prescriptions des moralistes. Combien de preuves d'abus déjà bien invétérés !

Les ouvrages les plus anciens des Chinois contiennent des préceptes et des réflexions sur l'emploi de la richesse. « Puissiez-vous, dit un vieillard à un excellent empereur, Yao, posséder d'immenses richesses, vivre de longues années et avoir un grand nombre d'enfants. — Hélas, répondit Yao, je n'ose accepter vos souhaits, car si l'on a une heureuse postérité, on recueille beaucoup d'inquiétude. Est-on riche, on a de grands soucis. Et si l'on pousse bien loin sa carrière, on a beaucoup de fautes à se reprocher. » A son tour le vieillard répliqua : « Avoir de nombreux enfants et leur confier le soin de l'autorité suprême, c'est se procurer du soulagement ; posséder de grandes richesses et les répandre pour les pauvres est une source de plaisir. » C'est déjà la charité mise en opposition avec tous les mauvais emplois de la fortune.

Traversons toute une période remplie par des princes, tantôt sages et éclairés, tantôt dissolus, les uns héréditaires, les autres élus ou usurpateurs, et nous rencon-

trons un règne où se manifestent pour la première fois d'une manière authentique les excès de luxe dans de vastes proportions.

La pénitence de l'empereur Tching-Thang[1] rappelle celle de David ou encore de certains princes ou seigneurs du moyen âge.

Il se coupe les cheveux et les ongles, se revêt d'un costume de plumes et de poils, et, se faisant conduire au pied d'une montagne, il s'accuse devant le dieu qu'il veut désarmer et dont la colère s'est manifestée par la famine.

Parmi les reproches qu'il se fait, il en est qui regardent l'abus des jouissances et du faste.

Ainsi il s'accuse d'avoir élevé des palais trop superbes et fait continuer des édifices superflus, d'avoir eu un trop grand nombre de femmes, d'avoir poussé trop loin les raffinements de la table.

Les réformes qu'il accomplit tendirent d'ailleurs à introduire, avec plus de moralité, plus de simplicité dans les habitudes.

A côté de grandes vertus, dont les annales de ces vieilles monarchies sont remplies, apparaissent de temps en temps des excès épouvantables, et l'amour des richesses, comme toujours, y tient sa place.

Un de ces empereurs jugea nécessaire de rappeler au désintéressement et à la simplicité les hauts fonctionnaires. « Je ne me servirai jamais, dit-il, de ceux qui cherchent à s'enrichir, mais je distinguerai ceux qui sont

[1] Chou-King.

attentifs à défendre la vie et les biens de mes peuples. »

La Chine a eu ses Néron, ses Héliogabale; tel est Cheou-Sin, dont l'histoire, toute de débauches et de cruautés, se passe onze cents ans avant Jésus-Christ.

Une femme, Ta-Ki, pousse Cheou-Sin dans cette voie infâme. Ta-Ki se plaît à forger des supplices atroces, à inventer des voluptés sans nom, des raffinements de luxe dignes d'une Cléopâtre chinoise. Cheou-Sin éleva un palais de marbre, où Ta-Ki réunit, comme dans un temple voué à la débauche, les jeunes gens des deux sexes. Jour et nuit, les libertins de toutes les classes y avaient accès. On y tenait table ouverte, et l'ivresse y siégeait en permanence. Ces ignobles orgies souvent se terminaient par le meurtre, comme si, toutes les autres soifs étanchées, il n'y avait plus de place que pour la soif du sang. Le soulèvement des grands vassaux mit fin à ce règne infâme. Cheou-Sin, comme Sardanapale, retrouva du courage dans cette lutte suprême, et vaincu comme lui, il mourut à peu près de la même façon, après avoir fait élever un bûcher, où il se précipita, revêtu de ses plus riches habits. Toutes les histoires se répètent.

Avec la dynastie des Tchéou, vous assistez à une succession de bons princes, jusqu'à ce que recommencent à paraître ces voluptueux, livrés à un faste insensé, comme Yeou-Wang, qui étala tous les scandales, se faisant, lui aussi, l'esclave d'une femme pleine de séduction, la belle Pao-Sse. Yeou-Wang fut surpris, assassiné par les Tartares.

Le huitième siècle avant notre ère présente une assez

longue série de rois fainéants, vivant au fond de leur palais dans les jouissances du luxe et de la débauche. C'est dans cet état que Confucius (Khoun-fou-Tseu) trouva l'empire. A travers bien des obstacles, au prix de bien des persécutions, il parvient à le réformer par des prescriptions pleines de sagesse.

Dans ce code de Khoun-fou-Tseu, où se trouvent comprises à la fois la morale et la législation, les règles de la vie privée et de la vie publique, je ne remarquerai que ce qui s'adresse aux abus de la sensualité et aux excès du luxe.

Ce vrai sage, qui paraît avoir été contemporain de Solon et de Pythagore, a sur la simplicité et sur la tempérance des préceptes que ce dernier philosophe n'eût pas désavoués. « Que mon disciple Hoei est sage ! Un peu de riz bouilli fait sa nourriture, une tasse d'eau le désaltère, un coin de la place est son gîte. Homme vulgaire, sa vie te paraît misérable ; mais elle ne lui fait rien perdre de sa gaieté. » (CXI.) — « Je me nourris des mets les plus communs ; mon coude, replié sous ma tête, me sert d'oreiller quand le sommeil me presse ; et je puis assurer que, dans cette vie si dure, le philosophe sait trouver des plaisirs : car la vertu a ses délices au milieu des souffrances[1]. » (CVIII.)

Vous rencontrerez aussi d'autres genres de luxe combattus dans le Chou-King. Il y est dit, par exemple, que l'amour excessif des grandes chasses, la trop forte passion pour le vin, pour la musique déshon-

[1] Pensées morales de Confucius et de divers auteurs chinois (collection Lefèvre).

nête, pour les palais somptueux et pour les murailles ornées de peintures, sont des défauts dont un seul peut perdre un royaume.

L'histoire de la Chine, depuis Confucius jusqu'au moment où s'ouvre notre ère, continuerait à nous montrer, au milieu des invasions des Tartares et des progrès qu'achève de faire la centralisation monarchique, la même succession de monarques adonnés à la sagesse ou livrés à tous ces vices, dont le luxe sans frein est un des plus habituels. La dynastie de Han commence à dégénérer sous le règne de Youan-Ti. Il s'entoure d'une pompe inaccoutumée, et possède dix mille coursiers dans ses écuries et plus de mille femmes dans son harem. Un vertueux lettré ose lui en faire des remontrances et l'engage à ne garder que vingt femmes, en renvoyant le reste chercher des maris. L'empereur prêta l'oreille aux conseils que lui donnait Koung-Yu, mais ce fut pour tomber dans un autre excès en livrant le pouvoir aux ennuques, race abâtardie qui n'a guère cessé d'agiter et de troubler l'empire chinois par ses ambitions et ses intrigues.

L'empire chinois a connu aussi les lois somptuaires. On y voit des ordonnances contre le faste des hauts fonctionnaires exacteurs et dilapidateurs de la fortune publique. Tchang-Ti leur interdit, sous des peines sévères, de se distinguer par leurs habits et leurs équipages.

Les éléments nous manqueraient pour écrire une histoire complète et suivie du luxe chinois à travers la période moderne, et tout ce qu'il nous a été possible d'y

entrevoir conclurait à la répétition, plus ou moins monotone, des observations précédentes, quant aux effets politiques du luxe abusif.

Le bouddhisme, dont nous avons vu les doctrines opposées à ce genre d'excès, put exercer sur la population soumise à son empire, une influence conforme à l'esprit de détachement dont il est rempli, sans changer le fond des mœurs; le spectacle des nations chrétiennes prouve trop que jamais les religions n'ont eu cette puissance d'extirper les abus que le fonds de corruption naturel à l'homme fait perpétuellement renaître.

Quant au protectorat étendu parfois sur les arts, en particulier sur les arts décoratifs, par les empereurs, il ne put que maintenir cette partie brillante du luxe dans une sorte d'immobilité. Il s'inspira d'un goût minutieux, souvent mesquin, et poussa la réglementation jusqu'à l'abus.

L'intérêt porté aux arts par les empereurs, sous une forme originale dans l'exemple suivant, ressort d'un passage curieux de la relation de deux Arabes sur la Chine, au milieu de notre neuvième siècle : « Les Chinois, y lit-on, sont les plus adroits deto us les peuples du monde, en toutes sortes d'arts, et particulièrement dans la peinture, et ils font de leurs mains des ouvrages d'une si grande perfection, que les autres ne peuvent les imiter. Lorsqu'un ouvrier a fait quelque bel ouvrage, il le porte au palais du prince pour demander la récompense qu'il croit mériter par la finesse de son travail. Le prince lui ordonne de laisser son ouvrage à la porte du palais, où il reste un an. Si personne n'y remarque aucun défaut,

l'ouvrier est récompensé, et il est agrégé dans le corps des artisans; mais si l'on y découvre le moindre défaut, on le rejette et il ne reçoit aucune récompense. Il arriva qu'une fois un de leurs ouvriers peignit, sur une étoffe de soie, un épi et un oiseau dessus, avec tant de délicatesse, que ceux qui regardaient l'ouvrage en étaient surpris, tant il exprimait bien le naturel. Cet ouvrage demeura longtemps exposé, lorsqu'un jour un bossu, passant devant le palais, le blâma, et aussitôt fut introduit auprès du prince ou gouverneur de la ville, qui fit en même temps venir l'ouvrier en sa présence. Alors on demanda au bossu quel défaut il trouvait dans cet ouvrage. Il dit : « Tout le monde sait qu'un oiseau ne « s'abat pas sur un épi sans le faire plier. Cependant ce « peintre a représenté l'épi droit, sans le coucher, et il « a peint l'oiseau comme étant perché dessus. C'est en « cela que consiste la faute qu'il a faite. » La remarque fut trouvée conforme à la vérité, et le prince ne donna aucune récompense à l'ouvrier. Ils prétendent, par ce moyen et par d'autres semblables, rendre les ouvriers plus habiles, parce qu'ils les engagent à apporter ainsi un soin extrême à la perfection de leurs ouvrages et à appliquer leur esprit avec plus d'attention à tout ce qui sort de leurs mains. »

Malgré ces remarques louangeuses et cet exemple peu concluant, l'art officiel ou officiellement encouragé ne put que reproduire en les aggravant des procédés rop routiniers. Cet art eut pourtant ses mérites qu'il a gardés comme ses défauts[1]. Nous en dirons un mot

[1] On peut voir comment l'empereur Kang-si, contemporain de Louis XIV,

comme des formes particulières qu'a prises le luxe chinois.

II

CARACTÈRES DU LUXE CHINOIS. — INDUSTRIES DE LUXE ET ARTS DÉCORATIFS.

Une perfection relative et hâtive, qui a devancé tous les peuples et s'est laissé dépasser par eux sur presque tous les points, perfection atteinte seulement dans un certain nombre de fabrications et d'arts secondaires,

encourageait les arts. Des peintres étrangers avaient adopté les procédés de la peinture chinoise, en dépassant les peintres indigènes. Kang-si en combla quelques-uns d'honneurs. Une anecdote, encore fameuse aujourd'hui à Pékin, laisse voir à quel point de vue futile et étroit le talent de ces peintres étrangers était apprécié. L'un d'eux demanda un jour au souverain la faveur d'être admis à faire le portrait de l'impératrice. Kang-si accorda gracieusement la permission, à la condition que l'impératrice ne poserait pas. Le peintre objecta que n'ayant jamais eu l'honneur d'apercevoir la souveraine, il lui semblait impossible de reproduire ses traits. « S'il vous suffit seulement de l'apercevoir, dit l'empereur, placez-vous derrière ce treillis doré, elle va traverser la galerie, regardez bien et tâchez de vous souvenir. » L'impératrice passa en effet, et l'artiste regarda de tous ses yeux ; il se mit aussitôt à l'œuvre, et quelques jours après il présentait le portrait à l'empereur. « Il est d'une ressemblance parfaite, dit Kang-si après l'avoir considéré attentivement ; mais pourquoi avez-vous placé ce petit signe brun sur la joue de mon épouse ? — Je n'ai fait que copier mon illustre modèle, dit le peintre, ce signe embellit la joue de l'impératrice ! — Vous vous trompez, comment n'aurais-je jamais vu ce signe ? — J'ose affirmer qu'il existe. » On fit venir l'impératrice : le grain de beauté existait en effet à la place même où l'artiste l'avait placé dans le portrait. « Vraiment, dit Kang-si, vous êtes le plus grand peintre de l'empire, un seul coup d'œil vous a suffi pour voir ce qui échappait à mes yeux depuis plusieurs années. » Et le peintre européen fut comblé de nouvelles faveurs. — J'emprunte ce récit aux *Notes sur la Chine* publiées par F. Chaulnes, dans le *Journal officiel* (1877).

reste le trait dominant de cet art chinois, dont les produits excitent parfois notre admiration et toujours notre étonnement.

Les lacunes et les défauts sont restés les mêmes, comme les qualités.

Le Chinois d'autrefois et le Chinois d'aujourd'hui se confondent par conséquent dans un même portrait, comme cela doit être chez un peuple qui a fait un culte superstitieux du respect des ancêtres et du passé.

Les autres peuples songent à enrichir, à anoblir leurs enfants.

Le Chinois qui a reçu une distinction anoblit ses aïeux.

Cette disposition à regarder toujours en arrière du côté des morts, et non en avant du côté de ce qui vit ou vivra, peint cette civilisation singulière autant qu'elle en détermine le caractère. On peut dire qu'elle contribue à la pétrifier.

Cette race, qui a su inventer, manque absolument de la faculté d'innover et de perfectionner. On y rencontre le même mélange qu'autrefois de raffinement et de grossièreté dans les usages. On voit les Chinois de nos jours se servir comme leurs pères d'ustensiles grossiers pour manger, et leur cuisine, qui s'est aussi peu modifiée, offre des mets plus singuliers que raffinés; les fameux nids d'oiseaux font partie de temps immémorial du luxe de table des riches. Les habitants de cet immense empire n'ont pas même su perfectionner l'instrument d'échange, que les peuples commerçants ont un si grand intérêt pourtant à amener à toutes les conditions de commodité désirables pour les transactions, la monnaie.

Comment ne pas être émerveillé, en revanche, de la manière dont ils ont utilisé pour le luxe leurs bois précieux, leurs métaux, leurs carrières de marbre, de lapis-lazuli, de cristal et de jaspe?

Leurs arts, si contestables au point de vue du beau, si nuls sous le rapport de l'idéal, arrivent à l'élégant, au joli, à l'exquis parfois, toutes les fois qu'ils ne s'avisent pas, ce dont ils abusent malheureusement, de reproduire la figure humaine.

Là pour eux est l'écueil. Leur tort est de se peindre eux-mêmes incessamment, et de nous envoyer, à travers les mers, leur type répété à l'infini, type plein de finesse, mais ridicule, souriant, maniéré, et surtout contrefait.

Les côtés sérieux de ce génie et de cette race ont presque disparu pour nous devant ces *magots* qui nous poursuivent comme une vision grimaçante avec leurs têtes rondes, leurs larges oreilles, leurs yeux fendus jusqu'aux tempes, leurs gros ventres, leurs gestes propres à exciter le rire.

Cette manie de se peindre naïvement, ou plutôt prétentieusement et en laid, est une des bizarreries de cette race qui semble prendre en tout le contre-pied de ce que font les autres. Les peuples occidentaux se flattent dans les types qu'ils produisent d'eux-mêmes; les Grecs nous ont même laissé d'eux une image idéalisée : les Chinois ont outré leur laideur et se sont complu dans leur propre *caricature*.

Les défauts qui accusent leur art n'accusent pas au surplus leur luxe.

Loin de là : leur supériorité à certains égards, leur

infériorité sur d'autres plus élevés, consiste précisément à ne faire guère servir l'art qu'au luxe. L'esprit positif et terre-à-terre de la race jaune, sans souci du lendemain de la vie, sans regard vers le divin, si ce n'est par rares échappées, sans effort vers tout ce qui élève l'homme au-dessus de la platitude de la vie vulgaire, a fait de l'art lui-même un motif d'ornements et un moyen de commerce ; elle a pu atteindre le fini de l'exécution sans avoir l'idée de la noblesse et de la grandeur.

L'art est réduit ainsi à n'être qu'une industrie de luxe. C'est à ce titre qu'il appelle notre attention.

Il n'y a en Chine, en effet, à proprement parler, que des industries, c'est-à-dire des applications spéciales de l'art; seulement ces industries brillent d'un éclat très-vif, parce que l'art, qu'elles ont absorbé, leur communique la délicatesse, l'élégance, le goût de la richesse et surtout de la décoration. Ce cachet d'art est superficiel, mais incontestable, et fait que les ouvrages de leurs artisans ressemblent parfois à des œuvres d'artistes.

Nulle part l'art céramique, si ce n'est en Grèce, où il se révèle par des caractères bien plus rapprochés de l'art dans ses conditions de liberté et de beauté, n'a été d'une fécondité plus riche et d'un mérite plus exquis.

Le monde entier connaît ces *porcelaines*, dont les Portugais apportèrent, au seizième siècle, des échantillons en Europe, et dont les procédés de fabrication, divulgués trois siècles après par le P. d'Entrecolles, ont été imités d'abord par la France et par la Saxe. La Chine partage avec le Japon cette supériorité d'un art élégant, relevé par la singularité du dessin et l'indestructible

éclat des couleurs, qui a su maintenir sa place en face d'une imitation habile et d'une concurrence ingénieuse.

La porcelaine, cette industrie la plus importante de l'empire chinois, a son siége principal dans la province de Kiang-Si, sa capitale dans Nan-Tchang-Fou au point de vue du commerce, et, sous le rapport de la fabrication, à King-Tee-Tching, ville de plus d'un million d'habitants, où elle est représentée par plus de cinq cents fabriques, et où des milliers de fourneaux, la nuit, donnent, dit-on, à la ville l'aspect d'un immense incendie. Les maisons entassées, les rues étroites, l'activité bruyante de la foule, les tourbillons de fumée et de flamme qui s'élèvent dans les airs, tout rappelle l'aspect à la fois triste et animé de nos cités commerçantes.

« A l'entrée de la nuit, dit un voyageur, on croit voir une ville en feu, ou bien une vaste fournaise qui a plusieurs soupiraux. Là, malgré la cherté des vivres, se pressent des familles indigentes, parce que les moins robustes trouvent de l'emploi. Il n'est pas jusqu'aux aveugles qui n'y gagnent leur vie à broyer des couleurs. Un seul mandarin gouverne cette ruche populeuse, il y maintient un ordre parfait : ce n'est pas le moindre éloge du caractère chinois. »

Qui ne sait que ces produits, si souvent superbes ou charmants, prennent toutes les formes comme ils offrent toutes les dimensions, petites coupes délicates, urnes où sont représentées les scènes de la vie, ustensiles de vaisselle, etc. ?

Assurément la critique peut, sous le rapport de l'art, y signaler des imperfections. Sur ces vases, par exemple

l'homme n'a pas plus d'importance que les fleurs, les arbres, les animaux; il est rendu avec moins d'exactitude, sans aucun souci des principes de dessin. Pour les Chinois, les accessoires sont le principal; les papillons et les fleurs sont leur triomphe. Leurs vases, brillants de couleurs, sont des ornements d'appartements plutôt que de musées. Ils plaisent surtout dans un intérieur éclatant d'or et de lumières, dans des serres remplies de fleurs variées. Il leur faut un entourage animé, ce sont des meubles merveilleux, des meubles qui figurent au premier rang des magnificences de l'industrie.

Notre célèbre sinologue, M. Stanislas Julien, a publié une traduction, fort éclaircie par ses résumés, de documents chinois relatifs à cette céramique si originale, sous le titre : *Histoire et fabrication de la porcelaine.*

Ce chapitre de l'histoire du luxe chinois n'est pas le moins intéressant. Je me bornerai à en extraire quelques particularités saillantes.

La porcelaine ne saurait être placée parmi ces antiquités chinoises qui se perdent dans la nuit des temps. Un Chinois, habitué à ces chronologies qui comptent par milliers de siècles, dirait qu'elle est récente, puisqu'elle date seulement d'environ un siècle, pas tout à fait deux du moins, avant l'ère chrétienne.

Avant cette époque, la Chine ne connaissait que les vases en terre cuite et en bronze. Longtemps les potiers ne cherchèrent que la qualité de la pâte et les teintes les plus heureuses, ignorant encore l'art d'appliquer des couleurs variées, et s'inquiétant surtout de mettre les tons en harmonie avec la couleur du thé.

Le reflet vert qu'il reçoit de la porcelaine bleue, et qui le rend plus agréable, fut ainsi une des causes principales de la préférence donnée souvent à cette dernière couleur.

Au dixième siècle, un empereur, quelques jours après son avénement au trône, fut respectueusement prié d'indiquer le modèle des vases destinés à son service. Il écrivit sur le placet : « Qu'à l'avenir on donne aux porcelaines la teinte azurée du ciel après la pluie, tel qu'il apparaît dans les intervalles des nuages ! » Les artisans créèrent en effet une pâte qui demeura célèbre : « elle était bleue comme le ciel, brillante comme un miroir, mince comme du papier, sonore comme un instrument de musique, d'un lustre et d'une finesse charmante. » Parfois une légère craquelure en rehaussait le mérite. La beauté de cette porcelaine désespéra les imitateurs : on l'appela toujours *le bleu du ciel après la pluie*, et lorsque après l'an 1368 on eut cessé d'en fabriquer, les amateurs en recherchèrent les moindres fragments pour orner leur bonnet ou leur chapelet. La pâte blanche fut probablement la première en honneur. Déjà l'on cherchait des parois minces, sonores, transparentes.

Notons rapidement les divers perfectionnements. Quand la qualité de la pâte eut atteint une perfection notable, les ouvriers chinois essayèrent de décorer la surface. Les tasses et les écuelles du pays de Tsin étaient toujours d'un blanc pur, mais elles offraient en même temps des poissons en relief ou des veines imitant les rides de l'eau ; d'autres étaient ornées de dessins qui ressemblaient à de fins rubans et parfois à des pattes de

crabe. On admirait surtout les porcelaines qui portaient des traces de larmes.

Les progrès de la porcelaine blanche ne nuisirent pas d'ailleurs aux progrès de la porcelaine de couleur. Rien ne fut épargné pour obtenir les tons les plus splendides. On réduisit les cornalines en poudre : on paya aux Occidentaux leur bleu de cobalt deux fois son pesant d'or. Chaque variété de couleur eut un nom qui en rehaussait la noblesse. Au blanc de clair de lune correspondit le rouge de soleil avant la pluie. Le noir semé de perles jaunes fut le privilége de la fabrique de Kien; celle de Kiun fut le secret de l'émail brun comme de l'encre.

De bonne heure on décora les vases : on y peignit surtout des fleurs bleues.

Les fleurs jouent un grand rôle dans la vie des Chinois. Elles sont une réelle partie de leur luxe. Elles sont, avec le vin extrait du riz, leur principale source de jouissances. Elles inspirent leurs poëtes. Leurs comparaisons les plus brillantes sont empruntées aux jardins. La jeune fille est une fleur de pêcher, ses sourcils ressemblent à la feuille du saule printanier, un homme éloquent est la marguerite des haies; on prédit à un jeune lettré qu'il deviendra une plante des jardins académiques, c'est-à-dire un académicien.

Goût touchant, qui dénote une certaine douceur, quand il ne tombe pas dans la puérilité prétentieuse.

Voilà pourquoi les Chinois ont à une époque si ancienne songé tout de suite à couvrir leurs porcelaines d'une profusion de fleurs inventées et même fantastiques.

Les historiens ne citent aucune œuvre distinguée dans ce genre avant la dynastie des Song, qui régna de l'an 960 à l'an 1279. Dès lors les fabriques célèbres surent non-seulement peindre les fleurs, mais les mouler, les graver en creux, les ciseler en relief. Les figures humaines, les scènes de la vie familière, les animaux, les monstres surtout, commencèrent à se mêler au règne végétal.

C'est sous cette dynastie des Song que s'accomplissent les principaux progrès de l'art céramique qui, du dixième au treizième siècle, occupe des fabriques multipliées, et nomme des artistes illustres, comme les frères Tchang. Ensuite le mouvement se ralentit : ce qui s'explique par la domination des Mongols.

Mais, dès le dernier quart du quatorzième siècle, cette brillante industrie se réveille et trouve sous la dynastie des Ming le plus haut degré de perfection qu'elle ait jamais atteint. Cette période d'éclat s'étend de la fin du quatorzième siècle jusqu'aux premières années du dix-septième. Les antiquaires reconnaissent les produits de chacun de ces siècles à des signes distinctifs qui sont comme autant de marques de fabrique, telle que la présence ou la forme de telle plante ou de tel animal.

La porcelaine malheureusement devient immorale au commencement du dix-septième siècle, ayant eu pour protecteur un empereur ami des sujets licencieux. Les nombreux échantillons qui subsistent de cette mode, après avoir inondé le marché, représentent le plus souvent un magot entre deux belles. Nous ne parlons pas de représentations tout à fait honteuses. On est loin des

représentations innocentes du quinzième siècle, tels que grillons belliqueux qui ornent les coupes, les poules avec leurs poussins, peints sur des jarres et sur des tasses à boire.

Les symptômes de décadence éclatent, à vrai dire, dès la fin du seizième siècle, qui voit naître de patientes contrefaçons et se tourne déjà vers l'imitation du passé. Des faussaires vendaient du neuf pour du vieux. L'art se faisait copiste et plagiaire. Sans doute cette décadence qui allait s'accroître tenait à plusieurs causes. Il n'est que trop vrai d'ailleurs que l'inspiration n'a qu'un temps.

Mais la protection impériale avec ses règlements étroits et minutieux paraît avoir eu sa part dans cette décadence.

La manufacture impériale deKing-Tee-Tchin contribua à éteindre toute initiative en assignant à chacun sa tâche, son genre, et à tous des modèles à suivre. La perfection de l'exécution s'est en grande partie maintenue depuis lors. L'originalité ne se rencontre que dans certains détails,

Là aussi pourtant le génie industriel de la Chine doit veiller à ne pas se laisser gâter par l'idée de satisfaire aux fantaisies du goût étranger en travaillant pour l'exportation. Du moins ne devrait-il tenir compte de ce goût que dans ses légitimes exigences. On a raison de lui demander un dessin plus correct. On peut vouloir un certain degré de vraisemblance qui se rapproche plus de la nature et s'éloigne davantage des conventions bizarres.

Si la porcelaine chinoise continue à jeter dans le monde de brillantes et séduisantes productions, le meu-

ble chinois tient aussi dans l'industrie de luxe une place originale et qui s'est heureusement soutenue. « Que les Chinois se soient montrés habiles dans le travail du bois, il n'y a rien d'extraordinaire, remarque un historien du mobilier, puisque c'est la base de leurs constructions publiques : les portiques, l'entrée des palais et des temples, le sanctuaire des divinités, tout est en bois, et c'est par l'abondance de l'or, par les couleurs consacrées que se distinguent et se classent selon leur rang ces monuments fragiles. Quant aux meubles, ils sont taillés, le plus souvent, dans les bois les plus durs, celui qu'on nomme par excellence bois de fer, bois d'aigle, et celui de teck ; les espèces les plus tendres, le cèdre, les santals, le bambou, ne se montrent que rarement en petites pièces et parfois en appliques. »

Le même écrivain mentionne, parmi les morceaux capitaux de cet art de luxe, les cloisons mobiles, destinées à séparer les appartements, et dont la partie inférieure, pleine et sculptée en relief de sujets sacrés et historiques, est surmontée d'une galerie à jour, découpée avec la plus charmante fantaisie. Il cite aussi un genre de meuble très-compliqué chez les Chinois, le lit. Dans le plus grand nombre de cas, la charpente à jour est un grand cercle maintenu par des découpures et orné parfois de cadres renfermant des peintures sur soie. Tel de ces lits devient une véritable chambre à coucher. Le lit, à ouverture circulaire, est précédé d'un avant-corps pouvant se fermer par une porte à coulisse et qui contient un siége, et, en face, une petite table surmontée d'une glace, permettant de procéder à couvert à la toilette de nuit.

On a remarqué aussi à nos expositions les siéges servant à l'usage et à la décoration chez les Chinois. Nous les trouvons décrits dans le même ouvrage : « Les uns arrondis comme nos fauteuils de bureau et à bras terminés par des dragons contournés, sont de véritables trônes, ceux peints en rouge sont réservés pour l'empereur ; ceux où le bois se montre cru peuvent être occupés par les hauts dignitaires donnant audience. Les autres, à dossiers carrés, à bois sculptés, sont garnis, au fond, et sur le siége, de pierres choisies avec des accidents naturels simulant un paysage montueux.

« Des tabourets de support circulaire et triangulaire, des tables et des étagères complètent ce genre de mobilier, avec de grands écrans, des tableaux renfermant des sentences ou des emblèmes, souvent en relief sur fond de laque. Ces meubles sont habituellement en bois noir ou rouge très-dur. Les lits, cloisons, *paravents*, en un mot les fabrications courantes de Ning-po (centre spécial de la fabrication des meubles au siècle dernier, que les Taï-paing révoltés ont détruit depuis) sont en bois jaune incrusté d'ivoire, ou en bois brun à décor incrusté de pako jaune[1]. »

Considère-t-on l'appropriation de ce luxe spécial au goût européen ? Plusieurs de ces espèces de meubles apportent un appoint de bon goût et de richesse à nos appartements somptueux. Rien ne convient mieux pour supporter un beau vase rempli de fleurs que ces tabourets en bois de fer ou en laque rouge. Mais comment

[1] Jacquemart, *Histoire du mobilier.*

ne pas proscrire ces siéges et ces canapés exécutés sur des modèles européens, et qu'une ornementation hybride, hérissée de reliefs intempestifs, rend aussi désagréables à l'œil qu'incommodes pour l'usage?

La peinture, ce grand art qui a produit dans le monde occidental tant de chefs-d'œuvre en possession d'élever la pensée et de charmer les yeux, est éminemment décorative aussi chez les Chinois et se réduit à peu près aux proportions d'une industrie de luxe. Le premier principe de l'art pittoresque en Chine est celui-ci : « Il faut représenter les objets tels qu'ils sont, et non pas tels qu'ils paraissent être. »

C'est en vertu de ce principe, et non pas, comme on le croit d'ordinaire, par simple ignorance, que le clair-obscur, les raccourcis, la perspective, sont bannis des œuvres chinoises.

La peinture est ainsi réduite à un simple coloriage, et n'est presque plus un art. Le peintre chinois est plutôt un marchand qu'un artiste; le rez-de-chaussée de la maison qu'il habite est la boutique où l'on débite les œuvres fabriquées chez lui ; au premier étage, de jeunes rapins, déjà habiles, travaillent continuellement pour le compte du maître, dont l'atelier est situé au dernier étage de la maison.

Il n'existe rien d'analogue à notre peinture à l'huile. La peinture à l'eau ou à la colle est seule employée par les Chinois ; elle est exécutée sur soie, sur vélin, le plus souvent sur cette matière fragile que nous nommons papier de riz. On n'a pas à indiquer ici les procédés tout routiniers et pourtant assez ingénieux de cette peinture,

qui ont pour but principal de faire vite, et de satisfaire à la commande ou de provoquer les amateurs, jaloux d'orner leurs appartements de ces œuvres brillantées et d'un caractère souvent anecdotique.

Le plus souvent ces jeunes peintres exécutent une série d'aquarelles qui forment un bel album relié en damas de soie, et racontent les phases de la vie d'un mandarin, d'une courtisane, d'un artisan, d'un criminel. « Nous en avons feuilleté plusieurs, écrit un témoin dont nous avons cité les notes instructives, qui nous ont fait assister à des scènes de la vie officielle, privée ou champêtre. On y voyait des jeunes filles invraisemblables récolter les délicates feuilles de thé du bout de leurs doigts fins comme des griffes d'oiseau, des dignitaires passer avec leur cortége, des condamnés marcher au supplice, des fumeurs d'opium descendre peu à peu de la fortune et du bonheur au dernier degré de l'abrutissement et de la misère.

« Souvent aussi ce sont des sujets mystiques qui se développent sur les feuillets soyeux de l'album; nous nous souvenons d'on ne sait quel voyage mystérieux vers un génie supérieur, accompli par des philosophes, dans l'illustration duquel l'artiste chinois s'était laissé aller à toute la fantaisie, à toute l'indépendance de son imagination. A la première page, les sages, vêtus de soie et d'or, le visage épanoui et hérissé de poils blancs, étaient assis dans un char couleur de feu traîné par un buffle vert; de jeunes serviteurs qui tenaient à la main des feuilles de nénuphar, guidaient l'attelage à travers un paysage orné de rochers roses et de saules argentés,

avec des gestes gracieux et maniérés. D'autres personnages indiquent la route à suivre. A la page suivante, les philosophes renonçant à leur retraite terrestre, étaient montés sur des paons aux plumes brillantes, les mains chargées de branches fleuries. Ils prenaient une voie aérienne. Plus loin, ils se reposent au milieu des nuages dans un palais de vapeur ; en attendant l'heure de repartir, ils se donnent le plaisir de la musique, grattant des pipas, frappant des tambours, soufflant dans des flûtes, avec des mines béates et des yeux ravis. Cependant, enfourchant des chameaux roses, ornés au front d'une longue corne tortillée, des renards blancs et des buffles aux formes absurdes, les voyageurs se remettent en route, traversant des plaines d'azur bordées de montagnes nuageuses et de lacs limpides, ils arrivaient bientôt au milieu d'une grande forêt. Là, ils s'arrêtaient de nouveau, les uns préparant le thé, tandis que les autres assis à l'ombre jouaient aux échecs d'un air profondément malicieux ; enfin accroupis sur des hiboux et sur des cigognes, ils atteignaient le but de leur voyage et pouvaient contempler le grand génie qui trône au-dessus des hommes, assis, les jambes croisées entre les ailes d'une large chauve-souris. Les philosophes très-satisfaits demeuraient en extase au milieu des nuées. Au reste, cet album a été composé par un artiste célèbre sur les rives du fleuve Blanc, et il est impossible de voir un coloris plus délicat, une plus exquise finesse dans le trait ; il semble que tandis qu'il dessinait les mille plis du visage de ses philosophes, le peintre s'appliquait à surpasser en ténuité les plus minces fils d'une toile d'arai-

gnée suspendue entre deux branches de pêcher, sous sa fenêtre. »

Ce caractère tout décoratif se retrouve dans leurs broderies d'un prodigieux fini, qui reproduisent, avec un coloris si vif, les oiseaux et les paysages de la Chine, dans leurs éventails, leurs écrans, leur tabletterie, dans leurs sculptures en ivoire, en nacre, en écaille.

Le mobilier du *palais d'été*, réuni dans une salle du château de Fontainebleau, où il a été transporté, après avoir été enlevé à la résidence de l'empereur de la Chine, lors de la dernière expédition, donne la vision de ce luxe avec ce qu'il a d'éclatant, de piquant, d'étrange, de varié et d'uniforme à la fois.

C'est le résumé de la Chine dans ce que toute cette vieille civilisation, jeune et vieille sans avoir mûri, peut faire passer sous l'œil humain de chefs-d'œuvre de patience, d'ingénieux objets, de séduisantes couleurs, de sérieuses frivolités et de meubles utiles aussi, dont l'ornementation présente un caractère toujours en contraste avec nos habitudes européennes.

Est-ce à dire que le luxe européen ne doive rien à cette mère de tant d'inventions?

On ne doute plus guère que la Chine n'ait été la véritable patrie de la soie : circonstance ignorée des anciens qui ne connaissaient guère cette région.

Les auteurs latins, surtout les poëtes, ont fait honneur de la soie à l'Inde, ou au pays des Sères, et lui ont donné un nom emprunté à cette dernière contrée.

Le savant Heeren se demande, dans son Histoire du commerce des anciens peuples, si c'est avec exactitude que

le mot de soie est appliqué aux étoffes et aux rideaux du temple de Jérusalem, et constate que le premier écrivain grec qui ait parlé du ver à soie est Aristote dans son Histoire naturelle. Heeren admet toutefois que la soie faisait le fond des riches vêtements des Mèdes qui furent adoptés par les Perses. Il paraît prouvé que la soie fut antérieure au ver qui la produit, et que ce ver lui-même, avant d'être réduit à la domesticité qui devait multiplier et améliorer ses produits, fournissait déjà à l'état sauvage une soie qu'on pouvait utiliser, et qu'on utilisait probablement. Pline parle de chenilles dont les cocons, gros comme des œufs, se recueillaient dans les branches du cyprès, du térébinthe, du frêne et du chêne, et que les habitants de Cos dévidaient et filaient à leur usage.

Or le ver à soie sauvage se trouve encore en Chine sur une espèce de poivrier. Il est de même avéré que l'on constate en Chine la culture du mûrier et du ver, ainsi que la filature et le tissage du cocon, dès une antiquité fort reculée. Il ne s'agit plus seulement de la soie produite par le ver sauvage, dans ces temps à demi fabuleux, où les empereurs du Céleste Empire avaient, dit-on, des têtes de tigre, des corps de dragon et des cornes de bœuf; il s'agit très-réellement du ver tel que nous le possédons.

C'est à une impératrice nommée Siling-Chi, laquelle vivait 2650 ans avant notre ère, qu'on attribue ces trois inventions d'une égale importance, l'art d'élever les vers en domesticité, celui de dévider les cocons, et la confection des étoffes de soie.

Les Chinois traitèrent l'auteur de cette découverte

comme les Grecs traitèrent eux-mêmes leurs grands inventeurs, ils l'honorèrent d'un culte public, sous le nom de Sien-Thsan, mots qui, d'après M. Stanislas Julien, signifient : la première qui ait élevé des vers à soie.

De nos jours encore, les impératrices chinoises, suivies de toutes leurs dames d'honneur, offrent à un jour déterminé des sacrifices solennels à Sien-Thsan. Elles s'imposent comme une obligation d'élever des vers à soie.

Les Chinois devaient donner d'autres preuves de l'importance qu'ils attachent à la possession exclusive de ce produit et de ce commerce de luxe. Les graines de mûrier et de ver à soie ont été, par des règlements particuliers, frappés, dès la plus haute antiquité, de prohibition à la sortie. La terrible sanction de cette défense était la peine de mort. Le secret du lieu de provenance, comme des moyens de production de ces merveilleuses étoffes, fut gardé pendant des siècles; il ne fut enfin divulgué que grâce à un acte d'ingénieuse contrebande, qui eut pour cause la coquetterie d'une jeune princesse, fille d'un empereur de la Chine. Fiancée à un roi du Khotan, pays où le mûrier et le ver à soie ne se trouvent point, et ne pouvant se résoudre à se passer de ces belles étoffes, elle cacha dans ses cheveux les graines de l'arbre et du papillon. Les gardes n'osèrent point porter la main sur la tête d'une petite fille du Ciel, et les graines passèrent.

On sait comment le mûrier et le ver à soie ne devaient pénétrer en Europe qu'en 552, sous Justinien, à l'aide d'une autre fraude non moins habile, par l'intermédiaire de deux religieux de l'ordre de Saint-Basile; ils remplirent de la précieuse graine l'intérieur creusé de leurs

bâtons, et en firent hommage à l'empereur byzantin. Ce monarque avisé, au lieu d'imiter les potentats asiatiques, s'appliqua à propager la nouvelle industrie.

III

LE LUXE DANS QUELQUES USAGES CHINOIS.

Le luxe des Chinois chez eux prête encore à quelques traits dont leurs exportations ne sauraient donner l'idée. Cette peinture offre un singulier mélange de raffinements et d'usages grossiers, parfois immoraux, mais tout n'est pas à y blâmer. Il y a par exemple un goût très-répandu de curiosités chez les riches qui n'implique pas nécessairement la corruption. On peut même trouver un certain parfum de morale honnête et de famille dans ce goût d'un intérieur orné, d'une hospitalité rendue plus agréable par le soin de l'ameublement.

De temps immémorial, ce qu'il y a là de bon et de salutaire peut être attribué à l'influence de la femme chinoise dans l'intérieur de la maison.

On a fait des peintures très-peu séduisantes du ménage chinois. Le P. Huc, dans son livre sur l'empire chinois, en dit beaucoup de mal. « Sans parler, dit-il, des nombreuses causes de jalousie et de discorde qui doivent naître de la présence de plusieurs femmes secondaires dans une même maison, on comprend que ce serait un bien grand hasard si les deux époux, qui ne se sont connus en aucune manière avant le mariage, pouvaient se convenir. Les antipathies de caractère ne tardent pas

à se manifester, et peu à peu naissent les répulsions invincibles et les haines profondes. De là des querelles perpétuelles, des rixes et souvent des batailles sanglantes. »

Sans contester la part de vérité de ce tableau, on ne peut croire qu'il s'applique au plus grand nombre des ménages; il ne saurait prévaloir contre d'autres témoignages qui montrent en Chine l'existence et le sentiment de la famille, et le respect de la maîtresse de la maison.

C'est un trait fréquent du ménage chinois de tous les temps.

On a remarqué comme un des caractères habituels de la femme chinoise la vigilance minutieuse, l'économie, la patience, le soin intérieur et le goût de l'ornementation.

Nous pouvons donc dire, malgré tout, qu'en Chine la vie de famille a toujours eu un sens très-sérieux, en dépit de la polygamie.

On ne saurait de même nous objecter l'infanticide, puisque nous ne parlons ici que de la classe aisée ou riche.

On y voit la femme tenir sa place avec honneur et dignité. Elle est même fort souvent lettrée, et d'une culture d'esprit qui lui permet de juger les œuvres de la poésie. Le roman chinois rend témoignage de l'importance mondaine accordée à la femme dans cette société aiguisée et subtile, qui porte l'étiquette jusqu'aux exigences les plus tyranniques, société on ne peut plus civilisée à la surface, bien qu'elle cache trop souvent la

ruse chez les grands et la bassesse unie à la cruauté dans les masses.

Dans quel roman français la femme paraît-elle environnée de plus d'hommages, recherchée avec plus d'assiduité et de respect tout ensemble, par un fiancé poétiquement amoureux, que dans le roman des *Deux Cousines?*

Les fiançailles et les noces renferment cette part de luxe qu'on rencontre en de telles cérémonies chez toutes les nations, mais on la trouve ici sous les formes toutes particulières qui ne conviennent qu'à ce pays.

Il faut même avouer que tout n'est pas objet de luxe dans ces menus cadeaux qu'échangent les jeunes gens qui ne sont pas encore tout à fait engagés. A côté des fruits et des pâtisseries figurent en effet les cochons de lait et d'autres objets qui ont aussi peu d'élégance.

Lorsque les fiançailles sont définitivement conclues par une somme d'argent que les parents du jeune homme envoient à ceux de la jeune fille, la fiancée à son tour adresse à son futur époux l'inventaire de tout ce qu'elle possède : trousseaux, bijoux, meubles, objets d'art ; elle lui fait aussi parvenir un charmant petit soulier parfumé de musc, brodé d'or et de pierreries, si mignon que, selon le langage poétique de la galanterie, « on pourrait le cacher dans le calice d'un lotus. » Ce premier gage d'amour, le fiancé va le suspendre à son cou par un cordon de soie ; il le regardera souvent, en respirera le parfum, et de doux rêves lui montreront celle qu'il adore sans la connaître belle comme Ngeou-Chan, la plus belle des héroïnes chinoises. Il enverra alors à sa

bien-aimée cinq pièces de satin de couleurs diverses : bleu, blanc, vert, pourpre, jaune.

La toilette de la jeune fiancée, le jour du mariage, est aussi un des épisodes de ce luxe des noces porté si loin dans la riche société chinoise.

On entoure d'abord de bandelettes noires les petits pieds de la fiancée, puis on lui met des souliers de satin rouge sur lesquels deux phénix sont brodés en perles de couleur ; puis, par-dessus un large pantalon de soie blanche, on lui fait endosser la robe de satin cramoisi ornée devant et derrière d'un phénix d'or, emblème de la femme. Pour la première fois, les longues nattes pendantes qui forment la coiffure des jeunes filles sont relevées et roulées au-dessus des oreilles ; deux espèces de sceptres en jade sculpté, que l'on fixe de chaque côté de la tête, retiennent les nattes ; ces sceptres, qui sont toujours par paires et se nomment *jouï*, symbolisent la sympathie. Quelquefois on ajoute à cette coiffure un filet d'or et de perles, dont la frange retombe sur le visage et le cache.

Arrive le moment du départ, qui ne s'accomplit ni sans larmes ni sans derniers saluts au père et à la mère, et seulement quand les sons de la musique du cortége nuptial se sont fait entendre trois fois devant la maison. Au dernier signal, la jeune fille frappe plusieurs fois le sol de son front. Lorsqu'elle se relève, on lui met dans la main gauche une pomme, dans la main droite un flacon rempli de graines de céréales, de perles d'or et d'argent, puis on lui jette sur la tête un voile de soie rouge qui l'enveloppe entièrement. Alors, le frère aîné

de la jeune fille ou, à défaut de frère, un proche parent entre dans la chambre et saisit vivement la fiancée, qui se débat et pousse des cris de désespoir. Une magnifique chaise à porteurs en satin pourpre, brodée de fleurs multicolores, et surmontée d'un phénix aux ailes ouvertes, reçoit la jeune fille, qui y est hermétiquement enfermée.

Le cortége se met en route; un homme armé d'un fouet qui sert à écarter les curieux marche devant la chaise de la mariée. Derrière le palanquin viennent les musiciens rangés sur deux files; entre les deux, des hommes ornés d'écharpes rouges portent le trousseau de la fiancée, étalé sur des tables de laque, puis les meubles, la vaisselle, les brûle-parfums de bronze et une foule de coffres magnifiques, le plus souvent vides et loués pour la circonstance.

Un jeune garçon s'avance ensuite tenant un panier dans lequel sont enfermés deux canards qui servent d'emblème à l'amour conjugal; puis, les invités, à cheval, en voiture ou en chaises à porteurs, défilent, et le cortége est terminé par un grand nombre d'hommes portant des lanternes et des bannières de soie.

Lorsque l'on arrive devant la maison de l'époux, trois bombes d'artifices éclatent et des fusées s'élèvent; alors le fiancé, vêtu d'une robe de satin bleu et d'une tunique de satin noir, paré de tous les insignes de son grade s'il est mandarin, sort de la maison et vient frapper au palanquin : à la troisième fois seulement la mariée lui ouvre. Les quatre jeunes filles qui l'ont assistée pendant toute cette journée l'aident à descendre

et à marcher sur le tapis de soie rouge qui s'étend de la rue jusqu'à la chambre nuptiale. Au moment où l'épousée entre dans la maison, une des intermédiaires plonge sa main dans un boisseau rempli de cinq espèces de graines, et lui en jette une poignée au visage : cela est un préservatif contre les malheurs. Au seuil de la chambre parfumée, une selle de cheval élégamment brodée est placée en travers de la porte. La fiancée doit l'enjamber, et jeter en même temps dans la chambre la pomme qu'elle tient à la main. Cette singulière cérémonie est un jeu de mots chinois en action. La fiancée trouve la tranquillité et apporte la paix dans la maison.

Elle apporte aussi le bon ordre et l'abondance symbolisés par le flacon précieux qu'elle tient à la main. On fait asseoir les jeunes époux sur un double divan séparé par une table qui occupe le fond de la salle, et tous les invités entrent dans la chambre. C'est l'instant solennel : le fiancé va enfin voir le visage de celle à qui il consacre sa vie; il écarte d'un coup de son éventail le voile qui la cachait à tous les yeux, et elle voit aussi pour la première fois l'homme qu'elle doit aimer toujours.

On aperçoit assez la part du luxe dans plusieurs de ces cérémonies, sans que nous ayons besoin d'y insister davantage.

Les cérémonies religieuses du mariage s'accomplissent avec simplicité; elles consistent en prières adressées au ciel et à la terre, aux âmes des ancêtres, au génie du foyer. Le luxe et la somptuosité règnent dans les festins qui terminent la journée.

On trouve dans le peuple un mauvais luxe aussi qui

consiste, comme chez nous, dans les consommations intempérantes, source de dépenses, superflu funeste.

L'abus de l'opium, comme chacun sait, en est une des formes, comme chez nous la consommation de l'alcool.

Si nos *cafés-chantants* n'offrent pas toujours une distraction fort morale et de très-bon goût à l'ouvrier et au petit bourgeois, le Chinois en trouve un pire équivalent dans ces *bateaux de fleurs* qui supportent une maison en bois.

Cette maison, peinte et dorée, ornée de fleurs qui apparaissent aux croisées sur la terrasse, est peuplée de femmes de mauvaise vie qui jouent de divers instruments de musique et font retentir l'air de leurs chants. Rien, à Pékin, n'est plus fréquenté que ces mauvais lieux, et les voyageurs attestent que des hommes mariés ne rougissent pas d'y passer des journées entières.

La corruption des villes est partout la même; mais il en est où elle se manifeste avec plus de cynisme et sous des formes plus révoltantes.

Nous dirons enfin un mot de ce genre de luxe public qui a pour principale expression les fêtes.

Elles ne sont nulle part plus multipliées qu'en Chine, où tout est minutieusement déterminé par le génie réglementaire qui est un des signes essentiels de la race.

Tout est officiel, les plaisirs même, dans ce pays classique de l'officiel.

Le *Livre des Statuts* a toute une partie consacrée au culte et aux fêtes nationales.

Ce culte s'adresse à une multitude de *génies* personnifiant la terre, les nuages, le tonnerre, la pluie, les

vents, etc. Il doit, en conséquence, abonder en cérémonies comme en édifices divers.

Les temples sont très-multipliés en effet : la plupart sont sans somptuosité. On trouve pourtant à Pékin quelques temples magnifiques, comme celui du Ciel et de la Terre.

Un peuple asservi à tous les rites antiques doit avoir des solennités éclatantes, et elles le seront d'autant plus même que l'État imprime son sceau à toutes choses. On a souvent parlé des fêtes destinées à honorer l'agriculture. La fête du printemps et la fête des moissons sont des cérémonies où se mêlent une certaine grâce et quelque grandeur. Elles ont pourtant ce caractère artificiel qu'on retrouve dans toutes les conceptions du peuple chinois. Partout, au même jour, à la même heure, dans toutes les bourgades de l'empire, se joue la même scène. On promène un buffle en terre cuite et aux cornes dorées, que suit et frappe sans cesse d'une verge, comme pour le faire avancer, un enfant ayant un pied chaussé et l'autre nu. Les comédiens, les masques abondent, formant cortége. Il est vraiment heureux qu'on retrouve la nature quelque part dans cette fête du printemps. Elle se montre sous l'aspect des laboureurs qui portent leurs instruments de travail et de naissantes productions du sol.

Plus pompeuses et plus multipliées sont les solennités qui se rattachent à la fête des moissons. Pendant quinze jours, les temples sont remplis, richement parés; les théâtres attirent la foule des spectateurs; des festins sont célébrés ; mais le jeûne et les prières mar-

quent la fin de ces fêtes brillantes. Enfin l'image du travail reparaît avec sa sévérité toute nue : on voit l'empereur lui-même fendre la terre de ses propres mains, et y déposer la semence du riz.

Le luxe tient une plus grande place dans d'autres fêtes.

La plus grande est le nouvel an, qui arrive au signe du Verseau.

Dans ce jour de réjouissance universelle les cadeaux, quelquefois de peu de valeur, quelquefois fort riches, sont donnés et reçus comme chez nous.

Vient ensuite la fête des lanternes, célèbre dans le monde entier. Les Chinois déploient à l'envi leur adresse pour construire ces lanternes d'un effet fantastique qu'ils font en papier, en corne, en verre.

On ne saurait omettre, dans leurs fêtes publiques, de mentionner leurs courses de jonques ; elles en sont un accessoire habituel qui n'est ni sans agrément, ni sans magnificence. Ces jonques, longues et étroites, sont d'ordinaire richement sculptées, ornées de dorures et de dessins aux plus vives couleurs ; la proue et la poupe représentent la tête et la queue du dragon impérial. Elles sont pavoisées de clinquant et de soieries ; sur toute leur longueur, elles sont surmontées de nombreuses banderoles et de flammes rouges qui flottent et serpentent au gré du vent. Le peuple encombre les quais, le rivage, les toitures des maisons, les barques qui sont dans le port ; et sur ces jonques qui glissent avec rapidité, comme sur ces quais où se presse la multitude, retentit le son du tam-tam et de ces musiques aiguës, dont les oreilles chi-

noises savourent avec une volupté inaccessible aux barbares de l'Occident l'infernale harmonie.

IV

COMPARAISON ENTRE LE LUXE CHINOIS ET LE LUXE JAPONAIS.

Dans cette revue de l'Orient qui touche aux limites des temps modernes, je ne saurais omettre le Japon ; je vais essayer, sous le rapport du luxe, de le comparer à la Chine.

Sans établir un parallèle en règle entre le luxe en Chine et le luxe au Japon, les similitudes et les différences ressortiront d'un coup d'œil jeté sur ce qui caractérise le luxe dans cette contrée encore plus inconnue et plus fermée naguère que la Chine.

La supériorité du Japonais sur le Chinois, en finesse et en goût, ressort là comme à d'autres égards, et si, chez ces deux groupes de population, l'un immense comme un monde, l'autre qui n'a guère que l'étendue de la France, la civilisation raffinée cache souvent la barbarie, du moins les raffinements sont-ils, chez les Japonais, bien moins mêlés de grossièreté et de bizarrerie.

Leur art vaut mieux, ainsi que leur cuisine.

On ne rencontre dans l'art japonais ni poussah dodelinant la tête, ni monstres habituellement, et quand il fait une place à la caricature on y trouve plus de verve, d'observation, de variété.

Leur cuisine, expression du goût matériel, est exempte

du moins des dépravations compliquées et rebutantes de la cuisine chinoise.

En un mot, ce peuple s'est en tout tenu plus près de la nature, qu'il transforme après l'avoir étudiée, mais à laquelle il ne substitue pas ses rêves dans de fantastiques créations.

Il a les exquises qualités chinoises dans son art décoratif, et il en a peu les défauts : car il n'ignore pas la préoccupation du dessin, et, tout en poussant au comble la magie de la couleur, l'éblouissante richesse de la décoration, combien il a souci de l'esprit! comme il diversifie ses sujets ! qu'il est ingénieux et inventif dans ses charmantes fantaisies, beaucoup moins sujettes à se répéter!

Le Japon, par son luxe, offre le double caractère d'une société monarchique et féodale, qui a tout le faste d'une cour, et toute la richesse d'objets d'art que comporte une noblesse opulente. Le pouvoir impérial et la noblesse se partagent en effet l'influence.

La centralisation de l'autorité a prévalu dans les derniers siècles; elle a permis d'assurer aux arts décoratifs qui, au Japon comme en Chine, l'emportent de beaucoup sur l'art pur, une protection plus éclairée et plus libérale, on n'hésite pas à l'affirmer, qu'à la cour de Pékin.

L'artiste, souvent entretenu par le prince, et moins asservi à des modèles et à des caprices impérieux, travaille à son aise et ne met au jour que des œuvres achevées. Nulle œuvre qui ne soit un prodige de patience et qui n'ait coûté un immense labeur.

Ainsi ont pu éclore ces peintures sur émail d'une

exquise finesse, ces ciselures sur métaux, vraies merveilles de délicatesse, et ces laques d'or célèbres dans le monde entier.

Par suite de la confusion trop souvent méconnue par les voyageurs, du pouvoir spirituel et de l'autorité temporelle dans l'empereur ou Mikado, le luxe officiel s'est trouvé avoir deux caractères de première importance au Japon.

Une partie du cérémonial paraissait s'adresser au chef de la religion, et une autre au chef politique et militaire, bien que ce fût le même homme.

Le luxe de représentation du souverain pontife, qui empruntait l'éclat du pouvoir impérial prenait un caractère superstitieux; c'étaient l'appareil et le cérémonial des royautés divinisées de l'Orient.

Ainsi ce personnage traité en dieu ne pouvait toucher le sol de ses pieds : il était toujours, même dans son palais, porté en grande pompe. La couronne en tête, il se tenait, à certaines heures de représentation, dans la plus absolue immobilité. Le moindre mouvement, observé par les témoins, était interprété comme le signe des plus grands malheurs.

Il paraît même que cette insupportable gêne finit par fatiguer la divinité, qui mit son diadème à sa place, sur la chaise royale. Les vêtements sacerdotaux du souverain consistaient en une tunique de soie noire, sur laquelle il plaçait une robe rouge; il portait pour coiffure un chapeau avec deux espèces de brides tombant sur chaque joue.

Douze tables étaient dressées à l'heure des repas, ma-

gnifiquement servies. Le souverain en choisissait une, sur laquelle on rassemblait les mets de toutes les autres, et il dînait aux sons d'une formidable musique.

Toute la vaisselle dont il s'était servi était mise en pièces sur-le-champ.

Ses vêtements ne servaient qu'à lui. Quiconque en aurait porté une pièce eût été puni par le ciel d'une enflure qui aurait gonflé toutes les parties de son corps.

On sait que ce luxe théocratique n'a rien de commun avec la Chine, qui n'a point concentré ainsi sa religion pour la personnifier dans une sorte d'idole sacerdotale. Cette idole au Japon, avant les changements qui sont récemment survenus, s'environnait de la cour la plus somptueuse. On la voyait en possession de tous les priviléges d'une polygamie qui lui conférait jusqu'à douze femmes, dont une partageait avec lui le rang suprême. Le caractère sacerdotal, en même temps que nobiliaire, se retrouvait dans cette cour mêlée de prêtres et de seigneurs habillés avec une magnificence égale, mais diversifiée par des insignes qui servaient à les distinguer. Les plus nobles, décorés du titre de camis, portaient leurs armoiries brodées sur la poitrine et sur le dos.

Les femmes qui composaient la cour de l'empereur étaient vêtues tout autrement que les autres. Ses épouses légitimes avaient des robes magnifiques, tissues de fleurs d'or et d'argent, si larges que ce n'était pas pour elles un médiocre embarras que de pouvoir marcher. Les femmes cultivaient les arts à cette cour, qui longtemps passa pour le principal centre de l'esprit. Outre la musique, les autres arts, accompagnés par la culture des

lettres, ont fait, pendant de longs siècles, de ce luxe quelque chose de distingué. Ceux qui visitent le Japon nous diront jusqu'à quel point la récente révolution a modifié les détails qu'on vient de rappeler.

On a décrit le luxe du Taïcoun, luxe surtout militaire, avec sa cour, sa vie de représentation qui offrait les plus grandes somptuosités jusqu'au moment où ce pouvoir siugulier fut renversé en 1867. Le Japon connaît aussi les pompes du luxe féodal et nobiliaire avec ses chevaux richement ornés, ses chaises à porteurs brillamment décorées, ses carrosses chargés de dorure, ses parasols de drap fin cramoisi, ses nombreux valets habillés tantôt en blanc, tantôt avec un grand éclat de couleurs ,formant cortége.

Si l'on compare l'action exercée par la femme au Japon sur le luxe avec celle qu'elle a pu avoir en Chine, elle paraît avoir été sensiblement moindre.

C'est un des traits de la législation et des mœurs japonaises que l'extrême subordination de la femme. Mariée très-jeune, elle reste mineure, ne possède rien, le mari dispose de tous ses biens. Il a même le droit légal de la vendre elle-même, droit heureusement peu mis en pratique.

L'adultère de l'épouse est puni sévèrement et peut conférer au mari le droit de la tuer : celui de l'époux n'encourt que des peines peu graves, et la monogamie n'exclut pas l'introduction légalement admise d'un certain nombre de concubines.

Le despotisme paternel ne règne pas moins. Le père peut vendre ses filles, si elles ne s'y opposent. Telle était du moins la loi hier encore.

Cet effacement de la femme, qui vit confinée dans le ménage, n'ayant guère de relations avec le dehors et avec le monde, est en somme peu favorable au luxe dans le plus grand nombre des ménages.

Mais le luxe, comme dans tout l'Orient, trouve à se manifester avec son élégance et ses abus dans tout un monde d'hétaïres. On élève des jeunes filles pour ce métier de courtisane, qui n'a rien là d'infamant : on leur apprend la poésie, la musique, l'astronomie même. Leurs maisons sont fréquentées publiquement comme des académies. — Un trait tout à fait singulier, au Japon, fait encore moins d'honneur à ces mœurs, si peu délicates, quoique raffinées ; dans le monde distingué on élève plus d'une fois ces courtisanes du rang de maîtresses au rang d'épouses, sans que la société y trouve à redire.

Malgré tout, les familles elles-mêmes ont à diverses époques paru abuser du luxe au Japon comme partout ailleurs, et le législateur a sévi contre les abus réels ou prétendus par des prohibitions.

Une ère plus libérale vient de s'ouvrir à cet égard comme pour tout le reste dans ce pays. Sous la haute direction du pouvoir impérial, il semble vouloir entrer avec résolution dans l'imitation des libertés européennes, et il travaille à s'assimiler notre code civil.

Le nouveau Japon a donc aboli les lois somptuaires : rien n'y règle plus le luxe, et tous peuvent y prétendre.

En elle-même cette réforme est digne d'être approuvée.

Mais dans un pays habitué jusqu'à présent à ce que l'autorité règle tout, accoutumé à attacher le respect à ces règlements plus qu'à l'idée du bien en elle-même,

on a pu se demander si la suppression des lois somptuaires n'avait pas emporté avec elle le sentiment de la hiérarchie.

La morale remplacera-t-elle l'action de ces lois? C'est douteux.

L'imitation à outrance des étrangers, qui succède brusquement à un système d'exclusion presque sauvage, n'introduira-t-elle pas, avec d'autres emprunts meilleurs, un luxe malsain et sans originalité? C'est une question qu'on est forcé de se poser.

Quelques-uns comptent sur le frein d'une classe moyenne en voie de se former. Une bourgeoisie riche, et par là encore le peuple japonais diffère de la Chine, s'est élevée à côté de l'ancienne noblesse. Plus instruite et plus laborieuse, elle se compose d'entrepreneurs industriels, de négociants, de banquiers. Elle arrive à la considération, et l'empereur actuel donne l'exemple de l'estime pour cette classe nouvelle à la noblesse, bien plus disposée à se montrer scandalisée de son importance.

C'est en grande partie par égard pour cette bourgeoisie qu'ont été supprimées les lois somptuaires qui lui défendaient de jouir de sa richesse.

Cette classe pourra-t-elle être un élément régénérateur[1]? L'espoir qu'on fonde sur elle pourra-t-il se confirmer avec le temps? On aime à le croire, quand on a quelque foi dans les progrès de l'humanité. Mais il serait peu sage de s'y fier quant aux mœurs privées et à la direc-

[1] C'est la pensée indiquée dans un remarquable travail sur les mœurs et le droit au Japon, travail daté de Jeddo, le 1er février 1875, par M. G. Bousquet, attaché au gouvernement de S. M. le Tenno.

tion donnée au luxe. Par l'action de cette classe, notre Europe a vu s'atténuer certains excès, pourtant le luxe a eu ses entraînements nouveaux dont une riche bourgeoisie s'est rendue complice. Ce n'est pas quand le scepticisme religieux et moral s'acclimate dans un pays jusqu'alors gouverné par d'impérieuses croyances et par d'inflexibles traditions qu'un résultat meilleur peut être attendu. La décomposition de la famille, qui était très-imparfaitement constituée au Japon, mais qui reposait sur quelques bases certaines, ne semble pas ouvrir des perspectives plus rassurantes. On ne saurait se le dissimuler : de trop justes sujets de craintes paraissent s'élever à cet égard.

Quant aux lois somptuaires elles-mêmes, n'oublions pas que c'est un décret d'un despotisme ami du progrès qui les a abolies : un despotisme *rétrograde* ne pourra-t-il les faire renaître ?

Personne n'est tenté de rire au Japon devant un décret qui change la forme des chapeaux ou ordonne l'adoption d'une nouvelle coiffure. En principe l'autorité peut tout : voilà ce qui peut inquiéter sur la durée de ces libertés par décret, tant que les mœurs ne sont pas faites.

Je me défie d'ailleurs d'un luxe qui n'a pas pour contre-poids une certaine moyenne de bien-être et de satisfactions mêlées d'utile et d'agréable ; on se jette alors dans les raffinements excessifs. Or ce que nous appelons confortable n'a au Japon d'équivalent ni dans la langue ni dans les mœurs ; on y rencontre le luxe chez les grands, la prodigalité chez presque tout le monde, mais ni pe-

tits ni grands ne font le moindre effort pour s'entourer de ces mille commodités, sans lesquelles il n'y a pour nous ni bien-être physique ni véritable liberté d'esprit.

Nous craignons pour l'Occident l'excès du bien-être qui engourdit les âmes ; nous le craignons bien plus que les abus mêmes du luxe. Tout autre est le genre de crainte et d'espoir aussi que l'Orient inspire. Le luxe y est le grand dissolvant ; le bien-être serait pour lui un élément régénérateur. En effet, le bien-être c'est le travail. Tout ce qui pourra faire sortir l'Orient de sa torpeur sera pour lui un moyen de renaître à une vie nouvelle. Peuples asiatiques, après avoir eu, il y a bien des siècles, vos temps de force et de grandeur, qu'a été votre histoire si ce n'est celle d'une longue décomposition par le luxe, la misère et l'inertie ? Le spectacle que réserve un prochain avenir sera-t-il autre chose que celui d'une dissolution plus profonde encore ? Combien de siècles faudra-t-il pour achever cette décomposition des vieilles croyances fatalistes, des organisations fondées sur les inégalités oppressives ? Un monde nouveau succédera à ce monde partout miné qui s'ouvre aux étrangers et se laisse envahir par les idées les plus incompatibles avec ce qui l'a fait dans le passé. L'unité absolue de civilisation est un rêve et serait peu désirable : mais comment ne pas le prévoir ? la science et l'industrie, les idées générales de justice et de morale, essentiellement identiques dans leur fond, qui partout se répandent, doivent faire cesser des différences trop profondes. Le monde du luxe corrompu et de la misère dégradante alors aura

vécu pour jamais, et quand on voudra se donner le spectacle de ces colossales nations asiatiques qui n'étaient pour ainsi dire que ce contraste même en action, il faudra le chercher dans l'histoire.

CHAPITRE VIII

LE LUXE DES RÉPUBLIQUES COMMERÇANTES
TYR ET CARTHAGE

I

ROLE DES PHÉNICIENS DANS L'HISTOIRE DU LUXE.

Le grand luxe de l'Orient devait avoir son commerce d'échange.

Ce rôle échut surtout aux Phéniciens, qui s'en firent les intermédiaires ; en même temps, eux-mêmes retenaient une partie de ce luxe dans une civilisation dure, cruelle, mais raffinée.

Leur commerce emprunta ses éléments aux fabrications indigènes et aux produits des nations les plus avancées par leurs richesses et leurs arts. Des bénéfices, fondés principalement sur ce commerce de luxe, firent naître des cités d'une puissance et d'une opulence prodigieuses.

Tyr et Sidon brillent dans l'antiquité de cet éclat extraordinaire des grandes villes de commerce, où abou-

tit tout le luxe de l'univers, qui s'y résume comme dans un incomparable foyer.

Ces premiers types de la grandeur maritime, comme de tous les genres de magnificence et de vie voluptueuse et raffinée, ne devaient être égalés à aucune époque, ni par les glorieuses républiques commerçantes de l'Italie, ni par les florissantes cités du Nord, dont le négoce éleva si haut la fortune au moyen âge.

Grandeur qui éblouit, mais, dans ces cités antiques, grandeur factice et fragile, alors même qu'elle paraissait reposer sur des fondements solides et durables. Il lui manque l'appui des ressources et de l'énergie que développe l'esprit guerrier, et une marine toute pacifique ne put, à Carthage, quand vint le temps des grandes luttes, soutenir le premier choc de la marine naissante d'un peuple plus aguerri.

La faiblesse de ces grands états mercantiles, dont les colonies nombreuses semblent porter au loin la puissance, c'est de pouvoir être frappés au cœur et détruits en un jour.

Ces peuples, longtemps courageux, et qui avaient tant fait pour la civilisation, devaient montrer combien ces entassements de richesses, nées exclusivement du commerce, sont insuffisants pour protéger l'indépendance de l'état menacé, et quels germes de corruption ils portent en eux-mêmes.

Qu'on se figure ces villes où se concentraient les richesses du luxe !

Quelle population condensée qui étouffait dans ces espaces trop étroits ! Quel amas de maisons de six et de sept

étages ! Quelle foule pressée de marchands et de marins de nationalité différente, venant se rencontrer dans ce rendez-vous de tous les voyageurs, de toutes les mœurs, de toutes les superstitions, de tous les vices, de toutes les misères !

Multitude avide de plaisir comme de gain, qui vit le plus souvent dans la rue, et ne paraît pas plus fixée au sol qu'à cette mer qui l'appelle aux lointains voyages, et la rejette tour à tour sur ces rivages, où elle n'a qu'une idée : jouir.

Jusqu'où ne s'étendait pas le commerce de cette fameuse Tyr ?

Appuyée sur les ressources de son sol et de son ingénieuse industrie, elle tirait des pays les plus divers les produits qu'elle faisait arriver par ses routes maritimes et par ses caravanes. La Phénicie servit de lien entre l'Asie, l'Afrique et l'Europe. L'Égypte, la Grèce et l'Espagne devinrent ses tributaires; elles lui durent l'origine de leur prospérité par ce vivifiant commerce, aussi bien qu'une partie considérable de leurs objets de luxe.

Les relations avec les Grecs furent établies de longue date. Homère les rappelle au livre XV de l'Odyssée. Relations étranges d'échange perpétuel et de profonde et tenace inimitié! Les Phéniciens s'allient tant qu'ils peuvent avec les ennemis des Grecs. Ils ne devaient pas manquer de prendre parti pour l'Orient contre l'Occident, représentés par la lutte entre la Perse et la Grèce. Pour eux, ce furent les Grecs qui leur parurent des barbares.

Ils leur apportaient, dans les commencements de ce commerce, de brillantes bagatelles, des jouets d'enfants, qu'ils leur vendaient fort cher. Hardis pirates, ils allèrent souvent jusqu'à leur ravir leurs garçons et leurs filles qu'ils conduisaient pour être vendus dans les marchés d'esclaves de l'Asie, ou que les parents rachetaient par de fortes rançons. Ils leur portaient aussi les encens et les parfums de l'Arabie, que les Grecs employaient dans leurs sacrifices.

Dans son plus important commerce, celui qu'elle eut avec l'Espagne, la Phénicie eut la chance unique de mettre la main sur les mines de métal précieux.

Les premiers Phéniciens débarqués en Espagne y trouvèrent l'argent en abondance. Les Espagnols s'en servaient pour fabriquer leurs ustensiles. Cet exemple fut suivi par les Phéniciens, qui envoyèrent des cargaisons de métal dans leur pays. Peu à peu on trouva moins de minerai à fleur de terre ; il fallut recourir à un travail plus énergique ; on y employa, à défaut de ces procédés modernes d'exploitation destinés plus tard à augmenter la production et à soulager le travail, des esclaves dont le sort fut des plus durs[1].

Pourvus surabondamment de tous les produits servant au luxe, les Phéniciens laissèrent à leurs colons beaucoup de ces objets d'agrément en échange de produits plus utiles. Ils emportèrent de l'Espagne le fer, le plomb, l'étain, le blé, le vin, l'huile, le poisson salé, la laine fine, et aussi ces fruits exquis qu'ils se montraient

[1] Diodore, liv. I. Voir aussi Strabon pour de plus grands détails.

habiles à confire. De quelques points heureusement choisis sur la côte, ils se dirigèrent vers d'autres pays, notamment vers les îles d'Étain et les côtes d'Ambre. Les îles d'Étain étaient les îles britanniques et les îles Sorling. La patrie de l'ambre est plus difficile à déterminer, et ce commerce était tenu secret par les navigateurs, qui redoutaient la concurrence dans la vente d'une matière dont le prix égalait celui de l'or.

De l'Inde occidentale et de l'Éthiopie ils rapportèrent l'ivoire, les épiceries fines, les bois précieux, divers animaux rares, tels que le paon.

Ils furent en relation avec ces contrées désignées par le nom général d'Ophir, formées par les riches pays méridionaux de l'Arabie, de l'Afrique et de l'Inde. Le commerce s'y était fait d'abord par voie de terre. Ils y substituèrent plus tard le commerce maritime pour faciliter le transport des denrées, et pour les avoir de première main.

Le premier de tous les peuples pour la fabrication des objets de parure, les Phéniciens excellent à teindre les précieuses étoffes. La pourpre leur doit son entrée dans le monde.

On sait la place qu'elle tient dans l'antiquité. Elle prête son éclat aux plus hautes magistratures, de même qu'elle pare la corruption efféminée, et les moralistes firent tomber leurs véhéments anathèmes sur ce précieux produit. L'industrie des Phéniciens et la qualité supérieure des coquillages qui couvraient leurs côtes permirent de l'obtenir dans des conditions de perfection exceptionnelle. La laine fine, qui joue un si grand rôle dans

toute l'antiquité en Occident comme en Orient, devait partager avec le lin l'aristocratique privilége de la teinture en pourpre.

D'autres inventions précieuses signalèrent la part prise par les Phéniciens à la civilisation antique.

On leur attribue la fabrication du verre, à laquelle se rapportent dès les temps les plus anciens des travaux d'une grande finesse. Telles furent les coupes de forme distinguée, quoique les métaux précieux l'aient emporté longtemps dans ce genre de fabrication. Sidon et Sarephta devinrent les principaux centres de ces verreries. On employa même le verre et le cristal d'une façon toute particulière dans quelques grandes cités de l'Orient. On s'en servait pour revêtir l'intérieur des plus beaux édifices, les parois et les plafonds des appartements.

Les arts tinrent une certaine place dans ce luxe, et il y eut un art phénicien. Nous laissons aux voyageurs, aux savants qui en ont pu contempler les restes, la tâche d'apprécier ce qui regarde l'art pur[1].

L'architecture a été caractérisée dans ses traits généraux par M. E. Renan, qui a exploré la Phénicie : « Ce qui distingue, dit-il, les monuments de l'architecture phénicienne, c'est un même caractère de force massive et imposante, le dédain du fini dans les détails, pourvu qu'on arrive à produire un effet général de puissance et de grandeur. C'est enfin le goût du monolithisme. »

Non plus que l'architecture égyptienne avec laquelle

[1] Voir *Mission en Phénicie*, de M. E. Renan.

elle offre d'étroits rapports, cette architecture sévère n'excluait l'ornementation intérieure.

Appliquée au culte, elle se prêtait aux cérémonies brillantes et faisait une place aux images des dieux.

Dans le sanctuaire de Melkarst, à Tyr, on voyait une énorme émeraude dont l'éclat symbolisait la nature ignée du dieu.

On possède de nombreux spécimens d'orfévrerie et de sculpture comme de glyptique d'origine phénicienne. On y rencontre un art à part, qui pourtant manque d'originalité vraie et qui rappelle, sans les égaler, les formes en usage chez les Assyriens et les Égyptiens. Dans ces statues d'idoles qui peuplaient les maisons non moins que les temples, la décoration tient peu de place : la matière seule est précieuse parfois ; elle est d'ordinaire aussi vile que l'art est grossier. L'orfévrerie, par la matière comme par la forme, représente une industrie de luxe qui figurait parmi les richesses des maisons opulentes.

Un des genres de luxe les plus appréciés étaient les parfums. Le commerce de l'encens, cette passion de l'Orient, si recherché dans les cérémonies et les fêtes, présente des particularités curieuses qui intéressent aussi l'histoire du luxe chez les Arabes. Ils en faisaient trafic avec les Phéniciens, qui l'achetaient, ainsi que la myrrhe, dans les régions de l'Arabie-Heureuse.

« L'encens, écrit Théophraste, la myrrhe et la casse viennent dans le pays des Sabéens et des Adramites (Hadramut), l'encens et la myrrhe sur les montagnes de ce pays et dans les îles du voisinage. L'arbuste qui produit

l'encens est plus élevé que celui qui produit la myrrhe, et tous deux sont tantôt sauvages, tantôt cultivés avec soin. La propriété étant sacrée chez les Sabéens, personne parmi eux ne gardait ces produits. La myrrhe et l'encens récoltés étaient portés au temple du Soleil, si vénéré du peuple arabe, où ils étaient gardés par des hommes armés. Chaque propriétaire y étalait sa part accompagnée d'une tablette qui en indiquait la mesure et le prix. Puis les marchands venaient y déposer, à côté de chaque lot, le prix marqué sur la tablette. Après quoi survenait le prêtre, qui prélevait le tiers de cet argent pour la divinité du temple, et laissait le reste au propriétaire. L'encens des jeunes arbustes est plus blanc, mais il a moins d'odeur ; celui des vieux est plus jaune, mais plus odoriférant[1]. »

Le trafic de l'encens était donc placé sous la protection d'un temple, et se faisait en quelque sorte sans parler, comme se font encore de nos jours, dans ces mêmes contrées, la vente et l'achat du café.

Théophraste dit que l'encens le plus agréable était celui de terre ferme, et le plus fort d'odeur celui des îles voisines, parmi lesquelles il faut compter celle de Zuila, située près des côtes de l'Éthiopie et habitée aujourd'hui par les Samalis, qui sont toujours en possession du trafic de l'encens.

La magnificence de Tyr a laissé un grand souvenir dans la mémoire des hommes.

Ézéchiel la décrit avec une splendeur d'expression,

[1] Theophr., *Hist. plant.*, IX, 4.

accompagnée de détails précis, qu'on trouve confirmés par les historiens grecs.

« Vos voisins qui vous ont bâtie, s'écrie le prophète, n'ont rien oublié pour vous embellir. Ils ont fait tout le corps et les divers étages de vos vaisseaux.... Les Syriens ont exposé en vente dans vos marchés des perles, de la pourpre, des toiles ouvragées, des tissus, de la soie et toutes sortes de marchandises précieuses. Les peuples de Juda et d'Israël ont entretenu aussi leur commerce avec vous, et ils ont apporté dans vos marchés le plus pur froment, le baume, le miel, l'huile et la résine. Damas, en échange des ouvrages si variés et si différents, vous apportait de grandes richesses, du vin excellent et des laines d'une couleur vive et éclatante.... — Dan et Mosel ont exposé dans vos marchés des ouvrages de fer, de la myrrhe et des cannes d'excellente odeur.... Vous avez été comblée de biens et de gloire; jamais ville ne vous a été semblable. »

C'est encore à Tyr, à son luxe que s'adressent ces autres paroles du même prophète, qui renferment la condamnation de ses excès : « Ton esprit te fit acquérir des richesses; l'or et l'argent s'accumulèrent dans tes coffres, grâce au commerce étendu de ton pays. Par ta sagesse tu gagnas de grandes sommes; tu demeuras dans un jardin de Dieu, couverte de pierreries, revêtue, depuis ton enfance, d'étoffes précieuses; mais le trafic t'a enrichie de biens injustes et t'a rendue coupable. »

Nul doute d'ailleurs que les Tyriens n'aient acheté cette grandeur à force d'intelligence, d'habileté, et par une activité telle qu'elle justifie leurs prodigieux succès.

C'est par ces côtés favorables que Fénelon les a peints dans son *Télémaque*.

Il n'est pas moins vrai que le luxe et la dissolution pénétrèrent jusqu'au dernier excès dans la Phénicie, devenue l'entrepôt de ce qui peut satisfaire les besoins les plus raffinés.

Les étrangers y apportèrent leurs vices, et vinrent y chercher ensuite toutes les ressources d'une corruption toujours savamment préparée pour leurs hôtes par ces villes maritimes, devenues les rendez-vous des nations.

L'énergie militaire, réveillée par les besoins de la défense, ne fléchit peut-être jamais pourtant, en dépit du luxe, chez cette race de marchands avisés et habitués à endurer les fatigues du négoce.

Il fallut que Nabuchodonosor demeurât campé pendant treize ans devant Tyr sans réussir à s'en emparer. Lutte si prolongée et si pénible que « toute tête, selon l'expression du prophète, en était devenue chauve et toute épaule pelée. »

Durant ce long intervalle, les assiégés purent soustraire les richesses de la ville et les transporter dans une île voisine, destinée à servir d'emplacement à une nouvelle Tyr. Irrité de voir échapper de ses mains une si riche proie, si ardemment convoitée, le vainqueur détruisit la ville jusqu'aux fondements et fit passer au fil de l'épée tout ce qui pouvait y être resté encore d'habitants. Cela se passait environ six siècles avant Jésus-Christ.

II

CARACTÈRES DU LUXE CARTHAGINOIS.

Fille et digne héritière de cette superbe « reine de la mer, » Carthage s'éleva aux mêmes destinées par des voies en partie les mêmes, en partie différentes.

Elle mêla plus encore que Tyr ne l'avait fait la politique au commerce.

Elle se servit de la force dans ses rapports avec ses propres colonies et avec les autres nations comme d'un moyen pour s'enrichir.

De là quelque chose de violent et d'excessif, qui se sent partout dans les ressorts constamment tendus de cette administration inquisitoriale et de cette politique, plus d'une fois atroce, dont le grand principe fut la terreur.

Cela est sensible dans l'usage que les Carthaginois firent des impôts de douane, dans les tributs qu'ils imposèrent sans merci, sous forme de produits naturels ou manufacturés et de sommes d'argent, à leurs propres colonies. Ils firent du commerce et de la finance un art savant, mais fort simplifié par la rigueur des procédés dans l'application.

Ils recherchèrent, avec l'empressement qui a toujours distingué les états mercantiles, la possession des métaux précieux. Diodore et Polybe nous ont transmis d'importants détails sur ces exploitations de mines, qu'ils continuèrent après les Phéniciens ou surent créer eux-mêmes, et dont le plus important théâtre fut l'Espagne. Cartha-

gène dut son existence à cette exploitation, à peu près comme aujourd'hui la même industrie a fait sortir de terre d'importantes cités en Californie et en Australie.

Une part considérable de cet argent devait passer en objets fabriqués, en vases, en statues.

L'argent se trouve partout. Il est un des meubles favoris de ces riches familles qui se reposaient sur les mercenaires du soin de défendre la patrie. Il apparaît dans les ustensiles, les objets de table, les ornements, les lits.

Il orne les temples de leurs farouches divinités.

Il faudrait répéter ce qu'on a dit plus haut des divers objets de luxe de l'Orient pour épuiser la liste des somptuosités qui affluèrent dans cette métropole des richesses et de tous les raffinements[1].

Civilisation extérieure, à qui rien ne manque que l'âme et la délicatesse, et à qui un art original fait défaut.

Ses arts ne sont longtemps que la reproduction plus ou moins grossière des formes phéniciennes. Les arts de la Grèce devaient y pénétrer, mais presque toujours exercés par des artistes grecs.

L'art, ou ce qui prit son nom, ne fut donc guère, dans cette république de marchands, que le serviteur du luxe.

Il semble que ce luxe fut aussi complet que possible.

[1] Tous les détails du luxe carthaginois se trouvent reproduits dans un ouvrage moderne, le poëme-roman *Salammbô*. Au reste, si exacts et précis que soient ces détails, ils rentrent en grande partie dans les indications sur le luxe oriental qu'on a déjà présentées ici ; nous nous bornerons donc à mentionner sommairement les traits de ce luxe carthaginois.

Cette riche société carthaginoise eut en profusion tout ce qu'on peut imaginer pour subvenir à son faste et à ses jouissances.

Dans l'intérieur des opulentes demeures quelles superbes tentures! Le coton y figure comme une précieuse étoffe, que l'art de la broderie et l'éclat varié des teintures enrichissent d'un prix infini. Quelle place tiennent les pierreries dans l'usage, comme dans le commerce! La *calcédoine*, qui occupe le premier rang parmi les onyx, tire son nom de Carthage elle-même : les Carthaginois l'empruntaient au pays des Garamantes, et en faisaient des coupes et des vases.

Le vin, les boissons recherchées figurent dans leurs somptueux repas. Ils portent très-loin le luxe des chevaux. On les voit, avec un mélange d'avarice et de luxure, tantôt vendre à des prix élevés, tantôt garder les belles esclaves africaines et asiatiqnes.

Il y eut, sans doute, comme un correctif de l'amollissement dans le tempérament énergique et ardent de l'Africain, et surtout dans les habitudes actives du commerce maritime.

Ces hommes, corrompus par le luxe, surent, comme les Tyriens, se montrer héroïques dans la résistance. Le génie fier de Carthage se montra jusqu'à la fin avec une féroce énergie.

Cette ville, qui aimait l'or, le plaisir et le sang, ne s'effémina point comme la Lydie, elle s'endurcit. Ce luxe, qu'elle achetait par les rudes labeurs de la navigation et par les rigueurs d'un système colonial sans merci, ne lui donna ni la délicatesse des arts, ni l'élé-

vation de la pensée. Il ne servit qu'à rendre cette race plus âpre au gain et plus impitoyable. Elle faisait noyer tous les étrangers qui trafiquaient en Sardaigne.

Une prévoyance pourtant devait manquer à cet esprit carthaginois qui avait tout soumis à la loi de ses âpres calculs : on négligea de défendre par une armée ce luxe, acquis si souvent au prix d'inexorables exactions, contre les attaques étrangères. La vengeance de Carthage en tombant consista à en empoisonner pour ainsi dire Rome, sa rivale victorieuse. Carthage mourait le même jour que son faste et son commerce, pour ne plus être que l'ombre d'elle-même.

III

LUXE AFRICAIN MODERNE.

Je ne saurais abandonner l'Afrique sans indiquer quelques traits de son luxe moderne : non que mon but soit d'entrer dans les détails de ce luxe pour chaque population; je me bornerai à le caractériser pour quelques groupes par les particularités les plus saillantes. Je terminerai par l'indication plus générale de ce qui constitue le luxe musulman.

Les traits généraux de ce luxe des populations africaines dites barbaresques et de tous les groupes à demi barbares se confondent avec le luxe oriental pour le genre d'éclat, ils ne s'en distinguent guère que par le moindre degré des raffinements sensuels. C'est un luxe moins corrupteur, luxe de parure et de représentation, qui

orne le guerrier comme la jeune fille, qui pare la demeure, sans entraîner les fantaisies de mauvais goût et les excès dispendieux qui ont souvent déshonoré notre Occident. Considérez le village arabe et telle grande ville africaine, comme Tunis; les éléments de luxe sont les mêmes. En un sens on peut dire que le luxe est partout, sans offrir nulle part une concentration comparable à celle qu'offrirent dans le passé des villes comme Tyr et Sidon. Il faut excepter le Caire, Alexandrie; mais ces rendez-vous de toutes les sortes de luxe asiatique, africain, européen, ne peuvent servir à caractériser l'Afrique d'une manière spéciale. L'élément moresque qu'on y rencontre pourra d'ailleurs être caractérisé plus particulièrement à propos de l'Espagne, dans une autre partie de cet ouvrage.

Vous retrouvez le luxe africain avec ses traits essentiels jusque sous la tente de l'Arabe, du féroce Bédouin. Ce luxe se concentre dans la personne des chefs et n'a guère d'autre expression que le costume. Les cheiks portent des manteaux brodés d'or. Les femmes étalent des ornements qui ne diffèrent guère de ceux des villes civilisées, que par la manière dont elles les portent. Elles ont des anneaux d'argent, des bracelets et des chaînes de même métal, outre beaucoup de verroterie : elles portent quelques-uns de ces ornements comme les femmes sauvages, non-seulement aux oreilles, mais au nez. Vous retrouverez le même luxe d'ornements avec plus d'élégance et de distinction dans des contrées même plus désertes. C'est à ce point de vue qu'on a pu dire que dans cet Orient africain tout a son luxe, l'homme avec ses costu-

mes, la femme avec ses parures, le ciel et la terre avec ce qui en fait la splendeur et la beauté. On en rencontre la présence jusqu'au sein du brûlant Sahara. Naguère, un de nos peintres les mieux inspirés dans l'expression de ce genre de beautés propres à l'Afrique, un écrivain hors ligne par le talent descriptif, retrouvait, décrivait ce luxe africain jusque dans le village d'El-Kantara, qui lui apparaissait au milieu d'une oasis de vingt-cinq mille palmiers. Il nous en donne la couleur, j'allais dire la sensation, dans une page qui fait passer devant nous la vision de ce que d'autres n'ont décrit qu'imparfaitement ou par ouï-dire : « Ces palmiers, écrit-il, les premiers que je voyais; ce petit village couleur d'or, enfoui dans des feuillages déjà chargés des fleurs blanches du printemps; une jeune fille qui venait à nous, en compagnie d'un vieillard, *avec le splendide costume rouge et les riches colliers du Désert*, portant une amphore de grès sur sa hanche nue; cette première fille à la peau blonde, belle et forte, d'une jeunesse précoce; ce vieillard abattu, mais non défiguré, par une vieillesse hâtive, tout le Désert m'apparaissait ainsi sous toutes ses formes, dans toutes ses beautés et tous ses emblèmes : c'était pour la première fois une étonnante vision. Ce qu'il y avait surtout d'incomparable, c'était le ciel : le soleil allait se coucher et dorait, empourprait, émaillait de feu une multitude de petits nuages détachés du grand rideau noir étendu sur nos têtes, et rangés comme une frange d'écume au bord d'une mer troublée; au delà commençait l'azur, et alors, à des profondeurs qui n'avaient pas de limites, à travers des limpidités inconnues, on apercevait

le pays céleste du bleu. Des brises chaudes montaient, avec je ne sais quelles odeurs confuses et quelle musique aérienne, du fond de ce village en fleurs; les dattiers, agités doucement, ondoyaient avec des rayons d'or dans leurs palmes, et l'on entendait courir sous la forêt paisible des bruits d'eau mêlés aux froissements légers du feuillage, à des chants d'oiseaux, à des sons de flûte. En même temps, un muezzin qu'on ne voyait pas se mit à chanter la prière du soir, la répétant quatre fois aux quatre points de l'horizon, et sur un mode si passionné, avec de tels accents, que tout semblait se taire pour l'écouter[1]! »

Assurément, cette description qui nous transporte dans la scène qu'elle reproduit, qui nous associe complétement à ce que voit, à ce que sent l'écrivain qui a retracé une peinture si originale et si vraie jusque dans le moindre détail, dépasse les bornes du sujet que je traite ici; mais ne sent-on pas l'harmonie qui existe entre ce qui pare la jeune Africaine et tout ce cadre éblouissant, entre ce qui brille sur le vêtement et sur la personne humaine et tout ce qui étincelle sur le ciel et sur la terre dans cette nature à part?

Et, si nous avions ici à apprécier par un mot ce luxe africain, par comparaison avec le luxe asiatique — et nous ne parlons pas seulement de ce luxe élémentaire de la tribu arabe, mais de celui qu'on rencontre à Tunis dans les appartements du bey ou des grands — ne faudrait-il pas le qualifier par ce terme : la sobriété? La sobriété, jointe

[1] Eugène Fromentin, *Un été dans le Sahara.*

parfois à certaines teintes sombres qui conviennent bien à l'âpre génie africain. Rien là, comme dans certaines somptuosités indiennes, de monstrueux, d'excessif et de démesuré. Point de ces splendeurs effrénées, de ces prodigalités inouïes de couleurs étincelantes. L'Afrique, même en ses excès fastueux, montre toujours une sorte de goût relatif, une inspiration plus sévère.

Cette inspiration, d'où vient-elle? De la religion.

Oui, ces différences qu'on vient de signaler tiennent, nous n'hésitons pas à le dire, à la différence des religions encore plus qu'à celle du climat et du génie natif. Là, le panthéisme avec son énorme panthéon de dieux hybrides ; ici, l'austère unité divine.

Cela nous conduit à dire un mot du génie musulman dans le luxe, génie exclusivement monothéiste.

Il limite le luxe et le contient ; il lui prescrit certaines formes.

Mahomet interdit de représenter la figure humaine et même tout être vivant. Cette proscription a eu une décisive influence sur l'art musulman, comme la même interdiction dans la Bible sur l'art hébreu : elle l'a extrêmement borné. Cette défense annihile d'un coup la statuaire et la peinture, surtout si vous y joignez la reclusion de la femme. Des voyageurs racontent qu'ils ont contemplé, dans le palais du bey à Constantine, des vues de villes saintes, des siéges de places fortes où les combattants étaient supprimés et où les pièces d'artillerie jouaient toutes seules. Rien n'était plus singulier que ces batailles sans soldats et ces bombardements solitaires. Les vues de cette espèce sont très-nombreuses à Constan-

tinople. Une superstition bizarre renforce le préjugé religieux, et les musulmans disent aux artistes francs qu'ils voient occupés à dessiner ou à peindre : « Que répondras-tu à ces figures au jour du jugement dernier, lorsqu'elles te demanderont une âme? » En Algérie, beaucoup d'Arabes ont la croyance que tout homme dont on fait le portrait meurt inévitablement dans l'année.

Le besoin d'art, qui subsiste toujours, s'est donc développé chez les musulmans dans le sens de l'ornementation et de la couleur : ils ont appliqué leur génie à l'invention d'arabesques compliquées. Les stucs découpés qui plaquent les murs de l'Alhambra donnent l'idée de l'élégance et de la richesse charmante que le génie humain peut atteindre à l'aide de combinaisons d'angles, de carrés, d'ovales, de lignes brisées, auxquels s'ajoutent seulement quelques fleurs et des lettres arabes. Privés du dessin proprement dit, les musulmans ont acquis une prodigieuse finesse de coloris : personne ne les a jamais égalés dans l'art de rompre les nuances, de les marier, de les contraster. J'ai attribué ce mérite au vieux génie de l'Orient, et, en effet, sa tendance a toujours été telle; mais elle s'est maintenue et développée singulièrement sous l'interdiction qui resserre l'art dans un champ déterminé.

Au reste, l'étroit rapport du luxe musulman avec l'unité divine se manifeste dans la principale forme que ce luxe ait revêtue, le temple, la mosquée, et même il est vrai de dire que le luxe est ici presque tout entier dans l'extérieur de la mosquée elle-même. La grandeur austère et nue du mahométisme dans sa conception théolo-

gique repousse au dedans du temple l'excès des ornements. Rien n'y pénètre que de simple, et Allah semble y régner seul dans son imposante majesté. Le paradis de houris, concession faite aux sensualités asiatiques, promis aux futurs bienheureux, n'y est rappelé par aucun signe. Nulle image humaine : une ornementation géométrique n'exprimant que l'idée abstraite : où est le luxe ici ? Rien que dans la couleur. Quel luxe plus brillant par là que celui des mosquées et des minarets dans les villes musulmanes?

Remontons le cours des temps : revenons à l'antiquité, non pas encore à la Grèce pourtant; le genre de luxe et de civilisation qui nous appelle se distingue profondément de tout ce qui précède et de tout ce qui va suivre. Rien d'aussi original ne nous a encore occupés.

CHAPITRE IX

LE LUXE CHEZ LES HÉBREUX

Abordons cette terre à part, la plus petite dans l'espace, la plus grande par ses destinées et son influence sur notre monde occidental, la Judée.

Disons-le d'abord : l'étude exclusive de la Bible comme monument sacré a longtemps nui aux recherches purement historiques sur le peuple juif. On songeait peu à étudier d'une manière désintéressée et sans arrière-pensée cette civilisation originale. Aussi a-t-elle été presque exceptée longtemps de ce mouvement de curiosité savante qui s'est porté sur les autres peuples de l'antiquité. Quand l'examen s'y attachait, il devenait partial et passionné. Il n'est pas jusqu'à cette question de savoir si l'ancienne Judée fut ou non un pays fertile qui, au lieu d'être examinée froidement et en elle-même, ne devînt un sujet brûlant de discussion où il semblait que l'orthodoxie fût en jeu. Où le voit-on mieux que dans la polémique engagée entre Voltaire et l'abbé Guénée, l'auteur des célèbres *Lettres de quelques Juifs?*

Les juifs et les chrétiens, qui regardent comme divinement inspirés les livres si divers réunis sous le nom de Bible, reconnaissent eux-mêmes aujourd'hui qu'une masse de faits de l'ordre social ou économique tombent là comme ailleurs sous les lois de la critique ordinaire. Quant à ceux qui ne voient dans la Bible qu'un des grands monuments religieux de l'histoire de l'humanité qui se sont partagé l'Orient, sans aucun caractère spécialement surnaturel, ils ne font plus figurer la politique et l'économie sociale au nombre de ces questions qu'il faut résoudre d'une certaine manière pour faire preuve de philosophie. Profitons de ces nouvelles dispositions des esprits pour parler de la constitution de la propriété dans l'antique Judée, de son agriculture, de son industrie, de son commerce, de ses habitudes privées.

I

EXISTENCE ET FORMES DU LUXE EN JUDÉE

Y a-t-il eu un luxe en Judée? Quels en furent et les formes et le degré?

Cette question trouve dans la Bible elle-même bien des éléments de solution, comme celle que traitait il y a quelques années un savant archéologue, qui s'est demandé s'il y avait eu des arts judaïques, et ce que furent ces arts [1].

Ce qui frappe dans cette âpre contrée, chez cet éner-

[1] M. de Saulcy : *Histoire de l'Art judaïque.*

gique petit peuple, c'est le nombre et la force des obstacles qui s'opposaient à un très-grand développement du luxe public ou privé.

En vain ce peuple est-il environné de toutes les splendeurs du faste oriental, de toutes les jouissances raffinées des rois et des riches satrapes. Une fin de non-recevoir s'oppose d'abord à une partie notable du luxe public. Moïse proscrit les images figuratives. Point de représentations d'hommes ni d'animaux, point de représentation matérielle de ce Dieu spirituel et universel, qui se définit lui-même : *Celui qui est*. Rien sous le rapport religieux de plus admirable : la conservation de l'idée pure de l'unité divine était à ce prix, et n'oublions pas que le penchant des Juifs à l'idolâtrie l'emportera trop souvent encore contre cette prévoyante interdiction.

Une telle défense n'en équivalait pas moins à la suppression des arts décoratifs les plus importants, à la négation d'une grande partie de la sculpture et de la peinture, en un mot de tout un côté de la civilisation. Ce qui faisait l'ornement des monuments et des places non moins que des temples chez les peuples païens s'évanouissait du même coup. Où trouver ces statues si nombreuses qui, en Grèce, semblent former un peuple de pierre à côté du peuple des vivants, ces peintures si variées et si fraîches, qui animent pour ainsi dire encore les tombeaux de l'ancienne Égypte? Une austère nudité en prend la place. Il y a des arts secondaires en Judée : mais l'art, le grand art, n'existe pas.

En même temps la loi religieuse se montre très-sévère pour le luxe privé.

La morale qu'elle enseigne est de la plus austère pureté. On peut prendre successivement tous les livres qui composent la Bible, le Deutéronome, les Livres sapientiaux, les Prophètes, on y verra la condamnation des raffinements qui amollissent et de l'amour excessif de l'argent, la recommandation sans cesse répétée d'une vie simple et forte, écrites là avec une clarté, une énergie dont on peut dire que n'approche aucune législation, aucune littérature chez les autres peuples anciens.

Organisation singulière, et dont on ne s'est pas toujours rendu un compte suffisamment exact, que celle de ce petit groupe, si faible par le nombre, mais encore plus curieux à connaître que les colosses asiatiques qui l'entourent et l'écrasent !

Pour saisir cette organisation dans sa force et dans son ensemble il faut en réunir les principaux traits.

Et, d'abord la prédominance de la vie agricole y est bien marquée.

L'idéal de ces populations s'exprimera longtemps, peut-être même toujours, par ce vœu modeste : « Vivre en paix à l'ombre de sa vigne et de son olivier. »

Le pays est d'un aspect sévère, d'une stérilité désolée.

Seule, la Galilée fait exception, véritable oasis au milieu de ces terribles aridités.

Cette région privilégiée, trop restreinte pour donner à la civilisation judaïque ce caractère de douceur et d'amollissement qui semble naître du climat, a inspiré des peintures pleines de charme à des écrivains comme M. de Lamartine, comme M. E. Renan. La science elle-même en a tracé des descriptions très-précises, qui font com-

prendre de quelle nature purent être les douceurs de la vie chez cette race fortement trempée. Les productions naturelles donnent parfois l'idée d'un Éden. Elles firent la richesse et l'abondance de ceux qui vécurent dans ce coin de terre, où les bords de la mer se couvrent de lentisques, de palmiers et de nopals; où l'on trouve les vignes, les oliviers, les sycomores; où les bosquets naturels se composent de chênes verts, de cyprès, de térébinthes, où la végétation est telle que des voyageurs racontent avoir dîné à l'ombre de citronniers grands comme nos chênes, avoir vu des sycomores qui ombrageaient trente personnes avec leurs chevaux.

Dans cette douce Galilée, tout emprunte sa valeur à la nature. Le vin de Saint-Jean, près de Bethléem, d'un goût délicieux, les oliviers sauvages, près de Jéricho, qui donnent de très-gros fruits et une huile très-fine, le même champ, qui après avoir produit des blés au mois de mai, produit d'abondants légumes en automne, des arbres fruitiers continuellement chargés en même temps de fleurs et de fruits, les mûriers plantés en ligne dans les campagnes, entrelacés de branches de vigne, tel est le tableau tracé par des écrivains d'une exactitude scrupuleuse.

Moïse a pu dire que dans le pays de Chanaan il coulait du miel et du lait; les troupeaux des Arabes y trouvent encore des pâturages très-succulents, les abeilles sauvages ramassent dans le creux des rochers un miel parfumé.

Un tel sol était très-favorable à la petite propriété, ennemie de ce luxe qui se déploie à l'abri des grandes existences foncières et féodales.

La petite propriété, malgré des exceptions réelles et notoires, reste le fait dominant de l'organisation économique de la Judée. Très-conforme au sol, elle est en outre décrétée légalement à la suite du partage du sol entre les familles.

La stabilité de cette division de la Terre promise entre ses possesseurs, considérés plutôt comme usufruitiers que comme propriétaires, est l'objet évident du législateur dans cette institution du jubilé, dont on a eu tort d'ailleurs de parler comme d'une loi en vigueur. On sait que cette institution après chaque période de cinquante ans, devait ramener les immeubles vendus dans les mains de leurs premiers possesseurs ou de leurs héritiers, et rétablir l'égalité entre les fortunes. Mais ce partage à nouveau du sol à des époques périodiques ne fut jamais exécuté, à cause des difficultés qu'il eût rencontrées; l'inégalité se fit jour là comme ailleurs, quoique dans certaines limites. Il y eut en Judée de riches propriétaires fonciers. La Bible a rappelé les noms de quelques-uns de ces privilégiés dans d'immortelles idylles, et ce qui confirme notre assertion, Isaïe devait stigmatiser ces agrandissements de certains possesseurs de domaines : « Malheur ! s'écrie-t-il, malheur à ceux qui ajoutent maison à maison, terrain à terrain, jusqu'à ce que la place leur manque et qu'ils soient les seuls habitants du pays ! »

Paroles qui prouvent que les prophètes se montraient les gardiens jaloux des traditions nationales d'égalité.

Ces propriétaires vivaient dans l'abondance, donnaient de copieux festins ; mais hâtons-nous de le dire : l'opulence princière des possesseurs de grands domaines en

Orient n'a, en réalité, rien à voir avec ces possesseurs de domaines ruraux. Ils ont une vie aisée et large, voilà tout. Les uns sont bienfaisants et charitables, les autres sont avares et durs au pauvre monde : tels on les voit dans les Livres saints.

Les principales villes comme Jérusalem, Samarie, et les autres cités importantes, devaient devenir le théâtre d'un luxe relatif dont je rechercherai la nature et l'étendue.

Mais comment là même ce peuple, toujours en guerre avec ses voisins, souvent arraché à ses murs et à son sol, contraint de reconstruire ses villes détruites, aurait-il eu habituellement le loisir et le moyen de donner un bien grand développement au faste de la vie privée?

Il y avait peu d'esclaves, grâce aux restrictions de la loi de Moïse; les serviteurs étaient plus libres que partout ailleurs, ils étaient traités avec une douceur dont l'antiquité n'offre pas d'exemple; une industrie morcelée s'exerçait sous la forme de métiers isolés; le prêt à intérêt était interdit entre Hébreux; toutes ces conditions devaient resserrer les pompes mondaines dans des limites assez étroites.

Ajoutez-y, au sein de la famille, le rôle modeste et digne de la femme. Elle n'est pas, comme dans la plupart des nations orientales, tantôt une esclave avilie, tantôt une favorite que le caprice d'un despote pare comme une idole tout en la méprisant. Elle devient vraiment ici la compagne de l'homme, compagne sérieuse, active, vigilante, qui trouve son expression fidèle dans l'énergique portrait de la « femme forte ».

Voilà bien des gages pour que la vie de ce peuple auquel pourtant ont été promis les biens temporels, semble en général à l'abri des jouissances trop énervantes et d'un faste corrompu.

Parmi ces biens temporels que Dieu prend soin d'énumérer lui-même, vous ne rencontrerez ni l'or, ni l'argent, ni les pierreries, ni les meubles précieux; ce sont exclusivement les terres fertilisées, un florissant bétail, des pluies venant en leur temps, la moisson abondante, les arbres chargés de fruits, et, au delà de tous ces biens, un sommeil tranquille, la sécurité, la paix, la fécondité des familles.

Et pourtant le luxe s'est développé jusqu'à un certain point au sein de ce peuple, le luxe tient une place dans la Bible.

Il en a une très-limitée sans doute dès le temps même des patriarches. Qu'on se souvienne des circonstances, à la fois si simples et si poétiques, qui précédèrent le mariage de Rébecca, quand le serviteur d'Abraham la rencontre auprès de la fontaine, et qu'il lui offre un ornement d'or pesant un demi-sicle et deux bracelets d'or pesant dix sicles. Lorsque Laban permet d'emmener Rébecca pour qu'elle devienne la femme d'Isaac, le même serviteur présente des vases d'or et d'argent et de riches vêtements à la jeune fiancée; il comble de présents sa mère et ses frères. Juda donne, comme gage à Thamar, son bracelet et son anneau.

Au temps de Moïse, n'a-t-on pas la preuve d'un luxe déjà plus étendu? Lorsque, cédant aux clameurs du peuple, Aaron élève le veau d'or, il y fait entrer, après

les avoir fait fondre, les pendants d'oreilles des femmes et des filles juives. Combien de ce côté, comme sous d'autres rapports, la captivité d'Égypte dut profiter à l'instruction du peuple juif !

Le voisinage des nations ou tribus voisines ne fut ni moins instructif ni moins contagieux. Ces petits peuples recherchaient fort les riches ornements, qui abondent dans leurs appareils de guerre, et figurent en grand nombre dans leurs usages privés. Voyez par exemple Gédéon, vainqueur des Madianites. Quand il refuse le trône que les enfants d'Israël lui offrent, il demande pour récompense les pendants d'oreilles en or des Madianites qui faisaient partie du butin[1]. Ces pendants d'oreilles se trouvèrent peser mille sept cents sicles d'or, sans les ornements, sans les colliers précieux, sans les carcans d'or des chameaux, sans les vêtements d'écarlate dont les rois de Madian avaient coutume de se servir. Gédéon fit de tous ces dons un éphod consacré à Dieu.

Un penchant vers tout ce qui brille aux yeux et charme les sens, aussi marqué que chez les autres nations, entraîne ce peuple par moments.

Combien de fois ne fut-il pas séduit par ces côtés brillants et sensuels du culte du veau d'or ! C'est à tort aussi qu'on se figure ce peuple, même au temps où il reste fidèle à Jéhovah, toujours à l'état de peuple saint et perpétuellement en prière. Ce caractère religieux et sacerdotal, dont il est marqué si profondément comme nation, n'empêche pas la vie de reprendre

[1] *Juges*, ch. VIII.

ses droits aux heures où l'homme se laisse aller aux mouvements de la nature. Les Juifs ont aussi leurs jeux, leurs divertissements; ils connaissent la gaieté des festins, ils prisent fort certains vins que la Bible n'a pas dédaigné de désigner et qui figurent dans ces joyeuses solennités. Amos et Isaïe parlent de vraies chansons à boire qu'entonnaient au son du kinnor, des luths et des tambourins, les convives couchés sur les lits d'ivoire, étendus sur des divans, près des cratères et des coupes couronnées de fleurs.... Défions-nous de ces peintures uniformes qui semblent immobiliser un peuple ou un individu dans une idée fixe et unique.

Mais, aussi haut qu'on remonte, ce qui forme le luxe public presque exclusivement, c'est le luxe religieux.

Rien de plus conforme au génie et à la mission du peuple hébreu.

Ce genre de magnificences trouve déjà dans le *Tabernacle* une réalisation imposante : monument fragile, il est vrai, destiné à être transporté, mais formé d'une tente de précieuse étoffe, recouverte de poils de chèvre. Contestées comme peu compatibles avec l'état d'un peuple vivant encore de la vie pastorale, ces splendeurs du *Tabernacle* sont aujourd'hui confirmées par les traces récemment retrouvées de travaux métallurgiques près des lieux où les Hébreux séjournèrent sous la conduite de Moïse

Dans la description du Tabernacle, telle que la présente la Bible, l'or éclate de toutes parts ainsi que l'argent ; l'arche d'alliance, placée au centre du sanctuaire, revêtue d'or, porte sur ses deux côtés deux chérubins d'or aux ailes étendues.

C'est d'or que sont faits le chandelier à sept branches, la table sur laquelle sont déposés au nom des douze tribus, les douze pains de « proposition » qu'on renouvelait tous les jours de sabbat, les lames enveloppant le bois, les vases à mettre l'encens, les coupes destinées aux libations, les candélabres, les lampes.

De superbes rideaux recouverts de splendides broderies forment autour du Tabernacle comme une enceinte.

Que d'étoffes de fin lin et de peaux teintes de pourpre et d'écarlate! Que de pierres précieuses, et aussi, dans ce culte naissant, quel riche costume des prêtres voués au culte du Dieu vivant!

Mais ce que nous devons noter surtout, c'est la simplicité qui reste le trait dominant du sacerdoce juif.

On trouve là un singulier contraste avec les richesses des autres sacerdoces orientaux, avec les brahmanes qui se donnent pour seuls propriétaires de la terre et s'y taillent une part léonine, avec les prêtres égyptiens qui possèdent le tiers du pays, sans compter les revenus particuliers de chaque temple et l'exemption des impôts.

Le contraste est plus frappant encore avec ces indignes prêtres chaldéens, lesquels s'enrichissaient par la fraude et volaient jusqu'à leurs dieux.

Assurément, il faut en faire honneur à la loi religieuse. Mais la constitution politique mérite aussi sa part d'éloge.

C'est à tort qu'on a présenté le gouvernement juif comme une théocratie. Si puissante que soit l'influence des prêtres, ils ne gouvernent pas.

Les Hébreux, égaux devant Dieu, égaux devant la loi,

font tous partie du peuple saint. Cela résulte de ces paroles de Jéhovah dans l'*Exode :* « Vous êtes pour moi une nation de prêtres et un peuple saint. »

Si le sacerdoce est représenté par une seule tribu, cette tribu sacrée est par ses alliances unie à toutes les autres; toute fille d'Israël y peut entrer par le mariage; toute femme de race sacerdotale peut se marier avec un homme d'une autre origine.

L'inégalité est si peu rompue en faveur de la tribu de Lévi qu'elle était exclue du partage de la Terre promise. A l'exception de quarante-huit villes ou villages jugés nécessaires pour lui servir d'asiles, elle ne devait avoir aucun patrimoine. Jéhovah dit à Aaron : « Tu n'hériteras pas dans leur pays, et tu n'auras aucune part au milieu d'eux. C'est moi qui suis ta part et ton héritage au milieu des enfants d'Israël[1] .»

C'est là, avouons-le, un spectacle incomparable.

Rien de pareil ne se verra jusqu'à l'Église primitive.

Il est vrai que la dîme existe. Les ressources des Lévites consistent dans cette dîme des productions de la terre et des troupeaux. Sur cette dîme elle-même un dixième était réservé aux seuls prêtres. Situation indépendante plutôt que riche, bien propre à entretenir le dévouement dans le corps sacerdotal. Sans doute dans la suite elle suffit à élever la fortune d'un certain nombre de grands prêtres : mais c'était l'exception, et l'opulence resta rare dans le corps sacerdotal.

Ainsi dans ce pays véritablement à part, quels qu'aient

[1] *Nombres.* -- Voy. Ad. Franck : *Études orientales.*

été ses vices et ses excès, nulle classe où l'opulence paraisse concentrée.

On dirait pendant longtemps une sorte de démocratie sainte.

L'auteur du Pentateuque se défie du luxe monarchique. Son vœu formel est l'existence d'une autorité temporaire de chefs choisis par le peuple sur la désignation du sacerdoce. Mais il n'impose aucune forme et n'exclut pas la royauté, si le peuple la demande; seulement le Pentateuque entend qu'elle reste simple, et redoute un faste excessif comme plein de péril pour la morale et funeste aux populations : « Si tu arrives dans le pays que Jéhovah, ton Dieu, te donne, et si, après en avoir pris possession et t'y être établi, tu te dis : « Je veux placer au-dessus de moi un roi comme toutes les nations qui m'entourent, » place au-dessus de toi un roi que Jéhovah, ton Dieu, aura choisi; place au-dessus de toi un roi du milieu de tes frères,... seulement, qu'il n'amasse pas un grand nombre de chevaux, qu'il n'amasse pas un grand nombre de femmes,.. qu'il n'amasse pas trop d'or et trop d'argent, etc. »

La monarchie allait l'emporter pourtant (environ onze cents ans avant Jésus-Christ).

Cette période sera marquée par des magnificences jusqu'alors inconnues, par un avénement de toutes les somptuosités orientales.

C'est là même, chose bien digne de remarque, non pas seulement une des raisons, mais le principal argument que Samuel invoque pour dissuader le peuple de choisir un roi.

Qui ne sait avec quelle vivacité de termes il décrit le train fastueux des cours, la nombreuse domesticité des rois et l'augmentation des charges qui en résultent?

Comme ces charges pèseront sur la jeunesse appelée au service du prince, soit pour la guerre, soit pour de moins nobles emplois! Comme elles se feront sentir sur les champs et sur leurs possesseurs!

Quelle éloquence familière et frappante dans ce tableau bien fait pour émouvoir les Hébreux! « Le roi fera de vos filles des parfumeuses, des cuisinières et des boulangères.... Il prendra vos serviteurs, vos servantes et les jeunes gens les plus forts, avec vos ânes, et les fera travailler pour lui. Vous crierez alors contre votre roi que vous aurez élu, et le Seigneur ne vous exaucera pas, parceque c'est vous-mêmes qui aurez demandé un roi. »

Vains avertissements, et qui ne pouvaient prévaloir contre des nécessités politiques plus sérieuses sans doute qu'un simple caprice. Les mêmes raisons qui amenèrent chez d'autres peuples la transformation d'un pouvoir temporaire et morcelé en un pouvoir monarchique et concentré ne s'imposaient pas au peuple hébreu d'une manière moins impérieuse peut-être. Une plus grande unité dans l'État, soit pour le gouvernement intérieur, soit surtout pour les besoins de la défense nationale, voilà ce qu'il réclamait avec un emportement qui fit de cette révolution un acte de volonté nationale.

Samuel n'en avait pas moins fait entendre de justes prédictions, et le mal qu'il annonçait allait en se développant soulever les protestations d'autres voix prophétiques qui ne seront pas mieux écoutées.

II

LUXE ROYAL

Les formes politiques entraînent, quant au luxe, des conséquences inévitables. La création d'une cour, les somptuosités d'un palais, l'organisation d'un vaste personnel s'étageant depuis la plus haute noblesse jusqu'à la plus basse domesticité, l'appareil guerrier d'une garde, l'exemple agissant sur les habitudes privées dans toutes les classes, tels sont les résultats partout observés d'une monarchie absolue ou seulement très-puissante. Combien ils devaient se produire plus fatalement encore dans ces contrées de l'Orient, chez ces races amies de tout ce qui brille et disposées à ne reconnaître le pouvoir qu'aux signes extérieurs qui frappent l'imagination !

Moins que d'autres, les Juifs avaient eu besoin de recourir à ces moyens matériels, grâce à la puissance toute morale de la religion et à l'état morcelé de leur société.

L'effet des prédictions menaçantes de Samuel quant au luxe royal put donc être suspendu pendant la longue durée du règne de Saül, par la force des habitudes contractées, par les vieilles traditions d'égalité, par l'horreur qu'inspirait l'idée, si facilement acceptée des autres populations orientales, qu'un roi pût devenir une sorte d'idole couronnée, à laquelle s'adressaient des hommages qui tenaient du culte.

Joignez-y toutes les résistances morales, enfin, d'une opposition qui s'appuyait sur le sacerdoce.

Malgré la désignation qui l'appelait au rang royal, Saül ne changea rien d'abord à son train de vie. La nouvelle que Nahas, roi des Ammonites, vient menacer la ville de Iabès-Galaad, le surprend dans sa maison de Gabaa, au moment où il ramenait une paire de bœufs au labourage.

La nouvelle constitution apportait un obstacle positif à toute velléité de cour fastueuse. Rédigée par Samuel lui-même, elle interdisait toute résidence fixe à ce roi, qu'elle réduisait au rôle d'un simple chef héréditaire, toujours aux ordres de Jéhovah, c'est-à-dire du sacerdoce divinement inspiré.

On sait combien peu Saül se résigna à ce rôle subordonné. Le conflit sanglant entre le pouvoir royal et le pouvoir sacerdotal remplit les quarante années de ce règne tragique, trop troublé pour se prêter à l'établissement d'une cour régulière.

La royauté brillante naît avec David.

Ce roi « selon le cœur de Dieu » osa et put faire ce que Saül n'avait même pas tenté d'accomplir. On vit sans étonnement s'accomplir cette métamorphose par un prince entouré de tous les prestiges militaires, doué de tous les talents du poëte et du musicien qui achevaient de le rendre cher à la multitude.

Personne n'aurait eu l'idée de se souvenir des humbles origines de ce jeune pasteur, introduit dans le palais pour calmer au son de sa harpe les fureurs d'un roi halluciné. Et pourtant de la part de David lui-même,

que de prudence encore dans les débuts! On peut remarquer le soin que met en tout ce prince avisé autant qu'héroïque, à ne rien précipiter, à se garder de tout ce qui pouvait lui donner l'air de triompher avec insolence. Il punit les meurtriers de ses ennemis. Il pleure la mort de Jonathas, et de ce Saül qui avait voulu plusieurs fois le faire assassiner.

Dans ce chant de douleur nous remarquons un trait curieux sur le luxe déjà des filles d'Israël. « Filles d'Israël, s'écrie David, pleurez sur Saül, qui vous revêtait d'écarlate parmi la pompe et les délices, et qui vous donnait des ornements pour vous parer. »

Ainsi cette royauté si orageuse et si troublée avait déjà elle-même exercé quelque action sur le luxe. Elle avait favorisé de ses libéralités ce sexe à qui l'établissement d'une royauté despotique et pleine de pompe allait donner une importance si funeste.

Rien dans les modestes débuts de David ne pouvait faire prévoir la suite éclatante de ce grand règne. Il demeure sept ans et demi à Hebron, que le Seigneur lui a désigné comme résidence. Il se contente d'y amener avec lui ses deux femmes Achinoam et Abigaïl. Cette situation dure aussi longtemps que se prolonge la lutte armée avec la famille de Saül et les tribus d'Israël. Dans ses années de séjour à Hébron, on voit pourtant David déjà très-empressé d'augmenter le nombre de ses femmes. Une fois maître d'Israël comme de Juda, un de ses premiers actes est de l'accroître encore. Fâcheux pronostic!

Le luxe royal ose s'avouer enfin avec la fondation de Jérusalem.

Le jour où David prit et exécuta cette résolution de fonder une capitale et de s'y établir, on peut dire qu'il déchirait de ses mains le pacte constitutionnel, dépositaire des défiances sacerdotales, qui condamnait la royauté à une existence simple et presque errante

Le sacerdoce devait trouver une compensation dans la fondation du temple et dans la création d'une ville sainte.

Il serait difficile d'exagérer l'importance de cette création de la nouvelle capitale, sous le rapport des destinées du peuple juif et de l'humanité.

Par là s'attache un grand intérêt historique à l'acte qui transformait la ville forte, chananéenne, de Jébus, en une cité puissante destinée à être à la fois une ville nouvelle (Moriah), une forteresse (Millo), et une résidence royale (Sion).

L'ensemble forme cette Jérusalem qui fut à la fois la force et la faiblesse de la Judée ; sa force, car elle donnait un centre visible et résistant au dogme fondamental de l'unité divine; sa faiblesse, car elle devenait un foyer de divisions, de sectes, de troubles de tout genre, et elle offrait à l'étranger un objet de conquête qui lui permettait d'atteindre au cœur toute la nation.

La royauté ne tarda pas à en faire un séjour en rapport avec sa puissance et son éclat.

Nous voyons dans la Bible, au *Livre des Rois*, qu'aussitôt mis en possession d'un peu de repos par le succès de ses premières guerres, David se fit construire un palais de bois de cèdre et en pierre de taille.

La situation de la ville elle-même était peu propre à en faire un centre d'industrie, de commerce et de luxe,

dans l'éloignement de la mer et au milieu d'un vrai désert de pierre. Si elle eut sa part d'éclat, c'est à la royauté seule qu'elle le dut.

Avec David elle est redevable aussi d'une partie de sa splendeur à la religion qui trouve comme son point de ralliement autour de l'arche qu'y fit transporter le pieux roi, et qu'il plaça dans un tabernacle sur la colline de Sion. Ce fut, comme on le sait, l'occasion de fêtes brillantes, de cérémonies, parmi lesquelles figurent ces danses, dont David, au milieu de l'allégresse publique, offrit lui même le spectacle à son peuple.

Il s'agit moins de décrire que d'apprécier le faste royal de Salomon, car les détails s'en trouvent partout.

Si l'on s'en tenait à l'impression que causent ses trésors, ses dépenses, son luxe personnel et ses plaisirs, on se croirait en face d'un de ces souverains asiatiques qui ne se refusent la satisfaction d'aucun caprice.

N'y a-t-il pas pourtant un peu d'hyperbole dans cette expression biblique que, sous ce règne, « l'argent était aussi commun à Jérusalem que les pierres mêmes ? » D'autres évaluations peuvent-elles aussi être prises au pied de la lettre? Ce serait par des sommes équivalant à douze milliards de notre monnaie qu'il faudrait supputer les valeurs métalliques laissées par David à son successeur. Les revenus de Salomon se seraient élevés annuellement à plus de quarante-six millions, sans y comprendre les fermes et les péages, les droits perçus sur les marchands et sur les passagers, ni enfin les tributs considérables payés par les rois d'Arabie et par les gouverneurs de provinces.

La Bible renferme pourtant des détails précis, dont on doit tenir le plus grand compte, sur le luxe personnel de Salomon.

Le *Livre des Rois* énumère les douze officiers chargés de la table et des écuries, et les vivres nécessaires à cette cour nombreuse. C'étaient, pour chaque jour, trente mesures de fleur de farine et soixante de farine ordinaire, dix bœufs gras, vingt bœufs de pâturages, cent béliers. Il faut y ajouter la viande de venaison, les cerfs, les chevreuils, les bœufs sauvages et la volaille. Nous lisons en outre dans la Bible que Salomon possédait dans ses écuries quarante mille chevaux pour les chariots et douze mille chevaux de selle. Un tel chiffre ne peut qu'indiquer le total des forces de la cavalerie, sans distinction exacte des chevaux à l'usage exclusif de la cour.

Ce fait a d'ailleurs son explication, qui fait comprendre ce qu'il semble avoir d'abord d'exagéré.

Le mariage de Salomon avec la fille du pharaon de Thanis renfermait une clause assez curieuse. Les chevaux s'étaient extrêmement multipliés en Égypte depuis l'invasion des Pasteurs. Salomon se fit attribuer comme une partie des avantages stipulés en sa faveur le monopole de la vente des chevaux de la région où il avait pris sa nouvelle épouse. C'était à la fois un commerce lucratif et un moyen commode d'enrichir à son gré ses écuries d'étalons de choix.

Plus encore que ses constructions, nous admirons l'esprit ingénieux et actif qu'il mit à les exécuter, et qu'on ne peut s'empêcher de trouver digne de l'homme doué

de facultés extraordinaires, que ses écrits, bien qu'ils soient malheureusement perdus pour la plupart, ont immortalisé à jamais.

Salomon offre par là un remarquable contraste avec l'indolence habituelle aux monarques d'Orient qui jouissent sans discernement d'un luxe tout fait.

Lui-même prend soin d'appeler les plus grands architectes du dehors et s'occupe en personne de tous les travaux.

C'est ainsi qu'il se fit bâtir un palais qui efface complétement celui de David, sans parler d'une autre demeure splendide élevée à la fille du pharaon. La Bible signale un trône d'ivoire recouvert d'or, les cinq cents boucliers d'or qu'il fit fabriquer, sa vaisselle, en or également, les longues galeries de colonnes, les lambris de bois de cèdre, la grandeur et la beauté des pierres sur lesquelles le récit biblique se complaît à insister. Bien des côtés de ce luxe resteraient pourtant dans l'ombre si l'on n'avait que les descriptions du *Livre des Rois*. Elles sont complétées dans une certaine mesure par les *Chroniques* qui renferment quelques additions à ce livre, et par la description de l'historien Josèphe dans ses *Antiquités judaïques*.

Josèphe ne fait que développer les Chroniques dans ce qu'il rapporte de ces sculptures si nombreuses, et si peu conformes à la défense de représenter des êtres vivants.

Ainsi, non-seulement Josèphe affirme que les superbes matériaux du palais étaient plaqués de pierres précieuses, qui resplendissaient sur une triple rangée; non-seulement il dit que les toits étaient enchâssés d'or,

mais il parle d'un admirable ouvrage de sculpture représentant des arbres et des plantes de toute sorte, avec rameaux et feuilles pendants, ciselés avec un art si merveilleux qu'ils semblaient, pour ainsi dire, s'agiter sur la pierre qu'ils recouvraient. « Tout le reste de la surface des murs, jusqu'au plafond, était couvert de stuc, orné de peintures de couleurs variées. »

Ainsi voilà de la sculpture et de la peinture décoratives !

Bien plus : ce ne sont pas seulement les végétaux qui sont imités par l'art, comme cela est très-fréquent chez les Juifs; sur les côtés de ce magnifique trône d'ivoire en forme de tribune, auquel on arrivait par six gradins, se trouvaient placés douze lions; deux autres lions se tenaient au sommet, aux côtés du trône. Le siége du roi enfin était établi lui-même sur la figure d'un jeune taureau regardant en arrière.

Il y a donc lieu de faire la part à un art décoratif qui en s'arrêta pas devant l'interdiction de la loi de Moïse. Mais dans quelle mesure?

On peut mettre en doute qu'elle ait été fort étendue au delà des limites du palais du roi. Les infractions à la loi ne manquent pas dans la vie de ce prince, qui allia avec le culte du Seigneur toutes sortes d'idolâtries, et qui sacrifia sur les hauts lieux aux divinités étrangères. Qu'en conclure, sinon qu'un tel luxe fut une exception, comme celle de ce magnifique tombeau qu'il éleva à David son père, et qui ne saurait faire objection contre l'absence habituelle chez les Hébreux de tout grand faste funéraire? Josèphe lui-même fait remarquer combien la

conduite du prince était peu orthodoxe, lorsqu'il faisait fabriquer des bœufs de bronze sur le dos desquels reposait le bassin sacré appelé « la Mer », dans le temple même du dieu vivant.

Le temple élevé par Salomon justifie-t-il lui-même l'idée magnifique qu'on s'en est faite? On l'a contesté.

Un éminent orientaliste, M. G. Maspero, écrit à ce sujet : « L'inexpérience des Hébreux en matière d'architecture leur fit considérer l'œuvre de Salomon comme un modèle unique : en fait il était aux édifices grandioses de l'Égypte et de la Chaldée ce que leur empire lui-même était aux autres empires du monde antique, un petit temple pour un petit peuple. »

Jugement fondé quant aux dimensions par comparaison avec les édifices auxquels il est fait ici allusion, mais qui n'infirme en rien ce qui en fait la richesse et la beauté.

Quant à l'étendue, beaucoup plus restreinte que celle de ces immenses pagodes, elle nous semble par là même en rapport avec la nature du Dieu personnel, qui n'a pas besoin de ces espaces en quelque sorte indéfinis pour y faire sentir sa présence et sa majesté.

Tout dans le temple juif respire le culte de ce Dieu universel et national à la fois.

Si le lieu est austère, les cérémonies sont pleines de pompe.

Dans le sanctuaire repose l'arche d'alliance. Voici l'autel des holocaustes, où les sacrificateurs montent par une rampe sans degrés. Le vestibule faisant face au devant du temple est rempli par les lévites, chantant les

louanges du Seigneur et jouant des instruments de musique. La vue s'arrête sur ces lames d'or suspendues, sur ces colonnes toutes dorées et ornées de sculptures. Le trésor renferme les vases sacrés d'or et d'argent en si grand nombre que, au retour de la captivité, les Juifs en rapportèrent jusqu'à cinq mille quatre cents.

Ce luxe religieux est en somme le plus grand et le plus durable que les Juifs aient connu. Il reste chez eux la plus haute et la plus originale expression du luxe public.

Nous avons blâmé l'excès du faste monarchique inauguré et achevé par Salomon. Nous n'en contestons pas certains aspects dignes d'éloge : Jérusalem mieux bâtie, embellie de monuments et de superbes portiques; des villes entières qui s'élèvent ou qui sont entièrement reconstruites; des travaux publics utiles; un commerce maritime qui apporte en abondance l'or, l'argent, l'ivoire, les pierreries, les bois précieux.

Ce luxe n'en est pas moins condamné par ses conséquences politiques qui furent de la dernière gravité.

L'énormité des tributs imposés aux vaincus et des charges dont eurent à s'acquitter les Juifs pour y subvenir, devait être la principale cause des soulèvements extérieurs et intérieurs qui marquent la fin du règne, et qui amenèrent la division de l'empire.

On eût dit que Salomon avait épuisé en un demi-siècle tout ce qu'il y avait d'énergie vitale dans la royauté juive.

Le pire luxe mis en usage par ce prince fut cette polygamie sans frein, qui fit monter jusqu'à mille le nombre de ses femmes et de ses concubines. Elle eut

pour effet d'altérer en lui le caractère religieux et national qui eût été sa vraie force, et de jeter ce grand homme dans les faiblesses criminelles qui avaient déjà déshonoré David. Elle fit tomber cet esprit si élevé et si cultivé dans des superstitions indignes de lui, elle contribua à conduire ce philosophe moraliste d'une si lumineuse sagesse à cette espèce de scepticisme désenchanté et blasé, qui se trahit dans plus d'une de ses sentences.

La polygamie ne put que corrompre les mœurs, répandre parmi les femmes juives la contagion des raffinements. On souffre de la rencontrer même chez un tel peuple.

La polygamie aura été avec l'esclavage la malédiction du monde antique et de l'Orient moderne.

Moïse, en restreignant celui-ci, avait eu, du moins, le mérite de modérer celle-là.

Plus tard, le Koran respecta cette polygamie funeste qui devait troubler la vie domestique de Mahomet, et contribuer aux erreurs et aux fautes de sa vie publique dans ses dernières années.

Elle a été la corruption, elle a été le malheur de ces pays où on l'a vue abrutir les gouvernants, opprimer et dégrader le sexe faible, détruire en germe la famille en y abolissant les noms d'époux et d'épouse, de père et de mère dans leur signification sérieuse.

Elle reste encore la plaie de l'Orient.

Le monde moderne, qui se pique d'avoir aboli avec l'esclavage une des misères morales de la civilisation antique, n'aura achevé son œuvre que lorsqu'il aura

effacé cette dernière ignominie et fait disparaître cette suprême iniquité.

III

LE LUXE PRIVÉ CHEZ LES JUIFS.

Il reste à rechercher dans la Bible tout ce qui annonce la présence du luxe privé chez les Juifs.

Nous en avons déjà signalé des témoignages d'une haute antiquité, sans méconnaître les causes religieuses et sociales qui avaient empêché le luxe particulier de prendre les mêmes développements que chez les autres nations de l'Orient.

L'établissement d'une royauté déjà brillante avec David, fastueuse avec Salomon, ne pouvait manquer d'avoir sur les habitudes privées une influence considérable.

Sans comparer la nouvelle capitale à ces splendides foyers de civilisation matérielle, Babylone, Tyr, Persépolis, on doit reconnaître qu'il y eut là un déploiement de vie plus brillante et plus raffinée que ne l'eussent fait supposer de longs siècles antérieurs d'une existence simple.

L'architecture des maisons et l'ameublement subirent à Jérusalem une révolution, grâce à l'importation des matériaux les plus précieux et aux exemples d'une royauté qui, en ce genre, créa de véritables modèles.

L'Hébreu riche connut dans sa demeure les bois odoriférants, le cèdre, le cyprès, qui revêtirent les bâtiments, et dont il fit des lambris et des colonnes. Des

meubles en furent fabriqués avec un art habile qu'exercèrent divers corps de métiers. On ne put égaler sans doute, on imita la richesse de mobilier de ce roi Salomon, qui s'était fait faire un lit de parade en bois du Liban, « orné de colonnes d'argent, dont le coussin était d'or, et dont le siége était de pourpre. » On se servit de riches tapis pour s'asseoir et se coucher. Le prophète Ezéchiel en parle comme d'une des marchandises que les Arabes apportaient de Tyr [1]. Les plus opulentes maisons eurent des lits d'ivoire. C'est un sujet de reproche qu'on trouve énoncé dans un autre prophète [2]. La même matière servit à plaquer les lambris, ce que signifient sans doute ces « palais d'ivoire » que le prophète menace de détruire avant la ruine de Samarie. On garnit ces lits d'étoffes précieuses et on les arrosa d'eau de senteur. Il est fait plus d'une allusion à la grandeur et à la beauté des chandeliers que l'on posait à terre pour porter des lampes.

L'usage de se baigner et de se parfumer fut poussé jusqu'à un grand raffinement.

Le Cantique des Cantiques est comme rempli d'une surabondance inouïe des plus capiteux encens; ils semblent planer comme un nuage au-dessus des deux amants. « Pendant que le roi se reposait, dit l'épouse, le nard dont j'étais parfumée a répandu sa bonne odeur.... Qui est celle-ci qui s'élève du désert comme une fumée qui monte des parfums de myrrhe, d'encens et de toutes sortes de poudres de senteur ? » — « L'odeur de vos par-

[1] Ézéchiel, 17-20.
[2] Amos, 6-4.

fums, s'écrie l'époux, passe tous les aromates..., L'odeur de vos vêtements est comme l'odeur de l'encens... Le nard et le safran, la canne aromatique et la cinamone s'y trouvent aussi bien que la myrrhe et l'aloès et tous les parfums les plus excellents. »

L'épouse dit encore : « Mes mains dégouttent de myrrhe, etc. »

Cette passion des parfums est commune aux Juifs avec les autres Orientaux qui en faisaient usage pour eux-mêmes et en inondaient les femmes.

Esther, comme toutes les femmes étrangères, avant d'être admise à l'honneur de la couche du roi de Perse, passe « six mois dans les huiles de senteur et dans la myrrhe. »

Le luxe des vêtements fut en usage même chez les hommes. Il se composa de quelques bordures ou franges de pourpre et de broderie, de quelques agrafes d'or ou de pierreries. Les riches le firent consister surtout dans la variété des costumes qu'ils gardaient en réserve, dans une quantité d'habillements en laine, en lin, en coton et en *bys*, sorte de soie d'un jaune doré. On rechercha la finesse des étoffes et celle des couleurs, dont les plus estimées furent le blanc et la pourpre rouge ou violette. Les jeunes gens riches portèrent des vêtements bigarrés de couleurs vives et variées.

Combien ces recherches sont éclipsées par les magnificences et les raffinements des filles de Jérusalem ! Que de détails de toilette caractéristiques dans le *Cantique des Cantiques:* « Tes joues sont belles dans les rangées (de perles), ton cou est beau dans les colliers. — Nous

te ferons des colliers d'or entremêlés de perles d'argent. » — « Ces deux versets, dit M. de Saulcy, parlent d'eux-mêmes : ils nous apprennent très-explicitement qu'à l'époque de Salomon les femmes disposaient le long de leurs joues des rangs de perles ou de pierres fines qui, passant par-dessous le menton, encadraient la figure. Quant aux colliers, il résulte de l'un de ces versets que les plus élégants étaient composés de perles d'or entremêlées de perles d'argent [1]. »

Il suffit, pour se faire une idée de ce luxe de parure, de se remettre en mémoire la toilette que fait Judith lorsque, cédant aux inspirations d'un farouche patriotisme, qui emprunte la voix même de Dieu, elle s'est déterminée à aller trouver Holopherne : « Ayant appelé sa servante, elle descendit dans sa maison, elle ôta son cilice, elle quitta ses habits de veuve ; elle se lava le corps, elle répandit sur elle un parfum précieux, elle frisa ses cheveux et elle mit une coiffure magnifique sur sa tête. Elle se revêtit des habits qu'elle avait coutume de porter au temps de sa joie; elle prit une chaussure très-riche, des bracelets, des pendants d'oreilles, des bagues, et elle se para de tous ses ornements. »

Rien ne semble manquer à un tel luxe de parure, et il fallait qu'il fût grand pour paraître tel même aux chefs assyriens, qui en furent frappés, comme de la beauté de cette héroïne.

Quand elle se présente devant eux pour avoir accès auprès du roi : « Leurs yeux, dit la Bible, étaient tout

[1] *Histoire de l'art judaïque*, p. 328.

surpris. » Ils l'assurent qu'elle sera bien traitée par Holopherne et la conduisent à la tente du roi. « Elle entra ensuite, et ayant paru devant Holopherne, il fut aussitôt pris par les yeux. » Sa beauté et l'éclat de parure qui la relèvent ne font pas moins d'effet sur l'entourage. « Qui pourrait mépriser, s'écrient les officiers, le peuple des Hébreux qui ont des femmes si belles qu'elles méritent bien que nous combattions contre eux pour elles? »

Les séductions de la parure ne furent pas toujours employées avec des intentions aussi pures et aussi désintéressées qu'en cette occasion, où la sublimité du but, qui était la délivrance d'un peuple, paraît suffisante, dans la Bible, pour autoriser la perfidie du moyen employé et la violence de l'acte.

Les inspirations moins nobles de la coquetterie et du calcul se trouvent trop souvent dans les raffinements de la femme Juive.

Le zèle religieux et réformateur des prophètes, ces tribuns et ces moralistes de la Judée, comme ils en sont les poëtes, éclate contre ces raffinements corrupteurs, si contraires à la loi. Avec quelle énergie, sous le puissant Ézéchias, ce roi si fier de ses trésors, tonne la voix d'Isaïe !

C'est avec une fureur inspirée qu'il décrit, dénonce, menace le faste criminel des filles de Sion.

« Le Seigneur a dit : Parce que les filles de Sion se sont élevées, qu'elles ont marché la tête haute, en faisant des signes des yeux et des gestes des mains, qu'elles ont mesuré tous leurs pas et étudié toutes leurs démarches, le Seigneur rendra chauve la tête des filles de Sion,

et il fera tomber tous leurs cheveux. En ce jour-là le Seigneur leur ôtera leurs chaussures magnifiques, leurs croissants d'or, leurs colliers, leurs filets de perles, leurs bracelets, leurs coiffes, leurs rubans de cheveux, leurs jarretières, leurs chaînes d'or, leurs boîtes de parfums, leurs pendants d'oreilles, leurs bagues, leurs pierreries qui leur tombent sur le front, leurs robes magnifiques, leurs écharpes, leur beau linge, leurs poinçons de diamant, leurs miroirs, leurs chemises de grand prix, leurs bandeaux et les habillements légers qu'elles portent l'été; et leur parfum sera changé en puanteur, leur ceinture d'or en une corde, leurs cheveux frisés en une tête nue et sans cheveux, et leurs riches corps de jupe en un cilice[1].

Étaient-ce là des accusations exagérées?

Comment jeter un voile sur ces corruptions d'un peuple qu'on est disposé à voir sous la couleur trop uniforme des idées religieuses? Ces Juives ardentes, douées d'une fascination extraordinaire, d'une beauté pleine de langueur et de flammes, on les entrevoit dans la Bible.

La race qui a produit les prophétesses à la parole de feu, comme les Debora et tant de femmes au cœur intrépide, a connu aussi les emportements sensuels.

Combien il y a de passion et de coquetterie dans ces femmes capables tour à tour de tous les courages et de toutes les ruses, de toutes les vertus et de tous les vices, on le sait ou on le devine.

Les plus pures elles-mêmes témoignent de cet élan,

[1] Isaïe, III, 16 et seq.

de cette passion, souvent mêlée de ruse et de calcul. Judith est honnête et chaste. Quelle puissance et quelle volonté de séduction pourtant ! quel invincible attrait et quelle profondeur d'artifice ! quel voluptueux emportement dans la Sulamite ! que de charme irrésistible dans Esther suppliante ! et comme elle se redresse aussitôt qu'elle a obtenu la grâce qu'elle sollicite, toute frémissante de haine et de vengeance, pour arracher à Assuérus la promesse du massacre des ennemis des Juifs !

On peut se figurer par là ce que durent être les femmes sans frein que la religion n'avait pas domptées, et qui parfois trouvaient un encouragement à la débauche dans des cultes toujours prêts, en Judée, à disputer l'empire au culte du vrai Dieu.

La courtisane juive atteint à une sorte de corruption qui dépasse celle de la courtisane grecque ou romaine, et qui, en tout cas, est différente.

La Judée a eu pis peut-être que les bacchanales.

Ces prostitutions sur les hauts lieux ; ces « tentes des filles », tissées, ornées de figures ; ces célébrations impudiques et vénales d'un culte étranger par des prêtresses revêtues d'habits splendides, les cheveux humides de parfums, donnent l'idée de corruptions inconnues au monde européen. L'Afrique et l'Asie semblent se confondre dans les impures ardeurs de cette orgie sacrée.

Ces excès se détachent sur un fond de société moralement sain, et où se conservaient de fortes vertus domestiques. Tout donne lieu de croire qu'ils ne furent im-

putables qu'à une minorité, et qu'une certaine sévérité resta dans la masse le fond des mœurs, comme une certaine simplicité demeura le fond des habitudes.

Les livres de nature purement morale que renferme la Bible attestent cette solidité de sens et ces vertus essentielles de la race.

Assurément on doit se garder de juger un peuple sur ses codes religieux et sur ses ouvrages de morale. — Entre l'idéal qu'ils expriment et la pratique il y a souvent bien loin. Pourtant ces livres reflètent aussi les instincts profonds et la pensée réfléchie d'une race.

Les livres de morale pure à l'usage du peuple juif recommandent sans cesse les vertus opposées au luxe.

L'*Ecclésiaste* condamne avec force l'avidité et l'amour des jouissances. « Il n'y a rien de plus injuste, dit-il, que celui qui aime l'argent ; car un tel homme vendrait son âme même [1]. »

Et quel mépris pour la paresse ! — « Allez à la fourmi, paresseux ; considérez sa conduite ; n'ayant ni chefs ni princes, elle fait sa provision durant l'été, et elle amasse pendant la moisson de quoi se nourrir. Jusques à quand dormirez-vous, paresseux [2] ? »

Job, qui dit que « l'homme est fait pour travailler, comme l'oiseau pour voler », se plaît à humilier le luxe devant la sagesse : « La sagesse ne se donne point pour l'or le plus pur, et elle ne s'achète point au poids de l'argent. On ne la mettra point en comparaison avec les marchandises des Indes, dont les couleurs sont les plus

[1] *Ecclésiaste*, ch. I.
[2] *Ecclésiaste*, ch. XXII.

vives, ni avec la sardonique la plus précieuse, ni avec le saphir. Ce qu'il y a de plus grand et de plus élevé ne sera pas seulement nommé auprès d'elle. »

Job veut que la malédiction divine tombe sur lui, s'il a mis dans la richesse et dans le faste son orgueil et sa joie [1].

La plupart des sectes juives paraissent s'être rencontrées dans cet idéal de sévérité et de tempérance.

Les Saducéens furent les plus attachés à la richesse, sans doute parce que leurs aspirations n'allaient guère au delà de cette vie.

Mais entre cette recherche des biens temporels et les abus du faste et des raffinements, il n'y a pas de relation étroite, de rapport nécessaire.

On est d'accord sur la manière en général simple et laborieuse dont vivaient les Pharisiens, pénétrés d'ailleurs du dogme de la vie future, et qui formaient de beaucoup la secte la plus nombreuse.

Les Esséniens représentaient une sorte de protestation en permanence contre le luxe et l'amollissement des âmes, par leur vie de couvent, et par la pratique de toutes les vertus de charité que recommandaient les livres saints.

Au delà du temps que nous avons parcouru, on trouverait difficilement de nouveaux traits originaux qui distinguent le luxe et les arts de cette nation, vouée à porter le joug de la servitude étrangère. Rebâtir sa capitale, reconstruire son temple, lutter sans relâche, avoir à défendre contre des agressions perpétuelles son indé-

[1] Job, ch. XXXI.

pendance et sa vie, quelle rude destinée ! Livrée en proie à ses voisins d'abord, ensuite à des ennemis plus éloignés, cette nation n'obtient de tranquillité que quand elle paraît décidément réduite à l'obéissance.

La domination des Ptolémées devait laisser un peu de place à la sécurité, à la douceur des mœurs, à ce luxe modéré qui tient à l'aisance. Sous Antigone, on voit le grand prêtre Simon embellir Jérusalem : mais Ptolémée Philopator rouvre l'ère des persécutions.

La Judée retrouve une certaine prospérité sous la domination des rois de Syrie. Salomon IV en interrompt le cours, lorsqu'il cède à la tentation de s'emparer des trésors du temple. Dieu, selon la Bible, prit lui-même ces trésors sous sa protection. On sait l'histoire de ce cavalier terrible qui se précipite sur Héliodore à l'entrée du temple, et qui le foule aux pieds de son cheval, tandis que deux jeunes hommes le frappent de coups redoublés.

Qui se souvient aujourd'hui que, sous Antiochus Épiphane (175 ans avant Jésus-Christ), on vit encore l'abus de la richesse et des plaisirs dans Jérusalem ?

La grande sacrificature vendue à prix d'argent, le vénérable Onias déposé et remplacé par son frère Jason, qui établit dans la ville sainte des gymnases et des lieux d'exercice semblables à ceux de laG rèce, les cérémonies du culte négligées pour des spectacles profanes, et entraînant les prêtres et le peuple dans toutes sortes de désordres, ces faits, qui eurent de l'importance à leur heure, ont à peine laissé quelque trace dans la mémoire des hommes.

Le pillage du temple, finalement accompli par An-

tiochus, sert de point de départ à de nouvelles persécutions. Elles suscitent les Machabées, un siècle et demi avant l'ère chrétienne. Mais leur œuvre libératrice n'assure à la Judée qu'une indépendance précaire, qui ne devait pas avoir de lendemain.

Qu'ajouterait à une telle esquisse le tableau de la domination romaine? Le luxe l'accompagne, mais un luxe romain, et non plus juif.

Hérode se proposa pourtant de reconstruire le temple, pour lui donner plus d'étendue et de magnificence. Pour le bâtir, mille chariots propres à transporter les pierres furent construits, dix mille ouvriers furent employés; à la tête de ceux-ci furent préposés mille prêtres. Josèphe décrit, et pour ainsi dire se complaît à célébrer la largeur et la hauteur du monument, les arcs des portes, garnies de tentures éclatantes ornées de fleurs purpurines, la vigne d'or qui courait au-dessus des corniches, la magnificence des portiques et des colonnes; celles-ci au nombre de cent soixante-deux [1], formant quatre rangées, et dont les chapiteaux étaient sculptés à la mode corinthienne, les toits mêmes ornés de sculptures, l'abondance de l'airain, du marbre, de l'argent et de l'or.

Mais que nous importe ce luxe en révolte avec l'esprit religieux et le vieil esprit national? — Combien l'ancien temple, plus simple, exprimait mieux la pureté de la loi mosaïque!

Hérode n'avait pas craint de faire infraction à la loi

[1] On a fait remarquer que ce chiffre paraît altéré, le nombre de 162 n'étant pas divisible par 4, condition requise dans la construction du temple des juifs.

religieuse qui interdisait de représenter et de consacrer des figures d'êtres vivants. Il avait placé sur la porte principale du temple un aigle d'or de grande dimension.

Cela fit murmurer les Juifs. Lorsqu'on crut le roi mourant, un complot se forma, et l'aigle fut abattu à coups de hache. Les chefs de ce complot, Judas et Mathias, payèrent cette audace de leur vie : celui-ci fut brûlé vif.

Ce n'était que le début des scènes souvent tragiques auxquelles ce dernier temple des Juifs était réservé : eux-mêmes allaient s'y entr'égorger pendant le siége des Romains sous Titus, et le feu, mis à l'envi par les vainqueurs et par les vaincus, devait dévorer le magnifique édifice.

Ce fut là le dernier monument du luxe public chez les Juifs. Quant au reste, Hérode ne fait qu'inaugurer au milieu des cruautés un faste royal qui se sent de l'Orient, un faste civil qui rappelle Rome. Il déploie une magnificence qui est son seul titre au nom de Grand ; il pensionne des poëtes, il distribue des prix aux jeux d'Olympie, et, tandis qu'il avilit le pontificat et les institutions nationales, il multiplie les monuments et les témoignages d'un luxe parfois, il est vrai, utile et grandiose, mais plus souvent fait pour dépraver les mœurs.

S'il couvre les villes anciennes de bâtiments superbes, il y introduit tous les divertissements des Romains. Il construit Césarée, dont le fort eut une enceinte en marbre blanc, y élève un théâtre, un cirque et un temple dédiés à Auguste ; même à Jérusalem, il bâtit le plus

somptueux théâtre, et un cirque hors des murs, au milieu des murmures des Juifs fidèles à la loi, indignés de voir transplanter le luxe corrompu des Gentils comme au cœur même du sanctuaire.

Telle est la Jérusalem que visita Jésus, la ville sur laquelle il pleura, et dont il annonça la fin prochaine.

Cette Jérusalem livrée au luxe profane des Romains ne put que le scandaliser, de même qu'il s'indignait contre la Jérusalem des scribes et des pharisiens qui le fit condamner et mettre à mort.

La Judée avait terminé son rôle terrestre comme nation, elle avait rempli sa mission comme peuple de Dieu.

LIVRE III

LE LUXE HELLÉNIQUE

CHAPITRE I

LE LUXE HELLÉNIQUE CONSIDÉRÉ DANS SES TRAITS GÉNÉRAUX

Nous voici placé enfin devant le peuple et devant le luxe qui offrent le plus d'analogie avec notre monde moderne, du moins avec nos régions méridionales.

C'est le luxe antique encore il est vrai, mais ce n'est plus le luxe oriental.

L'esprit y prend une plus grande place. L'art y domine. Sans doute les sens y auront leur part trop grande aussi. Mais ce second âge du luxe ne se montrera que dans les cités plus tard enrichies de la Grèce. Le luxe a aussi en Grèce son âge héroïque. L'impur mélange qui en défigure de bonne heure les manifestations dans une foule de sociétés primitives, semble ici s'atténuer, se res-

treindre extrêmement. Cette race est visiblement privilégiée. Dès les premiers pas, dans les temps les plus reculés dont nous ayons gardé la mémoire, elle aime le beau, elle s'y porte d'un mouvement naturel et spontané. Le luxe de parure et d'ornementation est le premier, et longtemps presque le seul, qui s'y montre d'une manière fréquente et soutenue.

A mesure que la société se développe, on voit se dessiner les différences avec l'Orient. Elles ne tiennent pas seulement à une plus grande variété, à une beauté plus parfaite encore de la forme. Passer de l'Orient en Grèce, tout l'annonce, c'est passer non d'un pays à un autre, mais d'un monde à un autre monde.

Ici l'histoire prend un mouvement extraordinaire. Les éléments qui s'y combinent sont perpétuellement en voie de transformation. La politique est constamment en jeu. Le luxe se modifie donc sous des influences beaucoup plus diversifiées et bien plus changeantes qu'en Orient.

Ajoutons que ce qu'on nomme la *critique* acquiert en Grèce un développement à peine soupçonné de l'Orient. L'homme s'y regarde vivre. Il ne sent plus seulement, il analyse. Les faits politiques, sociaux, économiques, il les examine. Il soumet au même examen la religion, l'art, tout ce qui entre dans l'esprit humain, tout ce qui en est la manifestation et le symbole sous quelque forme que ce soit. Il n'y aura pas seulement en conséquence un luxe plus compliqué, plus mobile, on verra s'élever une *question du luxe*, qui se posera dans la société, et que résoudront, chacun à leur manière, les moralistes, les politiques, les poëtes eux-mêmes.

Nous donnerons d'abord une idée du luxe hellénique aux temps héroïques. Puis nous marquerons les traits communs du luxe grec, tel que le présentent les sociétés qui ont formé la Grèce antique. Enfin, nous en chercherons une image complète dans le tableau du luxe à Athènes.

I

LUXE AUX TEMPS HÉROÏQUES.

Le luxe paraît d'abord mêlé, en Grèce, à la plupart des grandes solennités de la vie, notamment à la religion, dans ces temps héroïques qui furent loin d'être des temps primitifs. En effet un très-grand nombre d'industries, dont la création et le développement supposent de longs siècles, existent dès lors. De ces temps mêmes la description survit dans les poëmes homériques. On y voit la religion fort adoucie. Le culte s'éloigne déjà beaucoup de la simplicité primitive. Les dieux sont humains, protecteurs, compatissants même pour ces faiblesses humaines auxquelles ils ne sont pas étrangers. Ils se laissent toucher par ces présents qui devaient introduire dans le culte un perpétuel élément de luxe. Ces circonstances favorisaient dans la Grèce ancienne l'expansion d'une brillante civilisation. Elles étaient faites pour vivifier le sentiment de l'activité libre. La vie se présentait sous un jour riant comme le beau ciel de la Grèce. Le polythéisme hellénique offre à un degré éminent ces caractères. Les dieux jouent eux-mêmes le rôle le plus actif

dans l'*Iliade*. La vie humaine, avec ses passions et ses combats, leur paraît chose digne du plus grand intérêt. Ils s'y mêlent par leurs affections ou leurs haines aux héros engagés dans la lutte. Eux-mêmes vivent d'une vie douce, et jouissent au sein de l'Olympe des plus vifs plaisirs. Le luxe se mêle à leurs festins, orne leurs vêtements.

Si ces dieux ont des passions qui les entraînent à des actions que la morale condamne, ils représentent aussi un idéal très-favorable aux arts, aux lettres, à tous les développements élevés et non moins éclatants de la civilisation. Minerve, c'est la pensée, νοῦς. Apollon, c'est l'art lui-même.

Le génie du spiritualisme le plus noble, en restant profondément humain, vit dans ces deux personnifications les plus pures de l'esprit qui doit présider aux destinées de la Grèce.

Voyons d'abord sous quelles formes se traduit le luxe chez les Grecs dans les temps héroïques.

On y rencontre l'usage des métaux précieux comme ornementation et parure. Les ornements formés de ces métaux avaient de longtemps précédé la finesse et l'éclat des tissus. Dans l'usage quotidien de la vie, l'airain remplit chez les guerriers chantés par Homère le rôle que le fer occupe chez nous. Le fer est alors un objet rare, de grande valeur, qu'on voit figurer dans les occasions solennelles, dans les jeux, et qu'on offre en prix : on peut le voir aux funérailles de Patrocle. Les héros de ces poëmes se servent de coupes, d'aiguières, de bassins d'or et d'argent. Le bouclier de Nestor est formé de la-

mes d'or[1], et le même chef possède une coupe d'un travail élégant, ornée de clous d'or, avec deux anses doubles, et divers autres ornements[2]. Homère parle souvent d'ouvriers qui savaient mêler l'or avec l'argent pour en faire des vases précieux.

En un mot, les hommes de ce temps connaissaient l'art de souder les métaux, tandis qu'il est presque certain qu'à la même époque ils ignoraient l'art de les graver. Il n'est question, dans Homère, ni d'anneaux ni de cachets, et on a pu révoquer en doute l'exactitude des renseignements donnés par des écrivains d'une époque bien postérieure, par Plutarque, par exemple, parlant de l'anneau d'Ulysse sur lequel ce héros avait fait graver un dauphin.

L'art de la dorure, comme nous l'entendons, paraît étranger aussi aux Grecs de cette époque. Pourtant, on voit figurer aux cérémonies des taureaux aux cornes dorées : coutume antique que nous avons eu plus d'une fois, en temps de révolution, la sottise d'imiter dans nos cérémonies nationales.

Homère lui-même a décrit comment on procédait, au temps de la guerre de Troie, à cette dorure des cornes des taureaux et des génisses destinés au sacrifice. Lors que Nestor prépare un sacrifice à Minerve, un ouvrier apporte les instruments nécessaires, qui consistent dans une enclume, un marteau et des tenailles. Le roi lui-même présente l'or à cet ouvrier qui le réduit sur-le-champ en lames très-minces dont il enveloppe les cornes

[1] *Iliade*. liv. VIII.
[2] *Id.*, liv. XI.

de la génisse. On ne remarque dans ce procédé rien qui puisse faire penser que les Grecs connussent alors l'art de dorer, tel qu'ils l'ont connu par la suite, et tel que nous le pratiquons. Toute l'opération de la dorure consistait à revêtir de lames d'or extrêmement minces les matières auxquelles on voulait donner l'éclat de ce métal.

C'est sur leurs propres personnes que les hommes des temps héroïques aiment à placer leurs ornements.

Un roi qui n'aurait ni insignes de son rang, ni riches habillements, ne serait plus un roi.

On voit ces princes de la Grèce assemblée, se promener fièrement dans les occasions solennelles leur sceptre à la main.

Agamemnon a reçu avis par un songe, de la part de Jupiter, de livrer assaut à la ville de Troie. Il s'assied sur son lit, revêt une superbe tunique, se couvre d'un manteau de pourpre, ceint ses brodequins et prend son baudrier, d'où pend une riche épée ; armé du sceptre de ses aïeux, il s'avance vers les vaisseaux des Grecs[1].

On est frappé des magnificences que présente et surtout du nombre et de l'avancement des arts que suppose l'armure qu'il revêt, lorsqu'il se met à la tête de ses guerriers pour venger l'échec subi par les Grecs.

« Sur son sein brille la superbe cuirasse que jadis lui donna Cynras pour gage de l'hospitalité qui devait le-

[1] *Ilia*[illegible]

unir.... Par ce noble présent, il voulut acheter l'amitié du héros qui allait commander à tant de guerriers. Deux lames d'or, dix d'acier rembruni, vingt d'étain y brillent distribuées sur des lisses parallèles. Trois dragons d'acier y dressent leurs têtes menaçantes. Leurs corps tortueux offrent les couleurs de l'iris, de ce signe que, pour instruire les mortels, Jupiter a fixé sur la voûte azurée.

« A son côté, une superbe épée est suspendue; la poignée en est d'or; autour est un fourreau d'argent, que des liens d'or attachent au baudrier.

« Un immense bouclier le couvre de son orbe étincelant, dix cercles d'airain en forment le contour. Sur la surface s'élèvent vingt bossettes d'étain, auxquelles s'entremèlent des bossettes d'acier. Au milieu est Gorgone, pâle, échevelée et lançant d'homicides regards; autour règnent la Fuite et la Terreur. Une lame d'argent attache le bouclier à l'épaule du héros; sur cette lame rampe un dragon d'acier, qui d'un seul corps élance une triple tête. Sur son front est un casque menaçant; quatre aigrettes le couronnent; au-dessus flotte un formidable panache; deux javelots sont dans sa main[1]. »

La qualité de l'étoffe de la tunique, la beauté du manteau, celle de l'agrafe qui l'attachait forment un luxe de vêtements très-développé. Le tissage paraît fort avancé. Les étoffes sont de laine ou de toile.

Quant au coton et à sa fabrication en Grèce, c'est un point plus difficile à fixer.

[1] *Iliade*, liv. XI.

Dans l'Odyssée[1], la description des habits d'Ulysse montre une grande richesse, quelle que soit la nature de l'étoffe, qui reste dans le vague.

C'est un vêtement vraiment royal que celui qui est décrit par le roi d'Ithaque lui-même, caché sous les traits d'un étranger, ancien compagnon d'Ulysse.

Pénélope ne le reconnaît pas sous ce déguisement; elle lui demande, pour s'assurer que réellement l'étranger a reçu Ulysse, quel vêtement portait ce chef.

« Ulysse avait un double manteau de pourpre, du tissu le plus fin; pour l'attacher, une agrafe d'or, un double anneau d'or. Sur le devant régnait une broderie, ouvrage d'une main savante. Un chien tenait sous ses deux pattes de devant un faon de biche palpitant et le couvrait de ses regards.

« Tout le monde admirait ce chef-d'œuvre, ce chien, tout d'or, qui, l'œil tendu sur sa proie, la pressait, la serrait avec une force qui paraissait croître et redoubler; et ce faon, tout d'or aussi, qui remuait et agitait ses pieds, impatient de lui échapper. »

Voilà déjà bien des arts et un noble luxe. La broderie sur étoffe figure là avec honneur. On trouve indiquées des étoffes brochées d'argent et d'or à propos de cette tunique, dont Homère compare l'éclat à celui du soleil.

Les éléments du bien-être manquaient. Ce n'était que par exception qu'on se servait de souliers. Ces hommes, qui n'ignoraient point l'art de préparer le lin et d'en

[1] *Odyssée*, liv. XIX.

former des tissus, n'avaient pas eu l'idée d'en faire des chemises, et, en général, le linge leur était inconnu. Ils y suppléaient par l'habitude fréquente des bains.

La femme grecque, aux temps héroïques, la femme noble, aime la magnificence du costume.

Elle connaît déjà plusieurs de ces recherches, qu'on serait tenté de croire étrangères à ces âges de mœurs simples et rudes.

Elle porte les longues robes, attachées et renouées par des agrafes d'or, elle porte des colliers d'or, des bracelets de même métal garnis d'ambre, et des pendants d'oreilles à trois pendeloques. Elle use de certaines essences pour donner de l'éclat au teint. « Essuie ce visage encore mouillé de larmes, et qu'une essence parfumée rende l'éclat à tes joues décolorées[1]. »

Il ne manquait aux maisons que le nécessaire : les vitres, les cheminées, les armoires, les buffets, les cuillers, les fourchettes, les nappes, les serviettes, et probablement les draps aux lits. Mais ces lits étaient déjà ornés et riches, couverts de plaques d'or et d'argent et de morceaux d'ivoire[2].

Les siéges étaient couverts de peaux, de tapis et d'étoffes couleur de pourpre.

Les palais de ces princes grecs semblent réunir au luxe oriental comme le sentiment déjà du goût hellénique ; à l'éclat se joint la mesure.

Homère nomme un certain nombre d'artistes célè-

[1] *Odyssée*, liv. XVIII.

[2] *Id.*, liv. XXIII

bres, Zurachius, par exemple, qui excellaient dans les ouvrages d'ivoire.

Enfin c'est un trait à noter comme une différence avec l'Orient qui tient déjà à l'organisation sociale, que l'on a peu de serviteurs pour l'ostentation. On ne voit point paraître chez les princes grecs cette foule de portiers, d'huissiers, gardes, introducteurs, valets et officiers de tout genre qui remplissaient, en Asie, les cours des monarques et des satrapes.

Pour vous faire une idée même incomplète de la place qu'occupaient les arts dans l'intérieur de ces maisons et de ces palais, reportez-vous à l'époque féodale, au temps des troubadours et des trouvères. La poésie, le chant, la musique sont les charmes du foyer. Voyez le rôle que jouent dans les repas décrits par Homère la lyre et la voix humaine. La danse se joint à ces plaisirs. Ne séparez point de cette poésie des mœurs, la pensée du climat et d'un ciel incomparable.

On sent à ce foyer déjà la présence, la douce influence de la femme.

Le rôle joué par les femmes dans les poëmes homériques dit assez ce qu'elles furent.

Leurs vertus, leur charme, leurs faiblesses, leurs crimes mêmes montrent combien nous voilà déjà loin du haut Orient. Les Indiens, même les Perses ne se seraient pas battus dix ans au sujet de l'enlèvement d'une femme. Pénélope, douce et tendre figure, Clytemnestre, fantôme passionné et farouche, ces compagnes dévouées ou ces dominatrices violentes ressemblent peu aux femmes du harem et aux favorites des cours du haut Orient ou

de l'Afrique. Ces femmes, dont quelques-unes sont des types d'élégance et de grâce, devaient exercer une action sensible sur le goût.

On en a la preuve dans le travail même de ces créatures ingénieuses.

Fussent-elles princesses ou reines, elles filent, tissent ou brodent jour et nuit. Nausicaa lave ses robes à la rivière avec ses femmes : elle met elle-même la main à l'ouvrage. Hélène travaille à un superbe tissu où elle représente les travaux des Troyens et des Grecs et les funestes combats dont elle est la cause.

Le contraste de la femme grecque et de la femme orientale ne saurait s'appliquer à l'Asie Mineure.

Andromaque égale Pénélope comme type de pureté et de vertu.

L'une est la mère, comme l'autre est l'épouse, et dans la mère l'épouse se retrouve encore.

Au reste, entre les Troyens et les Grecs, quant aux usages de la vie, les analogies sont fréquentes. Pourtant la prédominance du luxe est sensible dans la ville de Priam. Pâris, le beau Troyen, est bien un type de luxe et de volupté. Les femmes troyennes parfument leurs habits, se frottent le corps d'essences odoriférantes. Leurs ajustements sont fort nombreux, forts diversifiés. On a pu penser que la toilette des déesses, si longue et si minutieuse, est celle même des femmes troyennes dans le palais. Les hommes imitent les femmes par le soin de la chevelure, qu'ils rattachent par des anneaux et qu'ils parfument avec recherche. Ce raffinement ne paraît point chez les Grecs.

Les armes aussi sont d'une richesse qui éclipse celles des Hellènes, ainsi que les chars. Les héros troyens déploient un faste tout particulier dans les vêtements et les ornements guerriers. Quelle pompe même chez les plus braves ! « Amphimaque est tout brillant d'or ; il marche aux combats avec le luxe d'une femme ; mais ces vains ornements ne le garantiront point de la mort ; Achille l'immolera sur les bords du Scamandre ; et l'or qui le couvre sera sa conquête[1]. » Comme Pâris est beau sous son riche costume de guerre ! Comme il brille à la tête des Troyens ! La dépouille d'un léopard flotte sur ses épaules ; à son côté pend une magnifique épée. Quand il en vient aux mains avec son ennemi Ménélas, Homère en fait la remarque : « Le Grec a ceint, dit-il, une armure moins superbe. »

Une pompe solennelle éclate dans les assemblées, dans les jeux des Grecs, aux temps héroïques. On pressent déjà la grandeur de leurs fêtes nationales et de leurs cérémonies religieuses, souvent confondues les unes avec les autres. Quant aux fêtes, le luxe, il est vrai, est surtout dans la profusion. Le culte offre déjà de grandes richesses. Pourtant ce ne sera qu'après la guerre avec les Perses, et par émulation de ce peuple, que leurs temples deviendront des œuvres remarquables à la fois par l'architecture, la sculpture et la masse de trésors qui y sont accumulés. Mais déjà cette sorte de luxe s'annonce dans les poëmes d'Homère.

Mélange de rudesse et de sentiments élevés, généreux,

[1] *Iliade*, liv. II.

héroïques, de dénûment et de luxe, tels sont ces temps où la Grèce semble s'annoncer déjà presque tout entière. On dirait la fière énergie, la pensée poétique d'Eschyle avant le pur marbre de Sophocle. Mais déjà de fines nuances annoncent le peuple de Périclès.

II

LUXE RELIGIEUX EN GRÈCE.

Transportons-nous maintenant dans les temps historiques. Cherchons, avant d'en étudier de plus près l'image complète dans Athènes, quels furent les traits principaux du luxe hellénique.

Nous caractériserons rapidement le luxe religieux, celui qui orne les temples, puis les arts décoratifs appliqués à la vie civile, enfin les manifestations qui tiennent à la vie des sens sous la forme de divers usages.

Il n'est pas impossible de déterminer les origines du luxe décoratif dans les temples des dieux.

Il avait été précédé par les chants, les danses, les fêtes instituées en leur honneur et célébrées en plein air.

Les premiers autels étaient des morceaux de pierres ou des tertres de gazon. Quand les hommes commencèrent à marquer les limites des champs, il y eut des enclos réservés pour les dieux; quand ils songèrent à se construire des demeures fixes, il y eut aussi des habitations pour les divinités. Peu à peu l'habitude de considérer ces temples comme les demeures où les divinités rési-

daient, y fit établir des signes permanents de leur présence.

Ce furent d'abord des attributs caractéristiques qui rappelèrent cette idée : tels le caducée de Mercure, le trident de Neptune, la lance de Minerve.

Les symboles se montrèrent sous des formes plus ou moins obscures, comme certains animaux symboliques et d'autres emblèmes : on adressait aux dieux des prières. On cherchait à obtenir d'eux qu'elles fussent exaucées, et on leur témoignait de la reconnaissance quand elles l'étaient.

De là des offrandes. On suspendit des couronnes à ces représentations, grossières au delà de ce qu'on peut imaginer, qui rappelaient les divinités elles-mêmes. Il faut être averti par les témoignages de l'histoire, pour voir des symboles dans ces morceaux de bois nommés hermès. Des piliers de pierre furent honorés aussi[1]. Cupidon, à Thespies, fut figuré par une pierre ; Junon, à Argos, par une colonne, et, à Samos, par une planche ; les Dioscures, à Sparte, étaient représentés par deux poutres qu'unissait une traverse, signe, dit-on, de la fraternité.

On habillait, on chargeait d'ornements de vrais embryons de statues.

La nature et la beauté de ces offrandes se modelèrent sur les progrès de l'industrie. Autrefois on consacrait aux dieux les prémices de l'agriculture : on leur consacra des armes, des tissus, des vases, des trépieds.

Les trésors forment à l'époque héroïque un des monu-

[1] Voy. Pausanias, liv. VII. — Voy. le livre de M. L. Ménars sur le *Polythéisme grec*, liv. II.

ments les plus importants du luxe religieux : ils renfermaient les objets précieux consacrés aux divinités. Le trésor d'Atrée à Mycènes en est le type le mieux conservé. Celui de Minyas, près d'Orchomène, était très-supérieur par les dimensions. C'étaient des édifices souterrains, et très-probablement des tombeaux. Nous n'avons pas à parler ici des valeurs conservées pour les besoins de l'État, mais des objets de luxe déposés jusque dans ces *trésors* des temples où étaient déposés les trépieds, les vases et autres « *anathèmes* ».

On peut jusqu'à un certain point suivre le progrès qui donne à la statuaire dans les temples le caractère d'objet d'ornementation et de luxe, par la matière et par les accessoires.

Certaines phases de cette transformation ont été notées avec un soin curieux.

Ainsi, à mesure que se détérioraient ces vieilles idoles, objets de trop de vénération pour qu'on les laissât tomber en ruine, on remplaçait les parties naguère en bois, par des matériaux plus précieux mis en œuvre par l'industrie. Des statues de bois se trouvèrent avoir ainsi des têtes, des pieds et des mains en marbre ou en ivoire.

On substitua aussi, en certains cas, aux riches étoffes qui les recouvraient, des placages de métaux précieux.

Ces formes différentes coexistèrent, et même survécurent parfois, comme une sorte d'archaïsme consacré par la religion des peuples.

Ainsi, l'usage de vêtir superbement des mannequins représentant des divinités, mode si répandue dans l'Inde

et dans d'autres contrées orientales, ne cessa pas par les progrès de l'art de fondre et de couler les métaux. Les Grecs avaient, par exemple, à Élis, une statue de Neptune jeune, que l'on revêtait, selon la saison, d'une robe de lin, de byssus ou de laine ; ils l'appelaient le *Satrape*.

Les statues d'or massif ne devaient venir que longtemps après les statues plaquées de ce métal, auxquelles on donne pompeusement le nom de statues d'or, comme celles qu'Homère désigne par cette appellation, et dont il fait l'œuvre de Vulcain.

Quant aux statues d'or massif, non-seulement elles n'ont pu être fondues qu'à une époque plus avancée, lorsqu'on savait couler le métal dans un moule, mais elles paraissent rares en Grèce, et on n'en remarque guère que dans les pays barbares. La statue d'or, œuvre d'Onasimédès, que montraient les Thébains, celle que Gorgias consacra lui-même à Delphes, étaient d'une époque postérieure, et peut-être seulement dorées. Au contraire, les statues d'or étaient communes en Orient. Dans Lucien, Jupiter fait asseoir les dieux selon leur valeur et leur poids. Les dieux en or passent avant les dieux en bronze, et les plus lourds sont les premiers. Mais l'écrivain satirique fait observer que les dieux en or étaient d'une forme grossière, sans proportion, parce qu'ils appartenaient à des contrées barbares.

Il ne faudrait pas conclure de la rareté de l'or en Grèce, qu'on l'employait avec parcimonie pour les dieux.

Loin de là : c'est pour eux seuls qu'on le prodiguait. Le sacrifice devait leur être d'autant plus agréable que la valeur en était plus grande. Les villes et les parti-

culiers se signalent par de tels dons, en remplissent les sanctuaires sous la forme d'offrandes véritablement splendides. On espérait par là, soit apaiser une divinité qu'on supposait irritée, soit intéresser les dieux à un projet. Combien de dons aussi offerts par la reconnaissance!

De là des conséquences importantes : les plus délicats chefs-d'œuvre se placèrent à côté des statues colossales, sans qu'aucune règle obligatoire, aucun modèle préconçu et imposé, vinssent altérer l'indépendance des formes. Chaque cité, chaque individu offrait ce qu'il voulait. Cette liberté dans la religion devait faire aussi celle de l'art. La superstition nationale put remplir, sous les formes les plus variées, les temples d'abondantes richesses. Elle ne fut gênée dans son indépendance par aucune discipline sacerdotale.

C'est l'honneur de l'art religieux des Grecs, comme de leur art civil, que l'art pur y prime de beaucoup le luxe.

Les vases qui ornent leurs temples et leurs édifices admirables par la forme et par les sculptures, sont le plus souvent d'une matière sans prix.

C'est l'art qui a sculpté ces figures de Minerve, ces scènes empruntées au culte de Bacchus, ces chasses et ces combats d'animaux.

C'est l'art aussi qui a couvert ces vases de peintures.

Art, nous le répétons, dont l'indépendance est l'âme, quelles qu'en soient les origines étrangères, égyptiennes, ou surtout assyriennes, comme on le démontre aujourd'hui.

Cet art s'alimente à la source d'une religion libé-

rale, morale sous bien des rapports, malgré les éléments impurs qui devaient, ultérieurement surtout, s'y mêler. Il reflète par son libre mouvement celui d'une religion humaine, qui a reçu pourtant l'empreinte d'un certain idéal supérieur de raison et de sagesse, sensible dans ses meilleurs types et dans ses plus nobles symboles.

Le sentiment du beau, librement interprété, et qui ne fait du luxe qu'un simple accessoire, voilà la véritable école de ces artistes.

Cette école est ouverte perpétuellement, sous le rapport physique, par la gymnastique, c'est-à-dire par le nu; elle est entretenue par les courses et les jeux qui fournissent les plus beaux modèles parmi les hommes et parmi les chevaux, vainqueurs glorifiés à l'égal des hommes.

Le même culte de la beauté pure s'exalte à la vue perpétuelle des chefs-d'œuvre qu'on rencontre dans toutes les villes, et qui semblent s'engendrer les uns les autres.

On peut considérer comme une partie du luxe des temples, inséparable de l'art même, la peinture décorative ; elle n'a rien laissé malheureusement sous la plus belle et la plus complète des formes, les tableaux. Mais à défaut de ces œuvres, dont la perte est à jamais regrettable, on trouve l'emploi fréquent de la couleur.

La *polychromie* a été l'objet de vives controverses[1], dont il est possible d'extraire certaines conclusions qui semblent désormais acquises.

[1] On les trouve résumées dans un chapitre spécial de l'*Histoire de l'art grec avant Périclès*, par M. Beulé.

Il est certain qu'on trouve de la couleur sur les monuments grecs. Les découvertes en ont montré à Pœstum comme en Sicile, en Sicile comme en Grèce, sur les grands comme sur les petits édifices, sur les tombeaux aussi bien que dans les temples.

La difficulté, qui portait particulièrement sur le nombre des parties peintes, paraît définitivement résolue par les mêmes découvertes. Ces couleurs, dont on peut constater la variété, s'appliquaient à des parties nombreuses des édifices, sinon à toutes. On savait déjà par des textes qu'il y avait une peinture sur les murs des monuments civils et religieux. C'est ainsi qu'à Athènes, au rapport de Plutarque, on distinguait le tribunal rouge et le tribunal vert, par allusion à leur couleur; d'autres textes nous apprennent que le mur d'appui qui entourait le Jupiter Olympien de Phidias était peint en bleu.

Ce n'est plus seulement en invoquant des autorités d'historiens, mais les débris retrouvés, qu'on a pu constater que la couleur exista sur la pierre, non moins que sur le bois dont étaient faits primitivement les temples. Les colonnes de Métaponte et d'Égine sont couvertes de stuc jaune; le chapiteau de Pœstum porte des traces de palmettes peintes; l'architrave d'Égine était peinte; les frises et les corniches le sont aussi; les murs du Théséion et du temple d'Égine portent les traces de couleur; le sol même est peint à Égine et à Sélinonte.

L'objection qui prétend réduire quelques teintes à de simples décompositions chimiques, ne peut s'étendre à la masse de ces témoignages. L'effet décoratif recherché par la peinture est démontré par une quantité de tem-

ples, et en général, de monuments, de l'époque de Pisistrate. Peu importe que la couleur ne soit pas toujours appliquée, et paraisse plus d'une fois fondue dans le stuc. Le vieux Parthénon lui-même nous a laissé des triglyphes où le bleu se distingue encore : le mur qui ferme l'entrée de l'Acropole offrait des traces de bleu. Les tuiles mêmes, dans beaucoup de ces monuments, et d'autres parties qui étaient en terre cuite à l'époque archaïque, étaient peintes.

On trouve des traces de peinture dans l'intérieur même. On a reconnu dans le temple d'Égine, du bleu sur les colonnes, du rouge sur les murs, du vert et d'autres tons sur les corniches.

Les combinaisons des couleurs étaient calculées selon les lois du goût, et il répugne de penser que les Grecs aient ici manqué à cette recherche de l'harmonie qu'ils rencontrent partout si naturellement. On aimait les harmonies graves, le jaune et le brun, le brun et le rouge, le bleu et le vert, le jaune sur le noir, le rouge sur le noir. Les tons plus voyants étaient le rouge et le bleu, ou le rouge allié au vert. Ces effets n'étaient ni sans grandeur ni sans beauté.

Ils forment une partie essentielle chez les Grecs du luxe décoratif.. Sparte elle-même, avant que son génie eût été comprimé par les conséquences extrêmes de sa législation, avait eu une grande école de sculpture. Cet art sévère ne cessa jamais d'y être représenté. Il dut se soumettre seulement, comme la musique, à certaines règles morales. Au temps de Pisistrate, le même art, qui devait être en déclin à l'époque où vivait Périclès, se

révélait, non-seulement par la beauté, mais par la magnificence.

On rencontre dans les temples, à Sparte, les œuvres de la *toreutique*. Cet art emploie et mélange les matières diverses, comme l'or et l'ivoire, et les produits superbes du travail du bronze et du travail du marbre.

Ainsi les dieux à Sparte gardèrent leur luxe, même quand les hommes se retranchaient tout luxe.

III

LE LUXE EN GRÈCE DANS L'ORDRE CIVIL.

Les arts, et notamment la peinture, furent employés à l'*ornementation* des édifices et des maisons. Les plus grands noms de l'art grec en font foi. Les artistes les plus renommés ne craignirent pas de paraître déchoir en décorant des appartements, des murs, des lambris et des plafonds.

Ainsi fit Pausias, peintre célèbre, dont le talent avait inspiré assez de confiance pour qu'on le chargeât de réparer les peintures de Polygnote sur les murs de Thèbes.

Zeuxis lui-même ne dédaigna pas de tracer ses compositions sur les vases de la céramique la plus ordinaire.

Cette limite, si précise, que nous prétendons marquer entre les arts et l'industrie, n'existait pas alors, ou du moins la transition était si insensible que l'industrie semblait être chez ce peuple artiste un emploi courant, facile et seulement secondaire des tacultés que l'art réclame. Elle était abandonnée à des hommes qui trouvaiten

chez un bronzier, un orfévre ou un potier l'emploi d'un talent incomplet, sans doute, mais préparé par les plus sérieuses études. Ils apportaient dans la décoration d'un fauteuil ou d'un lit, d'une lampe, d'un bouclier, d'un coffret ou d'un vase, ce sentiment supérieur à leur œuvre, d'où naissait la perfection.

Deux circonstances, en Grèce, contribuèrent aussi à ces applications de l'art sous forme de luxe d'ornementation.

A la différence des artistes qui ne signaient que leurs œuvres les plus remarquables, ces artistes industriels signaient toutes les leurs. C'était pour les plus habiles un moyen de fortune et une garantie du soin qu'ils y mettaient; c'était aussi une raison pour les amateurs d'acheter de pareilles œuvres.

D'autre part, la reproduction des modèles les plus admirés et l'usage des *réductions* permirent aux citoyens riches d'orner leurs demeures des plus belles productions. Les tableaux supérieurement copiés trouvèrent place chez les particuliers, et l'art favori des Grecs, la sculpture, eut la même fortune à un degré supérieur. Les statues furent reproduites dans toutes les dimensions, transformées en bas-relief, en camées, en médailles.

Ce goût pour les objets d'art, destinés à faire l'orgueil et le charme de la demeure, ne s'entretint pas seulement par l'amour général du beau et par l'émulation des gens riches. Il eut pour excitant la vue perpétuelle des plus délicats chefs-d'œuvre, exhibés comme dans une exposition sans cesse renouvelée.

L'Athénien les rencontra à toute heure, tantôt sur la

voie des trépieds, tantôt sur celle des tombeaux, tantôt dans les temples, tantôt sous les portiques, au milieu des jardins de l'Académie et dans les gymnases, au théâtre ou au stade. Parmi la foule des marchandises que le Pirée étalait aux regards, se trouvaient d'élégants produits destinés à l'exportation, et ceux que la république Athénienne recevait de l'Asie et gardait pour son usage.

Quant aux maisons elles-mêmes, elles devaient rester longtemps petites, chétives, en rapport avec les rues extrêmement étroites à dessein pour entretenir plus de fraîcheur, et aussi pour mieux défendre le terrain pied à pied et ménager des embuscades en cas de siége.

On trouve, au sixième siècle, la vie privée encore pauvre, comme la demeure particulière est restreinte; quelques objets d'art, mais nul luxe dans ces maisons formées souvent de bois et de boue séchée au soleil. La richesse, le luxe ne s'appliquent qu'aux édifices publics.

La simplicité des villes doriennes se maintint davantage. A Sparte, Lycurgue veut que la hache et la scie soient seules employées pour construire les charpentes, les planchers, les toitures.

Plus tard, les Ioniens, se laissant gagner par la mollesse de l'Orient, inventèrent des maisons spacieuses, élégantes, richement décorées. « Bâtir une maison à la mode ionienne, » devint une sorte de dicton.

Les progrès de la richesse amèneront plus tard encore de nouveaux raffinements, et les arts décoratifs dans la vie civile trouveront en Grèce leur plus brillant théâtre à Athènes.

IV

USAGES EN GRÈCE QUI SE RAPPORTENT AU LUXE.

Il nous reste, — en renvoyant au tableau de la vie athénienne pour de plus amples développements, — à signaler quelques-uns de ces usages qui se rapportent, pour toute la Grèce, au luxe privé.

Ces usages ne se montrent que dans ces temps avancés déjà où les sociétés grecques possèdent ce développement de la richesse, qui est toujours accompagné par de nouvelles mœurs, d'autant plus exposées à se corrompre que l'invasion a été plus soudaine et provient de la source étrangère, de la conquête et du contact avec des civilisations raffinées.

L'origine asiatique de la plupart de ces formes d'un luxe sensuel, qui s'adresse aux yeux comme certaines danses ou au goût comme les festins, n'est pas contestable, et peut être souvent établie. Pour les objets de parure, la généalogie n'est pas toujours facile à marquer : mais l'emprunt n'est pas moins certain, sauf les modifications introduites par l'ingénieuse industrie des Grecs.

On verra souvent la femme accusée de ce développement du luxe corrompu dans les traditions et les monuments de la Grèce, et le théâtre grec, du moins pour Athènes, constatera le rôle que les femmes en effet ont joué dans ses accroissements. Cette part fut considérable, bien que jugée par les écrivains grecs avec une dure partialité.

Cette malédiction jetée sur la femme, ces accusations fréquentes dont elle devient l'objet, doivent être marquées ici.

C'est en effet un des traits de la question du luxe dans le monde hellénique.

La femme est corruptrice, cause du mal, dans l'humanité, dans la société, dans le ménage, telle est l'idée, qu'on voit poindre chez Homère dans l'irritation dont Hélène est l'objet. Elle prend les formes les plus diverses; elle a sa place dans la mythologie elle-même.

Ainsi, dans Hésiode, c'est Pandore qui répand tous les maux sur le genre humain par l'indiscrète curiosité qui lui fait ouvrir, malgré la défense divine, la boîte mystérieuse confiée à sa garde : « Auparavant, les tribus des hommes vivaient sur la terre exempts de maux, de pénible travail et de cruelles maladies qui amenèrent la vieillesse; car les hommes qui souffrent vieillissent promptement. Pandore, tenant dans ses mains un grand vase, en souleva le couvercle, et les maux terribles se répandirent sur les hommes. L'espérance seule resta ; arrêtée sur le bord du vase, elle ne s'envole pas, Pandore ayant remis le couvercle par ordre de Jupiter.

« Depuis ce jour, mille calamités errent parmi les humains ; la terre est remplie de maux, la mer en est remplie, les maladies se plaisent à tourmenter les mortels nuit et jour. »

Hésiode ne se borne pas à rappeler cette légende, qui attribue l'origine du mal à la femme, comme dans la Bible ; la création de la femme elle-même, pour

l'auteur païen, est elle-même un mal, un piége tendu à l'homme par le père des dieux pour punir Prométhée, ravisseur du feu céleste : « Fils de Japet, ô le plus habile de tous, tu te réjouis d'avoir dérobé le feu divin et trompé ma jeunesse, mais ton vol sera fatal à toi et aux hommes à venir. Pour me venger de ce larcin, je leur enverrai un funeste présent, *dont ils seront tous charmés au fond de leur âme, chérissant eux-mêmes leur propre fléau....* En achevant ces mots, le père des dieux et des hommes sourit, et commande à l'illustre Vulcain de composer un corps, en mélangeant de la terre avec de l'eau, de lui communiquer la force et la voix humaine, d'en former une vierge d'une beauté ravissante[1]. »

Chef-d'œuvre funeste, fatale merveille, beau mal, voilà les expressions dont se sert Hésiode pour qualifier la première femme.

On rencontre les mêmes malédictions dans les tragiques grecs. Les écrivains qui parleront de luxe répéteront les mêmes griefs.

On trouve la femme dans ces danses voluptueuses, où elle se montre parée et lascive, comme on l'a vu déjà en Asie.

Mais les premières danses de ce genre qu'on signale paraissent, si l'on en cherche la première trace dans Homère, exécutées par des hommes.

Homère retrace les danses voluptueuses des Phéaciens. Il montre ces insulaires, à l'issue d'un festin donné par leur roi Alcinoüs, exécutant une danse dont les pas et les attitudes exprimaient le sens des paroles

[1] Hésiode, *Des Travaux et des Jours.*

chantées par le citharède. Pendant qu'un héros se lève et va chercher la lyre de Démodocus, neuf chefs, choisis par le peuple, aplanissent la lice où les jeunes hommes exercés à la danse vont par leurs mouvements et leurs gestes représenter l'aventure que chantera le poëte. L'habile chanteur choisit les amours d'Arès et d'Aphrodite[1].

Outre les danseurs et les musiciens, qu'on appelait d'un nom commun, *acroamates*, on fait venir pour amuser les convives des bouffons, des faiseurs de tours, des joueuses de cerceaux, des gens qui dansaient sur les mains, des singes savants.

Quelques riches se plaisaient à entretenir dans leur maisons des fous, à l'exemple des Perses.

On y joignait des nains. Érasme, dans l'*Éloge de la folie*, fait remonter plaisamment l'institution des fous jusqu'à Vulcain, qu'il représente comme le bouffon de l'Olympe.

C'était un vieil usage oriental que les bouffons de cour. Dans le Ramayana, Sita a près d'elle un bouffon qui lui décrit les qualités de ses amants.

Lorsque le luxe se répand dans les villes grecques, après les guerres médiques, les femmes figurent davantage dans ces danses licencieuses.

C'était un des plus grands raffinements à Corinthe et dans tant d'autres cités grecques que d'offrir aux convives la vue de danses lascives exécutées par des esclaves et des courtisanes.

Ces danses offraient des variétés qui portaient cha-

[1] *Odyssée* VIII.

cune un nom. Telles furent, par exemple, l'Apocinus, le Boucismus, l'Igidis, l'Éclactisma, dans laquelle le pied de la danseuse devait atteindre jusqu'à son épaule, la Bibasis, danse dorienne, encore plus indécente. Les vases grecs et les peintures d'Herculanum nous montrent un grand nombre de figures qui représentent les danseuses admises dans les fêtes aristocratiques. Un voile transparent, d'une couleur incertaine entre le bleu et le blanc, relevé d'un côté et flottant de l'autre, ou soutenu par la main droite, cachait à peine quelques parties de leurs corps. Quelquefois, elles adoptaient le costume ou la demi-nudité des Bacchantes ; elles se montraient alors à peine couvertes d'une peau de tigre, dansaient en agitant des crotales ou en élevant au-dessus de leur tête un tambour garni de grelots.

Les festins donnés par les ministres du culte et surtout par ceux de Bacchus, étalaient, comme les repas des particuliers, ce cortége de danseuses et de musiciennes.

« Cours vite au festin, lisons-nous dans Aristophane, cours au festin, muni d'une corbeille et d'une coupe. Le prêtre de Bacchus t'invite. Hâte-toi, on n'attend plus que toi pour commencer. Tout est prêt : lits, tables, coussins, couvertures, couronnes, parfums, desserts ; les courtisanes sont arrivées ; galettes, gâteaux, pains de sésame, massepains, belles danseuses ; tu y trouveras toutes les délices d'Harmodius[1]. »

On rencontre d'autres raffinements sensuels dans les repas.

[1] Aristoph., *Acharn.*

Mais il convient ici de faire une distinction.

Il ne faudrait pas prendre pour des divertissements ces repas publics en usage chez les Grecs et aussi dans l'Italie et à Rome, ni taxer de luxe les cérémonies qui s'y passaient non plus que les insignes dont se paraient les convives.

Leur origine était religieuse; ils avaient pour objet d'honorer les dieux à certains jours fixes, et la couronne sur la tête répondait à l'antique usage de se couronner de feuilles ou de fleurs chaque fois qu'on accomplissait un acte solennel de la religion.

La robe blanche des convives chez les Grecs n'annonçait pas davantage une idée de réjouissances profanes; le blanc était la couleur sacrée.

Les chants qui commençaient le repas étaient des hymnes.

Jamais ces repas ne dégénèrent en luxe. Loin de là : ils gardèrent leur simplicité primitive, et tous les détails en étaient fixés par d'antiques prescriptions. On en aura la preuve dans cette circonstance que les convives eux-mêmes de ces repas austères pouvaient, quand ils avaient mangé les aliments prescrits, recommencer de nouveaux festins plus conformes aux habitudes de raffinements.

Il n'en est pas de même des repas privés.

On jouait de véritables drames pendant les repas, ainsi que l'a remarqué fort justement un ingénieux érudit[1]. Il en donne pour preuve la scène en effet

[1] M. Ch. Magnin, *Origines du théâtre.*

très-remarquable qui, dans Xénophon, termine le banquet de Callias.

Vraie scène d'amour de Bacchus et d'Ariane, qui avait pour théâtre la chambre nuptiale de la jeune épouse, pour accompagnement le son de la flûte et une douce musique, avec une danse qui traduisait les mouvements de la passion, et pour sujet l'expression graduée d'une vive tendresse, rendue avec une réalité dans les caresses et dans les gestes qui atteignait aux extrêmes limites du simple badinage.

En voyant les deux époux, dit Xénophon, « ceux des convives qui n'étaient pas mariés se promirent de l'être bientôt, et ceux qui l'étaient montèrent à cheval pour aller rejoindre leurs épouses et répéter la scène dont ils venaient d'être témoins. »

Bien des accessoires qu'on croit souvent inventés au moyen âge ou dans les temps modernes, datent aussi de la Grèce; telle est l'introduction, par une bizarre mise en scène, au sein même des banquets, de décorations et de machines extraordinaires.

Un véritable coup de théâtre termine le repas des noces de Caranus, riche Macédonien. Le repas allait finir, et le jour commençait à baisser, lorsqu'on ouvrit une partie de la salle que fermaient des rideaux blancs.

Dès qu'ils furent relevés, parurent des lampes, que fit monter un mécanisme caché, on vit des Amours, des Dianes, des Pans, des Mercures et beaucoup d'autres figures de ce genre, qui portaient des candélabres d'argent. Puis on servit des sangliers couchés dans des plats carrés à bordures d'or. On fit faire le tour des tables à

ces pièces énormes que perçait un javelot d'argent [1].

Notre moyen âge verra se reproduire de telles représentations enrichies d'inventions nouvelles.

Le chant tient une place à ces banquets privés. A Athènes surtout, pendant les repas donnés par les riches citoyens, on verra chaque convive prendre tour à tour la branche de myrte, et chanter quelques tirades d'Eschyle et d'Euripide. Plus tard, vers le temps d'Alexandre, des acteurs de profession rempliront cet office à la table des riches, et surtout dans les festins royaux.

On ne s'étonnera pas, après ce que nous avons dit de ce que produisait en ce genre l'Orient, que tous les objets de la parure féminine aient reçu chez les Grecs de singuliers raffinements.

Nous avons parlé de quelques-uns de ces objets de toilette à l'époque des chants homériques, et nous aurons à en signaler plusieurs autres.

Cet industrieux génie s'applique même aux objets les plus délicats, comme les épingles qui reçurent des formes diverses et perfectionnées. Ces engins de toilette et de coiffure, précieux par la matière et d'un art souvent exquis, ont été connus par une antiquité même reculée. Les femmes grecques ne furent pas les premières en date qui en ornèrent leurs robes ou leurs chevelures. L'Asie en avait fait usage. Mais les plus heureux spécimens qui nous restent appartiennent à l'art grec.

Quelques-unes de ces épingles ou aiguilles servirent à

[1] *Athen.*, liv. IV.

fixer les pièces de l'ajustement, mais les plus grandes furent employées pour la coiffure.

Les hommes eux-mêmes en portèrent, lorsque prévalut la mode des longues chevelures. Dans Homère, le Dardanien Euphorbe porte dans ses cheveux des ornements d'or et d'argent[1]. C'était une coutume de toutes les riches cités de l'Asie Mineure, transmise aux Ioniens d'Europe. Elle fut adoptée par les Athéniens, non sans quelque scandale pourtant lorsqu'ils tinrent leurs cheveux attachés à l'aide d'épingles ornées de cigales d'or.

Les femmes se servaient de ces épingles, par la main d'industrieuses esclaves, soit pour diviser leurs cheveux, soit pour tenir les tresses, les nattes et les boucles assemblées derrière la tête ou sur son sommet, pour retenir les coiffes et autres parures. Sur un vase trouvé à Athènes est peinte une figure de femme dont les cheveux forment en arrière une touffe soutenue par des bandelettes; une épingle dont l'extrémité est visible les tient réunies.

On peut citer aussi, parmi d'autres nombreux témoignages, un miroir gravé étrusque[2] représentant la toilette d'Hélène; on y voit trois femmes qui achèvent de la coiffer. « L'une d'elles présente un miroir, une autre va nouer les cordons du riche diadème que la troisième ajuste sur le front de sa maîtresse. La dernière suivante tient l'aiguille qui, plantée dans la chevelure, en consolidera l'édifice[3]. »

[1] *Iliade*, XVII.
[2] Des collections Durand et Pourtalès.
[3] *Dict. des Antiquités grecques et romaines*, art. *Acus*, par E. Saglio.

L'ornementation de beaucoup de ces épingles était aussi riche que leur structure était variée. Les objets les plus divers surmontent leur extrémité. Ce sont tantôt des représentations assez simples, une tête de cerf ou d'élan, ou d'un autre animal, une figurine, tantôt de véritables groupes.

Winkelmann décrit plusieurs de ces épingles d'argent du musée de Naples, trouvées dans les fouilles d'Herculanum : « La plus grosse, dit-il, longue de huit pouces, est terminée par un chapiteau d'ordre corinthien, sur lequel est une Vénus qui tient ses cheveux avec les deux mains ; l'Amour, qui est à côté d'elle, lui présente un miroir. Sur une autre de ces épingles, surmontée aussi d'un chapiteau d'ordre corinthien, sont deux petites figures de l'Amour et de Psyché qui s'embrassent ; une autre est ornée de deux bustes ; la plus petite représente Vénus appuyée sur le socle d'une petite figure de Priape, et elle touche de la main droite son pied qui est levé. »

Notre musée du Louvre possède des échantillons précieux qui répondent à la même idée : telle une épingle en or dont la tête se compose d'un chapiteau sur lequel est debout un Amour qui joue de la flûte de Pan. On y remarque aussi une épingle étrusque, en argent, dont la tige traverse trois lentilles légèrement gravées et surmontées d'un tambour à bords façonnés qui porte une tête de bélier.

D'autres collections présentent de ces images charmantes d'un travail délicat, épingles d'or ou d'ivoire offrant les représentations les plus gracieuses, ici un

petit génie ailé qui tient une patère d'une main et de l'autre un objet qui paraît être un vase à parfums, là une Vénus sortant des eaux et tordant ses cheveux. (Musée de Naples.)

Les vases grecs ou peintures de vases retrouvés dans les tombeaux confirment un autre usage de ces précieux engins. Ils n'étaient pas seulement employés à lisser, assouplir, friser et créper, dresser la chevelure, ils servaient parfois à teindre les cheveux ainsi que les sourcils. On les trempait dans des parfums; aussi, on les trouve joints à ces vases à parfum dans les monuments funéraires.

Une description minutieuse de tous les usages de luxe adoptés par les cités grecques nous mènerait beaucoup trop loin, et ferait disparaître, sous des recherches infinies de détail, les résultats généraux que nous cherchons à dégager de l'histoire du luxe.

Nous nous sommes contentés pour la Grèce aux temps classiques de ces indications qui s'appliquent à toutes les cités.

Il sera facile de distinguer, dans le tableau qui va suivre, ce qui est commun à toutes les cités grecques et ce qui appartient plus particulièrement à Athènes.

CHAPITRE II

LE LUXE A ATHÈNES

I

PREMIERS DÉVELOPPEMENTS DU LUXE A ATHÈNES.

Le luxe en Grèce, c'est surtout le luxe à Athènes. Athènes, en effet, reflète tous les traits communs aux autres États grecs, et y joint les traits qui lui sont propres.

Quelque part qu'on fasse à l'influence de la race, on ne peut contester la différence des destinées réservées aux Ioniens et aux Doriens sur le sol de la vieille Grèce.

Cette différence s'accuse dans les deux types opposés de Sparte et d'Athènes.

On parle de l'action exercée sur les mœurs par les institutions de Lycurgue. Mais ces institutions, ennemies de la richesse et du luxe, furent avant tout des institutions doriennes.

Lycurgue lui-même fut plutôt le restaurateur d'un état ancien que l'inventeur d'un nouveau système.

C'est une singulière illusion de quelques utopistes qui ont vu dans Lycurgue leur idéal et leur modèle, de croire qu'un peuple se laissait jeter ainsi, du jour au lendemain et de toutes pièces, dans un moule préconçu, et ici quel moule étrange !

Si peu nombreux qu'ait été ce peuple, et de quelque prestige que l'antiquité ait environné les législateurs, on ne peut s'expliquer de telles mœurs et de telles lois que par les points d'appui que la réforme trouvait dans la tradition.

Cette réforme força peut-être les ressorts de l'institution primitive, en les tendant outre mesure, et l'esprit même de Lycurgue paraît avoir été outré par ses continuateurs.

A Sparte comme en Crète, la proscription du luxe fut l'effet d'une cause beaucoup plus générale, l'abolition de la propriété même, abolition non pas absolue, mais portée extrêmement loin. Un couvent guerrier, voilà le nom qu'on a donné à Sparte, nom trop bien justifié. Quel est le couvent dont la règle ne soit pas uniforme ? D'un autre côté, quel luxe ne naît du besoin de se distinguer ? Rendre cette distinction impossible devint le but des lois.

Le luxe s'attache aux festins et aux vêtements ; on rendit communs à tous les repas et les costumes. Le luxe a encore pour origine le désir qu'éprouvent les deux sexes de se plaire l'un à l'autre ; on fit disparaître la distinction morale des sexes par la communauté de l'éducation et des devoirs. Hommes et femmes furent des citoyens.

Cet état contre nature devait faire naître d'incontestables vertus patriotiques et guerrières ; mais il était destiné à tomber par ses propres excès, et sous les diverses causes indigènes et étrangères qui altérèrent la constitution spartiate.

Athènes forme un complet contraste avec ce type dorien.

Il y a loin de l'expansion brillante et de la riche variété dont elle est l'image à l'uniformité de l'Orient. Tous les éléments de la société, plus ou moins mêlés en Orient et subordonnés à la religion, la philosophie. l'art, l'industrie, la politique, prennent à Athènes une existence distincte et indépendante. Ces éléments divers se pénètrent par leur contact réciproque, d'autres fois ils se heurtent, mais ils prouvent par là même qu'ils subsistent et veulent continuer à subsister à part.

Une seule cause explique tout. A Athènes, la personne humaine, du moins chez le citoyen, et la propriété, furent et restèrent libres.

Cette liberté était relative sans doute, engagée par l'État dans bien des liens, soumise à bien des restrictions, mais assez grande pour laisser l'arbre se déployer dans sa force et dans sa grâce.

La cité du commerce et des arts devait être la cité du luxe.

Point de civilisation qu'un certain luxe n'accompagne. Mais, à prendre ce mot dans son sens fâcheux, il devait naître à Athènes, comme à Rome, de la conquête et des dépouilles des vaincus partagées entre quelques grandes familles.

Les trésors de la Perse créèrent tout à coup de grandes fortunes.

Ces révolutions soudaines altérèrent les mœurs avec une rapidité d'autant plus inouïe que ce n'étaient pas seulement les trésors, mais les coutumes asiatiques qui pénétraient sur ce sol vierge encore pour ainsi dire.

Déjà la richesse s'alimentait à la source de l'esclavage qui contribue tant à corrompre les maîtres, c'est-à-dire les riches.

Cette richesse si fréquemment mal acquise, si souvent tournée à de mauvais usages, devait provoquer, avec la haine des pauvres, les malédictions des philosophes. Ils ne distingueront pas plus à Athènes qu'à Rome le mauvais luxe de ce luxe acceptable et permis, qui n'est que l'élégance dans les besoins, le sentiment de l'art dans l'industrie. Ou plutôt, luxe, industrie, richesse, propriété même, ils frapperont tout d'un commun anathème, sans se douter que de telles rigueurs calomnieront auprès des masses ces fondements et ces ressorts nécessaires de toute société en progrès.

Le luxe à Athènes ne se développe que sous Périclès, ou, pour parler plus exactement, il commence avec Cimon.

Il importe peu que quelques historiens en fixent plus tôt la date, s'il leur plaît de désigner sous ce nom tel symptôme d'amour du bien-être. Ainsi tel auteur traite comme luxe l'habitude de certaines personnes aisées de faire rafraîchir l'eau pendant les ardeurs de l'été. On appelle luxe l'habitude qui commence à se répandre de porter des tuniques de lin, et la mode réser-

vée à quelques personnes riches de mettre dans leurs cheveux des *cigales* d'or ou crochets destinés à les retenir. On appellera luxe aussi l'immoralité contre laquelle lutta Solon[1].

On aurait tort également de rendre l'existence du luxe à Athènes exactement contemporaine du développement de certaines fortunes.

On peut, en effet, se faire une idée du chiffre réellement élevé de ces fortunes par les 100 talents (environ 540,000 fr.) que paya Callias pour acquitter l'amende de Cimon, dont il veut épouser la sœur, et par l'amende égale à laquelle fut condamné Thémistocle. Encore Plutarque nous apprend-il que les amis du vainqueur de Salamine avaient trouvé le moyen de sauver une partie considérable de ses biens, dont ils lui firent passer le montant en exil.

En dépit de ces fortunes, les signes de luxe qui se manifestent alors sont peu sensibles et peu répandus. Tout au plus remarque-t-on une première invasion des vêtements orientaux dans quelques grandes familles. Les historiens continuent à parler de la simplicité des demeures; elle est en effet extrême. Sous Périclès, on regardait avec une sorte d'admiration les maisons de Thémistocle et de Pisistrate comme des monuments de la simplicité antérieure. Et pourtant la sage administration des Pisistratides, qui dura soixante-huit ans

[1] Thucydide, Diodore de Sicile, Élien, font de telles confusions, peu importantes d'ailleurs à leur point de vue, mais non sans gravité quand on songe à quelles déclamations on s'est livré contre l'usage du bien-être le plus innocent, flétri sous le nom de luxe immoral.

avait fait prendre un vif élan à la population, aux lumières, au travail remis en honneur dans les campagnes, tandis que l'infamie était attachée à la fainéantise.

Ce qui s'accrut d'abord avec ces fortunes, c'est la part de l'assistance que les riches prêtaient aux pauvres, assistance sous forme de repas, de secours, de dots même aux jeunes filles.

Aux Eupatrides, seuls prêtres, seuls archontes, gardiens, autant que possible rigides, des anciennes formes du régime patriarcal, peu à peu succède l'influence de la richesse qui servit de fondement à la division des hommes en quatre classes par Solon.

Ces riches avaient bien des moyens de tirer parti de leur argent. On achetait des terres, on plaçait ses fonds dans diverses industries et dans le commerce de mer ; on les prêtait, on en trouvait un emploi fructueux dans les mines d'argent du Laurium, très-productives, et occupant une assez grande étendue (11,111 mètres d'après Boeck). Divisées en portions vendues par l'État, moyennant 1 talent ou un peu plus, et une redevance perpétuelle du 24e du produit, elles se partageaient entre un certain nombre de familles riches, qui en réunissaient plusieurs lots dans leurs mains. Elles purent dès lors contribuer au luxe public.

Ce fut Cimon, le fils de Miltiade, chef du parti aristocratique, qui, le premier, donna l'exemple d'orner la ville, à peine relevée de ses ruines, de monuments et de chefs-d'œuvre. — Le rôle de ce grand homme dans le luxe mérite d'être signalé.

Les Longs murs, le temple de Thésée, le Pœcile, le

Gymnase, le jardin de l'Académie, le mur méridional de l'Acropole, le temple de la Victoire sans ailes, annoncent dignement dès lors les Propylées et le Parthénon.

Cimon, pendant les années que dura son intègre et habile administration, fit plus encore. Il forma, autant que cela était possible à un homme, la plupart des artistes qui devaient valoir à l'époque suivante le nom classique de siècle de Périclès.

Il vécut entouré d'artistes. Il fit son ami du sculpteur Polygnote, comme Périclès allait faire le sien de Phidias. Phidias lui-même fut puissamment encouragé par Cimon. Au moment où Périclès commence ses travaux, le grand artiste avait cinquante ans ; il datait donc d'un autre moment.

Quand l'or des Perses fut épuisé, Cimon soutint le luxe public de ses propres richesses qui étaient très-grandes, et qu'il consacrait depuis longtemps aux besoins des particuliers.

Ame ouverte à toutes les lumières, autant qu'élevée et généreuse, son goût s'étendait sur tous les arts ; lui-même cultivait la musique avec succès.

Ce Scipion athénien a vu sa gloire civile se perdre en quelque sorte dans les rayons de celle de son heureux rival.

Quelque grand qu'ait été le chef de la démocratie athénienne, l'histoire, on va le voir, ne saurait l'absoudre complétement de quelque excès qu'on ne peut imputer au noble et modéré Cimon.

Celui-ci marque l'âge d'innocence du luxe public.

Le brillant Périclès en marquera l'apogée et à quelques égards déjà la corruption.

II

LE LUXE PUBLIC SOUS PÉRICLÈS.

Les exemples publics donnés par Périclès furent plus puissants que son exemple personnel.

Nul homme plus simple, plus tempérant. L'illustre maître d'Athènes vivait comme le plus modeste citoyen. Ses fils mêmes allaient jusqu'à taxer de parcimonie cette table trop frugale et cet intérieur trop austère. Ce n'était point par ce dernier côté qu'il devait faire école.

Les admirables travaux d'art qui furent exécutés, de 498 à 431 avant Jésus-Christ, n'auraient point vu le jour, pour la plupart, sans l'action personnelle exercée par Périclès.

On connaît le prix vénal de quelques-uns de ces ouvrages, où ne furent épargnés ni l'art, ni la matière, ni la main-d'œuvre.

La postérité ne s'inquiète pas beaucoup de savoir, mais les Athéniens remarquaient, avec vivacité et amertume, ce qu'il en coûtait pour élever ces monuments. Pourtant Périclès était obligé de consulter le peuple. — La *Minerve* de Phidias fut donnée à cet artiste à titre d'entreprise. Aussi le vit-on comparaître devant un conseil d'administration.

C'étaient surtout les riches qui se plaignaient, parce qu'ils avaient la charge ; le peuple regardait moins à la dépense, et souvent il y poussait.

C'est lui qui exigea que la statue de Minerve, qui se

trouvait placée dans l'intérieur du temple, fût d'ivoire et d'or, avec les yeux en pierres précieuses.

Cette statue n'avait pas moins de 11 mètres 80 centimètres. Le peuple en avait discuté un jour avec Phidias le dessin et la matière; l'artiste la voulait de marbre, parce que l'éclat du marbre subsiste plus longtemps et qu'il est moins exposé à se détériorer, tandis que l'ivoire est facilement brisé par la sécheresse, inconvénient que Phidias essaya de conjurer en établissant des puits sous plusieurs des statues d'ivoire qu'il produisit du reste en nombre fort inférieur à celui de ses statues de bronze.

Phidias ayant ajouté que le marbre coûterait moins, on lui cria de se taire, comme si l'économie envers les Dieux eût été une impiété ; le peuple déclara qu'il fallait une statue d'ivoire et d'or, et de l'or le plus pur. On en donna à Phidias, pour les ornements, le poids de 40 talents, évalués par les commentateurs à plus de 3 millions de francs.

Ces dépenses paraissent énormes, si l'on songe à l'abaissement considérable qui s'est produit dans la valeur monétaire. A en croire la plupart des commentateurs, il faudrait, pour s'en faire une idée exacte, aller jusqu'à décupler ces sommes en monnaie moderne. Or, il me semble que ce calcul, qui décuple la valeur monétaire, pèche par exagération, si on prend pour mesure le prix des grains. On ne saurait d'ailleurs mesurer rigoureusement la baisse qui s'est opérée depuis cette époque dans la valeur de l'or et de l'argent, et rien n'était plus variable, en de courtes périodes, dans l'ancienne Grèce.

Du temps de Solon, un bœuf ne valait que 5 drachmes, un prix qui semble presque impossible. Mais peu à peu les prix montèrent au quintuple[1]. On ne doit pas s'en étonner. La hausse était l'effet de l'accroissement de la consommation par le développement de la population et du commerce, elle provenait en partie aussi de l'accroissement du numéraire en Grèce. La faible masse monétaire qui s'y rencontrait ne pouvait s'y grossir d'un de ces courants nouveaux de métaux précieux, provenus particulièrement de l'Asie, sans qu'il en résultât de grandes perturbations.

Quoi qu'il en soit, ces sommes parurent très-fortes à l'époque même. De telles dépenses furent taxées de folie. — Les magnifiques vestibules de l'Acropole, connus sous le nom de Propylées, et qui furent construits tout en marbre par l'architecte Mnésiclès, coûtèrent 2,012 talents, c'est-à-dire plus que le revenu annuel de la république.

Qu'on fasse ainsi les comptes du Parthénon, construit tout en marbre du mont Penthélique, sur une longueur de 70 mètres, 32 de largeur, et une hauteur de 21, et dont les sculptures enrichirent de nombreux artistes; qu'on suppute ce que coûtèrent les autres bâtiments comme l'Odéon et l'Erectheion, on arrive à des chiffres fort élevés.

Mais, en aucun cas, ils ne sauraient prouver que ce soit d'une façon *improductive*, pour parler le langage de l'école économiste, que les générations, pendant plus de

[1] Boeck, *Économie publique des Athéniens*, liv. I, ch. x.

vingt-deux siècles, sont venues élever leur âme, épurer leur goût devant ces chefs-d'œuvre accomplis.

Le caractère productif des beaux-arts a été démontré surabondamment : un tel exemple suffirait. Comment apprécier, même au point de vue purement économique, ce que représentent de telles œuvres comme valeur?

Il faudrait se rapporter aux ouvrages d'art qu'elles ont suscités à leur tour, calculer ce qu'y a gagné l'industrie, appelée à faire passer quelques-unes des formes du beau dans les œuvres de l'utile.

Il en est du beau comme du vrai, et de l'art comme de la science pure. Bien superficiel serait le jugement qui prétendrait en apprécier les effets éloignés par les résultats immédiats qui paraissent souvent stériles, ou même ne représenter qu'une perte.

Combien de vérités scientifiques, qui semblaient avoir pour unique objet de satisfaire la curiosité, ont trouvé, bien longtemps après quelquefois, les applications les plus utile pour la navigation, la mécanique, etc. ! Le luxe public, que le goût accompagne, a aussi sa part dans la tâche d'élever le niveau des esprits, duquel en définitive tout dépend : ne l'oublions pas en parlant d'Athènes.

Les intentions et les vues de Périclès, dans l'œuvre ori-originale qu'il conçut et exécuta, sont dignes d'attention.

Ces vues paraissent beaucoup plus réfléchies qu'on ne se le figure d'après un premier aperçu.

On verra qu'il obéissait à ce que nous appellerions aujourd'hui une théorie économique, à laquelle n'a pas manqué même une formule assez claire et assez nette.

Il poursuivit aussi et d'abord un but politique par le développement du luxe public. M. Grote, dans son *Histoire de la Grèce*[1], me paraît l'avoir indiqué avec une remarquable pénétration, quelque modernes que puissent paraître les expressions qu'il emploie pour caractériser cette œuvre du cinquième siècle avant Jésus-Christ.

« Les vues de Périclès, écrit M. Grote, étaient évidemment panhelléniques. En fortifiant et en ornant Athènes, en developpant toute l'activité de ses citoyens, en lui donnant des temples, des sacrifices religieux, des œuvres d'art, des fêtes solennelles, toutes choses d'un puissant attrait, il avait l'intention d'en faire quelque chose de plus grand qu'une cité maîtresse réunissant de nombreux alliés sous sa dépendance : il désirait en faire le centre du sentiment grec, l'aiguillon de l'intelligence grecque, le type d'un fervent patriotisme démocratique, combiné avec la pleine liberté de l'aspiration et du goût individuel. Il ne désirait pas seulement relever les États sujets dans l'union avec Athènes, mais attirer l'admiration et la déférence spontanée de voisins indépendants, de manière à assurer à sa patrie un ascendant moral bien plus étendu que son pouvoir direct. Et il y arriva en élevant la cité à une grandeur visible qui la faisait paraître plus forte encore qu'elle ne l'était en réalité, et qui avait en outre pour résultat d'adoucir aux yeux des sujets la pensée humiliante de l'obéissance ; c'était pour les étrangers de tous pays une sorte d'école d'action énergique sous l'empire même de la liberté de critique la plus entière. »

[1] M. Grote, *Histoire de la Grèce*, t. VI.

Les pensées attribuées à Périclès par l'historien anglais, exprimées en style beaucoup trop moderne, ne s'éloignent pas au fond de ce que dit Thucydide appelant Athènes l'*institutrice de la Grèce*.

Mais fallait-il pousser aussi loin l'apologie, défendre l'application si peu scrupuleuse que fit le chef de la démocratie athénienne, du fonds des alliés, déposé dans le trésor en vue de la défense commune, aux travaux publics d'Athènes? Ne semble-t-il pas qu'ici le célèbre historien anglais aît fait preuve d'une indulgence difficile à justifier?

Cet acte, qu'ont blâmé unanimement les historiens de l'antiquité, fut jugé avec beaucoup de sévérité par les contemporains; il a été justifié par Périclès lui-même d'une façon qui s'écarte un peu des arguments apologétiques de M. Grote.

Dans la réponse de Périclès, rapportée par Plutarque avec d'assez grands détails, je cherche en vain ce genre d'apologie en faveur d'un procédé financier peu délicat, qui consisterait à alléguer que le maître d'Athènes travaillait dans des vues *panhelléniques*.

Ce n'était pas moins encore une fois un procédé financier d'une grande latitude, contre lequel on paraît s'être élevé plus vivement que contre aucune mesure arbitraire de Périclès; un parti nombreux vit là un vol positivement fait aux alliés et un déshonneur pour Athènes.

Ces reproches s'étendaient d'ailleurs à tout l'ensemble de l'administration de Périclès. « Les Athéniens lui ont livré, disait le poëte Téléclide, les revenus de leurs villes, et leurs villes mêmes; des pierres pour bâtir des villes et puis les démolir ensuite. »

Nous avons dit que sous Périclès les travaux publics ayant l'art pour objet se rattachaient, dans sa pensée, à une théorie économique.

Est-ce là une idée que nous lui prêtons?

Pour se convaincre de la réalité de notre interprétation, il suffit de rapprocher quelques textes de Plutarque et des divers historiens qui ont parlé avec détail de ce puissant chef de la démocratie athénienne.

Voici ce que, nous autorisant de ces textes, nous n'hésitons pas à appeler la théorie économique de Périclès.

Il estimait que le travail, qui avait épuisé à peu près le cercle des industries utiles à Athènes, ne pouvait, même au simple point de vue des profits et des salaires à répandre, que gagner à s'ouvrir une nouvelle carrière dans un emploi plus relevé. Il était frappé du nombre des matières précieuses dont l'industrie disposait, de la quantité de métiers déjà occupés à les mettre en œuvre. De toutes les parties de l'activité laborieuse, celle-là lui parut offrir le plus d'avenir qui s'adresserait à ce genre nouveau des produits, inépuisable comme l'imagination de l'homme et comme l'heureux génie de ses compatriotes.

A cette appréciation exacte de la situation du travail qu'il voulait pousser vers les œuvres de goût, se joignaient d'autres vues.

La politique les lui imposait, sans doute à titre de nécessité, mais il est difficile de ne pas croire, en dépit de tous les apologistes, qu'il n'en ait pas fort abusé.

Il voulait à tout prix *occuper les bras*.

Le moment était venu où il fallait trouver une issue

au travail libre. Ce travail était battu en brèche par le travail esclave. Il le fut moins énergiquement sans doute que plus tard à Rome, mais l'exiguïté de l'Attique rendait toutes les révolutions de ce genre plus sensibles. Qu'on place en pensée d'un côté au plus 90,000 hommes libres, et de l'autre *au moins* 350,000 esclaves. Le travail libre ne laissait pas non plus de souffrir, dans Athènes, de la concurrence plus active chaque jour des *métèques*. Cette classe d'étrangers, soumise à des servitudes humiliantes, mais protégée dans son industrie et son commerce, ne cessait de s'accroître, à ce point qu'à l'époque où Démétrius fit son dénombrement elle devait égaler la moitié de la population[1].

Voyons la suite des desseins de Périclès relativement au travail dirigé vers le luxe et les embellissements.

Les gens de métier et le peuple non enrôlés furent engagés pour de grandes entreprises d'édifices et pour différents ouvrages d'art, tous de longue exécution. Ils tirèrent du trésor public les mêmes avantages que les matelots, les soldats et tous ceux qui étaient en garnison dans les places[2]. Ce fut un véritable parti-pris d'enrégimenter et de solder tout un peuple, de le diviser comme en deux armées, l'une pour les travaux de la guerre, l'autre pour ceux de la paix.

On a dit que Périclès et qu'en général la démocratie athénienne avaient été calomniés par les écrivains aris-

[1] *Athénée*, liv. VI. Je ne cite d'ailleurs qu'avec toutes les réserves convenables cette source un peu hasardeuse.

[2] Plutarque, *Vie de Périclès*.

tocratiques. M. Grote est allé jusqu'à justifier l'ostracisme. C'est pousser un peu loin la réaction démocratique dans l'histoire.

L'énorme agglomération d'hommes concentrés à Athènes pour les travaux publics eut des conséquences graves, comme en aura toujours l'exagération des mesures factices destinées à pousser au développement trop soudain des grands travaux dans les villes.

Les colonies que Périclès institua ne devaient être qu'un soulagement insuffisant. C'était quelque chose, il est vrai : 4,000 hommes gagnèrent l'Eubée; 1,000 hommes furent envoyés dans la Chersonèse, 500 dirigés sur Naxos et 250 sur Andros; 1,000 autres allèrent se fixer en Thrace, outre ceux qui, en assez grand nombre, contribuèrent à repeupler, en Italie, Sybaris nouvellement rebâtie. C'était peu pourtant au prix d'une telle multitude.

Aristophane comptait plus de 1,000 villes asservies au joug hellénique, et il proposait plaisamment de mettre dans chacune d'elles 20 Athéniens en pension.

Le remède qu'offraient les *clérouquies* n'était pas sans danger. Les citoyens que l'État envoyait dans ces colonies recevaient habituellement des armes et de l'argent, et y devenaient souvent odieux aux populations. Il y eut plus d'un soulèvement durement réprimé. Il fallut recourir à d'autres moyens pour obvier aux difficultés qu'on avait voulu conjurer.

Les fêtes forment à Athènes une des parties les plus importantes et les plus brillantes du luxe public. Elles ne méritent pas, ces belles fêtes athéniennes, qu'on leur

fasse l'injure de les comparer aux divertissements sanglants qui devaient être si chers au peuple romain.

Quelle pompe et quel éclat! Quel goût dans cette magnificence des Panathénées! Comme tout y révèle le génie du peuple grec!

Une grande pensée nationale ou religieuse s'y rattache. Ces fêtes parlaient à l'imagination et à l'esprit en parlant aux sens. Comment dissimuler pourtant qu'il ne s'y mêlât les plus grossiers accessoires et les plus honteux épisodes?

Aux fêtes de Bacchus, on voyait, dans le cortége du dieu, des hommes montés sur des ânes, à l'imitation de Silène, ou déguisés en femmes, ou portant des figures obscènes suspendues à de longues perches, et remplissant l'air de chants licencieux; des femmes y joignaient leurs cris au bruit des instruments, elles se livraient aux convulsions de la fureur, ou exécutaient avec les hommes des danses forcenées; enfin une grande partie de la ville était pendant plusieurs jours plongée dans l'ivresse.

Tristes détails qui forment l'accompagnement de presque toutes les fêtes antiques!

Périclès devait subir la fatalité de ces excès, recourir à de fâcheux expédients, et léguer de nouvelles causes de dissolution à la patrie athénienne.

Il ne se borna pas à régulariser et à accroître l'assistance publique pour des besoins dont la satisfaction exigeait l'équivalent de 400 fr. par an pour toute une famille de quatre personnes, dès qu'elle ne se contentait pas uniquement de pain et d'eau[1].

[1] Boeck, *Écon. polit. chez les Athéniens.*

Il encouragea en les soldant moyennant le *théorique* les goûts de dissipation.

Ce qui est propre à Périclès, c'est non-seulement d'avoir rendu le plaisir gratuit, mais de l'avoir salarié.

Cela eut lieu dans une proportion effrayante quant au nombre des individus participant à ces avantages aux dépens du trésor public : 18,000 citoyens sur 20,000 !

Ce système devait développer ses plus déplorables effets après la mort de ce puissant chef de la démocratie athénienne.

Aristote observe que ces salaires donnés à propos de tout étaient dangereux pour les riches, parce qu'ils entraînaient des impôts sur les propriétés, les confiscations et la corruption des tribunaux. Non-seulement on promettait à l'État des biens pour augmenter ses revenus, mais les démagogues déclaraient publiquement dans les plaidoiries que, si l'on ne condamnait pas tel ou tel, il ne serait pas possible de suffire au salaire du peuple : de là les distributions dites volontaires faites par les riches pour désarmer l'envie.

On faisait un partage extraordinaire du produit de ces cotisations. Un citoyen du nom de Lycurgue, qui avait d'ailleurs rendu des services à l'État, prodigua ainsi jusqu'à 160 talents provenant des biens de Diphile.

Platon a caractérisé sévèrement ce système de largesses appliqué non-seulement au théâtre, mais devenu général ; il l'accuse d'avoir rendu les Athéniens avides, paresseux et mobiles.

Après Périclès, ces distributions d'argent et de vivres

devinrent un terrible instrument d'intimidation contre les riches, obligés de s'exécuter pour conjurer l'orage, quand ils n'y recouraient pas volontairement pour s'assurer la faveur populaire. La politique ne fut plus qu'un passe-temps et une spéculation pour une multitude stipendiée qui y porta un besoin permanent de curiosité et d'émotion. Démade osa dire tout haut que le théorique était le ciment de la démocratie.

Ce sont de tels abus passés à l'état d'institution qui expliquent le livre de Xénophon sur le *gouvernement des Athéniens*. Ce véritable pamphlet, œuvre de fine ironie, nous paraît pouvoir être résumé ainsi : « C'est à tort qu'on reproche aux Athéniens des choses qui semblent être de véritables absurdités; elles sont tellement liées à la démocratie que détruire ces abus ce serait détruire la démocratie même. »

III

LE LUXE PRIVÉ A ATHÈNES.

Le luxe privé à Athènes fut en très-grande partie l'œuvre de ce développement du luxe public dont certains côtés peuvent être loués, et dont d'autres méritent de sévères critiques.

Il ne pouvait en être différemment.

Les riches qui avaient conservé longtemps la simplicité des demeures devaient les mettre en un certain rapport avec les monuments.

Des dix mille maisons environ qui existaient à Athè-

nes, beaucoup prirent un caractère tout nouveau de richesse et d'élégance.

Il y a loin de là toutefois à ce que Rome devait déployer de luxe en ce genre.

La plupart des citoyens habitaient les bourgades du voisinage, hameaux coupés çà et là d'arbres rabougris élevés à force de soin.

On l'a dit avec raison : Athènes, c'était le temple, c'était le théâtre, c'était la place publique.

Athènes était toute où étaient les fêtes, où retentissaient les vers de Sophocle et d'Euripide, le rire d'Aristophane, où éclatait la voix d'Eschine et de Démosthènes.

Elle vivait à ciel découvert, les yeux distraits par tous les spectacles, et l'oreille ouverte à tous les bruits du dehors. Éprise du beau ou s'amusant du laid, éloquente ou babillarde, mais toujours agissante et remuante, elle vivait tout entière de la vie extérieure.

On ne peut douter qu'il ne se soit fait sous Périclès une révolution commencée pendant l'administration de Cimon, quant à l'embellissement des demeures particulières. Déjà les bonnes maisons présentaient une certaine étendue ; elles ne renfermaient pas seulement les objets nécessaires pour les usages ordinaires de la vie, mais les instruments indispensables à l'exercice de plusieurs métiers, tels que le tiessage, la boulangerie, pratiqués à domicile par les esclaves. L'aspect plus imposant, plus orné au dedans surtout, de ces demeures, date de Cimon, ce grand Athénien.

Faut-il blâmer ce progrès d'une certaine élégance,

d'un certain luxe, inévitable dans le développement des villes comme dans la vie des nations? Serait-il sensé de trouver mauvais que le nombre des hôtels ait augmenté à Paris sous Louis XIV et sous Louis XV, de se plaindre que leur magnificence se soit accrue dans la même proportion? Quel ami de la simplicité eût pu raisonnablement demander que le Paris des Valois fût resté celui du treizième et du douzième siècle? A Athènes comme partout, on vit en bien ou en mal tous les genres de luxe s'appeler, et l'architecture, la sculpture et la peinture, se compléter les unes par les autres.

Vinrent ensuite les riches ameublements, les chars élégants, les opulents costumes, les coûteux festins. Une vanité dont l'art n'eut pas à se plaindre avait conduit les Athéniens au luxe des vases précieux d'or et d'argent; ce goût se répandit au point que, pour en fournir à ceux qui ne pouvaient y mettre le prix, on fut obligé d'en fabriquer dont l'épaisseur ne dépassât pas celle de l'épiderme.

Avant d'insister sur quelques parties de ce luxe privé, tâchons d'abord d'en marquer la date.

En plaçant cette date d'un développement étendu du luxe privé à l'époque de Périclès, je ne veux pas dire qu'il n'y en ait pas eu auparavant : mais il naissait, et il semble que le législateur s'efforçât d'en combattre encore plus l'imminence que l'excès.

Les lois somptuaires de Solon s'attaquaient déjà principalement, plus d'un siècle auparavant, à la parure des femmes.

La dot d'une femme ne pouvait se composer de plus de trois robes et de quelques vases de peu de valeur.

Il y avait des surveillants du sexe féminin, et ils étaient chargés en outre de surveiller le luxe des festins[1].

Il n'était pas permis d'inviter plus de trente convives. Les traiteurs étaient tenus de donner avis à l'autorité de l'étendue des repas qu'on leur commandait[2].

D'autres défenses avaient pour objet de restreindre le luxe des sépultures. Un tombeau ne devait pas avoir coûté plus que le travail de dix ouvriers pendant trois jours.

On ne devait pas placer plus de trois vêtements dans le tombeau du mort ou sur son bûcher[3].

De même, les attaques dirigées par Pythagore contre le luxe paraissent avoir eu en Grèce un grand succès. Leur influence ne se borna pas à la réforme des mœurs; elle se fit sentir dans la législation, grâce à l'action politique du pythagorisme qui réussit un instant à ranimer l'aristocratie défaillante.

Digues passagères qui ne devaient pas empêcher le torrent de reprendre son cours, si même il fut interrompu par elles un seul instant.

Quant au luxe, de telles lois ne prouvent pas, encore une fois, qu'il eût pris d'extrêmes développements. Nous trouvons des lois somptuaires au moyen âge, dans des temps même où le luxe n'avait pas en réalité une très-grande étendue.

[1] *Athénée*, VI.

[2] Leg. Atticæ.

[3] Cicéron, *De Leg.*, II.

Aristophane a représenté, avec l'énergie et le relief qui lui sont propres, la lutte interne et domestique des vieilles mœurs et des nouvelles au sein d'un ménage athénien.

Dans cette même comédie des *Nuées*, où le peintre de tant de vices et de ridicules n'a pas craint de persifler et de montrer sous des traits odieux la noble figure de Socrate, il reproduit d'une façon saisissante le contraste entre l'économie et les goûts dépensiers, entre la tradition austère et l'amour de l'innovation et du bien-être.

Strepsiade, sorte de George Dandin, qui a eu le tort d'épouser une femme noble et riche, dit à son fils Phidippide : « Périsse misérablement celle qui me fit épouser ta mère ! Je passais aux champs les jours les plus heureux ; ma vie était simple et grossière, sans délicatesse ; j'avais en abondance des ruches, des brebis, des marcs d'olives. Depuis, moi paysan, j'ai pris une femme de la ville. J'épousais la nièce de Mégaclès, femme fastueuse, dépensière, une autre Césira[1]. Devenu son époux, je n'apportais au lit nuptial que l'odeur du vin doux, des figues sèches, de la laine des brebis ; elle, au contraire, ce n'étaient que parfums, essences, coquetterie, luxe, festins, amour du plaisir. »

Avec quelle vivacité est peinte cette invasion du luxe sous le toit domestique, que le père de famille essaye quelquefois de combattre, et que la mère encourage dans ses enfants par ses exemples et ses conseils : « Dès

[1] Césira, femme d'Alcméon, renommée par son luxe et son faste. Périclès et Alcibiade descendaient de Alcméonides.

que ce fils fut venu au monde, nous nous querellâmes, ma noble épouse et moi, au sujet du nom qu'il porterait. Elle y voulait de la chevalerie; c'étaient les Xantippe, Charippe, Callipide; moi, je lui donnais celui de son grand-père, Phidonide (mot qui signifie *ménager*). Enfin, après une longue querelle, nous prîmes un milieu, et nous l'appelâmes *Phidippide* (nom où les idées de *cheval* et d'*épargne* se trouvent réunies). Sa mère lui disait en lui apprenant à parler : « Mon fils, quelle joie quand je te verrai, monté sur un char, et richement vêtu, entrer triomphant dans nos murs, ainsi que fit Mégaclès ! » Moi je disais : « Quand te verrai-je, vêtu d'une peau comme ton père, ramener les chèvres du mont Phellée ? » Mais il n'écoutait pas mes discours, et sa passion pour les chevaux m'a ruiné. »

Voilà bien le luxe privé s'introduisant dans les maisons, surtout par les femmes, qui trouvent dans Aristophane un censeur non moins sévère à sa manière que le sont les Eschyle et les Euripide dans leurs objurgations contre le sexe féminin.

Il est visible qu'au temps d'Aristophane le luxe n'est pas seulement recherché pour les jouissances matérielles, il est de bon ton, il est à la mode : il fait partie d'une éducation distinguée.

Dans la famille du maître d'Athènes, cette lutte peinte par la comédie se reproduisait avec une sorte de scandale.

Xantippe, l'aîné des fils légitimes de Périclès, prodigue, et marié à une femme dépensière, fut amené à rompre avec son père, parce que celui-ci ne lui accor-

dait pas assez de jouissances de luxe pour la table et pour l'ameublement, et parce qu'il lui avait refusé son crédit pour s'en procurer au dehors.

La vengeance de Xantippe se tourna en opposition politique contre son père, qu'il peignit comme un homme voué à la société et aux subtilités des philosophes ; trop sûr moyen de perdre Périclès dans l'esprit de ceux qui regardaient la philosophie comme une ennemie de l'esprit pratique ! Le moment approchait où elle allait être sacrifiée en holocauste avec Socrate par ce parti nombreux dont les Anytus et les Meletus sont les types.

L'homme du luxe public, c'est Périclès ; l'homme du luxe privé, c'est Alcibiade.

On connaît le caprice dispendieux qui le portait à acheter les plus beaux chiens à tout prix, jusqu'à en payer un soixante-dix mines, six mille trois cents francs.

Une passion non moins immodérée porte les femmes riches de ce temps vers les oiseaux rares. Cette passion avait un nom, *ὀρνιθομανία*.

C'était pour les paons surtout une véritable frénésie.

Alcibiade lui-même avait coutume de porter dans son sein une caille. Un jour elle s'envola, tandis qu'il recevait avec transport les applaudissements des Athéniens, auxquels il venait de distribuer de l'argent. Tout le peuple courut après l'oiseau pour le rattraper.

Ce ne sont là que les caprices de cet enfant gâté du peuple athénien.

L'indigne élève de Socrate devait donner à son luxe et à ses vices des formes plus dangereuses pour l'État.

Sans méconnaître les brillantes et fortes qualités de

cette riche nature, la souveraineté de la fantaisie, le culte insolent du plaisir et de la force, forment les principaux traits de ce héros égoïste de la décadence morale d'Athènes.

Le plaisir, il y sacrifie tout ; la force, il en fait un dogme politique.

Il déploie à la guerre une magnificence asiatique qui présage la conquête morale de l'Occident par l'Orient.

Il étale un luxe prodigue aux courses de char. Il fait servir pour son usage particulier les nombreux vases d'or et d'argent qui étaient la propriété de la république, et qu'on portait en pompe aux cérémonies solennelles. Il s'habille d'une façon efféminée, il paraît dans la place publique traînant de longs manteaux de pourpre. Il répand les largesses à pleines mains.

Le faste et la profusion de ses banquets scandalisent les honnêtes gens, que son irréligion indigne.

Dans une orgie, il tourne en dérision les mystères. Il se fait peindre dans une attitude honteuse. Il substitue l'image de l'Amour sur son bouclier aux armes d'Athènes.

Il ne borne pas là ses dérisions et ses insultes. Il soufflète par gageure un noble personnage, Hipponicus, et traite de la même façon Thauréas, qui prétendait rivaliser avec lui de somptuosité et de luxe dans ses fonctions de chorége.

Par une de ces fantaisies, qui ne pouvaient naître pourtant que chez un Grec raffiné, il frappe un pauvre maître d'école pour le crime tout littéraire de n'avoir pas chez lui un exemplaire de l'*Iliade*. Que de traits

encore à citer! Après boire, il s'en va, menant grand tapage, chez Anytus, fils d'Anthémion. Il s'arrête à la porte de la salle, et voyant les tables couvertes de vaisselle d'or et d'argent, il ordonne à ses esclaves d'en prendre la moitié et de l'emporter chez lui; puis, sans daigner entrer dans la salle, il se retire. Les convives d'Anytus se récrient, indignés de l'insolence et de l'audace. « Au contraire, leur dit Anytus, il s'est conduit avec ménagement et avec bonté, car il était maître de tout prendre, et il nous a laissé notre part. »

Tel fut le héros des mœurs nouvelles, du luxe élégant et fastueux.

Il mêla la hauteur et la grâce, le relâchement et le viril courage, la séduction et la brutalité, et il exerça un puissant empire sur l'imagination des peuples, éprise de tout ce qui ressemble à la force.

L'humanité idolâtre volontiers qui la méprise, pourvu qu'on y déploie un certain éclat et qu'on y mette un certain art.

Cet art, Alcibiade en eut le secret mieux qu'aucun autre.

Cela explique suffisamment, avec ses qualités éminentes d'homme de guerre, qu'il ait été pour Athènes un objet d'engouement. Exilé, il laissait un grand vide, comme si Athènes avait besoin à chaque moment de se reconnaître dans cette image éclatante de ses qualités et de ses vices. Aristophane disait, dans la comédie des *Grenouilles* : « Le peuple le désire et veut l'avoir, tout en le haïssant. » Les spectacles et les jeux qu'il donnait à la ville contribuaient à ces retours de popularité.

Quant à nous qui n'avons pas les mêmes motifs pour nous laisser éblouir, nous nous bornerons à confirmer l'apostrophe de Timon le Misanthrope : « Courage, continue de grandir, car tu grandiras pour la ruine de tout ce peuple ! »

Ainsi achèvent de se déterminer à Athènes les causes du développement du mauvais luxe.

Il fut accru par les rapports avec l'Asie qui, outre la contagion de ses exemples, répand l'or à pleines mains et corrompt jusqu'à Sparte, où elle verse plus de 5,000 talents, sans compter l'argent que les principaux personnages acceptèrent isolément.

On mettra aussi au nombre des causes de ces excès les inégalités extrêmes, quoiqu'elles l'aient été moins qu'à Rome, entre les classes.

On y placera l'action exercée par l'esclavage.

Ajoutons-y le triste enseignement des sophistes. Le scepticisme des Protagoras et des Gorgias poussait à la jouissance égoïste comme à la seule conclusion que pût recevoir une métaphysique qui réduisait l'être à une apparence et la morale à une convention.

Le luxe athénien se développe jusqu'à Philippe de Macédoine et à ses successeurs. Il suit la même marche que celle qu'il devait suivre à Rome; seulement il s'agit d'Athènes; l'élégance le quittera moins; le luxe évitera d'y tomber dans le gigantesque, dans le monstrueux; il se changera aussi plus d'une fois en débauche, mais il reste plus fidèle au goût, à ce caractère de mesure conforme au génie athénien et à la division des fortunes, qui étaient bien loin d'atteindre à

ces colossales richesses des généraux et des proconsuls romains.

L'action dissolvante du luxe sur les mœurs politiques comme sur les mœurs privées ne s'en fait pas moins profondément sentir au temps de Démosthènes.

Athènes était devenue comme Corinthe la ville des courtisanes, le rendez-vous des gens de plaisir.

Ce n'était pas sans le plus grave péril pour la probité dans les relations particulières et pour la moralité du citoyen que la passion de jouir et de briller avait fait de l'amour de l'argent le vice du temps.

On a remarqué que Démosthènes avait eu à souffrir de ces vices [1]. C'était pour devenir plus riches que ses tuteurs, contre lesquels il plaida, avaient oublié leurs serments.

Le désir d'une vie tranquille et voluptueuse, le souci exclusif d'une fortune à surveiller et à augmenter, poussent les hommes de ce temps à négliger leurs devoirs civiques, et, dans la guerre avec Philippe, à se faire remplacer sur la flotte par des mercenaires.

L'intérêt et la peur, voilà la maladie que Démosthènes signale dans ses discours, et qui s'oppose à ses desseins; l'indignation qu'il en éprouve fait l'accent vibrant de son éloquence.

Il ne faut pas s'étonner de voir le luxe privé prendre à Athènes, selon l'usage, la forme de la gourmandise avec les hommes, et avec les femmes celle de la coquetterie.

[1] M. G. Perrot, *Démosthènes et ses contemporains.*

Pourtant on remarque à cette époque chez les hommes eux-mêmes un goût effréné pour les ornements d'or, les parfums, les tuniques de Milet, pour ce luxe de la personne, en un mot, qui devait faire de Démétrius, fils d'Antigone, un vrai roi de théâtre. De même, d'un autre côté, l'histoire signale les progrès de l'intempérance chez ces mêmes femmes, naguère si éloignées de tous les excès du vin.

Déplorable effet du mauvais luxe : les deux sexes se prêtent mutuellement leurs vices, sans rien perdre de ceux qui les distinguent.

Il y avait à Athènes des hommes qui grasseyaient, et des femmes vouées au culte de Vénus, que Bacchus eût pu réclamer.

Les Athéniens ont poussé loin le luxe des tables.

Dans ces festins athéniens, on allègue souvent, il est vrai, comme une preuve de luxe, la présence de comestibles, qui, en raison de leur abondance à cette époque même, semblent difficilement mériter ce nom de luxe pris en mauvaise part.

Les écrivains qui blâment ces recherches ont toujours en vue l'idéal austère de la frugalité ; tout ce qui s'en écarte est invoqué par eux comme le témoignage d'un luxe condamnable.

Le menu d'un riche Athénien de l'époque de Périclès et du siècle suivant, d'après Xénophon, Athénée, Lucien, et tous les auteurs où il en est question, ressemble plus qu'on ne serait tenté de le croire à ce qui compose aujourd'hui ce que nous nommons un grand dîner.

La critique a pu pécher par excès : mais elle trouve

dans la sensualité des repas une légitime occasion de s'exercer.

Le luxe excessif éclate dans le prix exorbitant dont on paye les mets rares, dans une profusion sans mesure de ces pièces de gibier et de poisson, dont la gourmandise thébaine avait donné l'exemple aux Athéniens. Un marché sans cesse alimenté par les îles et le continent devait rendre cette profusion plus grande encore dans la capitale de l'Attique.

Les oiseaux du Phase, acclimatés dans les faisanderies formées par de riches particuliers, les sangliers de l'île de Mélos, les chevreuils des grandes forêts de la Grèce, les perdrix et les lièvres nourris de plantes aromatisées; les becfigues, les grives, les bécasses, les bécassines, les oiseaux de basse-cour, engraissés par un art déjà savant, vinrent sur les tables flatter l'amour-propre de l'amphitryon et solliciter le goût des convives.

Il y eut, dans le poisson, selon l'espèce, telle partie qu'on dédaignait, telle autre à laquelle s'attachaient ces gourmets, aussi subtils dans l'analyse des sensations du palais que les sophistes dans l'analyse des idées.

On choisissait de préférence la partie antérieure du glaucus pêché à Mégare, la tête du bar et du congre venu de Sicyone, la poitrine du thon, le dos de la raie, en abandonnant les autres parties à des goûts moins difficiles.

Un parasite eût pu expliquer à l'étranger assis à la table du riche l'origine et les divers mérites de tous ces poissons de mer, de rivière ou de lac : rougets, soles et surmulets pris sur les côtes, dorades, thons, sardines de Phalère, d'un goût aussi supérieur à celles dont le

peuple fait usage qu'il y a de différence entre un palais raffiné et une bouche grossière ; anguilles de Copaïs, aussi distinguées par leur délicatesse que par leur grosseur.

On dégustait ces mets et une foule d'autres, que relevaient souvent le poivre et le cumin, et des sauces composées de fromage râpé, d'huile, de vinaigre et de silphium.

Au dessert on appréciait fort les raisins de Nicostrate, les figues sèches pour lesquelles l'Attique était sans rivale, et les différents fruits, tels que les poires perfectionnées par l'art de la greffe, la datte de la Phénicie, les coings de Corinthe, les amandes de Naxos.

On voyait circuler dans les coupes, d'un grand art et d'un grand prix, les vins de Corcyre, de Mendé, de Naxos, de Thasos et de Chio. On en aimait surtout la douceur, et on s'appliquait à les rendre odoriférants par un mélange, à nos yeux fort singulier, de miel, de violettes, de fruits et de diverses fleurs aromatiques.

Ce luxe de la table devait avoir ses écrivains, j'allais dire ses théoriciens.

Parmi ceux-ci on cite Mithacus, le célèbre cuisinier sicilien ; Numénius, d'Héraclée ; Hégémon, de Thasos ; Philoxène, de Leucade ; Actidès, de Chio ; Tyndaricus, de Sicyone ; mais le plus notable de tous paraît avoir été Archestrate, ami d'un des fils de Périclès, peut-être de celui-là même que sa gourmandise et son luxe avaient brouillé avec son père. Il compara la cuisine de tous les peuples, et, de l'expérience acquise dans de nombreux voyages, il tira un poëme sur la gastronomie, dont chaque vers était, dit-on, un précepte.

De cette science et de cet art qui eurent pour ainsi dire leur rhétorique et leur poétique, aucun monument ne subsiste complétement.

On voit combien nous sommes loin d'Hésiode, écrivant dans un poëme tout consacré à la tempérance et au travail : « Insensés qui ne savent pas combien la moitié est préférable au tout, et ce qu'il y a de richesse dans la mauve et dans l'asphodèle ! » Et ailleurs : « L'oisif est semblable au frelon qui dévore, sans rien faire, le miel des abeilles. Il est haï des hommes et des dieux ! »

A Thèbes, c'était pis encore. « A Thèbes, dit Polybe, on laissait ses biens non à ses enfants, mais à ses compagnons de table, à condition de les dépenser en orgies ; beaucoup avaient ainsi plus de festins à faire par mois que le mois n'avait de jours. »

Corinthe ne songeait qu'à vivre dans les délices. Personne dès longtemps ne s'y occupait de politique ni de philosophie. L'indifférence y était poussée jusqu'à la brutalité. Aratus prenait et vendait l'Acrocorinthe, sans que les citoyens intervinssent même au marché.

Argos dormait du même sommeil. Liberté et servitude lui étaient égales.

Vienne Philippe de Macédoine ; viennent les Romains ; la Grèce, la vieille Grèce est morte !

Un génie gracieux encore dans ses molles séductions sembla planer toutefois sur cette décadence. Le culte de la beauté survécut à tout, mais ce fut le culte de la beauté physique.

Les femmes tombèrent dans cette idolâtrie du corps qui exclut toute idée et tout sentiment.

Où étaient-elles ces intelligentes disciples qui, cachées sous des habits d'hommes, s'attachaient aux pas de Platon ?

Il serait injuste pourtant de considérer comme un défaut spécial aux Athéniennes leur amour pour les essences, pour le fard, pour les colliers, les bracelets, les belles étoffes ; mais ce genre d'excès fut poussé par elles presque aux plus extrêmes limites.

L'art présenta le même spectacle, il se rapprocha de la matière.

Certes, dans le siècle qui suivit Périclès, l'art reste encore digne d'admiration, et parmi les sculpteurs grecs, il suffit de nommer Praxitèle [1].

Mais, même avec ce maître, qu'était devenue la pureté morale comme inspiration d'un art supérieur ? où était cette auguste simplicité de l'idéal, qui triomphe dans l'Athénè Parthenos, réalisation suprême où semble respirer le νοῦς du divin Platon ?

Phryné se plongeant nue dans la mer sous les yeux des Grecs assemblés aux fêtes de Neptune, servant de modèle à Apelles pour la Vénus Anadyomène, et à ce même Praxitèle pour une de ses statues les plus célèbres, est le symbole de ce culte de la beauté physique.

Dans les familles les plus honnêtes, dans celles mêmes où les jeunes femmes eussent vu un déshon-

[1] M. Gebhart, dans son récent *Essai sur Praxitèle*, a mis en lumière mieux qu'aucun de ses devanciers ces affinités entre la société, les arts, la poésie de cette époque, et la doctrine morale d'Épicure. M. Ch. Lévêque, à propos du même ouvrage, a achevé cette démonstration en d'excellentes pages qu'anime le double sentiment de l'antiquité hellénique et des conditions morales du beau éternel. (*Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1865.)

neur à paraître le visage découvert devant les étrangers, tous les scrupules s'évanouissaient, et il n'était point de voile qui ne fût prêt à tomber, dès qu'il s'agissait de disputer le prix de la beauté devant le ciseau du sculpteur ou le pinceau du peintre.

Zeuxis, voulant composer l'image de la beauté idéale, fut, dit-on, invité par les gens de Crotone eux-mêmes à choisir comme modèles dans les familles les plus honorables, cinq jeunes filles parmi les plus belles, et il en sortit une Hélène longtemps admirée comme un chef-d'œuvre.

Les goûts de luxe et de dépenses, la riche élégance des vêtements, les soins coûteux, excessifs, donnés aux corps, expliquent la domination des courtisanes.

Plus d'une fois les ennemis de la Grèce les employèrent à corrompre les hommes d'État.

Ce fut la mission de la belle et séduisante Ionienne, Thargélia. Quiconque l'approchait, disait-on, était à elle, et, une fois soumis, appartenait au grand roi.

Aspasie du moins s'était montrée passionnément Athénienne. Elle avait déployé les dons les plus brillants de l'esprit désormais répudiés par ces hétaïres, qui ne songeaient qu'à faire un honteux trafic de leur beauté, et cherchaient dans la parure elle-même un appât de plus pour servir les intérêts de leur insatiable cupidité [1]. On se fait à peine une idée de la vie fastueuse de ces courtisanes. Ce même goût de parure elles l'inspiraient aux jeunes gens, détournés du mariage par leurs

[1] *Athénée*, XIII[e] et XIV[e] livres.

séductions. Elles déployaient tout le luxe effréné des tables.

Dans le temple même de Minerve, on vit Démétrius vivre avec une Lamia et avec les courtisanes Chrysis, Démo et Anticyra. Pour entretenir ce luxe, il fit lever soudainement sur les Athéniens un tribut de 250 talents, (près de 1 million 500 mille francs.)

IV

LA CENSURE DU LUXE EN GRÈCE. — PLATON, XÉNOPHON, ARISTOTE, HÉRACLIDE DE PONT.

On trouve l'écho de cette décadence dans les poëtes.

On en peut juger, vers 360 avant Jésus-Christ, par le poëte comique Alexis, l'oncle de Ménandre, dans quelques fragments qui subsistent. Alexis est de cette école de comédie qui, abandonnant les sentiers d'Aristophane, c'est-à-dire de la grande satire morale et politique, ne s'attacha guère qu'à peindre les travers et les vices de la vie commune, qu'à retracer de bas personnages, comme la courtisane et le parasite.

Voici les maximes et les tableaux qu'il nous présente : « Le sage doit réunir toutes les voluptés ; il y en a trois qui rendent la vie parfaitement heureuse : boire, manger et faire l'amour. » — Que viens-tu me radoter, bavardant du haut en bas, du lycée à l'Académie, à l'Odéon? Enfantillages de sophistes! Rien de bon dans tout cela. Buvons, buvons à outrance, et assis; et vive la joyeuse bombance, tant qu'il vous est permis d'y fournir! Allons, vive le tapage, Manès! Rien n'est plus aimable

que le ventre, le ventre c'est ton père; le ventre, c'est ta mère! » — « Vertus, ambassades, commandements, vanités que tout cela, retentissement vide du pays des songes! la mort te glacera au temps marqué, et il ne te restera que ce que tu auras bu et mangé. »

Voilà la morale du théâtre.

En voici la philosophie exprimée par Ménandre lui-même, ce peintre de l'amour, qui règne en maître dans ses comédies : « Mettez bas votre raison, dit-il; l'intelligence humaine n'est rien autre que le hasard... C'est le hasard qui gouverne tout, soit qu'il renverse, soit qu'il conserve. Toutes nos pensées, toutes nos paroles, ne sont que hasard; nous mettons notre nom sur le titre, et voilà tout. C'est le hasard qui décide de tout : c'est lui qu'il faut appeler intelligence, prudence et seul Dieu, si vous ne vous contentez pas du sens que rendent des mots vides. »

Mœurs avilies, luxe raffiné et corrompu, mépris effronté des idées morales et des croyances, tout cela s'enchaîne et se tient à Athènes : la même expérience se perpétuera sur d'autres théâtres plus vastes, sinon plus brillants.

Une philosophie plus haute n'avait pas attendu de tels débordements pour faire entendre les réclamations les plus énergiques.

On ne voit pas, il est vrai, en Grèce comme à Rome, les lois somptuaires poursuivre avec le même degré de persistance une lutte impuissante contre le luxe et le relâchement moral. Solon en fit contre le faste funéraire.

Sans doute l'Aréopage avait eu longtemps le privilége

de censurer la conduite des citoyens. Il pouvait reprendre et punir tous ceux dont la manière de vivre offensait les bonnes mœurs. Mais le démagogue Ephialtès lui avait enlevé ce droit, dont les aréopagites paraissent d'ailleurs n'avoir fait que rarement usage.

Qu'importe qu'il y ait eu d'autres magistrats, appelés gynéconomes (*γυναικονόμοι*), qui avaient le droit d'entrer dans les maisons pour s'informer si le nombre des personnes invitées aux repas n'excédait point celui que fixait la loi?

Dans ces institutions rien n'atteste que le législateur ait pris le luxe pour ainsi dire corps à corps.

La vraie réaction partit du sein de la philosophie. Elle ne manqua pas de remplir ce rôle de sacerdoce, qu'elle s'attribuait volontiers dans le silence ou dans l'effacement du sacerdoce officiel.

Il faut savoir gré, si vains qu'aient été leurs efforts, qu'ils payèrent souvent du prix de leur popularité et de leur repos, aux généreux esprits qui, tirant leur mission des principes les plus élevés, attachèrent leur nom avec un immortel éclat à cette réaction nécessaire.

Réduire l'œuvre des Platon et des Xénophon à un tel objet, ce serait sans doute infiniment trop la rabaisser. Aux yeux d'hommes habitués à chercher le principe des choses, les raffinements de l'ostentation et de la sensualité devaient paraître l'effet de causes morales et politiques supérieures, et c'est à celles-ci qu'ils s'attaquèrent avec force.

L'instinct de ces philosophes ne s'y trompait pas, l'État périssait; le mal était au plus profond des âmes.

Platon et Xénophon exagérèrent sans doute, le pre-

mier du moins, la proscription de tout luxe. C'était aller trop loin que de reporter ses regards vers l'idéal spartiate. La *République* de Platon poursuit la source du luxe jusque dans l'industrie, jusque dans l'art. Elle bannit à la fois le commerce et les poëtes, le luxe de la matière et celui de l'imagination. Poursuivant la réforme dans l'art, quand elle le tolère, elle proscrit, avec les danses amollissantes, le mode ionien dans la musique, qui efféminait les âmes, pour ne laisser subsister que la mâle énergie du mode dorien. Au moment même où s'étendait le commerce maritime d'Athènes, cette république imaginaire du disciple de Socrate, critique sanglante de la république réelle, s'isole de tout contact avec les étrangers. Au moment où Athènes se peuplait, elle réduit le nombre de ses habitants hypothétiques à un petit nombre de milliers. Il n'y a guère moins d'excès dans sa réaction antidémocratique. Mais, à côté des erreurs de morale sociale, erreurs qui faisaient rétrogader le monde jusqu'au communisme de l'Orient, quelles admirables lumières sur la nature de l'homme et presque toujours quelle belle morale !

Avec plus de mesure, sans doute, Xénophon attaque aussi le luxe athénien.

Il ne veut pas abolir le grand commerce ; il désire même qu'on l'encourage par des priviléges ; mais il montre, dans ses *Économiques*, la vie et les mœurs agricoles comme un idéal.

Xénophon trace le portrait de la femme, bonne et vertueuse ménagère, et celui de l'administrateur économe dans la personne d'*Ischomachus*.

Ces traits n'ont pas vieilli. La sagesse athénienne, s'exprimant ici par la bouche du philosophe le plus pratique qu'elle ait produit, semble s'adresser, comme le portrait de la femme forte dans l'Écriture, à tous les pays et à tous les temps. Avec une énergie que la grâce n'abandonne pas, Xénophon s'attache à montrer comment le luxe amène la ruine des maisons, qui s'élèvent par le travail et s'entretiennent par l'économie.

Lieux communs, soit, mais lieux communs auxquels l'abondance et le charme des détails enlèvent toute banalité, et dont l'opportunité faisait le prix, qu'ils ne retrouvent que trop souvent.

Disons plus : c'était la légitime revanche de la morale et le cri d'alarme du patriotisme !

Nous reconnaissons encore dans le double portrait qu'Aristote a tracé du *libéral* et du *prodigue* la condamnation du mauvais luxe par un génie éminemment tempéré, qui admettait de la manière la plus large toutes les nobles et utiles dépenses, mais qui s'arrêtait devant l'excès corrupteur.

Épicure lui-même, on l'a vu déjà, devait se déclarer l'ennemi du faste et des raffinements.

Ce philosophe, dont la doctrine et dont l'école ont tant contribué à propager le goût des jouissances, met la plus vive insistance à placer la joie de l'âme dans la tempérance, et le bonheur suprême dans l'équilibre.

Il penche plutôt vers l'extrême simplicité qui cause moins de recherches pénibles et de soucis inquiets ; et s'inspirant de principes bien différents, il arrive ici presque aux mêmes conséquences que Zénon.

Seul peut-être, Héraclide de Pont, qui vint à Athènes vers 557 avant Jésus-Christ, osa, parmi les philosophes, et quoiqu'il ait eu pour maîtres Platon et Aristote, faire, dans un passage encore subsistant, une singulière apologie du luxe[1]. Il le met au-dessus du travail, qui n'est bon, dit-il, que pour les esclaves, et de la simplicité qu'il faut laisser aux barbares.

Selon Héraclide, tous les plus grands monarques et tous les peuples cultivés étaient amis du luxe, et si les Athéniens avaient vaincu à Marathon, c'était au développement intellectuel qu'ils devaient au luxe que revenait l'honneur de cette victoire. Pour ce philosophe, le luxe ennobli prenait sans doute un peu le sens que nous donnons au mot de civilisation.

La censure ne devait que trop trouver à s'exercer dans les derniers temps de l'indépendance.

On vit à Athènes comme une recrudescence de démagogie, de fêtes et de spectacles publics, de distributions de vivreset d'argent, ruineuses pour l'État et pour les riches particuliers, plus destructives encore de la vigueur des âmes. Des mercenaires composèrent en partie l'armée.

Nous avons dit un mot des folies et des prodigalités de Démétrius. Ce personnage eut pourtant l'insolence d'établir des lois somptuaires, que ses exemples rendirent vaines avant toute application.

Jusqu'à la prise d'Athènes par Sylla, on signalerait

[1] Cité dans une note par M. Meiners, professeur à Gœttingue, dans ses *Recherches sur le luxe des Athéniens*.

des périodes où le goût des plaisirs et des dépenses d'agrément et de sensualité augmente.

Athènes cependant rivalise encore avec Alexandrie comme asile des hautes études, Sous les Antonins elle gardera son éclat. Adrien multipliera les chefs-d'œuvre dans la patrie de Périclès. C'est là encore que les Chrysostome, les Basile, les Cyrille, viendront étudier l'éloquence à sa source la plus antique.

Ce beau luxe de l'esprit humain, arts, lettres, éloquence, conserve seul son immortel rayonnement !

Le luxe sensuel eut à Athènes ses conséquences ordinaires. Il hâta la dissolution de la cité avec ses distributions et ses spectacles et ses fêtes sans nombre, comme avec les raffinements de la vie privée il rendit les âmes plus faibles, et quelquefois viles et vénales.

La leçon apparaît donc encore ici : elle n'a rien perdu de sa force; mais ce n'est plus à la royauté ou à l'aristocratie qu'elle s'adresse, c'est à la démocratie.

Ici pourtant la sévérité doit être tempérée par des éloges que rien ne saurait faire oublier.

Sous ce beau ciel que, dans Euripide, les jeunes filles mourantes pleurent avec tant d'amertume, la vie ne fut pas seulement douce, elle fut forte ; nulle part ailleurs l'individu ne se développa plus complétement : philosophe, guerrier, orateur, artiste, il fut tout ce qu'il est possible à l'homme d'être par la nature et par l'éducation.

Lorsqu'on a jeté un blâme sur Athènes, on a besoin de rappeler et presque de se répéter à soi-même ces paroles

de Cicéron à son frère ; « Souvenez-vous, Quintus, que vous commandez à des Grecs qui ont civilisé tous les peuples, en leur enseignant la douceur et l'humanité, et à qui Rome doit ses propres lumières. »

CHAPITRE III

LE LUXE ET LA ROYAUTÉ MACÉDONIENNE. FOLIES LUXUEUSES D'ALEXANDRE ET DE SES SUCCESSEURS

Le faste monarchique en Grèce n'est qu'une exception, mais qui prend des proportions trop extraordinaires avec Alexandre pour ne pas trouver quelque place dans ce tableau du luxe hellénique.

Ce jeune homme héroïque, d'une intelligence large et ouverte, mais dont le génie et le caractère ont été trop exaltés par les historiens, ce conquérant, si inférieur dans la guerre et dans la paix à César à qui on l'a comparé, mit dans le faste un caractère exagéré souvent jusqu'à l'extravagance, qu'on ne saurait confondre avec la véritable grandeur.

« Souvent, dit un historien ancien, Alexandre se mettait à table habillé en dieu ; il prenait tantôt la robe de pourpre d'Ammon, sa chaussure tailladée et ses cornes, comme s'il eût été ce dieu même ; tantôt il s'habillait en Diane, et montait ainsi vêtu sur son char, ayant une robe persane et laissant voir sur son épaule

l'arc et le javelot de la déesse. Il lui arrivait encore de s'habiller en Mercure. Mais son vêtement de tous les jours était une chlamyde de pourpre et une tunique chamarrée de blanc; sa coiffure était un bandeau surmonté d'un diadème. Dans les réunions d'amis, il portait un pétase ailé et des talonnières comme Mercure, et tenait un caducée à la main. Souvent aussi, on le voyait couvert de la peau du lion et armé de la massue d'Hercule[1]. »

Le jeune conquérant, en prenant les mœurs de l'Orient, se complaît à renchérir sur le luxe même qu'il copie. Comme plus d'un vainqueur, il s'approprie les vices de la race vaincue, qui se venge ainsi de sa défaite, en même temps qu'elle reçoit en compensation les idées d'une civilisation plus avancée.

Son retour des Indes le montre enivré des pompes orientales. Quelles fêtes plus splendides accompagnèrent jamais mariage de roi d'Asie que celles de ses noces avec Statira et Parysatis?

Il voulut que le même jour eussent lieu les noces d'Héphestion et de quatre-vingts des principaux officiers de son armée avec des filles de grands seigneurs perses. Il fit préparer quatre-vingt-douze lits pour lui et ses compagnons dans un *hécatonclinè*, ou salle à cent lits, chaque *clinè* était orné comme le demandait un jour de noces, et avait coûté vingt livres d'argent. Les pieds de celui du roi étaient d'or. Il admit à ce banquet tous les étrangers qui lui étaient unis par un lien particulier

[1] Éphippe, dans son livre *Sur la mort d'Alexandre et d'Héphestion*, cité par Athénée, liv. XII.

d'hospitalité et les fit coucher en face de lui et des autres mariés. Il donna place dans une enceinte découverte aux chefs de l'armée de terre et de mer, aux députés des villes et aux simples voyageurs. La salle du festin était magnifiquement décorée, et garnie de draperies précieuses posées sur une tenture de pourpre à fond d'or. Le pavillon qui couvrait cette salle était soutenu par des colonnes de vingt coudées, revêtues de lames d'or et d'argent et enrichies de pierres précieuses. Les parois intérieures étaient tendues de tapisseries brochées d'or qui représentaient des animaux, et dont le bas était garni de baguettes d'or et d'argent. L'enceinte découverte avait quatre-vingts stades de tour.

On fit ces repas de noces au son des trompettes, comme lorsque Alexandre offrait un sacrifice, pour que toute l'armée en fût instruite.

Ces fêtes durèrent cinq jours. On y fut servi par un grand nombre de Barbares, de Grecs et d'Indiens.

Voulait-il frapper l'imagination des Orientaux? Le but est en ce cas dépassé par l'excès de l'extravagance.

On nous dit que, dans ce même festin, il y eut une foule de faiseurs de tours très-habiles, tels que Scymares de Tarente, Philistède de Syracuse et Héraclite de Mitylène. Après eux se montra le rhapsode Alexis de Tarente. Des citharistes jouèrent sans accompagnement de voix, entre autres Craténus de Métymne, Aristonyme d'Athènes, Athénodore de Téos, tandis que Héraclite de Tarente et Aristocrate de Thèbes chantaient en s'accompagnant de la cithare. Denys d'Héraclée et Hyperbolus de Cyzique chantèrent au son des flûtes ; après eux pa-

rurent des aulètes, qui commencèrent par l'air en usage aux jeux pythiens ; ensuite, on entendit successivement, soutenus par des chœurs, Timothée, Phrynocus, Cophésias, Diophante et Évius de Chalcis. Depuis ce jour, les artistes Dionysiaques, appelés Dionysocolaces, reçurent le nom d'*Alexandrocolaces*, comme si Alexandre, par les nombreux présents qu'il leur fit, était devenu leur dieu. Ce changement de nom plut à Alexandre.

La politique rendrait mal compte de pareilles folies.

On représenta aussi des tragédies dans cette fête. Les acteurs furent Thessalus, Athénodore et Aristocrate. Les comédies furent jouées par Lycon, Phormion et Ariston. Enfin Phasomèle se fit entendre sur la harpe. Les couronnes que les députés des villes et quelques particuliers offrirent en cette occasion à Alexandre, furent évaluées à quinze mille talents, environ quatre-vingt-dix millions de notre monnaie.

Quel luxe manque à cette fête, dont le chroniqueur Éphippe a fourni les détails, transcrits par Athénée?

Le luxe de la matière et des décors y est porté au comble. La musique vocale et instrumentale et le drame y représentent l'art et la poésie, venant se mêler aux joies des danses et des festins. L'Inde, la Perse, la Grèce, l'Orient et l'Occident en un mot, unissent tout ce que leur luxe offre de plus riche et de plus varié.

De honteuses orgies se mêlent à ces divertissements.

On sent courir dans ces luxueux délires un souffle avant-coureur des empereurs romains.

Où sont les Muses? Où est Minerve? Où est l'élève d'Aristote?

Je ne vois qu'un barbare macédonien, vaincu par les grossières séductions de l'Asie. Le bûcher d'Héphestion dépasse tout ce qu'on avait vu de plus magnifique en ce genre. On lit dans Diodore[1] tout ce que l'architecte Strasicrate prodigua de bois précieux, d'or, d'ivoire, d'étoffes de pourpre, de statues pour l'ornement de cet édifice éphémère.

Ce bûcher, haut de cent trente coudées, comptait six étages superposés.

Des figures de Sirènes, creuses et placées au faîte, cachaient les musiciens chargés d'entonner le chant funèbre.

Les dépenses de ce monument, auxquelles pourvurent les contributions volontaires ou forcées des provinces voisines, montèrent à douze mille talents, environ soixante-douze millions de notre monnaie!

Alexandre institua de plus des sacrifices et des jeux anniversaires en l'honneur de son favori; il immola dix mille victimes qui servirent à défrayer un magnifique banquet funèbre.

Il avait aussi l'intention d'ouvrir un combat de gymnastique et de musique qui eût effacé les plus brillants concours connus. A cet effet, il avait réuni plus de trois mille artistes qui se trouvèrent ainsi tout prêts, remarque Arrien, pour figurer dans les jeux qui devaient bientôt décorer ses propres funérailles.

Le bûcher d'Héphestion, avec ses nombreux étages, devint le type, non-seulement des bûchers employés plus tard aux apothéoses des empereurs, mais de pres-

[1] Diod., liv. XVII.

que tous les monuments durables qu'on éleva aux morts illustres.

Rien de plus extraordinaire ne s'était vu depuis qu'Artémise, reine de Carie, avait fait bâtir dans la ville d'Halicarnasse, en l'honneur de Mausole, son époux, le célèbre tombeau qui prit rang parmi les merveilles du monde.

Rendons justice à quelques-uns des successeurs d'Alexandre.

Un côté du moins de leur luxe resta grec.

Le premier soin des Ptolémées, des Séleucides et des autres rois de même origine fut de consacrer une partie de leurs richesses à acheter en Grèce des tableaux, des statues, des camées et pierres gravées.

En outre, tout l'ameublement de la demeure, les vases peints et les trépieds de bronze rappelèrent la Grèce.

C'était comme un dernier reflet du beau au milieu de tant de magnificences d'emprunt.

Dans ces brillantes pinacothèques, les œuvres des vieux maîtres de Sicyone et d'Égine se rencontrèrent à côté des productions des artistes vivants d'Athènes et de Corinthe.

Les artistes mêmes émigraient souvent comme les œuvres et, sous l'abri protecteur de ces cours, se retrouvaient dans la compagnie des lettrés et des philosophes qui, fuyant aussi la persécution, venaient y chercher un asile.

Le caractère de plus en plus asiatique de ces pompes luxueuses n'en devait pas moins éclater sous ces princes grecs devenus de vrais rois d'Orient.

Ce ne sont que tentes splendides, où sont célébrés d'interminables festins royaux; colonnes, tapis, tentures, statues, tableaux, richesses de toutes sortes et toujours orgies dyonisiaques!

Quel récit fait Callixène de la pompe demi-religieuse et demi-royale que Ptolémée Philadelphe déploya dans Alexandrie pour solenniser son avénement à la couronne et honorer la mémoire de son prédécesseur Ptolémée Soter ! On s'y perd dans l'or, la pourpre et la soie.

Mais rien n'est plus curieux que l'immense multitude des troupes d'acteurs figurant les dieux. Tout l'Olympe semble former une vaste procession et donner une fête gigantesque.

Voici venir la première troupe, poétiquement nommée *l'Étoile du matin*, parce que ce fut au lever de cet astre qu'on se mit en marche. Suivent les confréries de tous les dieux et déesses. Rien ne manque à leurs insignes.

Une quantité d'emblèmes rappelle l'histoire de chacune de ces divinités. La dernière troupe arrive enfin.

Elle s'appelle *l'Étoile du soir*; elle mérite ce nom, car la nuit est venue, et la pompe a défilé toute une journée.

On craindrait, par une analyse trop minutieuse, de s'embrouiller dans le nombre et dans les noms dont se compose la seule division dyonisiaque. Les énumérations d'Homère semblent courtes auprès : l'haleine manquerait à un historien moderne, avant qu'il eût achevé de

faire défiler aux yeux du lecteur impatient, étourdi de ce spectacle, les Silènes couverts d'une robe de pourpre ou d'une robe à palmes, les Satires rangés des deux côtés du Stade et portant des lampes, les Victoires avec leurs ailes d'or et leurs thuriboles de six coudées, vêtues de tuniques, où étaient brodées des figures d'animaux, puis les géants et géantes, personnages allégoriques, et les quatre Saisons portant chacune les fruits qui lui sont propres, le prêtre de Bacchus, les artisans dyonisiaques, la statue du dieu sur un char traîné par cent quatre-vingts hommes, celle de Nysa, haute de huit coudées, et je ne sais combien de prêtres, de prêtresses, d'initiés, de femmes aux cheveux en désordre et couronnées de serpents, de branches d'if, de pourpre et de lierre. Combien enfin de cassolettes, de couronnes, de guirlandes, de thyrses, de tambourins, de bandelettes, de masques satiriques, tragiques et comiques !

Certes, ces pompes étaient superbes et offraient des combinaisons ingénieuses. L'œil s'y repaissait de magnifiques spectacles. Mais combien à la longue tout cela devient monotone !

L'orgueil et les sens ont beau réunir leurs efforts, on sent ce qu'il y a en eux de limité et d'impuissant : l'art au contraire, l'art, qui ne vit pas d'une force d'emprunt, produit des effets toujours nouveaux avec les plus faibles moyens.

Il y aurait peu d'intérêt à noter chaque épisode de cette uniforme histoire du luxe des successeurs d'Alexandre et de ses prodiges souvent insensés ; mais

un côté nous frappe, c'est l'effort même pour le varier, comme si ces princes avaient conscience de l'éternelle monotonie de ces magnificences.

Ils y introduisent le grotesque. Quoi de plus bouffon que le roi lui-même dans cette bouffonnerie pompeuse qui s'appelle une fête d'Antiochus?

Le voici monté sur un méchant cheval, se montrant sur tous les points du cortége.

Il fait dresser lui-même jusqu'à quinze cents lits pour les repas, dirige le service, se tient à la porte de la salle, introduit ceux-ci, place ceux-là, précède les officiers qui apportent les plats, et déploie une activité de maître d'hôtel prodigieuse; il parcourt la salle, s'asseoit ici, se couche là, visite les tables, reçoit debout les santés qu'on lui porte, et cherche à égayer les convives, en se mêlant au jeu des baladins.

Un jour, les bateleurs apportèrent le roi enveloppé dans un drap, le posèrent à terre comme un des leurs. Le roi fit semblant de se réveiller au son de la symphonie, se mit à sauter, à folâtrer avec les acteurs. — Une partie des assistants se retira remplie de honte.

On ira ainsi descendant tous les degrés d'un luxe qui semble tourner à de séniles puérilités.

Un autre Antiochus, celui qu'on nomme Antiochus de Cyzique, passionné pour les mimes et les jeux scéniques, passera son temps à faire manœuvrer comme des marionnettes des figures d'animaux hautes de cinq coudées et recouvertes d'or et d'argent.

Sans doute, dans la Grèce même, le luxe ne tombait pas habituellement dans de pareilles bassesses. Il pou-

vait se matérialiser; mais il n'était donné à aucune domination ni à aucune décadence de faire de cette race avisée un peuple stupidement épris d'amusements grossiers malgré l'éclat qui s'y mêle. Seulement, ce luxe grec n'offrait plus ni originalité ni noblesse. Il aura encore quelques jours brillants, mais c'est quand la Grèce sera devenue romaine.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

THÉORIE DU LUXE

LE LUXE DANS SES RAPPORTS AVEC LA MORALE, L'ÉCONOMIE SOCIALE, LA POLITIQUE.

LIVRE II

HISTOIRE DU LUXE

LE LUXE PRIMITIF. — LE LUXE EN ORIENT.

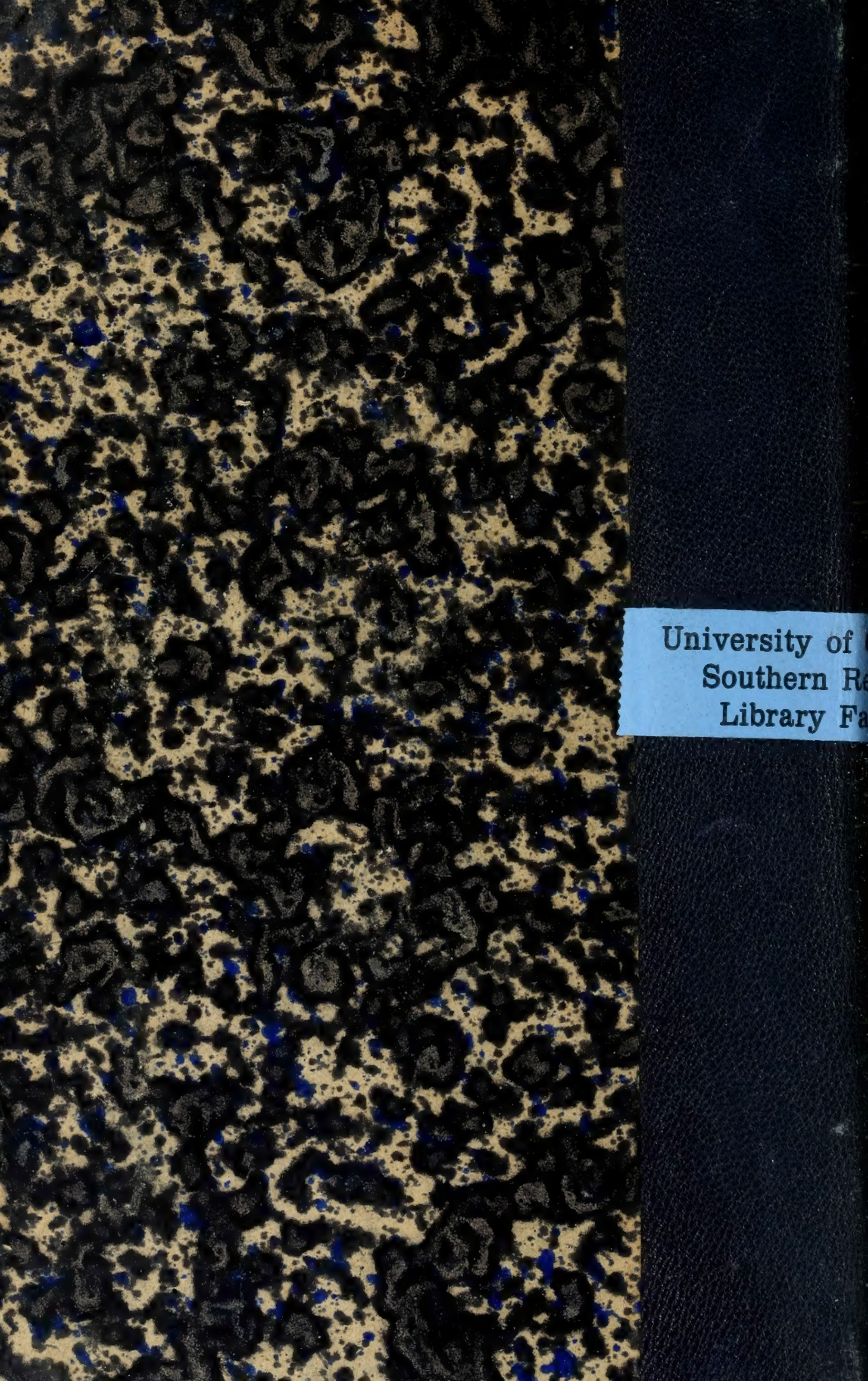
LIVRE III

LE LUXE HELLÉNIQUE

TYPOGRAPHIE LAHURE, RUE DE FLEURUS, 9, A PARIS.




UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 675 437 8


University of
Southern R
Library Fa